AMY HARMON

Malgré elle.
Malgré lui.
Une seule loi :
la passion

LA LOI DU CŒUR

Collection dirigée par Glenn Tavennec

L'AUTEUR

Amy Harmon fait partie de ces rares auteurs auto-édités figurant au palmarès des meilleures ventes du *New York Times*. Dès sa plus tendre enfance, Amy a su qu'elle voulait devenir auteur, partageant ainsi son temps entre l'écriture de chansons et celle de ses histoires. Chanteuse, elle a également sorti un album de blues gospel en 2007 intitulé *What I Know*. Elle est l'auteur de cinq romans pour jeunes adultes.

Véritable phénomène d'auto-édition aux États-Unis, *Nos faces cachées* a bouleversé la blogosphère et les lecteurs de tous âges.

Retrouvez tout l'univers de

AMY HARMON

sur la page Facebook de la collection R :

www.facebook.com/collectionr

et sur la *fan page* officielle française :

www.facebook.com/AmyHarmonFrance

Vous souhaitez être tenu(e) informé(e)

des prochaines parutions de la collection R

et recevoir notre newsletter ?

Écrivez-nous à l'adresse suivante,

en nous indiquant votre adresse e-mail :

servicepresse@robert-laffont.fr

AMY HARMON

LA LOI DU CŒUR

roman

traduit de l'anglais (États-Unis)
par Frédérique Le Boucher

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Titre original : THE LAW OF MOSES

© Amy Harmon, 2014

Traduction française : © Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2016

En Couverture : © Illustration Hang Le byhangle.com / © Photo Shutterstock.com

EAN : 978-2-221-19605-2

ISSN : 2258-2932

(édition originale : ISBN : 978-1502830821)

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Suivez toute l'actualité des Éditions Robert Laffont sur

www.laffont.fr

Pour Mary Sutorius,

ma mamie,

qui aurait adoré

me voir devenir écrivain.

Prologue

Les premiers mots d'une histoire quelle qu'elle soit sont toujours les plus difficiles à écrire.

C'est presque comme si, en les tirant du néant, en les couchant sur le papier, on

s'engageait à aller jusqu'au bout. Comme si, une fois qu'on avait commencé, on était censé terminer. Mais comment finir quand certaines choses n'ont pas de fin ? Cette histoire est celle

d’un amour qui ne finit pas… quoiqu’il m’ait fallu un certain temps avant d’en arriver là.

Si je te dis d’emblée, comme ça, brutalement, dès le début, que je l’ai perdu, ce sera plus

facile à supporter pour toi. Tu sauras ce qui t’attend. Certes, ça te fera souffrir. Tu auras le cœur lourd et l’appréhension te nouera l’estomac. Mais tu sauras et, psychologiquement, tu pourras

t’y préparer. C’est un vrai cadeau que je t’offre là. Je t’offre cette chance. Moi, je ne m’y attendais pas.

Et après sa disparition ? Ça ne s’est pas amélioré, au contraire. Loin d’être plus facile, c’est

devenu plus dur de jour en jour. Le manque, toujours aussi cruel. La douleur, toujours aussi

déchirante, la perspective infinie de tous ces jours encore à venir devant moi, tous ces jours sans lui, toujours aussi insupportable. À la vérité – puisque c’est tout ce qui me reste, à mon avis –, je pourrais endurer n’importe quoi. N’importe quoi. Et avec joie. Tout. Sauf ça. Mais le voilà, le

cadeau que j’ai reçu, moi. Et je ne m’y attendais pas.

Je ne peux pas te dire ce que ça m’a fait. Ce que ça me fait encore. Impossible. Les mots me

paraissent mièvres, sonnent creux et transforment tout ce que je dis, tout ce que je ressens, en

une vulgaire histoire à l’eau de rose pleine de jolies formules propres à te tirer des larmes et à

susciter ton immédiate empathie. Une empathie qui n’a rien de réel et tout d’une réaction de

pure sensiblerie dont tu pourras te défaire à peine le livre refermé. Une réaction qui te poussera à t’essuyer les yeux avec un soupir d’aise, bien consciente que tout ça n’était qu’une

histoire. Et, surtout, que ce n’était pas ton histoire.

Mais, là, ça n’a rien à voir.

Parce que c’est mon histoire. Et que je ne m’y attendais pas.

PREMIÈRE PARTIE

AVANT

1.

GEORGIE

M oïse avait été trouvé dans un panier de linge sale, au Lavomatic, emmailloté dans une

serviette, âgé de quelques heures à peine et à l’article de la mort. Une dame l’avait entendu pleurer et

l'avait pris dans ses bras. Le serrant contre elle, elle s'était enveloppée avec lui dans son manteau en attendant les secours. Elle ignorait qui était la mère et si elle allait revenir. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'on ne voulait pas de lui, qu'il était en train de mourir et que, s'il n'était pas sous peu à l'hôpital, il serait trop tard.

Ils l'avaient traité de « bébé crack ». C'est le nom qu'on donne aux bébés nés accros à la

cocaïne parce que leurs mères se droguent pendant la grossesse. Les bébés crack sont souvent

plus petits que les autres. Il paraît que c'est normal, pour des prématurés. Et puis il faut voir

l'état de santé des toxicos quand elles accouchent. Ma mère dit que la cocaïne « altère les transmissions neurochimiques du cerveau ». Du coup, ils souffrent de « troubles d'hyperactivité

avec déficit de l'attention et du contrôle de l'impulsivité » ou d'une « hypersensibilité maladive ». Certains font des crises d'épilepsie. D'autres ont des maladies mentales. D'autres encore ont des hallucinations. On pensait que Moïse aurait quelques-uns de ces problèmes.

Peut-être même tous.

Ils en avaient parlé au journal de vingt heures. C'était un super sujet, une histoire vraie, du

vécu : un nouveau-né abandonné dans le Lavomatic miteux d'un quartier pourri de West Valley

City. Maman dit qu'elle s'en souvient très bien : toutes ces photos pathétiques du bébé à l'hôpital, entre la vie et la mort, avec une sonde dans l'estomac et un petit bonnet bleu sur sa

tête minuscule. La mère avait été retrouvée trois jours plus tard. Non que quelqu'un ait tenu à

le lui rendre. Ils n'ont pas eu à le faire, d'ailleurs : elle était morte. Son décès – par overdose, apparemment – avait été constaté dès son arrivée à l'hôpital. Celui-là même où son bébé luttait

pour survivre quelques étages plus haut. Elle aussi, on l'avait trouvée, mais pas au Lavomatic.

Le soir même la coloc était arrêtée pour prostitution et détention de stupéfiants. Comptant

sans doute s'attirer l'indulgence des flics, elle leur avait déballé tout ce qu'elle savait sur sa copine toxico et le bébé abandonné. L'autopsie du corps avait bel et bien révélé un

accouchement récent. Et, plus tard, un test ADN avait confirmé que le bébé était effectivement

le sien. Il en avait, de la chance !

Aux infos, il était « le bébé dans le panier » et le personnel de l'hôpital l'avait baptisé « le

petit Moïse ». Mais le petit Moïse n'avait pas été trouvé par la fille de Pharaon comme le Moïse

de la Bible. Il n'avait pas été élevé dans un palais. Il n'avait pas de sœur qui veillait sur lui, cachée dans les roseaux, pour s'assurer que son panier serait bien arraché aux flots du Nil. Il

avait pourtant de la famille. D'après maman, tout le bled était en ébullition quand on avait découvert que la mère du petit Moïse était un peu une « fille du cru ». Une certaine Jennifer

Wright, qui avait passé tous ses étés chez sa grand-mère, juste en face de chez nous. La grand-

mère en question était toujours dans le coin. Les parents de Jennifer habitaient un village voisin. Et, bien qu'ils aient déménagé, beaucoup se souvenaient encore parfaitement de deux

de ses frères et sœurs. Le petit Moïse n'était donc pas seul au monde, finalement. Non qu'aucun

de ses proches ait voulu d'un bébé malade auquel on prédisait déjà toutes sortes de problèmes.

Jennifer Wright leur avait brisé le cœur. Elle avait quitté une famille à bout et en miettes. C'est la drogue qui fait ça, d'après ma mère. Alors ce n'était pas vraiment étonnant qu'elle leur ait

laissé un bébé crack sur les bras. C'était juste une fille normale quand elle était jeune, il paraît.

Jolie, gentille, intelligente même. Mais pas assez pour résister à la méthamphétamine, à la coke

et à tous les autres trucs auxquels elle deviendrait accro. J'imaginais Moïse, le bébé crack, avec

une fêlure géante de la tête aux pieds, comme s'il avait « craqué » à la naissance. Comme si on

l'avait cassé. Bon, je savais bien que ce n'était pas ce que « crack » signifiait. Mais je ne parvenais pas à me tirer l'image de la tête. C'est peut-être ça, cette fêlure, qui m'a attirée dès le début.

Ma mère m'a dit que tout Levan avait suivi les aventures du petit Moïse Wright quand c'était arrivé, les gens scotchés aux infos, prétendant connaître les dessous de l'histoire, quitte à inventer ce qu'ils ignoraient rien que pour se faire mousser. Mais je n'ai jamais connu le petit

Moïse, moi, parce que, trimballé entre les différents membres de la famille Wright, envoyé chez

le voisin dès qu'il devenait trop ingérable, transféré chez un autre frère ou une autre sœur, qui

le supportait un temps avant de forcer la main du suivant pour qu'il prenne le relais, le petit

Moïse avait grandi pour devenir juste Moïse. Tout ça s'était passé avant ma naissance et, quand

je l'ai finalement rencontré et que ma mère m'a raconté ses mésaventures pour m'aider à « le

comprendre et à être gentille », c'était déjà du réchauffé : plus personne ne voulait en entendre

parler. Les gens adorent les bébés. Même les bébés malades. Même les bébés crack. Mais les bébés deviennent des ados. Et personne ne veut d'un ado perturbé.

Or, Moïse était perturbé.

Quand j'ai rencontré Moïse, les ados perturbés n'avaient déjà plus aucun secret pour moi.

Mes parents ont servi de famille d'accueil à un paquet d'ados perturbés. Du plus loin que je remonte dans ma mémoire, ils ont toujours accueilli des enfants placés. J'avais bien deux grandes sœurs et un grand frère, mais je n'avais pas encore six ans qu'ils avaient déjà quitté la

maison. J'étais comme qui dirait un accident. J'ai donc grandi entourée d'enfants qui n'étaient

pas mes vrais frères et sœurs et qui entraient et sortaient de ma vie par périodes, comme dans

un moulin. C'est peut-être pour ça que mes parents et Kathleen Wright, la grand-mère de Jennifer Wright et l'arrière-grand-mère de Moïse, ont eu toutes ces discussions à son sujet autour de la table de la cuisine. Pour ça aussi que j'ai entendu des tas de trucs que je n'aurais

sans doute pas dû entendre. Surtout cet été-là.

Moïse allait s'installer définitivement chez elle, disait la vieille dame. Il aurait dix-huit ans

dans un mois. Tous les autres n'attendaient que ça pour se débarrasser de lui et « s'en laver les

mains ». Il avait passé les vacances d'été chez elle depuis tout petit et elle était convaincue qu'ils s'entendraient à merveille. Si chacun voulait bien lui ficher la paix et la laisser faire les choses à sa manière. Elle ne semblait pas se soucier outre mesure d'un petit détail : quand Moïse aurait

dix-huit ans, elle en aurait quatre-vingts.

Je voyais bien qui c'était, même si je n'avais jamais joué avec lui. Je me souvenais de l'avoir

vu l'été, quand il revenait d'une année sur l'autre. Levan était un petit bled et on se repérait du premier coup d'œil entre mioches. Kathleen Wright l'emmenait à la messe du dimanche quand

il était là. Il allait avec moi au catéchisme et on adorait le regarder comme une bête curieuse.

Surtout quand le prof d'instruction religieuse tentait de l'amadouer afin qu'il participe au cours. Tu parles ! Il restait juste assis sur sa petite chaise pliante, jetant des regards en tous sens avec ses yeux bizarres et se tordant désespérément les mains. À croire qu'il avait fallu le menacer de mort pour qu'il vienne. Le caté n'était pas fini qu'il se ruait vers la porte pour rentrer directement, sans même attendre son arrière-grand-mère. J'essayais bien de faire la course avec

lui, mais il se retrouvait toujours dehors plus vite que moi. Même en ce temps-là je lui courais

après.

Moïse et son arrière-grand-mère faisaient souvent des balades à vélo ou à pied et elle réussissait à le traîner à la piscine de Nephi pratiquement tous les jours. J'en bavais de jalousie.

Moi qui devais déjà m'estimer heureuse si j'arrivais à aller à la piscine plus de deux ou trois fois dans l'été ! Quand je mourais d'envie de piquer une tête, je prenais ma bicyclette pour monter

jusqu'à Chicken Creek. Il y avait un bassin naturel dans le canyon, un coin bien connu des pêcheurs locaux. Mes parents m'avaient interdit d'y aller parce que l'eau était froide, très profonde et boueuse. C'était même dangereux. Ah ! Plutôt me noyer que de ne jamais pouvoir

nager. Et puis j'avais bien réussi à échapper à la noyade jusqu'à maintenant, non ?

En grandissant, il arrivait que Moïse zappe complètement certains étés à Levan. Ça faisait

deux ans qu'il n'était pas revenu – en dépit des efforts répétés de Kathleen qui le poussait à s'installer définitivement chez elle depuis super longtemps. Les autres membres de la famille lui

disaient qu'elle ne parviendrait jamais à le tenir. Ils lui disaient qu'il était « trop émotif, trop explosif, trop caractériel ». Mais, apparemment, il les avait tous épuisés et ils avaient fini par jeter l'éponge. Moïse emménageait donc à Levan.

On entrait tous les deux en terminale. J'étais un peu en avance et lui avait un an de retard.

On fêtait tous les deux notre anniversaire en été : Moïse aurait dix-huit ans le 2 juillet et moi,

dix-sept le 28 août. Mais il ne faisait pas son âge. Depuis la dernière fois que je l'avais vu, durant ces deux ans où il n'était pas venu, il avait vachement grandi : il avait changé de pointure et…

de regard. Il était grand, élancé, avec de larges épaules et des muscles bien dessinés. Avec ses

yeux clairs, ses pommettes saillantes et sa mâchoire carrée, il ressemblait plus à un prince égyptien qu'à un *bad boy* – ce qu'il était censé être, à en croire la sale réputation qu'il se trimballait.

Moïse avait des difficultés en cours. Il avait du mal à se concentrer et à rester longtemps

assis sans bouger. Sa famille prétendait même qu'il piquait des crises et qu'il avait des hallucinations, problèmes qu'elle tentait de résoudre à grand renfort de médicaments. J'ai entendu son arrière-grand-mère dire à ma mère qu'il pouvait « se montrer lunatique et

irritable, dormait mal et s'enfermait souvent dans sa bulle ». Elle affirmait qu'il était extrêmement intelligent, brillant même, et qu'il peignait comme personne, qu'elle n'avait jamais rien vu de comparable. Mais tous ces médocs qu'ils lui donnaient pour l'aider à demeurer attentif et immobile en classe le rendaient mou et apathique, d'après elle. Et ses peintures n'en devenaient que plus sombres et plus effrayantes. Kathleen Wright a dit à ma mère qu'elle lui avait supprimé tous ses cachets. Qu'ils le transformaient en zombie. J'ai bien

entendu. Elle a dit : « Je suis prête à parier sur un gosse qui ne tient pas en place et qui ne peut pas s'arrêter de peindre, moi. De mon temps, y avait pas d'mal à ça. »

Perso, je trouvais qu'un zombie, c'était quand même un peu plus rassurant. Parce que, tout

beau qu'il était, Moïse Wright était flippant. Avec son corps fuselé gainé dans une peau de bronze et ses hallucinants yeux clairs, il me faisait penser à une panthère : félin, silencieux, dangereux. Au moins, un zombie, ça se déplace lentement. Les panthères, ça se détend comme

un ressort. Fréquenter Moïse Wright, c'était comme essayer d'apprivoiser une panthère.

J'admirais la vieille dame de vouloir le prendre en main. Parce qu'il en fallait, du courage. En

fait, plus courageux qu'elle, je ne connaissais pas.

Comme je faisais partie des trois seules filles de mon âge dans le patelin, j'étais souvent plus solitaire que je ne l'aurais voulu. D'autant qu'aucune des deux autres n'aimait comme moi

les chevaux et le rodéo. On était assez copines pour se dire bonjour et s'asseoir côte à côte à la

messe, mais pas assez pour partager des moments, ni passer ces interminables journées d'été ensemble.

Il faisait super chaud cet été-là, je m'en souviens très bien. On avait déjà battu tous les records de sécheresse au printemps – d'où ces incendies de forêt qui se déclenchaient dans tout

l'ouest. Les fermiers priaient pour qu'il pleuve et, avec les nerfs chauffés à blanc et les températures qui montaient en flèche, les caractères devenaient difficiles et le self-control plus

difficile encore. Il y avait aussi eu une épidémie de disparitions au centre de l'Utah. Deux filles étaient portées disparues dans deux comtés différents. En même temps, on pensait que l'une des deux avait pu s'enfuir avec son petit ami, et l'autre avait presque dix-huit ans et une vie de

famille plutôt chaotique. On les croyait donc saines et sauves. Mais certains cas semblables avaient déjà défrayé la chronique ces dix ou quinze dernières années et ils n'avaient jamais été

élucidés. Ce qui avait tendance à rendre les parents anxieux. Et un peu plus vigilants. Y compris

les miens.

En grandissant, j'avais de plus en plus de mal à tenir en place. Je me sentais à l'étroit dans

ma peau, j'étais plus agressive et j'avais hâte de quitter le lycée pour enfin commencer à vivre. Je pratiquais les courses de rodéo et je ne rêvais que d'attacher la remorque à mon pick-up et de

suivre le circuit des compétitions. Avec mes chevaux pour toute compagnie, mes futurs gains de

course en poche et, devant moi, l'horizon à perte de vue, à moi la liberté ! J'en crevais d'envie.

Mais, comme je n'avais que dix-sept ans, et avec toutes ces disparitions d'ados, mes parents ne

voulaient pas me laisser partir toute seule. Or, entre le centre, les gosses et les chevaux, il n'y avait

aucune chance qu'ils puissent m'accompagner. Ils m'avaient promis qu'on trouverait une

solution quand j'aurais mon bac et que je serais majeure. Mais le bac était si loin ! Et l'été s'étalait devant moi comme un immense désert aride et désolé. J'avais tellement soif d'autre chose. C'est peut-être pour ça. C'est peut-être pour ça que je suis allée trop loin, que je me suis aventurée à en perdre pied.

En tout cas, quand il est arrivé à Levan, Moïse m'a fait l'effet d'une source d'eau fraîche.

Comme l'eau, il était froid, profond, imprévisible. Et, comme l'étang du canyon, dangereux : on

ne voyait jamais ce qu'il y avait sous la surface. Alors, comme je l'avais fait toute ma vie, et bien qu'on me l'ait interdit, j'ai plongé tête la première. Sauf que, cette fois, je me suis noyée.

— Qu'est-ce que tu regardes ? ai-je aboyé, accordant finalement à Moïse ce qu'il voulait,

j'imagine : mon attention.

Tous les gosses qu'accueillaient mes parents pompaient votre attention comme des

asphyxiés en manque d'oxygène. Ça me tapait sur le système. Pas qu'ils aient besoin de l'attention de mes parents. Mais qu'ils aient aussi, apparemment, besoin de la mienne. Je n'aimais rien tant que m'isoler avec mes chevaux. Les chevaux n'étaient pas en demande, eux.

Tous les autres l'étaient à un point qui me rendait dingue. Et voilà Moïse planté là, dans l'écurie, à me regarder, empiétant sur mon moment avec Sackett et Lucky, mes chevaux, et pompant tout l'air de la pièce comme le faisaient toujours les gamins de l'assistance.

Kathleen Wright avait demandé à mes parents si Moïse pouvait venir dépenser sa toute

nouvelle énergie démédicalisée dans notre petite ferme. Elle disait qu'il pouvait récurer les boxes, désherber le jardin, tondre la pelouse, nourrir les poules… tout ce qu'ils voudraient pour peu qu'ils l'aident à l'occuper cet été – et pendant l'année scolaire, si tout allait bien.

Comme c'étaient toutes les corvées que je me tapais d'habitude, j'étais contente qu'il vienne donner un coup de main. Mais mon père lui avait trouvé d'autres choses à faire, et Moïse travaillait dur. Si dur que papa commençait à être à court de tâches à lui confier. Jamais il ne

pourrait le garder occupé tout l'été.

Apparemment, mon père avait inclus le nettoyage de l'écurie dans sa liste et Moïse avait empilé des bottes de foin, balayé, déblayé et rangé la sellerie comme un malade toute la matinée. Je ne savais pas trop si j'avais envie de le voir. Surtout quand il se figeait subitement et restait planté là, les bras ballants, le regard fixe. Mais ce n'était pas moi que Moïse regardait. Il regardait au-dessus de mon

épaule et écarquillait ses yeux vert-jaune de félin. Et il se tenait parfaitement immobile. Ce que je ne l'avais jamais vu faire. Pas une seule fois depuis son arrivée. Moïse n'a pas répondu à ma question, mais il pliait et écartait les doigts comme s'il essayait de faire revenir la circulation. C'était ce que je faisais en attendant le bus quand j'avais oublié mes gants. Bon. On était en juin et il faisait déjà beaucoup trop chaud pour la saison.

Alors ça m'aurait étonnée qu'il ait froid aux mains.

— Moïse !

J'ai braillé pour tenter de le réveiller. Avant que je ne comprenne ce qui m'arrivait, il allait

se tordre par terre dans tous les sens et j'allais être obligée de lui faire du bouche-à-bouche ou

un truc dans le genre. À l'idée de poser mes lèvres sur les siennes, j'ai senti un truc bizarre à

l'estomac. Je me suis demandé si je pourrais coller ma bouche à celle de Moïse, même si ce n'était que pour l'aider à respirer. Il n'était pas moche. (Encore ce drôle de *wouch,* cette sorte de vague dans mon ventre – pas franchement désagréable, d'ailleurs.) Moïse n'était pas moche

du tout. Il était même… beau, étrangement beau. Il était différent. Surtout avec ces yeux bizarres de loup. Et je devais bien reconnaître que cette différence lui allait bien. Chez lui, être différent, c'était cool. Dommage qu'il soit fêlé.

Mes parents se servaient des chevaux avec les enfants placés. C'était une sorte de thérapie.

Leur programme était même connu dans le monde entier. « Le genre technique non verbale,

vous voyez, parce que les chevaux ne parlent pas. » C'était un truc que mes parents sortaient toujours dans leur argumentaire pour faire rire les gens, les mettre à l'aise. Les chevaux ne parlent pas, mais, parfois, les enfants ne peuvent pas parler non plus, et c'était avec l'« équithérapie » que mes parents gagnaient leur vie – un mot compliqué pour dire « créer un

lien avec le cheval et essayer de se comprendre soi-même en observant l'animal ». Sans compter

que mon père était véto – c'était ce que je voulais faire plus tard.

Nos chevaux étaient bien dressés et habitués aux enfants. Ils savaient se tenir tranquilles en

leur présence, même quand un gosse approchait. Ils étaient d'une patience infinie. N'importe

qui pouvait leur passer la bride ou même leur retrousser les lèvres pour glisser le mors. Ils ne

bronchaient pas. À leur contact, les enfants réagissaient super bien. Tellement bien que les mots

« miracle » et « avancée stupéfiante » sortaient de la bouche des adultes, chaque fois que l'un

des gamins à problèmes que mes parents avaient accueillis retournait dans sa famille ou était placé ailleurs.

Ça faisait deux semaines que Moïse traînait à la ferme, qu'il y bossait, désherbait, mangeait – la vache ! qu'est-ce qu'il bâfrait ! – et qu'il me tapait sur les nerfs. Il était carrément exaspérant. Ce n'était pas qu'il faisait vraiment les choses de travers, mais il me stressait. Il ne me parlait pas, en revanche. C'était le seul truc qui le rachetait. Ça et ses yeux déments. Et ses muscles. Non mais qu'est-ce qui me prenait ? J'en ai grimacé, dégoûtée. Ce mec était *cin-glé*.

— T'es déjà monté à cheval ? lui ai-je demandé pour essayer de penser à autre chose.

Moïse a semblé s'arracher au rêve éveillé qui l'avait changé en statue. Ses yeux se sont brièvement posés sur moi, mais il n'a pas répondu. Alors j'ai répété ma question.

Il a secoué la tête.

— Non ? Est-ce que t'en as déjà approché un, seulement ?

Il a recommencé à secouer la tête.

— Viens alors. Approche, lui ai-je lancé en lui désignant le cheval du menton.

Je me disais que je pourrais peut-être aider Moïse avec un peu d'équithérapie, moi aussi. J'avais vu mes parents à l'œuvre. Je pouvais peut-être faire comme eux. Peut-être que je pourrais lui colmater sa fêlure au cerveau.

Moïse a reculé comme s'il avait peur. Il avait passé des journées entières à la ferme. Pourtant, pas une fois il ne s'était approché des animaux. Jamais. Il se contentait de les regarder. Il me regardait. Et il n'ouvrait pas la bouche.

— Allez ! Sackett est un amour de cheval. Viens le caresser au moins.

— Je vais l'effrayer, a répondu Moïse.

Ça m'a sciée. C'était la première fois que j'entendais le son de sa voix. Et elle n'était pas à deux tons comme celle de Bobbie, mon frère adoptif, et de tant d'autres garçons ici : un truc hésitant entre deux marches, couinant et se balançant avant de finir par se stabiliser. Elle était grave et chaude et si douce qu'elle a fait tressaillir mon cœur en venant se glisser à mon oreille.

— Mais non. Sackett s'énerve jamais. Y a pas un seul truc qui lui fasse peur ou qui le rende nerveux ni rien. Tu pourrais le serrer dans tes bras toute la journée sans qu'il bouge une jambe, si tu voulais. Ce serait Lucky, là, j'dis pas. Il serait bien capable de t'arracher la main et d'te filer un coup de sabot en pleine tête. Mais pas Sackett.

Ça faisait des mois que j'essayais d'amadouer Lucky : un cheval qu'un client avait donné à mon père parce qu'il n'avait pas les moyens de se payer ses services. Papa n'avait pas de temps à perdre avec Lucky et son sale caractère. Il me l'avait donc refilé en me disant : « Sois prudente. » J'avais éclaté de rire. Prudente, moi ? Jamais !

Il s'était marré aussi. Mais il m'avait quand même mise en garde : « Je ne plaisante pas, George. Ce cheval ne s'appelle pas Lucky pour rien. Tu auras de la chance s'il te laisse le monter un jour. »

— Les animaux ne m'aiment pas.

La voix de Moïse était si basse que je n'étais pas certaine d'avoir bien entendu. J'ai chassé mes réflexions sur Lucky et flatté le cheval sur lequel j'avais appris à monter et qui avait toujours été mon plus fidèle compagnon depuis.

— Sackett aime tout le monde.

— Oui mais moi, il ne m'aimera pas. Ou peut-être que ce n'est pas moi. Peut-être que c'est eux.

J'ai regardé autour de moi. Il n'y avait personne que Sackett, Moïse et moi dans l'écurie.

— Eux ? Qui, « eux » ? Y a que nous ici, mon vieux.

Moïse n'a rien répondu.

Alors je l'ai regardé fixement, les bras croisés, et j'ai haussé les sourcils pour le défier. Puis j'ai caressé le front de Sackett et je suis descendue sur l'encolure. Sackett n'a pas bougé un muscle.

— Tu vois ? Une vraie crème. Il adore ça. Allez, viens !

Avançant d'un pas, Moïse a levé une main hésitante en direction de Sackett. Sackett s'est mis à hennir nerveusement.

Moïse a aussitôt retiré sa main en reculant.

Je me suis marrée.

— Ça alors ! Qu'est-ce qui lui prend ?

J'aurais peut-être dû écouter Moïse quand il disait que les animaux ne l'aimaient pas. Mais non. Je ne l'ai pas cru, j'imagine. Et ce n'était qu'un début.

— Tu vas quand même pas t'dégonfler ? (Je le provoquais, c'est clair.) Allez, touche-le ! Il va pas t'mordre.

Moïse a plongé ses yeux vert et or dans les miens. Il a semblé réfléchir à ce que je venais de dire. Et puis il a tendu de nouveau la main, en refaisant un pas en avant.

Et là, sans crier gare, Sackett s'est cabré. À croire qu'il avait côtoyé Lucky un peu trop longtemps. Ça ne lui ressemblait tellement pas ! Mais où était le cheval que j'avais toujours connu, ce cheval qui n'avait jamais rué une seule fois de toutes les années que j'avais passées à le choyer ? Je n'ai même pas eu le temps de crier ou d'essayer d'attraper son licol. Je me suis pris un sabot en plein front et me suis écroulée comme une masse.

J'avais du sang qui me piquait les yeux quand je les ai ouverts sur la charpente de la vieille écurie. J'étais allongée sur le dos, avec un affreux mal de crâne ! À croire que je m'étais pris un coup de sabot en pleine tête. Je me suis alors rendu compte que je m'étais vraiment pris un coup de sabot en pleine tête. Et par Sackett ! Ça alors ! J'étais encore plus choquée que sonnée.

— Georgie ?

J'ai essayé de faire le point sur le visage qui se penchait au-dessus de moi, occultant le spectacle des grains de poussière dansant dans les rayons du soleil.

Moïse avait posé ma tête sur ses genoux et pressait son tee-shirt contre mon front. Malgré mon état second, j'ai quand même remarqué qu'il était torse nu. Je sentais la douceur de sa peau sous ma joue.

— Il faut que j'aille chercher de l'aide, d'accord ?

Il s'est décalé pour poser ma tête par terre sans cesser d'appuyer son tee-shirt sur mon front. Je me suis efforcée de ne pas voir la quantité de sang sur le tee-shirt.

— Non ! Attends ! Où est Sackett ?

J'ai tenté de me redresser.

Moïse m’a repoussée doucement et s’est retourné vers la porte comme s’il ne savait plus quoi faire.

— Il… s’est sauvé.

Il avait l’air perdu.

Je me suis alors rappelé que Sackett n’était pas attaché. Je n’avais jamais eu besoin de l’attacher, avant. Je n’arrivais pas à comprendre ce qui lui avait pris pour qu’il se cabre et s’emballe au point de sortir de l’écurie comme une furie. J’ai reporté mon attention sur Moïse.

— C’est pas trop moche ?

Je m’efforçais de la jouer à la Clint Eastwood, le genre qui peut gérer une terrible blessure

à la tête sans perdre son sang-froid. Mais ma voix tremblait un peu.

Moïse a avalé sa salive. Sa pomme d’Adam a joué au yoyo le long de son cou couleur café.

Ses mains tremblaient, elles aussi. Il était autant chamboulé que moi, ça se voyait.

— Je ne sais pas. La plaie n’est pas très grande. Mais ça saigne méchamment.

— T’as vraiment pas la cote avec les bêtes, toi, hein ? ai-je chuchoté.

Moïse n’a pas fait celui qui ne comprenait pas. Il a secoué la tête.

— Je les rends nerveuses. Pas juste Sackett. Tous les animaux.

Il me rendait nerveuse, moi aussi. Mais nerveuse dans le bon sens. Nerveuse dans le sens où

il me fascinait. Et, même si j’avais la tête comme un gong et du sang dans les yeux, je ne voulais

pas qu’il s’en aille. J’avais envie qu’il me confie tous ses secrets.

Il a sans doute perçu mon changement d’attitude et ça n’a pas dû lui plaire parce qu’il s’est levé d’un bond pour s’enfuir en courant, me laissant avec son tee-shirt sur le front et un

soudain intérêt insatiable pour le nouveau venu à Levan.

Peu de temps après, il était de retour, ma mère sur les talons, sa grand-mère fermant la marche loin derrière. La panique se peignait tant sur son visage que sur celui de ma mère. En

voyant ça, je me suis demandé si ma blessure n’était pas plus grave que je ne le pensais. J’ai alors été saisie d’un soudain accès de coquetterie féminine – une expérience nouvelle pour moi. Est-ce que j’allais avoir une énorme balafre en travers du front ? La semaine d’avant, ça m’aurait

encore paru super cool. Mais là, brusquement, je ne voulais pas d’une cicatrice. Je voulais que

Moïse me trouve belle.

Il se tenait à l'écart – un grand écart – laissant les adultes s'agiter en tous sens. Une fois décidé que je me passerais sans doute très bien d'un petit – mais très cher – transfert aux urgences et qu'il suffirait de me coller deux sutures adhésives pour fermer la plaie, Moïse s'est

discrètement éclipsé. L'équithérapie n'allait donc pas remédier aux fêlures de Moïse Wright. Je

me suis néanmoins promis de réussir à m'immiscer par ces fêlures dans les recoins de cette tête

coûte que coûte. De désert aride et désolé, mon été venait de se transformer en jungle tropicale.

2.

GEORGIE

Environ une semaine après mon coup de sabot à la tête, on a découvert un des murs de

l'écurie entièrement repeint. Dans la nuit, quelqu'un avait bombé un coucher de soleil sur

les collines à l'ouest de Levan. La scène était d'un réalisme saisissant. Sur un dégradé de roses

se détachait un cheval qui ressemblait à Sackett. L'animal courbait la tête. Son cavalier se tenait tranquillement en selle. Il était de profil et la lumière rasante le plongeait dans l'ombre. Il me

disait quelque chose, pourtant. Mon père est resté longtemps à contempler la fresque d'un air

songeur. Je croyais qu'il serait furieux qu'on se soit servi du mur de son écurie comme toile de

fond, un peu comme le font les bandes de jeunes dans les grandes villes, j'imagine. Mais il ne

s'agissait pas là de graffitis aux couleurs flashy ni de tags. C'était plutôt cool. C'était le genre de truc pour lequel on serait prêt à payer. Le genre de truc pour lequel on serait prêt à payer un

sacré paquet.

— On dirait mon père, a chuchoté papa.

— On dirait Sackett, ai-je ajouté, incapable que j'étais d'en détacher les yeux.

— Papy Shepherd avait un cheval qui s'appelait Hondo : l'arrière-grand-père de Sackett.

Tu te rappelles ?

— Non.

— Tu étais trop petite, je suppose. C'était un bon cheval, Hondo. Papy l'aimait autant que

tu aimes Sackett.

— Tu lui as montré une photo ? ai-je demandé.

— À qui ?

Mon père s'est retourné vers moi sans comprendre.

— À Moïse. C'est pas lui qui a fait ça ? J'ai entendu Mme Wright dire à maman que Moïse

avait été envoyé en centre de rééducation pour « vandalisme et dégradation de propriété privée » ou quelque chose comme ça. C'est son truc, la peinture, apparemment. Mme Wright

assure que c'est « compulsif » chez lui, si tu comprends c'que ça veut dire. Je croyais juste que

t'avais décidé de mettre ses prétendus dons à l'épreuve.

— Euh… non. Je ne lui ai jamais demandé de peindre l'écurie. Mais ça me plaît.

— Moi aussi, ça m'plaît.

— Si c'est lui qui a fait ça, et je ne vois pas qui ça pourrait être d'autre, il a un sacré talent.

N'empêche, Moïse ne peut pas se mettre à peindre ce qu'il veut où il veut, sans prévenir. Sinon,

si ça continue, on va se retrouver avec un portrait d'Elvis sur la porte du garage.

— Maman serait ravie.

Papa a ri à ma blague. Mais il ne plaisantait pas. Le soir même, il nous a annoncé qu'il allait rendre une petite visite à Moïse et à Kathleen Wright. Je l'ai supplié de me laisser venir.

— J'ai un truc à dire à Moïse, ai-je insisté.

— Je ne veux pas l'humilier, George. Et, si tu es là quand je lui fais la leçon, ce sera forcément humiliant pour lui. Je n'ai pas besoin de spectateurs. C'est une conversation privée.

Je veux juste qu'il sache que, tout doué qu'il soit, il ne peut pas continuer à faire ce genre de

chose.

— Je veux que Moïse peigne un des murs de ma chambre. J'ai mis un peu d'argent d'côté

et je le paierai. Comme ça, toi, tu vas pouvoir lui dire qu'il ne peut pas peindre n'importe où et, moi, je vais lui procurer un endroit où il peut. C'est bien, ça, non ?

— Que veux-tu lui faire peindre ?

— Tu t’souviens de cette histoire que tu me racontais quand j’étais petite ? Celle de l’aveugle qui se changeait en cheval au coucher du soleil et qui se retransformait en homme quand le jour se levait ?

— Oui. C’est une vieille histoire. Mon père me la racontait déjà.

— J’arrête pas d’y penser. C’est ça que je veux sur mon mur. Ou un cheval blanc qui galope dans les nuages, au moins.

— Demande à ta mère. Si elle est d’accord, je suis d’accord aussi.

J’ai poussé un gros soupir. Maman n’allait pas être aussi facile à convaincre.

— C’est juste une peinture, ai-je grommelé.

Aussi surprenant que ça puisse paraître, maman n’a rien dit pour la fresque. C’était plutôt

la présence de Moïse dans ma chambre qui l’inquiétait.

— Il est caractériel, Georgie. Il me fait un peu peur. Pour être honnête, je ne sais pas trop

comment je le prendrais si vous deviez vous lier d’amitié. Ce n’est pas très gentil de ma part, je

sais. Mais tu es ma fille et je te connais : tu as toujours été attirée par le danger comme le papillon de nuit par la flamme.

— Il peindra le mur, maman. Et je m’baladerai pas en nuisette de dentelle sous son nez

pendant ce temps-là, si c’est c’qui te fait peur. Je crois que je ne risque rien, ai-je raillé, en lui faisant un clin d’œil.

Ma mère m’a donné une petite tape sur les fesses en riant. J’avais gagné ! Mais, en fait, elle

avait raison de me mettre en garde et de vouloir me tenir à l’écart. J’étais déjà absolument fascinée par Moïse et, à mon avis, ça n’allait pas s’améliorer.

C’est comme ça qu’on s’est retrouvés à frapper à la porte de Kathleen Wright à la tombée

de la nuit. Attablé dans la cuisine, Moïse était en train de s’enfiler le plus gros bol de cornflakes que j’aie jamais vu. Son arrière-grand-mère était assise en face de lui, pelant une pomme en un

seul long serpentin rouge. Je me suis soudain demandé sur combien de pommes elle avait dû

s’entraîner en quatre-vingts ans pour choper le coup de main.

— Je ne peindrai plus chez vous, a promis Moïse avec conviction, après avoir entendu mon

père lui dire gentiment que peindre sur les murs de notre propriété sans notre autorisation n’était pas acceptable.

Kathleen semblait quand même un peu inquiète. Jusqu'à ce que papa la rassure : la fresque était très belle et il n'était pas question que Moïse repeigne par-dessus. En entendant ça, elle s'est tout de suite détendue. J'étais apparemment la seule à avoir remarqué que Moïse

n'avait pas promis de ne plus peindre sur les murs de quelqu'un d'autre. Il avait juste parlé des nôtres.

— Le portrait que tu as fait de mon père est très ressemblant, a ajouté papa, comme après coup. Il l'aurait beaucoup aimé.

— C'est vous que j'ai essayé de peindre, lui a répondu Moïse, sans toutefois regarder mon père en face.

Sans trop savoir pourquoi, j'étais sûre qu'il mentait. Je ne voyais pourtant pas quelle raison il aurait eue de mentir. Il était nettement plus plausible qu'il ait pris mon père comme modèle. Il n'avait assurément pas connu mon grand-père.

— En fait, Moïse, lui ai-je lancé, m'immisçant dans la conversation, je m'demandais si tu pourrais pas peindre sur un des murs de ma chambre. Je te paierai. Sans doute pas autant que tu l'mérites, mais ce sera déjà ça.

Il a tourné les yeux vers moi, et les a aussitôt détournés.

— Je ne sais pas si je pourrai.

On l'a tous les trois regardé d'un air ahuri. Il n'y avait qu'à voir le mur de l'écurie pour être convaincu du contraire.

— J'ai besoin de… d'être… inspiré, a-t-il fini par expliquer en projetant les mains en avant comme pour me repousser. Je ne peux pas peindre n'importe quoi. Ça ne marche pas comme ça.

— Moïse en sera ravi, Georgie, l'a d'autorité coupé Kathleen, en lui adressant un regard

d’avertissement. Il passera demain après-midi pour voir ce que tu veux.

Moïse a brusquement repoussé son bol vide et s’est levé d’un bond.

— Je peux pas, mamie, a-t-il affirmé, avant de se tourner vers mon père pour répéter : Je ne

peindrai plus chez vous, j’vous l’promets.

Et, sur ces bonnes paroles, il a quitté la pièce.

Deux semaines se sont écoulées avant qu’on ne retombe l’un sur l’autre, Moïse et moi. Et

dans des circonstances encore pires que la première fois. Pour la plupart des gens d’ici, le festival western de Ute Stampede – littéralement la Cavalcade de l’Utah –, dans le comté de Juab, c’est Noël avant l’heure. En mieux. Trois jours et trois nuits de parades, de foire et, bien

sûr, de rodéo. Tous les ans, je comptais les jours. Ça se passait toujours le deuxième week-end

de juillet et c’était le clou de l’été. Cerise sur le gâteau, cette année, je m’étais qualifiée pour concourir dans l’épreuve de *barrel racing*, une course à cheval dans laquelle il faut contourner des barils à fond sans les faire tomber. Mes parents voulaient que j’attende d’avoir mon bac avant d’entrer dans le circuit officiel de la discipline. Mais ils m’avaient dit que je pourrais participer à toutes les manifestations au niveau national si je réussissais à me qualifier. J’avais gagné la compétition de jeudi soir, ce qui m’avait permis d’être en lice pour le championnat du

samedi soir. Que j’avais remporté aussi. Ma première participation en tant que cow-girl professionnelle et j’avais tout raflé !

Du coup, j’avais décidé de traîner un peu à la foire pour fêter ça. Mais ma copine Haylee –

qui habitait à Nephi, au nord de Levan, à un quart d’heure en voiture de chez moi – était avec

son petit ami, Terrence. Et moi, Terrence, je ne l’aimais pas des masses. C’était le genre à toujours jouer des sales tours à tout le monde. Et puis, au lieu d’un chapeau de cow-boy, il portait une de ces casquettes de base-ball façon camionneur. En plus, il se la perchait au sommet du crâne. La honte !

— Si tu la colles si haut, c’est que c’est la seule façon qu’t’as trouvée d’être plus grand qu’les filles, lui ai-je balancé.

— C’est pas mon type, les grandes bringues, m’a-t-il rétorqué, en me donnant un petit coup de coude.

— J’ai jamais été aussi contente d’en être une, alors.

— On est deux.

— J’aurais jamais pu sortir avec toi, de toute façon, Terrence. Tout l’monde t’aurait pris

pour mon p’tit frère, l’ai-je rembarré, en lançant sa stupide casquette dans la poubelle la plus

proche pour lui tapoter maternellement le crâne.

Beurk ! Il transpirait.

Après ça, il n’a pas cessé de me chercher. Je voyais bien que Haylee en avait marre. De toute façon, je me barbais avec eux. Je les ai donc plantés sous prétexte que j’avais faim et que je préférais la compagnie des mecs d’un mètre quatre-vingts. Je me suis retrouvée à déambuler au

hasard, m’éloignant de la foire en direction des enclos où on parquait les bêtes pendant les trois jours de fête .

Il faisait nuit et il n’y avait personne alentour, mais je voulais voir les taureaux de plus près.

J’avais toujours rêvé d’en monter un et j’étais sûre d’y arriver. J’ai escaladé les barreaux de la

clôture et je me suis calée contre le rebord, assez haut pour pouvoir jeter un coup d’œil dans les

boxes. Le manège était encore éclairé et, bien que les corrals soient plongés dans l’ombre, je réussissais parfaitement à distinguer le large dos musculeux du taureau que Cordell Meecham

avait monté quelques heures plus tôt. Il avait totalisé quatre-vingt-dix points sur cent : le champion du jour. Et avec la manière. Une prestation exemplaire : les genoux bien hauts, les

talons dans les flancs de la bête, le dos arqué et le bras droit tendu vers le ciel comme s’il voulait décrocher les étoiles, briller comme elles au firmament. Et il avait réussi : il était devenu une

star. La foule avait hurlé. J’avais crié. Et, quand le taureau – qui s’appelait Satan’s Alias ! –

l’avait finalement éjecté, la sonnerie avait déjà retenti : le monstre était vaincu. J’ai souri en revivant la scène, m’imaginant à sa place.

La course de barils était la seule discipline ouverte aux filles. J’adorais ça. J’adorais foncer

tête baissée sur la piste dans la dernière ligne droite, les poings dans la crinière de Sackett, comme si je surfais sur la vague, la laissant m’emporter vers le rivage. Mais je me demandais parfois ce que ça ferait de chevaucher un tremblement de terre au lieu d’une vague. En haut,

en bas, à droite, à gauche, et que je te secoue, et que je rue dans tous les sens : chevaucher un

tremblement de terre, quoi.

Satan’s Alias ne faisait pas du tout attention à moi. Ni aucun des autres taureaux entassés

dans l’enclos, d’ailleurs. La bouse était aussi fraîche que la paille. J’ai inspiré à pleins poumons, pas le moins du monde gênée par l’odeur qui faisait froncer le nez à plus d’un quand ils passaient près du

bétail. Je suis restée encore un peu à admirer les bêtes, avant de descendre de

mon perchoir. Il était tard. Il fallait que je retrouve Haylee et que je me rentre. Ça m'énervait

d'avoir une heure de couvre-feu et j'ai prié pour me retrouver déjà dans quelques mois, quand

je n'aurais plus à rendre de comptes à personne.

En remarquant l'ombre qui se détachait de l'obscurité, je n'ai pas stressé. Mais alors pas du

tout. Je n'avais jamais eu besoin de me méfier d'un cow-boy. Les cow-boys sont les gens les plus

adorables de la terre. Sans blague, va à n'importe quel rodéo, n'importe où aux États-Unis, et tu

auras l'impression que tous ces hommes, toutes ces femmes dans le public pourraient sauver l'univers à eux tout seuls. Pas parce qu'ils sont les plus intelligents, les plus riches ou les plus beaux du monde, non. Mais parce qu'ils sont foncièrement bons. Ils aiment leur prochain. Ils

aiment leur pays. Ils aiment leur famille. Ils chantent l'hymne national et ils y croient. Ils se décoiffent quand on hisse les couleurs. Ils vivent et aiment avec dévotion. Alors non, je n'étais

pas stressée. Jusqu'à ce qu'on me projette face contre terre dans la poussière, le nez dans la terre foulée par les sabots des animaux et les bottes des hommes.

Ça m'a sonnée. Assez longtemps pour qu'on puisse m'attacher les mains derrière le dos

comme on ligote un veau au rodéo. Le mec savait s'y prendre. Je me suis arcboutée. J'ai essayé

de crier. Et je me suis retrouvée la bouche pleine de bouillasse parfumée au purin. J'ai compris

que j'étais vraiment dans la merde. Au sens propre comme au figuré. Marrant. Je me faisais justement cette réflexion quand j'ai senti des mains sur la ceinture de mon jean. C'est à ce moment-là que j'ai vraiment pété un câble. En sentant ces mains-là se glisser là où elles n'avaient rien à faire, je me suis changée en véritable furie. Je me suis brusquement cabrée et je

lui ai filé un coup de tête en arrière. Il se l'est pris en pleine face. Il a poussé un juron et m'a recollé le nez dans la boue pour m'attacher les chevilles aux poignets avant de me retourner,

ficelée comme un cochon. C'était une position intenable. J'avais les jambes et les bras tordus dans le dos, tout le poids du corps sur le cou et les cuisses tendues à se rompre. Il m'a balancé

de la boue dans les yeux et m'a plaqué les mains sur la figure en voyant mon regard enragé.

J'avais de la boue dans le nez et, avec ses mains qui me bâillonnaient, je n'arrivais plus à respirer. Je me suis débattue et j'ai tenté de lui mordre les doigts. J'asphyxiais. La douleur dans mes poumons était encore plus forte que ma peur. J'ai cru que j'allais y passer. C'est alors qu'il

m’a chargée sur son épaule en grognant et qu’il s’est retourné comme pour prendre la fuite. Et

puis il s’est figé, indécis. Lui aussi, il avait entendu une portière claquer et quelqu’un m’appeler.

Alors il m’a jetée comme un paquet de linge sale. Et il a disparu. J’ai cru l’entendre jurer

alors qu’il partait en courant dans un martèlement de bottes. Je n’ai pas reconnu sa voix. Entre

le moment où il était sorti de l’ombre et celui où il y est retourné, il s’était peut-être écoulé soixante secondes : le nouveau record de la journée, à n’en pas douter.

Lorsqu’il m’avait balancée sur son épaule, les liens autour de mes poignets et de mes chevilles s’étaient un peu desserrés. Mais heurter le sol aussi brutalement, sans pouvoir amortir

ma chute, ça m’a carrément coupé le souffle. Entre hoquets et halètements d’asthmatique, je suffoquais. J’ai roulé sur le flanc pour essayer de cracher tout ce que j’avais dans la bouche. Ma

boucle de ceinture me rentrait dans la hanche. Il avait tiré sur mon Wrangler et mon ceinturon

s’était défait. Impossible de me lever. Je ne pouvais même pas m’essuyer les yeux. Je gisais à terre, sans défense, ligotée tel un veau pris au lasso. J’ai essayé de me frotter la figure contre mon épaule, ne serait-ce que pour enlever un peu de la poussière que j’avais dans les yeux et

tenter d’y voir quelque chose. Si jamais il revenait, il fallait que je sois capable de l’identifier, de me défendre. Et d’attaquer. Je ne sais pas combien de temps je suis restée couchée là. Ç’aurait

tout aussi bien pu durer une heure que dix minutes. Ça m’a paru des siècles.

J’aurais juré que quelqu’un avait crié mon nom. C’était bien pour ça que mon agresseur

s’était sauvé, non ? Et, tout à coup, comme si en pensant à lui je l’avais fait apparaître, il est revenu. Grosse montée d’adrénaline bis. Je me suis mise à gigoter dans tous les sens pour m’éloigner, centimètre par centimètre. J’ai voulu hurler mais je me suis étranglée, toussant lamentablement. Je venais d’aspirer dans mes poumons la terre qui me tapissait encore

l’intérieur de la bouche. Il s’est arrêté net, comme s’il ne s’attendait pas à ce que je sois encore là.

— Georgie ?

Ce n’était pas lui. Ce n’était pas le même mec.

Il s’est précipité vers moi. J’ai serré les paupières comme un gamin qui veut se rendre invisible rien qu’en fermant les yeux. Oh non ! Non non non non. Je connaissais cette voix. Non,

pas Moïse. Pas Moïse ! Pourquoi fallait-il donc que ce soit justement Moïse ?

— Faut que j’appelle quelqu’un ? Faut que j’appelle une ambulance ?

Je sentais sa présence derrière moi. Il m'a d'abord essuyé le visage comme pour vérifier à qui il avait affaire. Puis j'ai perçu une secousse au niveau de mes poignets et de mes chevilles : on tirait sur mes liens. Soudain, je pouvais allonger les jambes. Le sang a recommencé à circuler avec une fougue douloureuse et je me suis mise à pleurer. Ça m'a fait un bien fou. J'ai cligné furieusement des paupières pour y voir un peu plus clair. Moïse a dénoué la corde qui me liait les mains. Le poids mort de mes bras et les atroces élancements dans mes épaules m'ont arraché un gémissement.

— Qui a fait ça ? Qui t'a attachée ?

J'ai jeté un regard circulaire – en évitant soigneusement de le poser sur lui. J'ai quand même remarqué qu'il portait un tee-shirt noir glissé dans un pantalon de toile noir et des rangers : le genre de bottes qu'aucun cow-boy qui se respecte ne porterait jamais à un rodéo.

Mon agresseur était habillé dans le style western, lui. Il portait une chemise avec des boutons-pression : une vraie tenue de cow-boy. Je les avais sentis dans mon dos. J'ai été prise de tremblements. J'étais sûre que j'allais vomir.

— Ça va, ai-je haleté, en souhaitant de toutes mes forces que Moïse s'en aille pour ne pas me retrouver à dégobiller devant lui.

Mais ça n'allait pas. Ça n'allait même pas du tout. Je me suis essuyé les joues en levant les yeux vers lui pour voir s'il me croyait. J'ai détourné la tête aussitôt.

Il m'a demandé si je pouvais me lever et s'est efforcé de m'y aider. Avec son soutien, j'ai réussi plus ou moins, chancelant comme un poulain à peine sorti du ventre de sa mère.

— Tu peux y aller. J'vais m'débrouiller, ai-je insisté.

Mais il n'est pas parti.

Je me suis retournée, j'ai fait quelques pas sur des jambes flageolantes et j'ai gerbé contre la barrière. De la boue, de la bouse et mon rodéo burger, le tout dans un flot de Pepsi. Mes genoux se sont dérobés sous moi. Je me suis raccrochée à l'enclos pour ne pas tomber tout en continuant à cracher tripes et boyaux. Mais Moïse n'est pas parti. Le piétinement et les mugissements des taureaux, de l'autre côté de la clôture, ont fini par me rappeler où j'étais.

Satan's Alias et ses suppôts n'étaient pas loin et je n'avais aucun mal à croire que j'avais basculé dans le terrier du lapin blanc tout droit jusqu'aux entrailles de l'enfer.

— T'es couverte de boue et ta ceinture est défaite.

C'était un simple constat, une accusation presque, et il était clair que Moïse ne croyait pas

un seul de mes mensonges – on se demande bien pourquoi. Lui tournant toujours le dos, les

doigts raides et gourds, j'ai remis la grosse boucle étincelante de mon ceinturon et glissé l'épaisse lanière de cuir dans les passants de mon jean. Sans tenir compte du fait que mon bouton et ma braguette étaient ouverts. Mon tee-shirt passait par-dessus maintenant, de toute façon. Peut-être n'avait-il rien remarqué ? Ce n'était pas moi qui allais attirer son attention dessus, en tout cas. Mon ceinturon suffirait à maintenir mon jean en place. J'ai été prise de frissons.

— On t'a ligotée.

— J'crois qu'on… qu'on a voulu m'faire une blague, ai-je bredouillé, toussant et

crachotant toujours. (J'avais la gorge en feu.) Je crois que c'est Terrence. Il était hyper énervé, tout à l'heure. Il m'en voulait à mort. Il a peut-être cru que ça m'ferait marrer. Ou brailler. Pas que j'allais me débattre. Je m'suis drôlement débattue. Peut-être que c'était pas pour me faire

peur. Peut-être qu'au départ il voulait juste m'attacher pour qu'ils me retrouvent tous ficelée comme un rôti, histoire de rigoler… Je vais super bien.

Je n'étais pas très sûre de croire un seul mot de ce que je racontais. J'aurais bien voulu pourtant.

C'était quand même marrant que ce soit Moïse qui m'ait délivrée. Enfin, paradoxal, je

veux dire. C'était un gentil cow-boy qui m'avait à moitié violée et un méchant délinquant qui

était venu à mon secours. Ma mère estimait que Moïse était un danger public. Elle m'avait même mise en garde contre lui. Et c'était lui qui m'avait sauvée.

— Ça va, ai-je insisté une fois de plus, en me redressant complètement, tout en essuyant mes lèvres tremblantes, mortifiée par la scène à laquelle Moïse venait d'assister, horrifiée par ce qui aurait pu arriver.

Ce qui avait bien failli arriver. Mais, surtout, anéantie que ça ait pu arriver. Si c'était vraiment une blague qui avait mal tourné, elle avait horriblement mal tourné. Parce que Georgie Shepherd avait peur, maintenant. Et avoir la trouille, je n'assumais pas du tout. Je voulais rentrer chez moi. J'ignorais où était passée Haylee et je n'avais aucune envie de le savoir, à plus forte raison si elle était dans le coup.

— Tu peux m'ramener ? S'il te plaît, Moïse.

On aurait dit la voix d'une gamine de cinq ans. J'ai grimacé en entendant mon ton geignard.

— Quelqu'un doit payer.

— Quoi ?

— Quelqu'un doit payer pour ça, Georgie.

Ça faisait bizarre de l'entendre dire mon nom comme s'il me connaissait depuis toujours. Il ne connaissait rien de moi. Et, tout à coup, je ne me reconnaissais plus, moi non plus. Le même bled, la même rue. La même planète. Mais ce n'était pas l'impression que ça donnait. Et ce n'était assurément plus la même fille. Sur le moment, je me suis demandé si je n'étais pas en état de choc. Mais il ne s'était rien passé, en fait. J'allais bien. Enfin, j'irais bientôt bien, du moins. Je devais juste rentrer à la maison.

— Il faut qu'je rentre. Je vais bien, ai-je encore répété. S'il te plaît ?

Je le suppliais à présent. Je l'implorais. Et voilà que j'avais encore les joues inondées de larmes. Il a regardé autour de lui d'un air affolé, comme s'il voulait appeler à l'aide. Comme s'il avait besoin qu'on lui dise comment gérer le problème. Mais, le problème, c'était moi. Et il ne savait pas comment me gérer. Le plus simple, c'était encore de me ramener chez moi. Pourtant, de toute évidence, ça ne lui suffisait pas.

— J't'en prie, ai-je encore insisté.

Je me suis essuyé la figure sur la manche de mon tee-shirt. Les larmes et la boue ont laissé de grandes traînées sur le top tout neuf que j'avais acheté spécialement pour la soirée. J'avais toujours droit à une nouvelle tenue pour le Ute Stampede. Un nouveau Wrangler, un nouveau tee-shirt et parfois même de nouvelles bottes. Un pareil événement, ça méritait bien de nouvelles fringues.

Je pouvais apercevoir la grande roue qui tournait là-bas, au-dessus de la rangée de bâtiments qui séparaient les bêtes du champ de foire, de l'autre côté. Une légère brise est venue soulever les cheveux collés à mes joues mouillées, portant jusqu'à moi ce parfum de barbe à papa et

de popcorn si caractéristique de la fête foraine, avant qu'il ne se mêle à l'odeur du vomi et du purin et ne perde toute sa douceur sucrée.

J'ai vacillé un peu en sentant toute l'horreur de ces dernières minutes commencer à vraiment s'infiltrer en moi. Profondément. Profond, profond, profond… Fallait que je rentre.

Moïse a dû voir que j'étais en train de sombrer doucement au fond du gouffre parce que, tout à coup, sans un mot, il m'a pris le bras pour me soutenir. Je l'ai aimé à ce moment-là. Plus que je ne l'aurais cru possible. Bien plus que nos quelques rares et brèves rencontres n'auraient pu le justifier. Moïse le délinquant, le caractériel, le bébé crack. Moïse : mon héros.

Il marchait à côté de moi, lentement, me laissant m'appuyer contre lui. Quand on est arrivés à la Jeep, je suis restée là à la regarder fixement, une Jeep que j'avais pratiquement vue tous les jours depuis qu'il s'était installé à Levan, un mois et demi plus tôt. J'avais été jalouse de sa super bagnole, moi qui n'avais que le vieux tacot de la ferme pour me déplacer, un pick-up qui ne montait jamais au-dessus des soixante à l'heure. Oui, j'avais été verte de jalousie.

Mais, maintenant, je serais tombée à genoux devant, en la bénissant tant j'étais contente de l'avoir. Moïse m'a gentiment poussée sur le siège passager et m'a sanglée dedans. C'était plus un harnais qu'une ceinture et j'ai apprécié la relative sécurité qu'il me procurait – tout en m'alarmant que la Jeep n'ait ni portières ni toit.

— Moïse, Jeep, ceintures de sécurité, chez moi, Moïse, ai-je récité, sans me rendre compte que je parlais tout haut.

Et peu importait que j'aie répété le nom de Moïse deux fois. Il avait bien mérité ça, ce soir.

— Quoi ?

Il s'est penché vers moi et m'a soulevé le menton pour me dévisager, l'air inquiet.

— Rien. L'habitude. Quand je suis… stressée, je fais la liste des trucs qui me font du bien.

Il n'a pas répondu. Mais il a continué à me regarder tout en s'asseyant derrière le volant pour démarrer la Jeep. J'ai bien senti qu'il m'observait pendant qu'il manœuvrait pour contourner les corrals et les remorques, puis traversait le parking pour regagner la route.

Le vent nous rugissait au visage, m'emmêlait les cheveux et me poussait en arrière tandis

qu'on fonçait sur le bitume, laissant derrière nous la foire, la grande roue scintillante et tous ces bruits joyeux qui m'avaient donné cette – ô combien fausse – impression de sécurité. Ces bruits-là m'avaient attirée et bercée d'illusions toute ma vie. Maintenant, je me demandais comment je

pourrais jamais y retourner.

3.

MOÏSE

Si je suis allé au rodéo, c'était pour Georgie. Non que j'aie eu quelque prémonition, que

j'aie prévu qu'elle aurait besoin de moi, ni même quelque espoir qu'elle ait envie de m'y

voir. Et certainement pas parce que je m'attendais à la trouver pieds et poings liés, couverte de

boue et en larmes parce qu'on avait tenté de lui faire du mal ou de lui faire peur. Ou de l'enlever. Elle disait que c'était sans doute une blague. Je me demandais bien quel genre de copains feraient des blagues pareilles. Mais comment j'aurais pu savoir ? Je n'avais pas de copains.

Cet après-midi, mon arrière-grand-mère m'avait offert un ticket d'entrée et informé que

« Georgie participait aux épreuves de *barrel racing* et qu'il ne fallait pas rater ça ». L'image de Georgie debout sur un tonneau s'était brusquement imposée à moi. Je la voyais tenter de garder

l'équilibre, alors qu'elle le faisait rouler, moulinant des jambes à toute vitesse pour ne pas tomber, tout en tâchant de passer la ligne d'arrivée avant les autres coureurs.

Je n'avais encore jamais assisté à un rodéo. Je n'aurais pas imaginé que les Blancs

pouvaient être aussi déjantés. Vu que j'avais été abandonné par une mère blanche accro au crack, j'aurais dû m'en douter.

Je m'étais bien éclaté. À vrai dire, c'était plutôt cool, ce genre de fête : toutes ces familles,

ces petits drapeaux qu'on agitait, cette musique… J'en aurais presque regretté de ne pas porter

un chapeau de cow-boy (j'aurais eu l'air malin avec ça, tiens !). J'avais englouti six « rodéo burgers » : sans doute le meilleur truc que j'aie jamais mangé de ma vie. Mamie avait crié et applaudi, comme si on l'avait sélectionnée pour *Le Juste Prix*. Elle avait tapé des pieds et s'était généralement comportée comme si elle avait dix-huit ans et non quatre-vingts. Ce qui m'avait

bien fait marrer aussi. Il y avait eu les concours de lasso et de monte avec les cow-boys qui se faisaient jeter comme des chiffes par des chevaux qui ruaient et des taureaux qui les secouaient

dans tous les sens. Et des filles comme Georgie qui chevauchaient comme si elles étaient nées

sur une selle. J'étais prêt à parier que c'était le cas, pour Georgie. Je l'avais vue à cheval plein de fois, quand elle croyait que je ne la regardais pas.

Je l'avais évitée depuis le mauvais plan dans l'écurie. Je ne savais pas trop par quel bout la

prendre. Un putain d'électron libre, cette nana. Une fille de la cambrousse avec une façon de

parler et de penser toute simple, une franchise et un côté cash qui me chauffaient et me refroidissaient en même temps. Je voulais la fuir comme la peste. Mais je pensais à elle non-stop.

En la voyant voler sur la piste, sur son cheval blanc, dans un nuage de poussière, ses cheveux flottant derrière elle comme une bannière, et raser les barils avec cet énorme sourire

aux lèvres, j'ai compris qu'elle adorait ça : flirter avec la mort. J'ai compris que les chevaux étaient pour elle ce que le graff est pour moi et, en la regardant filer comme le vent, j'ai éprouvé le besoin impérieux de la peindre comme elle était là, tout de suite, dans le feu de l'action, pleine de vie et d'élan, complètement libre. D'habitude, je peignais quand je n'arrivais

plus à contenir toutes ces images dans ma tête. Elles débordaient alors en un torrent furieux.

J'avais rarement graffé juste pour le plaisir de représenter quelque chose qui m'attirait. Et, sans que je sache trop pourquoi, Georgie galopant dans la poussière, à l'intérieur de cette arène, sous les ovations de la foule, c'était devenu un truc qui m'attirait.

Je suis parti avant la fin. Mamie m'avait dit qu'elle rentrerait avec les Stephenson et qu'elle

n'avait plus besoin de moi. J'ai roulé, comme ça, sans but. Je n'avais pas envie de me frotter aux

gens à la foire, ni de monter sur la grande roue, ni de voir Georgie célébrer sa victoire avec ses

amis. J'étais sûr qu'elle avait plein d'amis. Et j'étais sûr que je n'avais rien de commun avec eux.

J'ai roulé, roulé et puis, tout à coup, je l'ai senti venir. Cet avertissement dans mes veines,

ce truc qui montait, m'échauffait le sang et me battait dans le cou, les oreilles, brûlantes subitement. J'ai poussé la radio à fond, cherchant à étouffer la vision avec le son. Ça n'a pas vraiment marché. Deux secondes plus tard, j'ai vu un homme sur le bord de la route. Il était

juste planté là à me regarder. Je n'aurais pas dû pouvoir le voir : il faisait noir. Et puis c'était une route de campagne juste éclairée par la lune et les phares de ma Jeep. Mais il avait l'air

lumineux, comme s'il avait volé à la lune sa clarté et s'en était drapé.

Je l'ai presque immédiatement reconnu et les images ont commencé à défiler dans ma tête.

Elles représentaient toutes Georgie : Georgie sautant des barrières ; Georgie tombant sur le sol de l'écurie quand j'avais effrayé son cheval.

L'image se répétait en boucle : Georgie qui tombait, tombait, tombait. Ça ne m'a pas fait flipper. Je l'avais vue tomber. C'était une image du passé. Et elle allait bien maintenant. Et puis je me suis demandé : « Et si elle n'allait pas bien ? » Je me suis demandé si cet homme, celui du bord de la route, celui que j'avais vu dans l'écurie quand Sackett s'était cabré et qu'il avait donné un coup de sabot à Georgie, celui que j'avais peint sur le mur parce qu'il revenait tout le temps, si cet homme n'essayait pas de me dire quelque chose. Pas sur sa vie à lui, mais sur celle de Georgie.

Alors j'ai fait demi-tour et je suis retourné à la foire. Je ne me suis pas garé sur le parking. J'ai roulé le long des bâtiments et je me suis faufilé entre les vans comme si je savais pertinemment où j'allais. J'ai cru apercevoir une nouvelle fois l'homme du bord de la route… à moins que ce ne soit juste une étincelle, un cow-boy sorti s'en griller une ? Je me suis arrêté, je suis descendu de la Jeep et j'ai appelé Georgie. Je me trouvais nul. Je suis resté là sans bouger, indécis, répugnant à me joindre à cette foule qui déambulait sous les lumières multicolores de la foire, une centaine de mètres plus loin. Je me sentais mieux dans l'ombre.

C'est alors qu'on m'est rentré dedans par-derrière. Projeté en avant, j'ai trébuché. Quelqu'un m'a heurté dans le dos, puis s'est écarté brusquement pour se fondre dans la nuit, sans même me demander pardon ni me laisser le temps de réagir. Un cow-boy bourré sans doute. Mais, après ça, un énorme silence est tombé, seulement ponctué de piétinements et des meuglements des bêtes parquées tout près. Je n'avais aucune envie de m'approcher des animaux. Je risquais de provoquer une cavalcade à moi tout seul.

Je me suis donc dirigé vers la foire et j'ai fait le tour, cherchant Georgie des yeux dans la foule. Tout à coup j'ai revu l'homme du bord de la route : le grand-père de Georgie. Il se tenait à côté de l'entrée de l'arène. Il ne m'a pas appelé. Ils ne font jamais ça. Ils se contentent de me

remplir la tête de souvenirs. Pourtant, aucune image ne s'est présentée à mon esprit, cette fois.

Il se tenait juste là, dans le clair de lune nacré. Alors je me suis dirigé vers lui jusqu'à ce que je me retrouve à mon point de départ. Quand je me suis approché, il a disparu. Mais j'ai vu un

truc briller sur ma gauche, de l'autre côté, sous les tribunes, plus près des bêtes. Et c'est comme ça que j'ai trouvé Georgie.

GEORGIE

J'ai dit à mes parents ce qui s'était passé au festival. Bien obligée. Je leur ai dit que c'était

sans doute Terrence qui m'avait ligotée. Moïse m'a raccompagnée, mais il est resté sur le seuil,

visiblement mal à l'aise, les yeux scotchés au plancher. Mes parents ont insisté pour qu'il s'asseye, mais il a refusé et ils l'ont finalement laissé tranquille, l'ignorant aussi soigneusement qu'il les ignorait de son côté.

Quand mes parents ont réagi, ce qui était déjà une soirée bien avancée s'est prolongé jusque tard dans la nuit. Au premier mouvement d'alarme a succédé une interminable série de

questions, laquelle s'est achevée par un coup de fil au shérif – encore une chance qu'il habite

juste à la sortie de Levan et pas à l'autre bout du comté.

Mes parents ont aussi téléphoné à l'arrière-grand-mère de Moïse pour la prévenir qu'il

allait devoir rester pour raconter au shérif ce qu'il avait vu. Kathleen a fini par venir directement, débarquant par la porte de derrière comme s'il était dix heures et pas deux heures du matin. Elle a tapoté la joue de Moïse et lui a brièvement étreint le bras avant de se

précipiter vers moi pour m'enlacer. Elle m'arrivait à l'épaule et ses boucles argentées me chatouillaient le menton, mais je me suis tout de suite sentie plus en sécurité. Mieux. Elle s'est

assise à la table de la cuisine et je suis allée me laver en attendant l'arrivée du shérif. J'avais des courbatures partout et j'étais pleine de bleus. La corde m'avait brûlé la peau autour des poignets et ma joue gauche était largement éraflée. J'avais mal à l'arrière du crâne, aussi, et même les lèvres à vif, là où on m'avait écrasé la figure dans la boue. Mais il y avait plus grave : cette peur au ventre qui me rendait malade et cette intime certitude que j'avais échappé de peu

à un truc vraiment vraiment vraiment horrible.

Quand je suis revenue dans la cuisine, en pyjama à pois et la tête enveloppée dans une serviette, le shérif Dawson était attablé devant un Pepsi et une part de tarte – attention de maman qui jouait toujours la parfaite hôtesse. Sanglé dans son uniforme marron, mince et sec,

le shérif Dawson avait l'allure du mec qui s'entretient. Ses cheveux blonds étaient bien peignés,

la raie bien droite. Son teint mat, qui témoignait d'une préférence marquée pour la vie au grand air, faisait ressortir ses yeux bleus. Il devait avoir la trentaine bien sonnée ou une petite quarantaine et avait récemment été réélu à son poste. Les gens l'appréciaient et il aimait les chevaux. C'était un sacré bon CV pour les habitants de ce comté. Il n'était pas près de perdre

son job, à mon avis. Il parlait avec mon père de débourrer Lucky quand je me suis assise à côté

de Mme Wright. Moïse avait pris place en face de lui et, dès mon arrivée, le shérif s'est mis à

l'interroger. Moïse était calme, sur ses gardes, et ne cessait de regarder vers la porte comme s'il n'avait qu'une seule envie : se tirer. Ça m'a rappelé le caté. J'en aurais presque souri.

L'interrogatoire n'a pas duré longtemps : Moïse a donné les réponses les plus courtes possibles,

dignes du *Livre des records*.

Il était allé au rodéo avec sa grand-mère. Sa grand-mère a dûment hoché la tête. Il y était

allé pour me voir concourir. Mme Wright a opiné de plus belle.

Ah bon ? En entendant ça, j'ai eu brusquement très chaud à l'intérieur. Je ne savais plus où

me mettre. Moïse a poursuivi d'un ton posé, limitant les détails au strict minimum.

Il était garé près des enclos à bétail et se tenait à côté de sa Jeep, se demandant s'il préférait aller à la fête foraine manger un ou deux hotdogs et une pomme d'amour ou juste rentrer tout de suite, quand on l'avait bousculé. Quelqu'un qui venait dans son dos. Il n'avait

pas pu voir qui c'était. Un cow-boy sans doute. Je me suis dit que ça n'aidait pas beaucoup. Il a

cru entendre appeler, ou crier même. Et c'est comme ça qu'il m'a trouvée. Il m'a délivrée et il

m'a ramenée chez moi. Fin de l'épisode.

Quand le shérif Dawson l'a interrogé un peu plus étroitement, Moïse a répété la même

chose en regardant le shérif droit dans les yeux.

Le shérif lui a demandé pourquoi il s'était garé près des enclos et pas sur le parking.

Moïse a répondu qu'il n'avait pas envie de marcher.

Le shérif a voulu savoir pourquoi il ne pouvait pas donner plus de détails sur l'homme qu'il avait vu s'enfuir, l'homme qui l'avait heurté.

Moïse a dit qu'il était de dos et qu'il faisait noir.

Le shérif paraissait insatisfait et soupçonneux. Pas moi. Moïse n'était pas celui qui m'avait

ligotée. C'était celui qui m'avait sauvée. Et, à mes yeux, c'était tout ce qui comptait.

Ensuite mon tour est venu. J'ai raconté mon histoire aussi. Mon petit auditoire semblait pendu à mes lèvres. J'ai dit au shérif Dawson que c'était peut-être Terrence Anderson qui m'avait fait une blague. Ce qui était carrément gênant vu que Terrence était son neveu. Mais –

et c'est tout à son honneur – le shérif n'a pas cillé et n'a pas cherché à discuter avec moi. Il a

juste promis qu'il tirerait ça au clair. Il notait le moindre mot. Il a même pris des photos de mes brûlures aux poignets et des égratignures sur ma figure.

— Et ça ? Faudra enquêter là-dessus aussi ?

Le shérif pointait de l'index la marque que Sackett m'avait faite au front. La blessure était

vieille de trois semaines et pratiquement guérie. Mais, comme on m'avait écrasé la tronche par

terre, la poussière et le gravier avaient irrité ma cicatrice. La peau était rouge et à vif.

— Sackett s'est emballé, ai-je expliqué en haussant les épaules.

Je n'avais aucune envie de revenir sur l'incident et je savais que le shérif connaissait Sackett.

Le shérif a esquissé un sourire en désignant du doigt une bosse qu'il avait sur le front.

— Je m'demande si Tonga s'est emballée pour la même raison. Elle m'a pas raté, la garce.

On n'peut jamais être vraiment en confiance avec les bêtes. C'est toujours quand on croit les connaître par cœur qu'elles font l'truc auquel on s'attend l'moins.

— Ouais. Les gens sont pareils.

J'avais dit ça sans y penser. Et c'était vrai. Cette nuit plus que jamais. J'ai tout de suite senti la peur envahir ma bouche et je me suis demandé comment j'allais bien pouvoir faire pour dormir cette nuit… Ou si je pourrais redormir un jour. Le shérif a hoché la tête d'un air compatissant et s'est levé.

— J'suis désolé, Georgie, sincèrement, m'a-t-il assuré en me tapotant l'épaule. Qu'ce soit

une mauvaise blague ou beaucoup plus grave, je suis bien content que t'aies rien. On va mener

l'enquête auprès de Terrence Anderson et de Haylee Blevins pour voir s'ils savent quelque chose. On a ta déposition et les photos, déjà. Et, bien sûr, les déclarations de M. Wright.

Visiblement nerveux, le shérif a jeté un coup d'œil incertain vers Moïse. J'ai failli lever les

yeux au ciel. Tout le monde avait peur de Moïse. Si je n'avais pas juré mordicus que ce n'était

pas lui qui m'avait ligotée avant de me délivrer, j'étais prête à parier qu'il aurait été le suspect

numéro un. Il avait juste la gueule de l'emploi.

Le shérif s'est dirigé vers la porte de la cuisine.

— J'suis bien content qu'ce soit la dernière nuit du festival. C'est toujours la folie sur la fin.

Avec un peu d'chance, demain les choses se seront tassées et on comprendra c'qui s'est passé.

On s'tient au courant.

Sur ce, le shérif Dawson est sorti dans l'obscurité du petit matin et on est restés assis à table,

plongés dans nos pensées, trop fatigués pour bouger.

— Bah, a soupiré Kathleen Wright, Jacob Dawson est un bon garçon.

Il avait près de quarante ans. Il n'en restait pas moins un gamin pour une octogénaire, apparemment.

— Tu sais, Moïse, ta mère et lui ont été amoureux, à une époque. Il était fou d'elle. J'ai cru

qu'elle allait peut-être rentrer à Levan pour l'épouser. Ce n'est pas faute d'avoir essayé. Il est

allé la rechercher, encore et encore. Dieu sait qu'il a insisté ! Mais il était déjà trop tard pour elle, j'imagine.

Mme Wright a recommencé à tapoter la joue de Moïse et je me suis demandé si on lui parlait souvent de sa mère. J'avais comme l'impression que Moïse n'en parlait jamais.

Mes parents se sont levés à leur tour. Mais, à mon grand étonnement, au lieu de les imiter,

Moïse s'est tourné vers moi. Il n'y avait plus que nous deux et, pendant un instant, personne ne

nous regardait.

— Tu voulais que je peigne ta chambre. Pendant que je suis là, je pourrais en profiter pour

jeter un coup d'œil.

Ma mère s'est retournée d'un bloc.

— Il est presque trois heures du matin, a-t-elle objecté.

Moïse a levé les yeux vers elle.

— Georgie va avoir du mal à dormir, cette nuit.

C'est tout ce qu'il a dit et tout le monde s'est tu. Mais mon cœur cognait comme un tambour. Je me suis levée et je l'ai entraîné dans le couloir. Personne n'a protesté. J'ai entendu

Mme Wright partir et mes parents se diriger vers leur chambre à l'autre bout du couloir.

— Ça va, Mauna. C'est l'été, ai-je entendu mon père murmurer. Nous sommes juste à côté,

à quelques portes à peine. Laisse faire.

Et c'est ce qui s'est passé. Ils ont laissé faire.

— Raconte-moi, m'a demandé Moïse quand je lui ai dit ce que je voulais.

Il regardait le mur blanc que j'avais dégagé quinze jours plus tôt en espérant qu'il

accepterait. J'avais des goûts simples, basiques même, et je me félicitais de l'absence de fanfreluches dans ma chambre. J'étais aussi très fière des rangées de livres sur mes étagères, tous des westerns sauf *Là où pousse la fougère rouge* et *Malin comme un singe*, des livres pour enfants. Il y avait aussi une autre longue rangée de Dean Koontz – le suspense et l'horreur, j'adore. Après

Louis L'Amour, c'était mon auteur favori – parce que je préfère quand même les westerns, forcément.

— T'aimes lire ? lui ai-je demandé, en lui montrant ma petite bibli perso.

Moïse a jeté un coup d'œil à mes bouquins.

— Oui.

Ça m'a étonnée. Peut-être à cause de sa réputation de bad boy. Peut-être à cause de son

look. Mais il ne semblait pas du genre à aimer s'installer tranquillement dans un coin avec un

bouquin.

— C'est quoi, ton livre préféré ?

J'avais pris un ton soupçonneux et il a plissé les yeux.

— J'aime bien *L'Attrape-Cœurs*, *Outsiders*, *1984*, *Des souris et des hommes*, *Dune*, *Étoiles, garde-à-*

vous ! , *Le Seigneur des Anneaux*. Tout ce qu'écrivent Tom Clancy ou J.K. Rowling.

Il a dit ce dernier nom très vite, comme s'il ne voulait pas s'avouer qu'il était un fan d'Harry Potter. J'étais sonnée.

— T'as vraiment lu tous ces bouquins ?

J'avais lu *Étoiles, garde-à-vous !* J'avais bien aimé. Mais je n'avais lu aucun des autres. Je me suis demandé s'il ne me mentait pas pour m'impressionner.

— Pas de Stephen King ni de Dean Koontz ? ai-je ajouté dans l'espoir de nous trouver des points communs.

— *La Ligne verte* et *La petite fille qui aimait Tom Gordon*. Mais rien d'autre de Stephen King. Et Dean Koontz en sait trop.

— Comment ça ?

Il a secoué la tête sans répondre.

— J'arrive pas à t'imaginer rester sans bouger assez longtemps pour lire.

— Je peux me tenir tranquille si j'ai l'esprit occupé. La télé me rend dingue. La musique aussi, en général. Mais j'aime les histoires. (Ses yeux ont de nouveau cherché les miens.) Tu allais justement me raconter la tienne.

— Ah ! oui. C'est vrai. C'est une histoire que mon grand-père racontait à mon père quand il était petit et mon père me l'a racontée. Je sais pas d'où elle sort, en fait. Mais j'ai toujours pensé que ça avait l'air vrai.

— Ton grand-père ? Celui dont ton père parlait l'autre soir ? Celui qu'il croyait qu'j'avais peint ?

— Oui.

Il a eu l'air soulagé, bizarrement. Je l'ai dévisagé quelques secondes pour essayer de déchiffrer son expression.

— Vas-y.

Je ne me suis pas fait prier.

— Il y avait un aveugle qui vivait dans un petit village de l'Ouest. Il n'avait pas toujours été aveugle. Une maladie l'avait privé de la vue quand il était petit garçon. Avec la vue, il avait aussi perdu sa liberté. Il avait besoin de quelqu'un pour le guider quand il sortait. Il avait besoin de quelqu'un pour lui faire la cuisine et le ménage. Et, pire que tout, il ne pouvait plus voir ses chevaux et les collines autour de chez lui. Une nuit, il rêva qu'il courait dans les montagnes. Alors qu'il s'arrêtait pour boire dans un ruisseau, il vit son reflet dans l'eau. Il n'était plus un homme mais un beau cheval blanc qui pouvait galoper des kilomètres et des kilomètres sans jamais se

fatiguer. Quand, au matin, l'homme se réveilla, la dame qui venait tous les jours l'aider remarqua qu'il avait les mains et la plante des pieds sales, alors qu'il avait pris un bain la veille au soir.

« Le lendemain, il refit le même rêve et, dans ce rêve, le cheval se cognait l'antérieure sur

une branche en sautant par-dessus une souche. Ce n'était qu'une égratignure sur la jambe du

cheval, mais, au matin, en se réveillant, l'homme constata qu'il avait une longue écorchure sur

le mollet, exactement là où, dans son rêve, le cheval s'était blessé.

Les paroles me venaient aussi facilement que si j'avais chanté l'hymne national. On m'avait

raconté tant de fois cette histoire ! Je me devais de répéter mot à mot le récit qu'on m'en avait

fait quand j'étais petite.

— Et puis on commença à apercevoir le cheval blanc la nuit et le bruit, bientôt, se propagea. Quand ces rumeurs vinrent aux oreilles de l'aveugle, il comprit qu'il ne rêvait pas. Il

se changeait effectivement la nuit en un cheval galopant et bondissant, et voyait toutes ces choses qu'il n'avait plus vues depuis si longtemps. Mais à travers les yeux du bel animal.

« Il n'osait le dire à personne. Il savait combien cette histoire était insensée. Mais, insensée

ou pas, elle était pourtant vraie. Nuit après nuit, il se transformait en cheval et, nuit après nuit, les visions continuaient. Jusqu'à ce que trois hommes du village décident de capturer le beau

cheval blanc.

« Les hommes mirent leur plan à exécution et, à eux trois, ils acculèrent l'animal.

Cependant, alors même qu'ils croyaient l'avoir attrapé pour de bon, le cheval sauta par-dessus

la clôture et galopa tout droit dans les nuages pour disparaître à jamais.

« Le lendemain, lorsque la dame se rendit chez l'aveugle pour lui préparer son petit

déjeuner, il n'était plus là. Il ne revint jamais chez lui. Personne ne sut ce qu'il était devenu.

Mais la dame avait toujours soupçonné la vérité car les traces de pas qui s'éloignaient de sa maison se changeaient en empreintes de sabots dans la boue de la cour.

Moïse ne m'avait pas quittée des yeux pendant que je parlais, mais son regard s'était fait

distant et flou comme s'il ne me voyait plus du tout.

— Est-ce que je peux prendre plus qu'un seul mur ? m'a-t-il alors demandé.

— Euh, pas d’problème.

Je me suis aussitôt relevée pour décrocher photos et posters, arrachant une à une les punaises. Bientôt, tous mes meubles se sont retrouvés au centre de la pièce, tandis que Moïse

dessinait fébrilement avec ce qu’il appelait un crayon gras. Il en a tiré plusieurs de sa poche,

comme s’il se baladait tout le temps avec.

Fascinée, je l’ai regardé se perdre dans l’histoire que je venais de partager avec lui. Il reculait rarement pour examiner le résultat et ses mains volaient sur le mur. Il se servait indifféremment des deux, un crayon dans chacune. Il n’a même pas tardé à dessiner

frénétiquement des deux mains en même temps. C’était époustouflant à voir. Surtout pour moi

qui avais déjà du mal à écrire de la main gauche. Alors dessiner ! Et pendant que mon autre

main faisait autre chose, en plus ! Moïse ne me parlait pas, et la seule fois où je l’ai interrompu (c’était presque l’aube et je commençais à avoir les paupières lourdes), il m’a regardée comme

s’il avait complètement oublié ma présence.

— Et si on arrêtait là ? Mes yeux se ferment tout seuls, ai-je bâillé. Et j’veux rien rater. T’es

un génie, tu sais ça, non ? Peut-être que tu seras célèbre un jour et qu’on fera de ma chambre le

musée Moïse Wright.

— Mais je n’veux pas arrêter, s’est-il aussitôt affolé avec un regard suppliant. Je peux pas.

Pas encore. Sinon je risque de n’pas pouvoir finir.

J’ai tout de suite cédé.

— Bon. Mais t’as intérêt à être parti avant qu’mes parents se réveillent. Tu pourras revenir

tous les jours jusqu’à c’que ce soit fini. Il faut juste que tu me promettes de me laisser regarder.

Tenant absolument à ne rien rater de la magie, j’ai lutté contre le sommeil aussi longtemps

que je l’ai pu. Mais, toutes hallucinantes qu’aient été les images qui s’étalaient sur mes murs,

c’était surtout Moïse lui-même qui me subjuguait. Et, quand mon regard n’a plus été capable de

se fixer et que mes paupières se sont fermées une dernière fois, c’est Moïse qui dansait dans mes

rêves, ses bras volant dans les airs, ses yeux brillant comme des braises, tandis qu’arabesques et

couleurs s'échappaient de ses doigts.

Il était largement plus de midi quand je me suis réveillée. Et encore ! Parce qu'on faisait

un boucan d'enfer devant mes fenêtres.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? ai-je demandé à Moïse, abasourdie, en tombant du lit et en

me frottant les yeux, encore tout embués de sommeil.

— J'installe des moustiquaires à tes fenêtres. Si je peins dans cette pièce, on va avoir besoin

d'aérer. Sans moustiquaires, je vais me faire dévorer par les insectes qui vont tous se précipiter

sur la lumière et rester collés à ma peinture. Sinon, on va se retrouver shootés par les émanations, tous les deux. Mon cerveau est déjà assez embrouillé comme ça.

— Fêlé, ai-je ajouté sans réfléchir.

— Ouais, a maugréé Moïse.

— Eh bien, ça te réussit plutôt bien. (Je me suis retournée vers les murs de ma chambre.)

Les fêlures et le reste. En fait, si ton cerveau n'était pas fêlé, tout ce génie ne pourrait pas sortir.

Tu t'en rends compte au moins ?

Et c'était vraiment génial. Il n'avait pas encore utilisé de peinture, mais, juste avec un crayon gras et un cerveau fêlé, il avait couvert deux murs de scènes d'un aveugle qui recouvrait

la vue et d'un cheval qui ne prenait vie que la nuit. Ça dépassait déjà largement tout ce que j'aurais pu imaginer.

— T'as dormi au moins ?

Je me suis retournée vers lui en bâillant.

— Nan. Mais je vais aller me pieuter, maintenant. Je reviendrai après dîner.

Après dîner ? Mais c'était le bout du monde ! J'allais avoir des heures à tuer d'ici là.

Après m'être occupée de mes poules, avoir tondu la pelouse et passé une heure à aider ma

mère avec les deux gamins de l'Assistance qu'on avait accueillis pour quelques jours, je me suis

réfugiée dans le corral. Mes chevaux étaient contents de me voir et j'ai eu honte de les avoir délaissés si longtemps. L'herbe était encore haute dans le pré et ils avaient de l'eau à disposition : ce n'était pas comme s'ils mouraient de faim. Mais je passais rarement une matinée

sans eux. Je me suis rattrapée en leur consacrant le reste de ce long après-midi et en m'échinant

jusqu'au soir à séduire Lucky pour qu'il tombe amoureux de moi.

Lucky était un fougueux étalon à robe noire, et sa crinière était plus noire encore. C'était

le plus bel animal que j'aie jamais vu. Mais il savait qu'il était beau et il avait sale caractère. Il ne supportait pas qu'on le touche, qu'on le monte, ni qu'on le cajole pour qu'il se tienne tranquille. Il voulait que je lui fiche la paix. Un des clients de mon père n'avait pas pu payer ses honoraires de véto. Ils avaient donc dû trouver un arrangement. Ce n'était pas une très bonne

affaire parce que papa avait besoin de chevaux que ma mère et lui pouvaient dresser. Il fallait

les habituer à côtoyer les enfants. Mais Lucky avait un pedigree qui plaisait à papa. Il pensait

pouvoir monnayer ses saillies.

Lucky me rappelait Moïse : puissant et parfaitement dessiné, avec des muscles sinueux et

déliés juste sous la surface lisse et moirée. Et cette façon qu'il avait de lever la tête et de m'ignorer, c'était Moïse tout craché. Au regard que Lucky me lançait toujours après m'avoir consciencieusement ignorée, je savais qu'il l'avait fait exprès. Il ne m'avait pas oubliée une seule seconde. Il voulait juste que je lui coure après. On me prendra peut-être pour une folle, mais

j'étais persuadée que ce qui marchait avec le cheval pouvait marcher avec le garçon.

Le soir même, Moïse était de retour. Et le lendemain soir. Et le soir d'après. Je restais à le

regarder, émerveillée, tandis qu'il ajoutait des couleurs aux traits et cette dimension onirique

qui me donnait l'impression d'entrer dans la tête du héros et de tout voir à travers ses yeux : de

découvrir le monde pour la toute première fois.

Et Moïse ne s'est pas arrêté aux murs. Le troisième soir, l'histoire s'est poursuivie sur mon

plafond. Il a été obligé de monter un échafaudage de fortune pour pouvoir peindre la chapelle

Sixtine au beau milieu des trois mètres sur trois mètres soixante de surface à disposition. Je dois bien avouer que je ne connaissais pas la chapelle Sixtine avant que Moïse ne me parle de Michel-Ange, tout en installant la plateforme sur laquelle il comptait s'allonger pour peindre. Il

a dit qu'un jour il la verrait en vrai. Il voulait faire le tour du monde et aller admirer toutes les grandes œuvres d'art. C'était son rêve. Pendant qu'il parlait, je ne bougeais pas d'un pouce, muette. Je n'ouvrais la bouche que pour l'inciter à poursuivre quand j'avais l'impression que

son enthousiasme retombait et qu'il allait s'arrêter. Il fallait qu'il continue. Je voulais tout savoir de

lui. Je voulais entrer dans sa tête. Et, petit à petit, surtout quand il peignait, il me donnait de brefs aperçus de son univers que je gardais précieusement comme un gamin qui collectionne

de délicats coquillages et de jolis galets tout brillants. Et, quand il n'était pas avec moi, je ressortais ces trésors pour les examiner sous tous les angles, les tournant et les retournant dans

ma tête. Pour l'apprendre.

Mes parents ne savaient pas quoi penser de ma chambre. Personne ne savait. C'était

presque trop. Surtout pour une si petite pièce. Quand on se tenait au milieu, avec le cocon de

l'histoire qui nous enveloppait de ses couleurs, étourdi par l'ampleur de l'ouvrage et la perfection des détails, on attrapait facilement le vertige. Mais je l'adorais. J'ai laissé mes meubles au milieu de la pièce, comme un îlot, pour que rien ne vienne couvrir les murs, et j'ai

suspendu des petites lumières dorées tout autour. Lorsque j'éteignais ma lampe de chevet pour

dormir, les petites lumières jetaient sur le rêve de l'aveugle un doux halo scintillant. C'était magique.

En tendant à Moïse mes cent dollars, à la fin, je me suis sentie nulle. Ça couvrirait à peine

ses frais de peinture et de matériel, à coup sûr. Mais c'était tout ce que j'avais. Comment j'aurais pu deviner dans quoi je m'embarquais quand je lui avais demandé de peindre un mur de ma

chambre ?

Il a paru plutôt content, pourtant, comme s'il avait oublié que c'était un travail de commande. Il m'a chaleureusement remerciée. Puis il a plié les billets pour les ranger dans un

portefeuille de cuir souple qu'il a fourré dans la poche arrière de son jean.

4.

GEORGIE

M on père dit que les chevaux nous renvoient l'énergie qu'on dégage. Si tu as peur, le

cheval ne s'approchera pas. Si tu doutes de toi, le cheval en profitera. Si tu n'as pas confiance en toi, le cheval se méfiera. Les chevaux sont des détecteurs de vérité. Ce n'est pas de

la sorcellerie. Ce n'est pas du vaudou. Pourquoi crois-tu qu'on laisse la bride sur le cou à un

cheval quand on est perdu ? Parce qu'il te ramènera toujours chez toi.

Les chevaux avaient peur de Moïse, ça ne m'avait pas échappé. Donc, si la théorie de mon

père était juste, c'était parce que Moïse avait peur. Les chevaux ne faisaient que renvoyer une

très puissante émotion. Il arrive que les gens aient peur des chevaux. Ils sont si grands, si puissants. Et, si c'est toi contre un cheval, le cheval te flanquera par terre, c'est clair.

Mais je ne croyais pas que Moïse avait peur des chevaux. Pas vraiment. Je croyais plutôt qu'il avait peur en général. Qu'il était angoissé, flippé, fêlé… ce que tu veux. Et que nos chevaux le sentaient.

— Tu sais pourquoi Sackett m'a donné un coup de sabot ? ai-je demandé à mon père un

matin, alors qu'on se préparait pour une séance de thérapie.

— Han han, a grommelé papa.

— Il faisait qu'imiter Moïse, c'est ça ?

Mon père a brusquement relevé la tête. L'idée que Moïse ait pu vouloir m'assommer

n'avait pas l'air de l'enchanter.

— Moïse a peur, papa. Je crois qu'il peint parce que ça lui permet d'évacuer des tonnes

d'anxiété. Mais je m'disais qu'on pourrait peut-être le mettre avec les chevaux. Peut-être que ça

l'aiderait.

— La première règle en thérapie, George ?

— C'est quoi, ça, encore ?

— On peut mener le cheval au ruisseau…

— … mais on ne peut pas le faire boire, ai-je soupiré en achevant le vieux dicton.

— Exactement. Tu as peut-être raison au sujet de Moïse. Et je ne doute pas que nous pourrions l'aider. Quand il le décidera. Et s'il veut de notre aide. Enfants, couples, victimes d'addiction, dépressifs… pratiquement n'importe qui peut tirer profit de l'équithérapie. Je n'ai

jamais vu personne qui n'ait trouvé quelque bénéfice à passer un moment au contact des chevaux. Il n'en demeure pas moins que c'est lui que ça regarde. Tu es peut-être têtue, George,

mais, à mon avis, tu as trouvé un partenaire à ta mesure.

Je n'avais aucun doute là-dessus. Sur le fait que j'avais trouvé un partenaire à ma mesure, je

veux dire. Peut-être que ce coup de sabot à la tête ou l'épisode traumatisant du rodéo m'avaient

définitivement grillé les neurones. Peut-être que c'était le rôle de sauveur que Moïse avait joué

pour moi. Ou peut-être que j'étais juste tombée amoureuse de l'artiste qui avait fait galoper un

cheval blanc sur les murs de ma chambre. Mais je ne pouvais plus me sortir Moïse de la tête. Je

me prenais à le chercher, dès que je mettais le pied dehors en me levant et jusqu'au soir, quand

je rentrais bredouille à la maison. Son arrière-grand-mère tirait toutes les sonnettes qu'elle pouvait et, une fois les petits boulots que mon père lui avait donnés à faire terminés, Moïse a

commencé à réparer la clôture de Gene Powell. Vu le nombre d'hectares que Gene Powell possédait, il allait probablement en avoir jusqu'à la fin de l'été. En plus, on l'avait engagé pour exécuter des travaux de démolition dans l'ancienne usine fermée depuis plus de vingt ans, à l'ouest du bled.

Je pouvais toujours trouver des prétextes pour aller me balader à cheval le long de la clôture de Gene Powell. Mais, pour l'ancienne usine, « ce serait une autre paire de manches »,

comme disait Mme Wright. En même temps, ce n'était pas la peine de me prendre la tête maintenant. Je réglerais le problème quand il se présenterait. Mais je cogitais déjà. Je m'interdisais de penser à ce que ça signifiait. Sinon, j'aurais bien été obligée de reconnaître que j'étais mordue. Or, je n'étais pas le genre de fille à flasher sur les garçons ou à se retrouver embringuée dans des histoires de cœur. Le genre de fille qui rectifie son maquillage ou qui se

recoiffe dès qu'un garçon se pointe à l'horizon.

C'est pourtant exactement ce que j'ai fait, quand je suis arrivée à la lisière de la propriété

de Gene Powell, en cette fin juillet. J'ai lâché ma tresse et je me suis passé la main dans les cheveux. J'avais le déjeuner de Moïse. Je m'étais arrangée pour intercepter Kathleen au moment où elle sortait et pour lui glisser négligemment qu'avec Sackett on se dirigeait justement par là. Elle m'avait souri d'un air entendu et je m'étais trouvée bête. Kathleen Wright

avait peut-être quatre-vingts ans, mais, à mon avis, il n'y avait pas grand-chose qui lui échappait.

D'autant que ça faisait trois jours de suite que je tombais justement sur elle, pile au bon moment pour apporter à Moïse son déjeuner.

Moïse n'a pas eu l'air content de me voir débarquer. Et, pour la énième fois, je me suis demandé ce que j'avais bien pu faire pour qu'il m'ait dans le nez.

— Où est GG ? m'a-t-il demandé.

— C'est qui, Gégé ?

— Ma grand-mère. Enfin, mon arrière-grand-mère, en fait. Ma grand-grand-mère. Deux G

d'affilée : GG.

— J'l'ai vue qui s'en venait par ici et, comme je m'baladais dans l'coin, je m'suis dit que j'ai

qu’à t’apporter ton déjeuner à sa place.

— « Je me suis dit que je n’ *avais* qu’à t’apporter ton déjeuner », a-t-il corrigé d’un air dégoûté. Pas « que j’ai qu’à ». Et c’est « si j’ *avais* su », pas « si j’aurais su ». Tu fais tout l’temps la faute.

Je ne voyais pas ce que ça changeait, mais j’ai enregistré. Je ne voulais pas qu’il me prenne pour une demeurée.

— Tout l’monde fait la faute, dans c’bled. Ma grand-mère fait la faute. Ça me rend dingue, a-t-il maugréé.

Eh bien, il était en forme aujourd’hui ! Mais je m’en fichais. Il pouvait me critiquer tout ce qu’il voulait, tant qu’il continuait à me parler, ça m’allait.

— OK. Je vais faire attention à ma grammaire. T’as autre chose à m’reprocher ? Parce que je crois que c’est pas tout.

Il a soupiré, mais il a ignoré ma question. Il a préféré m’en poser quelques-unes à sa manière :

— Qu’est-ce que tu viens faire ici, Georgie ? Ton père sait que tu es là ?

— Je viens t’apporter ton déjeuner, Einstein. Et, pour la deuxième question, la réponse est non. Pourquoi il devrait le savoir ? Je ne vais pas demander la permission à chaque fois que je monte à cheval.

J’espère qu’il appréciait les efforts de grammaire. J’articulais, là, non ?

— Il est au courant que tu t’amuses à sauter par-dessus les clôtures quand tu te balades dans le coin ?

J’ai haussé les épaules.

— J’ai su monter à cheval quasi avant de savoir marcher. Alors y a pas de quoi en faire une histoire.

Il a laissé tomber. Mais, après avoir avalé quelques bouchées de son sandwich, il a recommencé à me chercher.

— *Georgie Porgie, pomme pommier. Embrasse les garçons et les fait pleurer*[1…] Ça sort d’où, ce prénom : Georgie ?

— Mon arrière-arrière-grand-mère s’appelait Georgie. La première Georgie Shepherd.

Mon père m’appelle George.

— Ouais, j’ai entendu. C’est carrément débile.

J’ai senti la colère me monter aux joues. J’ai franchement eu envie de lui cracher dessus,

telle que j’étais là, perchée sur ma selle, au-dessus de son beau crâne bien rasé. Il a levé les yeux.

Le frémissement au coin de ses lèvres m’a mise encore plus en pétard.

— Me regarde pas comme ça. Ce n’est pas pour être méchant, mais c’est nul de s’appeler

George, pour une fille. Enfin, pour tout le monde, à moins d’être le roi d’Angleterre.

— Moi, j’trouve que ça m’va bien, ai-je maugréé.

— Ah ouais ? C’est le nom d’un lord avec un accent british à couper au couteau. Ou d’un

type en perruque poudrée. Vaut mieux espérer que ça t’aille pas.

— Oui, eh bien, c’est pas comme si j’avais besoin d’un prénom sexy, hein ? J’ai jamais été

une fille sexy, de toute façon.

J’ai donné à Sackett un bon coup de talon dans les flancs et raccourci les rênes, prête à partir. Je me suis bien juré que je n’apporterais plus jamais son déjeuner à Moïse. C’était un

pauvre type et j’en avais ma claque.

Pourtant, comme je m’éloignais, j’ai cru l’entendre me lancer :

— Continue à te dire ça, Georgie Porgie. Je vais continuer à me le dire aussi.

Le lendemain, je lui rapportais son déjeuner.

MOÏSE

— Tu lui plais, tu sais.

GG m’a adressé un petit sourire moqueur.

Je me suis contenté de grogner.

— Georgie t’aime bien, Moïse. Et elle est tellement adorable. C’est une gentille fille. Jolie

aussi. Pourquoi tu n’t’intéresses pas à elle ? C’est tout ce qu’elle demande, tu sais.

GG m’a fait un clin d’œil et j’ai senti cette chaleur que je m’enorgueillissais de si bien contrôler commencer à me monter dans la poitrine et à me descendre dans le ventre.

Georgie voulait peut-être juste que je m’intéresse à elle, pour le moment. Mais ça n’allait

pas durer. Si je m’intéressais à elle, elle allait bientôt vouloir passer plus de temps avec moi. Et, si je passais plus de temps avec elle, elle allait peut-être vouloir que je sois son petit copain. Et, si je devenais son petit copain, elle allait vouloir que je sois normal. Elle allait vouloir que je sois normal parce qu’elle était normale. Et, s’il y avait bien un truc que je ne savais pas faire, c’était être normal. Je n’aurais même pas su par quel bout commencer.

N’empêche…

J’ai repensé à cette nuit où j’avais peint le plafond de sa chambre. Elle s’était endormie et

je la voyais à travers les planches de mon échafaudage. Elle était juste en dessous de moi, roulée

en boule autour d’un oreiller qu’elle avait pris sur son lit. C’était comme si je flottais au-dessus d’elle, mon corps en suspension à un mètre quatre-vingts du sien. Ses cheveux s’étaient répandus sur ses épaules. Ils étaient de la même couleur que les champs de blé autour du village. Mais ses cheveux ne ressemblaient pas du tout à de la paille. Ils étaient soyeux, au contraire, épais et ondulés d’être restés tressés toute la journée. Elle était grande. Pas aussi grande que moi, mais mince et élancée, avec une peau dorée et des yeux chocolat qui juraient

avec ses cheveux blonds. Mon opposé. J’avais les yeux clairs et les cheveux noirs. Si on nous mettait ensemble, peut-être que nos caractéristiques physiques se compenseraient ? Mon ventre

s’est tendu à cette idée. Personne ne nous mettrait ensemble. Surtout pas moi.

Ma peinture provisoirement oubliée, je m’étais pris à la regarder dormir. L’homme qui se

tenait dans le coin de la pièce et partageait avec moi ses pensées, qui partageait l’histoire de Georgie avec moi, déversant des images dans ma tête et sous mes mains, cet homme avait disparu. Je me suis demandé si je pouvais le faire revenir. Je n’avais pas encore fini.

Mais je n’ai pas essayé de le rappeler. Je préférais observer Georgie. Longtemps,

longtemps, j’ai regardé cette fille qui se montrait largement aussi insistante que les plus insistants fantômes qui me hantaient. Et, pour une fois, j’ai eu la tête remplie d’images que j’inventais moi-

même, de rêves que j'étais le seul à créer. Et, chose qui ne m'était encore jamais arrivée, je me suis endormi avec Georgie en dessous de moi et, en moi, enfin, la paix.

GEORGIE

Lucky n'avait jamais été débourré avant d'arriver chez nous. Papa n'avait pas beaucoup de temps pour le dresser. Mais moi, je n'avais que ça à faire. J'avais un don, tout le monde le disait. J'ai donc passé quelques heures avec lui tous les matins pour qu'il s'habitue à ma présence. J'ai bien veillé à ce que ce soit toujours moi qui lui donne à manger, moi qu'il voie jour après jour. Moi et personne d'autre. Oh ! il cavalait quand il me voyait approcher ; il me faisait une petite démonstration de two-step version énervée quand j'essayais de lui couper la route et, de façon générale, il me montrait clairement qu'il m'avait dans le nez. Il a fallu un mois de travail avant d'obtenir qu'il me laisse lui passer une corde autour du cou pour le guider. Et quinze jours de plus pour qu'on en arrive à la bride et qu'il me laisse lui faire courber l'encolure pour lui tourner la tête vers moi quand je me tenais à côté de lui.

— C'est ça, mon tout beau. Tu vas me la donner, ta tête, hein ?

Je me suis efforcée de ne pas lui montrer que j'exultais. Mais mon sourire s'entendait dans ma voix.

C'est avec la pression qu'on exerce sur lui qu'on dresse un cheval. Pas à coups de cravache. La force de persuasion. Pas la douleur. Ton cheval ne veut pas monter dans la remorque ? Ne le force pas. Contente-toi de le faire courir en cercles autour du van, encore et encore, jusqu'à ce qu'il soit essoufflé. Ensuite, tu réessaies de lui faire grimper la rampe. Il ne veut toujours pas ? Recommence à le faire courir. À la fin, il comprendra que la pression se relâchera quand il sera dans le van. Il pourra se reposer dans le van. Alors il va la monter, cette rampe. Et plutôt deux fois qu'une. À tous les coups on gagne.

Je commençais à perdre patience. Mon père disait toujours : « Quand on travaille avec les gens ou les animaux, l'impatience est la plus grave erreur qu'on puisse commettre. » Mais Lucky

m’avait donné sa tête et ça m’avait rendue présomptueuse. Maintenant, je voulais le reste.

J’ai empoigné sa crinière et je suis montée sur la pointe des pieds pour que mon ventre frôle

son flanc. Il s’est figé, tout palpitant. J’ai senti mon cœur palpiter en réponse et l’impatience me courir dans les veines, les bras, les jambes. J’étais impatiente, oui. Et bête à manger du foin.

— On est copains, maintenant, toi et moi, Lucky, hein ? ai-je chuchoté. Et si on allait faire

un petit tour ? Juste un petit tour, bien gentiment.

Il n’a pas regimbé. J’ai pris cette hésitation pour un assentiment. Et hop ! je me suis hissée

à califourchon. À peine avais-je posé les fesses sur son dos qu’on était partis. C’est là que j’ai compris mon erreur. J’ai réalisé, l’estomac noué, qu’il n’était pas prêt. Mais il était beaucoup

trop tard. J’étais sur son dos, les poings dans sa crinière : impossible de faire marche arrière. Il n’y aurait pas eu de problème s’il m’avait éjectée. Je savais comment tomber. Mais il s’est emballé, filant au triple galop à travers champs avec moi cramponnée à lui comme une tique.

On a sauté la clôture qui séparait notre propriété de celle de Gene Powell. J’ai essayé du mieux

que j’ai pu de ne plus faire qu’un avec ma monture. Mais c’est dingue ce que c’est difficile de

monter un cheval à cru. C’est lisse, ça glisse et ça fonce avec une puissance incroyable. Mes muscles demandaient grâce tant je devais serrer les cuisses pour réussir à le tenir entre mes jambes. On a franchi une autre barrière et je suis restée en piste. Mais mes bras tremblaient et

j’avais terriblement peur que Lucky se blesse. Quand un cheval se casse la jambe, ce n’est pas

juste l’histoire d’un petit passage aux urgences, d’un gros plâtre et d’une paire de béquilles.

C’est fini pour lui. Ce n’était pas à moi que je pensais. Je pensais à mon erreur de jugement : je

l’avais poussé trop loin et je ne savais pas comment rattraper le coup.

Au troisième obstacle, Lucky est retombé brutalement et j’ai commencé à glisser sur le côté.

J’ai poussé une bordée de jurons que, même moi, je n’avais encore jamais prononcés. Je m’agrippais de toutes mes forces à sa crinière pour tenter de me redresser. Impossible de freiner ma chute. J’ai heurté le sol de plein fouet. Mon épaule et ma hanche ont tout pris, avant

que je roule sur le dos et me retrouve à regarder un ciel beaucoup trop bleu pour que je meure.

Si je n’avais pas été occupée à m’efforcer de pomper un peu d’oxygène dans mes poumons

et de rétablir la circulation dans mes bras et mes jambes, j’aurais peut-être remarqué où je me

trouvais. Mais c’est seulement quand Moïse s’est accroupi à côté de moi pour me dévisager d’un air inquiet que je m’en suis rendu compte.

Il ne m’a pas demandé comment j’allais. Il n’a pas ouvert la bouche. On s’est juste regardés en silence pendant un moment. J’ai alors constaté qu’il avait autant de mal à respirer que moi.

Ça m’a fait plaisir d’imaginer qu’il avait couru pour s’assurer que je n’étais pas morte.

— Merde alors !

Je me suis assise. Moïse s’est laissé tomber sur l’herbe et m’a regardée m’épousseter en grimaçant quand j’ai touché mon épaule droite. Je m’étais écorchée pratiquement jusqu’au coude. À part ça, il n’y avait pas trop de bobos. Demain, j’allais jongler, mais je n’avais rien de cassé. J’étais déjà debout à m’essuyer les fesses tout en surveillant l’horizon sans que Moïse ait eu besoin d’intervenir.

— T’as vu par où il est parti ? lui ai-je demandé en parcourant le champ des yeux.

— Non, a-t-il fini par me répondre. J’étais trop occupé à te regarder tomber.

— On avait déjà fait un bout d’chemin avant ça, lui ai-je répliqué, vexée. On a sauté deux barrières.

— C’est normal pour toi ?

— Quoi ?

— De monter sans selle, à fond, sur un cheval qui n’a manifestement aucune envie d’être monté ?

— Il m’a donné sa tête : j’ai cru qu’il était prêt. Je m’suis trompée.

— Il t’a donné sa tête ?

— Ouais… laisse tomber. C’est du jargon de dressage. Quand un cheval te laisse lui prendre la tête, la tirer complètement en arrière pour la coller sur son épaule, la bouger à droite, à gauche, il t’appartient. Mais Lucky n’a jamais été monté. J’aurais dû l’amadouer un peu plus longtemps.

Moïse a plissé les lèvres et haussé les sourcils. Pendant un moment, j’ai bien cru qu’il allait se marrer. C’était l’effet que je lui faisais, en général.

— Arrête.

Comme je m’y attendais, il a éclaté de rire.

— Je n’ai rien fait !

— Non mais t’y as pensé.

— À quoi ?

— Un truc dégoûtant. Ça se voit sur ta figure.

— Nan. C’est pas sale. C’est juste que je suis noir.

— Ha, ha !

— Tu ne t’es jamais fait jeter, hein ?

Il s’est levé pour se planter à côté de moi.

— Je m’suis fait jeter plein d’fois, lui ai-je rétorqué en faisant volte-face pour retourner d’où j’étais venue.

Pas la peine de courir dans tous les sens à la recherche de Lucky. J’allais rentrer chercher

le pick-up et tourner dans les environs jusqu’à ce que je le trouve.

— C’est ce que tu essaies de faire avec moi, alors ? Tu veux me prendre la tête comme à ton

cheval ? m’a-t-il soudain lancé.

Je me suis arrêtée net. Moïse ne m’avait jamais rien donné. Je l’avais poussé, jour après jour, semaine après semaine, depuis qu’il avait peint ma chambre, tout comme j’avais poussé Lucky. Lucky avait cédé. Pas Moïse.

— Je veux rien de toi, qu’est-ce que tu crois ?

— C’est pour ça que tu m’apportes mon déjeuner tous les jours, que tu m’épies et que tu

débarques chez ma grand-mère tous les soirs.

J’ai eu l’impression que je venais de tomber de cheval une deuxième fois. Et, là, ce n’était

pas seulement à l’épaule que j’avais mal. J’avais le cœur broyé comme si Lucky m’avait donné

un coup de sabot en pleine poitrine.

— Je veux pas te prendre la tête, Moïse. Je croyais juste que tu avais besoin d’une amie.

— Je te laisserai pas me prendre la tête, Georgie. Il vaut mieux pas que tu voies ce qu'il y a dedans.

— Bon d'accord. Alors je vais te donner la mienne, lui ai-je répondu en me retournant vers lui.

Je ne sais pas ce que j'avais fait de ma fierté. J'aurais dû lui cracher à la figure et l'envoyer balader. Et voilà que je me mettais à genoux devant lui.

— Je ne crois pas qu'il y ait grand-chose dedans, si tu veux savoir. Je t'ai vue te faire jeter et je parie que tu vas y retourner dès que t'auras retrouvé ton cheval.

— Va t'faire foutre, Moïse.

— C'est la première fois que tu m'dis un truc qui m'tente.

Ça m'a sciée. Il s'est marré. Pour changer. Je savais bien qu'il faisait tout pour m'énerver. Il voulait juste me faire partir en courant et pleurnicher comme une gamine. Mais ce n'était pas mon genre. Il avait raison sur un point : je me faisais jeter et je revenais quand même.

Alors j'ai fait une chose que je n'avais jamais faite. J'ai foncé droit sur lui, j'ai pris son visage à deux mains et je l'ai embrassé. Violemment. C'était sans doute le pire baiser jamais donné de toute l'histoire du baiser. C'était un baiser catastrophique. Je n'avais jamais embrassé personne. J'avais les lèvres serrées, la bouche comme un trait, les paupières plissées, je fermais les yeux de toutes mes forces et je lui agrippais la tête comme j'avais agrippé la crinière de Lucky.

Il s'est écarté. Mais pas de beaucoup. Et il avait le souffle court.

— Attention, Georgie ! Tu vas encore te faire jeter.

— Espèce de fils de…

Déjà ses lèvres me bâillonnaient et j'ai presque aussitôt oublié le fils de quoi il était. Il ne s'est pas montré impatient, lui, ni pressant, ni violent – pas comme moi. Il a pris son temps et m'a montré comment prendre le mien. D'une main, il me tenait la tête, la soutenait, de l'autre il cherchait la courbe de ma taille et l'épousait. Et quand j'ai voulu prendre le dessus, il m'a

mordu la lèvre.

— Arrête, a-t-il sifflé. Laisse-moi faire.

Alors je l'ai laissé faire.

Et il m'a fait tourner, tourner, monter, descendre, jusqu'à ce que j'aie les jambes en coton

et les yeux révulsés, jusqu'à ce que je sois obligée de m'appuyer contre lui parce que je ne tenais plus debout.

Quand il a relevé la tête et s'est marré – juste un petit rire étouffé –, j'ai eu du mal à soulever les paupières et à revenir sur terre.

— Tiens, tiens, qui l'eût cru ?

Je me suis secouée pour m'éclaircir les idées et j'ai tourné la tête pour suivre son regard.

Lucky se baladait tranquillement dans le pré, comme s'il ne venait pas juste de péter un

câble et de m'embarquer pour la chevauchée la plus folle de toute ma vie.

— Tu vois ? ai-je jubilé. Dès que tu arrêtes de lui courir après, c'est là qu'il vient t'rechercher. Il a l'air jaloux. Il se dit qu'il s'est fait doubler.

On s'est regardés tous les deux et je me suis décollée de lui, en essayant de la jouer à la fille

qui s'est fait embrasser des centaines de fois par des centaines de garçons.

Les yeux de Moïse se sont posés sur ma bouche et j'ai fourré mes mains dans mes poches

pour ne pas être tentée de lui ressauter dessus et lui prouver qu'en matière de baiser, moi aussi

je pouvais prendre les rênes.

Comme s'il avait lu dans mes pensées, Moïse a désigné Lucky du menton.

— Vas-y. Tu as compris la leçon. Il ne veut pas qu'on le monte.

Toute envie de l'embrasser envolée, j'ai immédiatement tourné les talons. Serrant les

dents, j'ai marché vers Lucky d'un pas décidé.

Lucky m'a regardée venir. Il n'a pas bronché. Et il n'a pas regimbé quand je me suis approchée. Alors, sans me laisser le temps de réfléchir, j'ai empoigné sa crinière et j'ai sauté sur son dos. Il s'est cabré, a tourné sur place, piétinant, caracolant. Mais je m'y attendais, j'ai tenu bon.

Et il a cédé.

Comme je le talonnais pour rentrer à la maison, je n'ai pas pu résister : j'ai jeté un coup

d'œil en arrière. Moïse paraissait statufié sur place. Il avait l'air d'halluciner. Ha ! À mon tour de bien rigoler.

1. Tiré d'une comptine anglaise dont Moïse a modifié les paroles, remplaçant « filles » par « garçons » : *Georgie Porgie, Puddin' and Pie, Kissed the girls and made them cry, When the boys came out to play, Georgie Porgie ran away*. (*N.d.T.*) 5.

MOÏSE

M a chambre était au premier, en face de celle de GG, de l'autre côté du couloir. Il n'y avait

pas l'air conditionné dans cette vieille baraque et on étouffait, à l'étage. Ça ne semblait

pas gêner GG : elle avait toujours froid. Mais, toutes les nuits, j'ouvrais la fenêtre, je plongeais mon tee-shirt dans l'eau avant de le mettre et je poussais le petit ventilo à fond, en l'orientant

droit sur moi, rien que pour dormir sans risquer de me noyer dans ma propre sueur.

L'Utah avait connu des records de température tout l'été, mais, en cette première semaine

d'août, ça devenait carrément intenable. C'était la quatrième nuit de suite que je me retrouvais

gisant sur mon lit à minuit, terrassé de chaleur. J'en étais arrivé à me demander si je n'allais pas reprendre une douche juste pour avoir un peu moins chaud, quand j'ai entendu quelqu'un m'appeler.

Je me suis redressé, l'oreille aux aguets.

— Moïse !

J'ai éteint le ventilo et j'ai attendu.

— Moïse !

J'ai couru jeter un coup d'œil à la fenêtre et qui j'ai vu ? Georgie, plantée devant la maison, en short et en débardeur, une serviette autour du cou et un gros sac de plage rayé sur

l'épaule.

Elle a agité la main gaiement comme si elle passait me dire un petit bonjour en tenue de

bain toutes les nuits.

— J'étais à deux doigts d'me faufiler chez toi pour monter dans ta chambre en douce, mais

je m'suis dit que tu dormais peut-être à poil et qu'ça pourrait t'gêner.

Je l'ai regardée, scié. Elle n'essayait même pas de chuchoter ni de déguiser sa voix. Je me suis retourné vers la chambre de GG. Le couloir qui nous séparait était plongé dans le noir et il n'y avait pas de lumière sous sa porte. J'ai quand même porté l'index à mes lèvres en secouant la tête. Mais comment pouvait-elle savoir où se trouvait ma chambre, d'abord ?

— Viens, je vais au château d'eau. Impossible de fermer l'œil avec cette putain d'chaleur, de toute façon, m'a-t-elle lancé sans baisser la voix du tout.

— Chuuut !

Elle s'est contentée de sourire en secouant la tête.

— Plus tôt t'auras enfilé un short pour descendre avec les clés d'ta Jeep, plus vite on pourra y aller et plus vite je la fermerai. On peut pas prendre Margot. Elle réveillerait tout l'bled.

J'ai laissé échapper un petit rire qui ressemblait plus à un reniflement – vachement élégant – et Georgie s'est marrée, tout à fait consciente manifestement que, si quelqu'un risquait de réveiller tout le bled, ou du moins ma grand-mère, c'était bien elle.

— Oh et puis merde ! Il fait trop chaud pour dormir.

Son sourire s'est considérablement élargi.

— Je te retrouve devant l'entrée, a-t-elle chuchoté.

Ah ! parce qu'elle la mettait en veilleuse, à présent ! Maintenant qu'elle avait eu ce qu'elle voulait.

Je n'étais jamais allé au château d'eau. Mais Georgie m'a guidé vers le sud du village pour me faire emprunter une petite route pavée qui serpentait dans les champs et traversait une paire de voies ferrées avant de longer un gros silo métallique avec une échelle courant sur le côté. Une pancarte avertissait les contrevenants qu'ils encouraient des poursuites. Un grillage et une barrière avec chaîne et cadenas décourageaient les intrus de faire ce qu'on s'apprêtait justement à faire. Ça n'a pas eu l'air de beaucoup déranger Georgie.

— C'est facile d'escalader la barrière. J'l'ai fait plein d'fois. Le château d'eau, c'est vachement mieux que l'étang du canyon où je vais nager d'habitude quand j'en peux plus. Mais je peux pas venir nager ici dans la journée « sous peine de poursuites », a rigolé Georgie, en

raillant le panneau d'interdiction. L'été dernier, je venais une fois par semaine, toujours dans ces heures-là. Et personne s'est jamais aperçu de rien. C'est comme qui dirait ma piscine privée. Quand je pensais que Georgie venait dans un château d'eau, la nuit, toute seule, sans que personne soit au courant, ça me filait la chair de poule. J'ai secoué la tête et je suis descendu de la Jeep derrière elle. Sacré coup de bol que j'aie pris le temps d'enfiler mes baskets ! Je me voyais mal escalader un grillage pieds nus. Elle m'a tendu son sac pour passer par-dessus la barrière comme si elle avait vraiment fait ça des centaines de fois. J'ai jeté le sac en bandoulière sur mon épaule. En moins de deux, j'étais de l'autre côté. Elle n'a même pas ralenti avant de grimper à l'échelle, sans cesser de tchatcher, remplissant l'obscurité de ses joyeux bavardages. Elle a poussé un petit vantail métallique et s'est glissée à l'intérieur. Je l'ai suivie. La porte donnait sur un étroit rebord qui faisait le tour du silo. Je l'ai laissée ouverte derrière moi. En nous imaginant déjà coincés dans le château d'eau des jours durant, je l'ai même calée avec mes chaussures avant de tester plusieurs fois la poignée.

— Elle se verrouille de l'extérieur, banane, s'est apitoyée Georgie. Et le verrou est cassé. Ce qui veut dire qu'on a la place pour nous.

Elle a sorti une grosse lanterne à led de son sac rayé que je portais toujours à l'épaule et l'a allumée, illuminant l'intérieur du réservoir, le transformant en une sorte d'immense grotte. Tout y était, même les bassins souterrains.

— Maintenant, ferme la porte, qu'on voie pas la lumière.

J'ai obtempéré sans broncher.

— C'est cool, hein ?

C'était plutôt cool, j'avoue. Georgie s'est mise à danser devant la lampe qui projetait son ombre gesticulante sur les murs. Ça nous a bien fait marrer.

— Tu vas tomber.

C'était plus fort que moi. En la voyant se lancer dans la choré de *Thriller* version Michael Jackson – le passage que tout le monde connaît, avec les bras de zombie et les pas de côté –, je l'ai mise en garde. Le bord n'était pas assez large pour qu'on puisse danser dessus. Mais, apparemment, Georgie ne voyait pas le problème. J'ai enlevé mon tee-shirt, je l'ai jeté sur nos

serviettes et j'ai regardé la surface noire, lisse comme un miroir, en attendant la suite du programme. Ce n'était certainement pas moi qui allais sauter le premier.

Georgie a ôté son débardeur et balancé son short à la volée. Euh… hormis les quelques centimètres que recouvrait son minuscule bikini bleu, elle était pratiquement à poil. J'ai tout oublié de la flotte et du monstre, avec une préférence marquée pour la chair noire,

probablement tapi à l'intérieur. Georgie pourrait toujours me sauver. Je me laisserais volontiers

sauver par Georgie si elle portait ce maillot. Elle avait un corps long et mince avec des pleins et des déliés juste où il fallait. Mais, mieux encore, elle avait l'air de s'en foutre complètement, comme si son corps lui convenait très bien tel qu'il était et qu'elle n'avait pas du tout besoin de se pavaner, de prendre la pose ou de chercher mon approbation.

Elle a voulu me donner la main, mais j'ai reculé. Je n'avais aucune envie qu'elle me jette à

l'eau avant que je ne sois fin prêt.

— On va y aller ensemble, m'a-t-elle annoncé. Le premier saut, c'est toujours le meilleur.

La sensation dans l'eau, tu vas voir, c'est génial.

Je n'ai pas cédé. Elle est restée la main tendue, attendant que je me décide.

— Allez, Moïse. Je vais me laisser guider.

Sa voix résonnait sur la paroi métallique, écho velouté plus sexy qu'aucune voix de

chanteuse sur n'importe quel micro de n'importe quel club à travers tout le pays. Bon sang ! il

fallait que je me jette à l'eau sinon j'allais me taper la honte dans ce short trop moulant. J'ai

attrapé sa main et, sans crier gare, je l'ai entraînée avec moi dans l'encre noire des profondeurs.

Le couinement de Georgie a été étouffé quand l'eau m'est passée par-dessus la tête et j'ai lâché

sa main pour pouvoir me débattre et remonter à la surface.

On est tous les deux ressortis de là en crachant et en postillonnant. Moi, de peur. Georgie,

de rire. Et il ne m'a pas fallu longtemps pour me défaire de ma frayeur et partager sa bonne

humeur. Il faut dire qu'elle faisait tout pour, m'éclaboussant, plaisantant, jouant avec les ombres qui dansaient sur le mur. On a nagé longtemps, indifférents à l'heure tardive, au risque

d'être découverts, étrangement à l'aise l'un avec l'autre.

C'est seulement quand je me suis hissé sur le bord pour me reposer un moment, battant

des jambes dans l'eau, en appui sur les bras, que j'ai remarqué l'éclat iridescent que la lumière,

réverbérée par la surface, donnait à la paroi métallique. Sans bien m'en rendre compte, j'ai tracé du doigt les reflets moirés, en me demandant comment je pourrais recréer cet éclat dans

ma peinture. Georgie s'est approchée de moi, s'accrochant au bord pour suivre des yeux les lignes invisibles que je dessinais.

— Quand tu peins… est-ce que tu sais c'que tu vas peindre avant de commencer ou… est-

ce que tu laisses parler ton cœur ? m'a-t-elle demandé d'une voix douce.

Bonne question. Jolie question. Question qui m'a touché, dénouant en moi quelque chose

que je gardais secret d'habitude. Je n'en ai pas moins soigneusement choisi mes mots. Je ne voulais pas me dévoiler trop. Je ne voulais pas gâcher ce bon moment avec l'horrible vérité.

Cependant, je ne voulais pas mentir et abîmer ce souvenir quand le moment serait passé.

— Il y a tellement de choses que je vois… que je ne voudrais pas voir. Des images qui me

viennent à l'esprit… des trucs auxquels je préférerais ne pas penser. Des hallucinations, des visions… ou, comme on dit, une imagination trop fertile. N'empêche, je suis peut-être fêlé, mais

la fêlure n'est pas que dans ma tête. Le ciel aussi est fêlé et, parfois, je vois ce qu'il y a de l'autre côté.

J'ai coulé un regard vers Georgie. J'avais dû lui foutre les jetons avec cette dernière confession. Mais elle n'avait pas l'air effrayé. Elle avait l'air intrigué, fasciné. Elle était belle.

Alors j'ai continué.

— Quand j'étais petit, ça me terrifiait. Alors, quand je venais voir GG, elle essayait de me

rassurer en me racontant des histoires. Des histoires de la Bible. Elle m'a même raconté celle

d'un bébé baptisé Moïse. Un bébé trouvé dans un panier, exactement comme moi. C'est de là

que vient mon prénom, tu sais.

Georgie a hoché la tête. Elle le savait. Tout le monde le savait.

— Si GG me racontait des histoires, c'était pour me remplir la tête, pour remplacer les trucs horribles qu'il y avait dedans par de belles images. Mais c'est seulement quand elle s'est

mise à me montrer des reproductions que les choses ont commencé à changer. Elle avait un livre avec de l'art religieux dedans. Quelqu'un en avait fait don à l'église, mais GG l'avait emporté à la maison

pour qu'aucune de toutes ces braves dames très pieuses ne tombe sur « ces

tableaux avec pleins de Blancs nus dessus » et ne risque une syncope. Elle avait caviardé les parties gênantes au marqueur noir indélébile.

Georgie a éclaté de rire. Son rire était doux et un peu rauque. Il m'a fait gonfler le cœur

comme un ballon, un ballon de plus en plus gros, jusqu'à ce que j'aie du mal à faire passer de

l'air dans ma poitrine. J'en ai eu le souffle coupé.

— Et elles te plaisaient, ces images ? m'a relancé Georgie, en voyant que je restais figé et

que le silence se prolongeait.

— Oui.

Ça l'a fait rire encore plus fort.

— Pas les gens à poil. (Je me trouvais si ridicule que j'en avais même les joues en feu.) J'aimais la beauté des tableaux. Les couleurs. La douleur.

— La douleur ?

La voix de Georgie était montée dans les aigus.

— C'était une douleur qui n'avait rien à voir avec moi. Une douleur que tout le monde

pouvait voir. Pas seulement moi. Et, celle-là, on ne me demandait pas de la chasser.

Le regard de Georgie a caressé mon visage comme un murmure et s'est enfui tout aussitôt

pour revenir sur mes doigts qui dessinaient toujours dans le vide.

— Tu as déjà vu le visage de la Pietà ?

Je voulais qu'elle me regarde encore.

— C'est quoi, la Pietà ? m'a-t-elle demandé.

J'ai eu ce que je voulais.

— C'est une sculpture de Michel-Ange. Elle représente Marie tenant Jésus. Son fils. Mort.

Je me suis brusquement tu. Qu'est-ce qui me prenait de lui raconter tout ça ? Elle n'en avait probablement rien à foutre. Je n'ai pourtant pas pu m'empêcher de poursuivre.

— Son visage. Le visage de Marie… Il est si beau. Si serein. Le reste de la statue ne me plaît

pas autant. Mais le visage de Marie est magnifique. Quand je n'arrive pas à m'enlever tous ces trucs de la tête, je pense à ce visage. Je me remplis l'esprit d'autres choses aussi. Je pense aux couleurs et à la lumière d'un Manet, aux détails d'un Vermeer. Vermeer inclut les plus infimes détails dans ses tableaux : les fissures dans les murs ; une tache sur un col ; un simple clou. Et il y a tant de beauté dans ces petites choses, dans leur parfaite banalité. Je pense à ces trucs-là et je repousse les images que je ne contrôle pas, ces choses que je ne veux pas voir, mais que je suis obligé de voir… tout l'temps…

Je me suis arrêté. Je haletais presque. J'avais une drôle de sensation dans la bouche, une sorte d'engourdissement. Comme si j'avais dépassé ma dose quotidienne de paroles et que mes lèvres et ma langue étaient ankylosées pour cause de surrégime. Je ne me souvenais pas avoir jamais débité un tel flot de paroles d'une seule traite.

— La parfaite banalité…, a soufflé Georgie.

Elle a levé la main pour suivre la trace humide que mon doigt avait laissée, comme si elle pouvait peindre, elle aussi. Puis elle m'a adressé un regard solennel.

— Je suis très banale comme fille, Moïse. Je l'sais bien. Et je le serai toujours. Je sais pas peindre. Je sais pas qui est Vermeer, ni Manet non plus. Mais si tu crois que les choses banales peuvent être belles, ça m'redonne un peu d'espoir. Peut-être qu'un jour c'est à moi que tu penseras quand t'auras besoin d'échapper aux trucs qui te font mal dans ta tête.

Ses yeux marron semblaient noirs dans la pénombre, de la même couleur que l'eau dans laquelle on était tous les deux immergés. Soudain, j'ai eu besoin de quelque chose à quoi me raccrocher, quelque chose pour me retenir et ne pas tomber dans ces deux puits sans fond. La main droite de Georgie était encore sur le mur à côté de moi et je me suis pris à suivre la ligne de ses doigts, comme les enfants se font des dessins dans la main avec un crayon : je monte, je descends, je fais des cercles… Jusqu'à ce que je m'interrompe à la base de son pouce. Avant de reprendre ma déambulation, laissant mes doigts danser le long de son bras, légers comme une plume, jusqu'à son épaule. J'ai suivi le tracé de ses fines clavicules pour recommencer de l'autre

côté et dévaler son autre bras. Lorsque mes doigts ont trouvé sa main, je les ai glissés entre les siens et je les ai serrés. Fort. Je m'attendais à ce qu'elle se penche pour poser sa bouche sur la

mienne, qu'elle prenne l'initiative comme elle avait tendance à le faire. Mais elle est restée immobile, gardant ma main dans la sienne, ses yeux dans les miens. Et j'ai fini par craquer.

Désespérément.

Ses lèvres étaient mouillées et froides et j'imagine que les miennes l'étaient aussi. Mais la chaleur à l'intérieur de sa bouche m'a enveloppé comme une étreinte et je me suis abîmé dans cette douceur suave avec un soupir qui m'aurait collé la honte si elle n'y avait pas répondu avec le même abandon.

GEORGIE

On observait. Mes parents dirigeaient une séance de thérapie avec un petit groupe du centre de désintox de Richfield, à environ une heure de bagnole au sud de Levan. Tous les quinze jours, le minibus déboulait et les jeunes débarquaient – des ados entre mon âge et la petite vingtaine. Mes parents les accompagnaient alors dans la carrière et, pendant deux heures, ils les laissaient au contact des chevaux, les faisant participer à toute une série d'activités prévues pour les aider à « se reconnecter à leur propre vécu ».

Je collaborais aux séances avec les enfants autistes et avec les gosses qui montaient à cheval dans le cadre d'un programme de rééducation physique. Mais quand les patients avaient mon âge ou étaient plus vieux que moi, mes parents n'aimaient pas m'impliquer dans la thérapie, même s'il s'agissait juste de travailler avec les chevaux. Sachant que Moïse devait avoir fini son boulot, j'étais donc allée faire un tour chez Kathleen. J'avais réussi à attirer Moïse dans le jardin avec deux canettes de Coca et deux parts de tarte au citron meringuée que Kathleen avait été trop heureuse de nous donner. Elle m'aimait bien, c'était clair, et se montrait incroyablement coopérative dès qu'il s'agissait de manœuvrer Moïse – quand il prétendait ne pas vouloir de ma compagnie ou d'une part de tarte, par exemple, alors qu'on savait pertinemment, l'une comme

l’autre, qu’il voulait les deux.

Allongés sur la pelouse de Kathleen, on ne pouvait pas entendre ce qui se disait,

évidemment, mais on jouissait d’un super panorama. Impossible d’attirer l’attention de mes parents d’où on se tenait, en plus, sans pourtant rien rater de la leçon. Fouineuse comme je l’étais, je n’ai pas pu m’empêcher de chercher à repérer ceux des ados qui étaient toujours dans le programme et ceux qui, soit avaient bouclé leurs quatre-vingt-dix jours, soit étaient déjà

« sortis du cadre thérapeutique ». J’ai mentalement dressé une liste de ceux qui avaient encore

l’air complètement largués et de ceux qui faisaient visiblement des progrès.

— Comment tu les appelles… les différentes couleurs ? m’a soudain demandé Moïse, les

yeux rivés aux chevaux qui tournaient en rond le long de la clôture. Il n’y a pas des noms spécifiques ?

Il tenait un pinceau à la main, comme s’il l’avait pris par habitude, et le faisait tourner entre ses doigts à la manière d’un batteur avec ses baguettes avant un concert de rock.

— Y a tellement de variétés, de sortes. Bon, c’est tous des chevaux évidemment, j’veux dire,

mais chaque combinaison de couleurs porte un nom spécial. Et puis, on dit pas « couleur »

pour les chevaux. On parle de « robe ». (J’ai pointé le doigt sur un cheval au poil roux dans un

coin.) Le roux, là, Merle : c’est un alezan. Et Sackett est un palomino. Dolly est un bai et Lucky, un noir.

— Un Noir ?

— Oui, il est noir uni.

— Eh bien, pour lui au moins, c’est pas difficile, a-t-il dit en riant.

— Ouaip. Y en a des gris, des noirs, des bruns et des blancs. Reba est un apaloosa : celui à

moitié gris, là, avec des taches sur la croupe. Mais on n’aime pas les cataloguer par leurs robes

en équithérapie. Et on n’appelle pas les chevaux par leurs noms. On dit même pas aux patients

si c’est des mâles ou des femelles.

— Pourquoi ? Ce n’est pas « politiquement correct » ?

En le voyant se marrer de plus belle, je lui ai donné des petits coups de coude. N’empêche,

j'aimais bien qu'il ait l'air de s'intéresser. Il semblait même détendu. Si je pouvais seulement le faire entrer dans le manège…

— Parce qu'il faut que le patient puisse s'identifier au cheval. Il faut que le patient puisse cataloguer le cheval comme il veut. Si un cheval a un certain comportement avec lequel tu veux que le patient s'identifie, il ne faudrait pas que le patient ait déjà une idée préconçue du genre de cheval auquel il a affaire. Le cheval doit être ce que le patient veut qu'il soit.

On aurait vraiment dit ma mère. Intérieurement, je me suis félicitée d'être capable d'expliquer quelque chose que j'avais entendu toute ma vie, mais sur lequel je n'avais jamais eu besoin de mettre des mots. Jusqu'à aujourd'hui.

— Je ne vois pas trop l'intérêt.

— Bon, d'accord. Disons, par exemple, que tu aies des problèmes d'Œdipe…

— Laisse tomber ! m'a tout de suite coupée Moïse en me lançant un regard noir.

Alors, forcément, j'ai continué.

— Disons que tu participes à une séance de thérapie axée sur ce que tu ressens pour ta mère. Et que le cheval commence à avoir des comportements qui, tout à coup, te rappellent le tien… ou celui d'ta mère. Si on a déjà baptisé ce cheval Gordy et qu'on te l'a présenté comme un jeune mâle, tu pourrais avoir du mal à identifier ce cheval avec ta mère. Dans une séance d'équithérapie, les seules étiquettes que se trimballe un cheval, c'est celles que le patient lui colle.

— Donc, si je te faisais remarquer que la jument palomino, celle avec la crinière blanche et le poil brun clair, te ressemble et qu'elle emmerde tout le monde, ça n'te plairait pas des masses ?

— Sackett ? (J'étais outrée. Plus encore pour Sackett que pour moi.) Sackett n'est pas un emmerdeur ! Et puis Sackett est un mâle, ce qui prouve bien que j'ai raison sur les idées préconçues. Si t'avais su avant que c'était un mâle et pas une jument, t'aurais pas pu l'identifier à moi et le débiner comme ça. Sackett est sage ! Chaque fois que ça craint vraiment, tu peux toujours compter sur lui pour te tirer d'affaire.

J'étais vexée, ça s'entendait, et j'ai fusillé Moïse du regard un bon moment, avant de passer à la contre-attaque.

— Et Lucky, c’est tout toi !

Moïse m’a juste dévisagée sans réagir. Mais je voyais bien que ça l’amusait.

— Parce qu’il est noir ?

— Mais non, crétin ! Parce qu’il m’aime et que, jour après jour, il fait tout pour me faire

croire qu’il ne veut rien avoir à faire avec moi.

Moïse s’est étranglé. Je l’ai bourré de coups de poing jusqu’à ce qu’il en ait le souffle coupé et m’attrape les mains pour m’arrêter.

— Donc tu veux que les patients ne prêtent aucune attention à la couleur du cheval, a-t-il

repris, hyper sérieux. Tu sais que ce n’est pas du tout dans la nature humaine, ça.

Il m’avait plaqué les mains au sol, au-dessus de la tête, et m’examinait – je devais être rouge

comme une tomate. Quand il a vu que je n’allais pas me débattre, il a relâché son emprise. Mais

il s’est retourné vers les chevaux pour continuer sur sa lancée :

— Tout le monde dit toujours qu’il ne fait pas attention à la couleur. Et je comprends.

Non, vraiment. Mais peut-être qu’au lieu de ne pas faire attention à la couleur, on devrait plutôt célébrer la couleur dans toutes ses nuances. Ça me gonfle quand même un peu qu’on

soit toujours censés oublier nos différences comme si on ne les voyait pas. Pourquoi voir nos différences, ça devrait forcément être négatif ?

Je ne pouvais pas m’empêcher de le dévorer des yeux. Je ne voulais plus regarder que lui.

Il était si beau et j’aimais tellement quand il me parlait, quand il se mettait tout à coup à philosopher. J’aimais tellement ça que je ne voulais plus que me taire, qu’attendre en silence

en espérant qu’il allait en dire plus. Après de longues minutes, il a fini par baisser la tête et s’est aperçu que je le dévisageais.

— J’aime ta peau. J’aime la couleur de tes yeux. Et il faudrait que je les ignore ? a-t-il murmuré.

Mon cœur s’est mis à galoper autour du manège, a sauté la barrière et est revenu à bride

abattue se loger dans ma poitrine, tout palpitant de bonheur.

— Tu aimes ma peau ? ai-je chuchoté, stupéfaite.

— Oui, a-t-il simplement avoué, en reportant son regard vers les chevaux.

C’était de loin le truc le plus gentil qu’il m’ait jamais dit. Et je suis juste restée allongée là, muette et immobile, comblée.

— Si tu devais m’peindre, quelles couleurs tu utiliserais ?

Il fallait que je sache.

— Le marron, le blanc, l’or, le rose, le pêche… (Il a soupiré.) Il faudrait que je fasse des essais.

— Tu m’peindras ?

J’en rêvais.

— Non.

Il a soupiré de plus belle.

— Pourquoi ?

Je me suis efforcée de ne pas mal le prendre.

— C’est plus facile de peindre ce que je vois dans ma tête que ce que je vois avec mes yeux.

— Eh bien alors… peins-moi de mémoire. (Je me suis redressée pour venir placer mes mains sur ses yeux.) Voilà. Maintenant, imagine-moi. C’est ça. Tu m’vois ? Je suis le palomino qui te colle aux baskets à longueur de journée.

Ses lèvres remuaient et j’ai su qu’il avait le fou rire. Mais j’ai continué.

— Garde les yeux fermés. T’as déjà ton pinceau à la main. Et, maintenant, voici la toile. (J’ai pris sa main, celle qui tenait le pinceau, pour la poser sur mon visage.) Maintenant, peins.

Il a laissé sa main retomber sur ses genoux sans lâcher son pinceau. Il a semblé hésiter. J’ai retiré mes mains, mais il a gardé les paupières closes. Puis il a levé la main et il a commencé à faire courir les poils secs du pinceau sur ma figure.

— C’était quoi, ça ?

— Mon front.

— Quelle partie ?

— Le côté gauche.

— Et là ?

— Ma joue.

— Là ?

— Mon menton.

Ça me chatouillait, mais je me suis interdit de bouger. Moïse a suivi la pointe de mon menton. Il est descendu, puis il en a fait le tour pour plonger dans mon cou. J'ai dégluti bruyamment en sentant le pinceau glisser le long de ma gorge pour effleurer mon décolleté en

direction de l'encolure de mon tee-shirt. Il plongeait en V à la naissance de mes seins et Moïse

s'est immobilisé, tenant son pinceau appuyé contre ma peau, juste au-dessus de mon cœur.

Mais il a gardé les yeux fermés.

— Si je devais te peindre, j'utiliserais toutes les couleurs, a-t-il soudain lâché, d'un ton presque mélancolique, comme s'il était sûr de ne pas y arriver – mais aurait tant aimé. Tu aurais

des lèvres pourpres, une peau de pêche et des yeux d'ébène ombrés de mauve. Tu aurais des

fils d'or, des reflets blancs et bleus dans les cheveux et des touches de caramel et de crème sur la peau, avec des tourbillons de rose teintés de cannelle.

Tout en parlant, il agitait son pinceau comme s'il peignait vraiment avec les couleurs dans

sa tête. Puis il s'est arrêté et a ouvert les yeux. J'avais cessé de respirer, le souffle suspendu quelque part entre ma tête et mon cœur. Je me concentrais pour expirer doucement et ne pas

me trahir. Mais il savait. Il savait l'effet qu'il me faisait. Il a lâché son pinceau et s'est brusquement levé, brisant le sortilège qu'il avait si savamment tissé à force de subtiles caresses et de mots doux. Il s'est dirigé vers la maison au pas de charge et, alors qu'il m'abandonnait désemparée sur l'herbe, j'aurais juré l'entendre maugréer :

— Je ne peux pas te peindre, Georgie : tu es vivante.

6.

MOÏSE

Georgie ne voulait pas me lâcher. Je faisais pourtant tout pour la faire fuir. Je n'avais pas

envie qu'elle s'attache et encore moins qu'elle m'attache. Je comptais partir le plus vite possible,

moi, et elle ne faisait pas partie de mes plans. Neuf fois sur dix, je la traitais comme

une merde. Et elle, elle haussait juste les épaules et me renvoyait la balle direct. Ça ne lui faisait ni chaud ni froid. Et ça ne la décourageait absolument pas. Le problème, c'était que j'aimais

l'embrasser. J'aimais sentir ses cheveux sous mes doigts et son corps contre le mien quand elle

me collait et me bouffait mon oxygène, cherchant constamment à attirer mon attention et réussissant à l'avoir chaque putain de fois !

Et puis elle me faisait marrer. J'étais plutôt du genre qui rit quand il se brûle, pourtant.

J'avais plus souvent l'injure que le sourire aux lèvres. La vie n'était pas franchement un cadeau,

pour moi. Mais Georgie était trop hilarante. Et les baisers et les fous rires partagés, ça n'aide pas vraiment à faire comprendre aux gens qu'on veut les voir dégager. De toute façon, elle ne voulait pas se casser. Point barre.

Après cette nuit-là, au festival, quand elle s'était retrouvée ligotée et à moitié terrorisée, j'avais cru qu'elle en rabattrait un peu. Terrence Anderson, qui n'avait que l'insulte à la bouche

pour Georgie, avait carrément baissé d'un ton, lui, quand je l'avais coincé un soir, quelques jours plus tard. Il avait appris que les petits garçons qui aiment jouer au lasso se font rectifier le portrait par les grands qui aiment jouer du couteau. Il faut dire que c'était vraiment mon truc,

le couteau. Je pouvais lancer une lame et taper dans le mille à vingt pas. Et j'avais fait en sorte que Terrence le sache. Je lui avais fait une démo avec le bon gros hachoir de GG que j'avais trouvé dans le tiroir de la cuisine. Il avait eu droit à une jolie petite entaille sur la joue, pile à l'endroit où Georgie avait saigné.

Il avait juré que ce n'était pas lui. Mais il avait eu le regard fuyant en disant ça. Alors peut-

être que c'était lui. En tout cas, coupable ou pas, c'était un connard et je n'ai eu aucun scrupule à le saigner un peu. Le seul truc que je regrettais, c'était de m'être senti obligé de lui faire peur.

Les problèmes de Georgie, ce n'était pas mon problème. Non, mon problème, c'était Georgie.

Comme en ce moment, tiens. Elle s'était mis en tête de m'aider à réparer la clôture. Et elle parlait, parlait… et elle me faisait marrer. Et elle m'énervait parce qu'elle me faisait marrer.

— J'avance pas quand tu es là. Il va pleuvoir et je n'aurai pas fini. Ce bout de clôture m'a

vraiment fait chier et tu en rajoutes.

— Toujours en train d'te plaindre ! a soupiré Georgie. Alors que tu l'sais aussi bien que

moi : question réparation de clôture, j'assure.

J’ai éclaté de rire. C’était plus fort que moi.

— T’es nulle ! Et tu n’as même pas apporté de gants. J’ai été obligé de te filer les miens. Et, maintenant, j’ai les mains comme des porcs-épics avec toutes ces foutues échardes. T’aides vraiment pas.

— Bon, ça suffit, Moïse. Donne-m’en cinq, m’a-t-elle balancé, comme si elle me demandait d’exécuter des pompes, genre sergent instructeur aboyant un ordre à ses nouvelles recrues.

— Cinq quoi ?

— Cinq tops : cinq trucs positifs dans ta journée. Dans la vie. Allez !

Je me suis contenté de la regarder d’un air buté.

— OK. C’est moi qui commence, alors. Facile. Comme ça, cinq trucs qui me passent par la tête, cinq trucs pour lesquels je dis merci à la vie : bacon ; lingettes ; Tim McGraw ; mascara ; romarin.

— Drôle d’assortiment.

— C’est pas toi qui m’disais qu’on pouvait trouver de la beauté dans les petites choses ? C’était quoi le nom d’ce mec qui peignait des clous, déjà ? Vermeer ?

— Vermeer était un maître, pas « un mec qui peignait des clous ».

— Un maître qui peignait des clous, des taches et des fissures dans les murs, non ?

Ça m’a impressionné qu’elle ait retenu.

— Le jeu des cinq tops, c’est un peu comme ça, a-t-elle poursuivi. Il suffit de trouver de la beauté dans les choses banales. Et la seule règle, c’est d’être reconnaissant. Mes parents l’utilisent tout l’temps. On n’a pas vraiment le droit d’se plaindre à la maison. Les enfants placés chez nous ne tardent pas à l’apprendre. Chaque fois que tu commences à t’apitoyer sur ton sort ou que tu t’mets à grogner que la vie est pourrie et tout ça, tu dois énumérer cinq tops.

— Je peux te donner cinq tops, moi. Cinq trucs qui me topent sur le système. (Je me suis marré, content de moi.) Et que tu m’aies taxé mes gants vient largement en tête. Suivi de près par ta manie des listes et le fait que tu aies osé traiter Vermeer de peintre de clous.

— C’est toi qui m’as filé tes gants ! Et oui, c’est énervant, mais elles servent à quelque chose,

mes listes. Elles changent ton regard sur les choses, même si c’est juste pour une minute. Et elles t’obligent à cesser d’te plaindre. J’avais une petite sœur adoptive qui citait toujours les mêmes

choses : le papier-toilette ; les spaghettis ; les lacets de chaussures ; les ampoules et les ronflements de sa mère. Elle n’avait qu’une paire de tongs quand elle a débarqué chez nous. La

première fois qu’on lui a acheté des chaussures, on lui en a trouvé une paire avec des lacets vert

fluo décorés de petits cœurs roses. Elle marchait tout l’temps en regardant ses pieds après ça.

— Et les ronflements de sa mère ?

— Ça voulait dire qu’elle était pas morte.

Ça m’a filé la gerbe. Partout dans le monde, des gosses devaient supporter des trucs

terribles à cause d’adultes qui auraient dû savoir ce qu’ils faisaient. Et, ensuite, ces gosses devenaient grands et reproduisaient le même schéma. Le cercle vicieux. J’aurais sans doute fait

pareil si j’avais eu des mômes. Raison de plus pour ne pas en avoir. Pendant que je me faisais ce

genre de réflexions sur la pourriture humaine, Georgie continuait son petit sermon.

— Ma mère autorise les gamins à lui dire cinq trucs qui leur prennent la tête, des trucs qu’ils ont besoin d’exprimer. Ils doivent les compter sur leurs doigts. (Elle m’a attrapé la main

pour me faire une démonstration.) Genre : j’suis fatiguée ; maman me manque ; j’ai pas envie

d’être là ; j’veux pas aller à l’école ; j’ai peur. Ou c’que tu veux. Après, ils doivent fermer le poing en enfermant les problèmes qu’ils viennent de citer à l’intérieur et les jeter. (Elle a replié mes doigts sur ma paume pour que je puisse balancer cette boule imaginaire de récriminations

à l’autre bout de la terre.) Après, elle leur demande de citer cinq tops. Ça les aide à se recentrer et ça leur rappelle que, même quand, dans la vie, tout n’est pas vraiment rose, tout n’est pas gris non plus. Jamais.

Elle m’a regardé droit dans les yeux, en me tenant toujours la main, comme si elle

attendait quelque chose. Je lui ai rendu son regard.

— Alors vas-y, Moïse, donne-m’en cinq. Allez !

— J’peux pas.

— Bien sûr que si. Je pourrais l’faire pour toi, mais ça marcherait pas aussi bien. La gratitude, ça

fonctionne que si c’est toi qui la ressens.

— Bon, d’accord. Fais-le, alors. Cite cinq trucs positifs pour moi, lui ai-je répliqué en retirant ma main. Tu crois me connaître, hein ?

Je ne l’ai pas dit méchamment, mais ça me démangeait. La petite Georgie croyait avoir tout

compris. Mais la petite Georgie n’avait pas assez morflé pour savoir ce qu’est la vie.

Georgie m’a repris la main d’autorité et l’a portée à ses lèvres pour déposer un baiser au

bout de chacun de mes doigts à mesure qu’elle énumérait sa liste :

— Les yeux de Georgie ; les cheveux de Georgie ; le sourire de Georgie ; la brillante personnalité de Georgie ; les baisers de Georgie. Tu vois, a-t-elle conclu en battant des cils. Cinq super tops pour Moïse.

Je ne pouvais pas vraiment dire le contraire. Tous ces trucs étaient plutôt cool, il fallait bien le reconnaître.

— Contente de toi, hein ? ai-je soupiré en secouant la tête, incapable de réprimer ce large

sourire qui me fendait la bouche jusqu’aux oreilles.

Je ressentais des petits picotements au bout des doigts, là où elle les avait embrassés.

J’aurais voulu qu’elle recommence. Et, allez savoir comment, elle l’a compris. Elle m’a repris la

main pour la porter à ses lèvres.

— Et ça, ce sont les miens, a-t-elle annoncé. (Elle a déposé un baiser sur mon petit doigt.)

Les yeux de Moïse. (Elle est passée à l’annulaire.) Le sourire de Moïse. (Un autre baiser sur le

plus long de mes doigts.) Le rire de Moïse. (Ses lèvres étaient si douces.) La peinture de Moïse.

(Elle a sauté l’index pour venir poser délicatement ses lèvres sur mon pouce.) Les baisers de Moïse. (Et puis elle a pressé sa bouche au creux de ma paume.) Voilà les cinq tops pour Georgie aujourd’hui. C’étaient mes cinq tops d’hier et ce sera mes cinq tops de demain, et d’après-demain, et du jour suivant, jusqu’à c’que j’me lasse de tes baisers. Et, après, il faudra que j’passe à autre chose.

GEORGIE

On était tous restés cloués sur place. C’était seulement la deuxième semaine de cours dans

un nouvel établissement et il était nouveau. Pourtant, tout le monde le connaissait. Ou avait au moins entendu parler de lui. Moïse n'était pas blanc, déjà. Dans un petit lycée comme celui-là, où il n'y avait pratiquement que des Blancs, il ne passait pas inaperçu, forcément. En plus, il était beau. Mais ce n'était pas pour ça qu'on le regardait tous avec des yeux de chouette hallucinée. Moïse dessinait. Moïse dessinait dans la salle de mon cours de littérature. Et il n'était même pas inscrit à ce cours. On revenait juste de déjeuner et on l'avait trouvé un marqueur à la main, devant un dessin qui recouvrait les deux énormes tableaux blancs de la classe : une œuvre qui défiait l'imagination. Aucun de nous n'avait jamais vu un truc pareil.

Sauf moi – je savais de quoi Moïse était capable.

Il s'est brusquement figé, comme pris entre le besoin impérieux de finir et l'envie de fuir.

Et puis Mlle Murray est arrivée : plus question de se débiner. Il avait des traces d'encre noire sur la joue et les mains, comme s'il s'en était servi pour créer les dégradés et les fondus de la scène érotique représentée derrière lui. Il se balançait d'un pied sur l'autre, jetant des coups d'œil en tous sens. Ses prunelles dorées accentuaient encore son regard de bête aux abois. Mlle Murray s'était immobilisée sur le seuil, les yeux rivés aux tableaux. Quand je me suis tournée vers elle pour voir si Moïse allait se prendre un savon ou, pire, se faire virer du lycée, je me suis aperçue qu'elle avait les joues baignées de larmes et qu'elle s'était plaqué les mains sur la bouche. Plutôt bizarre comme réaction.

D'autant que Mlle Murray n'était pas vraiment du genre pleurnicheuse. Elle était plutôt sèche et sévère. C'était un bon prof. Elle ne te criait pas dessus, ne piquait pas de crises quand les élèves faisaient du bazar ou lui manquaient de respect et, franchement, j'appréciais. La vie au lycée était déjà assez hystérique comme ça sans que les profs en remettent une couche.

Quand Mlle Murray n'était pas satisfaite, elle avait plutôt l'habitude de te regarder fixement pour te faire baisser les yeux et de te coller des tonnes de devoirs supplémentaires à faire. Elle ne pleurait pas.

C'était mauvais signe. Moïse avait dû parvenir à la même conclusion parce qu'il a lâché le marqueur qu'il tenait toujours à la main et a reculé en jetant des coups d'œil de droite et de gauche comme s'il cherchait une échappatoire.

— C'est quoi, c'truc, d'abord ?

Il fallait toujours que Charlie Morgan la ramène. Il était incapable de se tenir tranquille ou de tenir sa langue plus de deux secondes. D'habitude, ça m'énervait. Mais, là, ça ne m'énervait pas du tout. Au contraire. J'étais bien contente. J'étais contente parce que moi aussi je voulais savoir. Charlie a montré le tableau du doigt.

— C'est une cascade ?

Comme Moïse ne répondait toujours pas, Charlie a insisté.

— Et derrière la chute d'eau, c'est des gens, là, non ? (Il s'est mis à ricaner.) Hé ! mais ils sont en train d'se peloter ! Et on dirait bien qu'ils sont à p… qu'ils sont pas habillés !

Plusieurs de mes petits camarades ont gloussé. Mais tous restaient comme aimantés, le regard rivé sur cette eau qui tombait de la falaise au-dessus des deux personnages qu'on distinguait à peine derrière la chute scintillante. Si je plissais les yeux, assez pour faire oublier le total manque de romantisme de ces lignes noires sur un tableau d'acier émaillé, je pouvais presque me dire que l'image était réelle, que les deux personnes derrière la chute d'eau étaient vivantes, qu'elles s'embrassaient vraiment et qu'on pouvait voir, à travers le brouillard de fines gouttelettes, cette scène incroyablement intime se dérouler comme si on y était. Et elles étaient bel et bien… à poil. J'ai détourné les yeux, les joues en feu. Rien que de voir ce que Moïse avait dessiné, je me suis soudain sentie comme à l'étroit dans ma peau. J'éprouvais une sorte de manque physique et douloureux, douleur devenue omniprésente dès que Moïse était concerné.

J'ai repensé à cette nuit au château d'eau, aux baisers qu'on avait échangés et à cette chaleur au fond de mon ventre que j'avais ressentie longtemps encore après l'avoir quitté.

— C'est toi qui as dessiné ça ? s'est exclamée une autre élève derrière moi. (On aurait dit la voix de Kirsten, mais je ne me suis pas retournée pour vérifier.) C'est dément. T'es vraiment un artiste.

— Silence ! (Mlle Murray avait recouvré ses esprits, mais sa voix tremblait comme si elle avait toujours envie de pleurer.) Maintenant, je veux que vous alliez en salle de permanence.

Prenez vos affaires. Profitez-en pour préparer le devoir de vendredi. Moïse, tu restes ici s'il te plaît.

Préparer mon devoir s'annonçait nettement moins intéressant que de voir Mlle Murray pleurer à cause d'une scène de sexe dessinée par nul autre que Moïse Wright – mon Moïse à moi – qui se trouvait être également la personne la plus extraordinaire que j'aie jamais rencontrée. Mais bon, se retrouver en perm, c'était quand même vachement mieux que de se taper une heure de cours. On ne me demandait pas mon avis, de toute façon. Alors j'ai fait comme tout le monde : je me suis levée et me suis dirigée vers la porte. J'ai quand même été la dernière à sortir et j'en ai profité pour jeter un coup d'œil à Moïse avant de laisser la porte se refermer derrière moi. Ses yeux paraissaient vouloir me rappeler, m'expliquer. Puis la porte a claqué et je me suis retrouvée de l'autre côté. Il m'a quand même bien semblé entendre Mlle Murray poser une question. Une question bizarre…

— Comment pouvais-tu savoir ? lui a-t-elle demandé. Comment peux-tu savoir pour Ray ?

GEORGIE

Moïse s'est fait virer. Exclusion temporaire. Apparemment, Mlle Murray n'appréciait pas qu'on dessine des gens en train de s'embrasser sous une cascade dans sa classe. J'ai trouvé la note un peu salée. Ce n'était quand même pas une provocation. Bon, d'accord, ils étaient à poil : c'était peut-être trop érotique pour une salle de cours. Rien que d'y repenser, j'en avais encore des vapeurs. Mais qu'est-ce qui lui avait pris ? Qu'est-ce qui pouvait bien avoir poussé Moïse à faire un truc aussi débile ? L'envie de se faire remarquer ? On n'était qu'en début d'année. Mai était encore loin. D'après ce que j'étais arrivée à lui arracher, Moïse ne pouvait pas se permettre de rater quoi que ce soit. Il était en terminale et il n'avait pas un super niveau. Pour décrocher le bac , il allait devoir bosser comme un dingue. Se faire virer était un peu contreproductif en l'occurrence, non ? En même temps, sa grand-mère allait sûrement réussir à forcer quelques mains pour arrondir les angles et le faire immédiatement réintégrer.

Mais, dans les deux mois qui avaient suivi, ça n'avait pas cessé. Moïse avait enchaîné galère sur galère. Il avait peint une autre écurie du village. Le dessin, dans les noir, or et argent, était si réaliste que toute la façade nord semblait avoir été avalée par un trou noir qui n'aurait laissé

qu'une tornade dévastatrice dans son sillage. C'est beaucoup plus tard que j'ai découvert ce qui

s'était passé : l'écurie en question avait été frappée par la foudre trente ans plus tôt. L'incendie qui s'était déclaré l'avait réduite en cendres et avait fait une victime. L'homme avait tenté de sauver ses chevaux et s'était retrouvé prisonnier des flammes. La peinture n'était plus si belle

quand on connaissait l'histoire.

L'écurie avait été reconstruite et la veuve s'était remariée. Mais Charlotte Butters n'avait pas été particulièrement impressionnée par le talent de Moïse. Elle s'était empressée de faire

savoir à qui voulait l'entendre de quelle cruelle plaisanterie elle avait été la cible. Ce n'était sûrement qu'une terrible coïncidence, à mon avis. Et ç'aurait été un crime de repeindre par-dessus une œuvre aussi impressionnante. Mais Charlotte Butters ne décolérait pas. La grand-mère de Moïse avait dû intervenir, lui promettant, pour la calmer, que Moïse réglerait le problème et qu'en plus il repeindrait le reste de l'écurie pour compenser. Et pas de tourbillons

de couleurs ni de chapelle Sixtine, cette fois. Juste le rouge uni typique de toutes les granges de l'Ouest et de longues heures sur une échelle. Je lui tenais compagnie, forcément. En dépit de

ses efforts répétés pour m'en dissuader. Comme d'habitude.

On était en octobre et, bien que le fond de l'air soit frais et la lumière du soleil plus oblique, on avait droit depuis quelque temps à une série de belles journées. Il faisait étonnamment chaud pour la saison. Assez, en tout cas, pour que la perspective d'une séance de

peinture en plein air, après les cours, ne soit pas complètement dépourvue de charme. Surtout

si ça voulait dire que j'allais voir Moïse – qu'il veuille me voir ou pas. On entretenait une relation carrément spéciale, tous les deux. D'abord, il me jetait, pour m'embrasser deux minutes après comme si sa vie en dépendait.

J'étais… déstabilisée, et le mot était faible. Complètement paumée, plutôt, oui. C'est peu

de le dire. Quand je me suis pointée avec mon vieux Wrangler et mon débardeur, qui avait bien

dû subir trois millions de lavages, pour lui proposer mon aide, il m'a reluquée de haut en bas et

a commencé à m'assommer avec une liste des trucs à faire et à ne pas faire. Ça m'a paru quand

même un peu extrême. Il s'agissait seulement de peindre une écurie, je veux dire. Après avoir

patiemment écouté cette liste exhaustive d'instructions et de paramètres, j'ai pris mon pinceau

en poussant un soupir sonore… pour me le faire arracher des mains quelques minutes plus tard – au terme d'un attentif examen critique – et voir le travail que je venais de faire refait juste sous mon nez.

Quand j’ai voulu protester, il m’a coupée net :

— Mon chantier, mes règles.

— Ah ! parce que Môssieur dicte sa loi, c’est ça ?

— Parfaitement. La loi de Moïse, a-t-il affirmé avec un sourire satisfait.

— Je croyais que la loi de Moïse, c’étaient les Dix Commandements.

— Je ne sais pas si j’en ai autant.

— Oui, eh bien, on est sur les terres de Georgie, ici, et, en Géorgie, on a notre propre législation. Alors, quand tu es en Géorgie…

— Quand je suis en Georgie ? a-t-il répété, si bas que j’ai failli le rater.

En comprenant ce qu’il sous-entendait, j’ai piqué un fard. Mais, comme je n’étais pas du

genre à reculer, je lui ai balancé un « Ha, ha ! Dans tes rêves ! » railleur, avant de me remettre à l’ouvrage. Mon pinceau n’a pas eu le temps de plonger dans le pot de peinture qu’il me repoussait.

— Tu traînes juste avec moi parce que ça t’amuse de braver les interdits. Comme si je ne

savais pas que tes parents ont leurs règles, eux aussi, en ce qui nous concerne. Ça les rend dingues de te voir avec moi. Surtout ta mère. J’la fais flipper.

Eh bien, euh, c’était vrai. Et, il n’avait pas tort, ça ne faisait effectivement que pimenter la

chose. Mais quand il se perdait dans sa peinture, quand il peignait comme un fou, quand il créait tous ces trucs hallucinants qui sortaient de quelque part, derrière ces yeux ambre-vert, j’aurais voulu être encore plus près, plus proche. Et je voulais qu’il me peigne, moi aussi. Je voulais me planter devant lui pour qu’il me couvre de couleurs. Je voulais devenir une de ses

créations. Je voulais entrer dans son univers, appartenir à son monde. C’était plutôt ironique,

quand on y pensait. Pour la première fois de ma vie, moi, la rebelle, je ne demandais qu’à me

fondre dans la masse. Pour peu que se fondre dans la masse veuille dire être absorbée dans ses

pensées, dans son esprit, dans sa tête. C’était peut-être parce que j’avais dix-sept ans, peut-être parce que c’était mon premier amour, ou mes premiers émois. Peut-être que c’était juste la chaleur. Mais je me consumais de désir pour lui. Je n’avais jamais rien désiré aussi ardemment

de toute ma vie. Et je ne parvenais pas à imaginer que je puisse un jour désirer quoi que ce soit

comme ça. Plus jamais.

— Pourquoi j’te plais, Moïse ? lui ai-je asséné, les mains sur les hanches.

J’en avais marre de me faire balader, un coup je te jette, un coup je te prends, sans jamais savoir ce qu’il voulait vraiment.

— Qui a dit que tu me plaisais ? a-t-il répliqué.

Ça aurait dû me tuer. Mais quelque chose dans son regard m’incitait à garder espoir. Si sa bouche disait non, ses yeux disaient oui.

— C’est quoi ton problème ? T’as une loi contre ça ? « Tu n’aimeras point Georgie » ?

— Nan. C’est « Tu ne te laisseras point mettre la corde au cou ».

J’ai cru vomir.

— La corde au cou ? Genre pendu ? T’es malade, Moïse. On a p’t-être l’air de ploucs. Je dis p’t-être « si j’aurais » au lieu de « si j’avais ». Je dis p’t-être « j’ai qu’à » quand je devrais dire « je n’avais qu’à ». On vit p’t-être dans un p’tit bled avec des manières de bouseux. Mais que tu sois noir, ou de n’importe quelle couleur, tout l’monde s’en fout, ici. On n’est plus dans les années soixante et on n’est certainement pas dans le Sud profond.

— Pourtant on est sur les terres de Georgie, m’a-t-il répondu doucement, reprenant mon jeu de mots. Et t’es une jolie fille gorgée de vie, Georgie. Mais ça ne marche pas : je ne mords pas à l’hameçon.

J’ai levé les yeux au ciel. Mais il était mordant. Et, quoi qu’il en dise, il mordait à l’hameçon. C’était bien ça le problème. J’ai eu envie de lui planter mes dents dans l’épaule et de le mordre, moi aussi. Assez fort pour exprimer toute ma frustration, mais pas trop pour qu’il en redemande.

— Bon alors, quoi d’autre ? C’est quoi, tes autres commandements ?

— Peindre tu devras.

— D’accord. On dirait que, pour celui-là, c’est bon. Quoi d’autre ?

— Des blondes tu te garderas.

Il fallait toujours qu'il m'envoie des piques, qu'il me cherche.

— Ah ! pas juste de moi ? De toutes les blondes ? Pourquoi ?

— J'aime pas les blondes. Ma mère était blonde.

— Et ton père était noir ?

— A priori. Les blondes ne font pas des bébés noirs toutes seules, en général.

J'ai soupiré.

— Et tu trouves qu'on a des préjugés !

— Oh ! j'ai des préjugés, je ne dis pas le contraire. Mais j'ai des excuses. Je n'ai jamais rencontré une blonde qui me plaisait.

— Bon. Alors, je vais me teindre en rousse.

La bouche de Moïse s'est fendue sur un si large sourire que j'ai bien cru voir sa mâchoire

tomber. Je ne m'y attendais pas. Et il ne s'y attendait pas non plus, c'était clair, parce qu'il s'est plié en deux, pour rire comme je ne l'avais jamais vu rire avant. J'ai attrapé le pinceau qu'il m'avait confisqué et j'ai dessiné une grande ligne rouge le long de ma tresse. Il s'est étranglé de rire en secouant la tête et a tendu la main pour que je lui rende le pinceau.

— Ne fais pas ça, Georgie, a-t-il hoqueté.

Il se marrait tellement qu'il en pleurait.

Mais j'ai continué à peindre mes cheveux et il s'est jeté sur moi pour m'en empêcher. J'ai

pivoté d'un bloc, lui tournant le dos, le bras tendu, tenant le pinceau aussi loin de moi que possible. Malheureusement, Moïse était plus grand que moi et il avait les bras plus longs. Il m'a

enlacée pour m'arracher le pinceau des doigts. Du coup, j'avais de la peinture rouge sur la paume des deux mains. Je me suis retournée et je les lui ai essuyées sur la figure. On aurait dit

un Apache sur le sentier de la guerre. Il a crié et, sans hésiter, il s'est servi du pinceau pour me balafrer la joue. Je me suis alors penchée sur le pot de peinture pour y plonger les doigts et je

me suis tournée vers lui, un sourire goguenard aux lèvres.

— Ne fais pas ça, Georgie.

— Je ne fais qu'obéir à tes commandements, Moïse. C'était quoi, déjà ? Peindre tu devras ?

Mon sourire s'est fait sardonique. Mais Moïse m'a saisi le poignet. Ce qui ne m'a pas empêchée

d’agiter les doigts et d’éclabousser son tee-shirt.

— Tu ferais mieux de te sauver, Georgie.

Il riait toujours, mais il y avait une étincelle dans ses yeux qui m’a instantanément changé

les jambes en guimauve. J’ai levé la tête pour lui offrir mon plus beau sourire.

— Pourquoi je ferais ça, Moïse ? Puisque je veux que tu m’attrapes.

Son sourire s’est fait carnassier et son regard brûlant. C’est alors que, tenant toujours mon

poignet d’une main, il a attrapé ma tresse de l’autre pour m’attirer à lui.

Et, cette fois, il m’a laissée prendre les rênes.

Ses lèvres ont doucement glissé sur les miennes, attendant que je donne l’allure. J’ai aspiré

sa bouche et empoigné son tee-shirt en souhaitant de toutes mes forces qu’il n’y ait pas de lois,

pas de règles. Que je puisse faire tout ce que j’avais envie de faire. Que je puisse me coucher

dans le foin, dans l’ombre de l’écurie, et l’attirer contre moi. Que je puisse faire tout ce dont

mon corps avait envie. Que je puisse peindre son corps en rouge pour qu’il peigne le mien à

son tour jusqu’à qu’il n’y ait plus aucune différence : plus de noir ni de blanc, plus d’aujourd’hui ni de demain, plus de faute, plus de punition. Juste du rouge vif, aussi vif que

mon désir, aussi rouge que mon cœur cognant à cent à l’heure.

Mais il y a des lois. Il y a des règles. Les lois de la nature et les lois de la vie. Les lois de

l’amour et les lois de la mort. Et, si tu les enfreins, il y a un prix à payer. Et Moïse et moi, dans la lignée de tous ces amants tragiques venus avant nous et de tous ceux qui viendraient après nous,

on était soumis à ces lois, qu’on les respecte ou pas.

7.

MOÏSE

M ême l’odeur me prenait la tête. Au sens propre comme au figuré. Ça m’embrumait,

exacerbait les coups de boutoir sous mon crâne et ce poids qui m’écrasait la poitrine.

Balafres rouges et jaunes, tourbillons d’argent, traînées de noir. Mes bras volaient, s’agitant dans tous les sens, pulvérisant, escaladant, mélangeant. Il faisait trop sombre pour que je puisse

savoir si je représentais vraiment ce que j'avais dans la tête. Pas grave. Pas pour moi, en tout cas.

Mais, pour la fille, si. La fille voulait qu'on la voie. Alors j'allais la peindre. J'allais montrer son visage à tout le monde. Peut-être qu'elle finirait par me lâcher après ça.

Je la voyais plus ou moins régulièrement depuis la mi-juillet, depuis la nuit du rodéo, quand j'avais trouvé Georgie ligotée par terre et que je l'avais ramenée chez elle. C'est à partir

de ce moment-là que j'ai commencé à voir Molly. Elle écrivait son nom en grosses lettres rondes

et terminait son Y par une grande boucle. J'avais vu ces lettres-là sur un devoir de maths. Parce

qu'elle me montrait un devoir de maths, en plus ! Il y avait un beau A en haut de la copie. Elle

en était fière, j'imagine. Enfin, elle en avait été fière. Un jour. Avant.

Molly ressemblait un peu à Georgie : les mêmes cheveux blonds, les mêmes yeux rieurs.

Mais elle me montrait des trucs et des endroits qui ne me disaient rien. Ce devoir de maths, pour commencer. Des routes bordées de tournesols sur lesquelles je n'avais jamais roulé, aussi ;

un ciel agité et des gouttes de pluie sur une fenêtre encadrée de rideaux à rayures jaunes ; des

mains de femme et une tarte aux pommes avec des croisillons de pâte parfaitement symétriques

et bien dorés sur le dessus.

Une lumière a soudain éclairé ma peinture par-derrière : deux projos jumeaux illuminant

le tunnel. J'ai jeté la bombe que j'avais à la main et j'ai dévalé le béton du plan incliné. Je me

suis mis à courir comme un dératé, les bombes de peinture dans la bande de toile ceinturée autour de mes hanches claquant contre mes cuisses et s'entrechoquant dans un boucan d'enfer.

Mais les lumières m'ont suivi, m'emprisonnant dans leurs faisceaux. J'ai trébuché et je me

suis étalé de tout mon long. Merde ! Les bombes métalliques me sont entrées dans le bide et

dans les hanches, et les gravillons se sont incrustés dans la paume de mes mains. La bagnole a

fait une embardée avant de piler. Les phares sont passés au-dessus de ma tête, me libérant momentanément de leur lumière aveuglante. Déjà j'étais debout. Mais il y avait un truc qui déconnait avec ma jambe droite et je suis retombé en hurlant, mon coup de speed brusquement

court-circuité par la douleur.

— Moïse ?

Ce n'étaient pas les flics. Et ce n'était pas l'assassin de la fille. Parce que j'étais quasi sûr qu'on l'avait trucidée. Il y avait une certaine solennité, une certaine fraîcheur dans ses couleurs, ses… émotions (GG disait que les émotions étaient les couleurs de l'âme). Je ne voyais ça qu'en cas de mort violente et soudaine. De mort récente.

— Moïse ?

Je me suis retourné en projetant le bras en avant pour bloquer la lumière de la torche braquée sur moi. Et j'ai trouvé l'origine de l'appel à l'autre bout.

— Georgie ?

Mais qu'est-ce qu'elle foutait dehors à une heure du mat' ? Il y avait cours, demain ! Mon monologue intérieur ressemblait furieusement à celui d'un parent d'élève. J'ai arrêté net. Ça ne me regardait pas ce qu'elle faisait. Et réciproquement. Elle avait dû lire dans mes pensées parce qu'elle a dit au même moment :

— Mais qu'est-ce que tu fabriques ?

Elle aussi, elle ressemblait à un parent d'élève. Je n'ai pas répondu. Comme d'hab'.

Je me suis relevé tant bien que mal, en faisant la grimace. Il y avait de quoi, vu ce qui sortait de ma jambe. Du verre. J'avais un long tesson planté dans le genou, là où je m'étais cogné en tombant sur le béton tout à l'heure.

— Pourquoi tu fais ça ?

Il y avait de la tristesse dans sa voix. Ce n'était pas un reproche. Ni une mise en garde. Elle n'était ni hystérique ni flippée. Juste triste. Comme si elle se désolait de ne pas me comprendre alors qu'elle aurait tant voulu.

— Pourquoi faut toujours que tu tagues sur tous les murs ?

— C'est un endroit public. Tout l'monde s'en tape.

C'était nul comme réponse. Mais je ne pouvais pas lui expliquer. Je ne pouvais expliquer ça à personne. Alors je faisais sans.

— Charlotte Butters ne s’en tape pas. Et Mlle Murray ne s’en tape carrément pas.

— Alors, tu te balades la nuit, comme ça, rien que pour protéger la population locale d’une épidémie de graffitis ?

Il n’y avait que des champs autour de l’autopont, des hectares de long blé doré – enfin, de

ce qu’on cultivait dans l’Utah. Une petite poignée de commerces se serrait frileusement autour

de la bretelle de sortie, mais c’était un îlot perdu au milieu d’un océan d’or.

— Nan. Je t’ai vu partir. Je t’ai regardé filer vers Nephi.

Je l’ai dévisagée sans broncher.

— Tes phares ont tapé dans ma fenêtre quand t’es parti. J’étais encore debout.

Pas très convaincant, comme argument. Ça faisait au moins une heure que je graffais.

— J’ai tourné jusqu’à c’que j’te trouve. J’ai aperçu ta Jeep sur le bord de la route.

Son honnêteté me sidérait. Elle était sans artifices. Et quand elle essayait de cacher ce qu’elle ressentait, je lisais en elle à livre ouvert. Elle était transparente : du verre. Pure, limpide et claire comme de l’eau de roche. Et, comme le verre, son honnêteté me coupait.

J’ai arraché le long tesson planté dans mon genou en jurant pour faire diversion. Ça a marché. Georgie a immédiatement orienté la lumière de sa torche vers ma blessure. Elle a juré

presque aussi fort que moi en voyant l’état de mon pantalon. Il était noir de sang.

— Y a pas mort d’homme.

J’ai haussé les épaules. Mais ça faisait un mal de chien.

— Viens là. J’ai un kit de premiers secours dans la bagnole.

Elle m’a fait signe de la suivre avec sa torche, décrivant un cercle de lumière en se retournant. De toute évidence, elle s’attendait à ce que je la suive. Alors je l’ai suivie.

Elle a ouvert la portière comme si elle voulait l’arracher de ses gonds, a sorti une petite mallette en plastique orange de sous le siège passager qu’elle a tapoté d’un geste impatient.

— Tu peux monter ?

— C’est juste une égratignure : tu vas pas avoir à m’amputer ni rien.

— Ça pisse le sang, en tout cas.

J’ai soulevé la jambe de mon pantalon et Georgie s’est tout de suite investie dans son rôle

d’infirmière. Pendant que je suivais des yeux les mouvements de sa tête blonde, je me demandais, pour la millionième fois, ce qui pouvait bien la pousser à toujours traîner avec moi.

Quel intérêt ? Cette fille aimait les défis, c’était clair. Il fallait la voir sauter des clôtures et filer comme le vent à travers champs sur cet étalon noir : elle volait. Il fallait voir comment elle l’avait embobiné, tant et si bien envoûté que, maintenant, il venait en courant dès qu’elle l’appelait.

Mais je n’étais pas un animal, moi, et je n’avais aucune envie d’être sa prochaine conquête. Or,

c’était bel et bien ce que j’étais pour elle, je l’aurais parié.

Rien que d’y penser, ça m’a énervé. Du coup, à peine elle avait terminé que j’ai baissé ma

jambe de pantalon et sauté de la cabine de son pick-up, filant droit sur ma Jeep sans décrocher

un mot. Elle m’a aussitôt emboîté le pas, trottinant derrière moi.

— Rentre chez toi, Georgie. Tu es en train d’enfreindre une autre de mes lois : « Tu ne me

suivras point. »

— C’est *ta* loi, Moïse. Je n’ai jamais dit que je m’y soumettrais.

Je l’ai entendue trébucher et, malgré moi, je me suis arrêté. Je n’aurais pas voulu qu’elle se

blesse. Il y avait des tessons de bouteille et des canettes de bière partout. Ce tunnel était un lieu de rendez-vous pour les lycéens du coin, le week-end. À en croire le nombre de canettes et de

bouteilles vides, il y en avait plus d’un qui venaient se biturer ici. Plus que dans n’importe quel bar des environs, je parie. J’ai fait demi-tour pour aller la chercher. Je lui ai pris la main et je l’ai raccompagnée à son pick-up.

— Rentre chez toi, Georgie, ai-je répété en m’efforçant de lui parler un peu moins

durement.

J’ai ouvert la portière de son vieux tas de ferraille – qu’elle appelait Margot parce que ça

rimait avec escargot et que c’était à peu près la vitesse à laquelle il roulait dans ses bons jours.

— Pourquoi t’as peint cette fille ? a-t-elle bougonné. Sous le pont. Pourquoi t’as fait ça ? Ça

veut dire quoi ?

Elle semblait triste, comme si elle se sentait trahie presque. Trahie par quoi ? Je n’en avais

pas la moindre idée.

— J’ai vu sa photo. Alors je l’ai peinte.

La réponse m’était venue facilement. Ce n’était pas tout à fait faux, d’ailleurs. Je n’avais pas vu sa photo, pas comme je le lui avais laissé entendre. Pas sur une affiche, bien qu’il y en ait une sur le panneau à l’entrée de la poste. Non, je l’avais vue dans ma tête.

— Elle te plaît ?

— Elle est jolie, ai-je répondu avec un haussement d’épaules fataliste. C’est triste. Mais j’aime dessiner.

Vrai. Elle était jolie. C’était triste. J’aimais effectivement dessiner.

— Tu l’as connue ?

— Non. Je sais juste qu’elle est morte.

Georgie a écarquillé des yeux horrifiés. Même dans la faible clarté lunaire, j’ai bien vu à

quel point je l’avais fait flipper. Je crois que je voulais la faire flipper, en fait. Je voulais lui foutre la trouille.

— Comment tu l’sais ?

— Parce que les ados en photo sur les avis de recherche le sont, en général. Elle est d’ici,

non ?

— Pas vraiment. Elle est de Sanpete. Mais c’est un p’tit bled comme le nôtre. C’est trop bizarre qu’elle ait juste disparu de la circulation comme ça. C’est la deuxième qu’a disparu, l’année dernière. C’est juste… bizarre. Flippant, tu vois ?

J’ai hoché la tête en silence. La fille s’appelait Molly. Et elle était bel et bien morte. Elle

n’arrêtait pas de me montrer des trucs. Pas sur sa mort, non. Sur sa vie. Mais j’espérais qu’elle

allait me foutre la paix, maintenant. Ça avait assez duré. J’ignorais totalement pourquoi elle m’était apparue. Il y avait toujours un rapport quelconque, d’habitude. Mais je n’avais jamais

rencontré Molly, moi. Enfin, elle allait disparaître, après. Normalement. Si tu les peins, ils se cassent. C’était ma façon de leur dire « OK, je vous vois », quoi. Il n’en fallait pas plus, en général.

— Donc, tu viens ici, au beau milieu de la nuit, pour la peindre… C’est pas trop bizarre

non plus, ça, tiens, a poursuivi Georgie, en soutenant bravement mon regard.

J’ai acquiescé.

— T’as peur, Georgie ?

Elle m’a juste dévisagé comme si elle voulait lire dans mes pensées. Ma petite chuchoteuse.

Elle essayait de chuchoter à mon oreille comme avec ses chevaux. J’ai secoué la tête pour m’éclaircir les idées. Parce qu’elle n’était pas ma petite chuchoteuse. Elle n’était « ma » rien du tout.

— J’ai peur, oui. Peur pour toi, Moïse. Parce que tout l’monde va voir ça. Les flics vont voir ça. Et les gens vont commencer à s’dire que c’est toi qu’as fait des trucs à cette fille.

— C’est ce qu’ils se disent partout où je vais, Georgie. J’ai l’habitude.

— Pourquoi ? Tu peins toujours des morts ?

Je me suis pris la vérité en pleine face. Un coup de fouet qui cingle et qui brûle comme les secrets trahis.

J’ai eu un mouvement de recul, sonné qu’elle ait pu si facilement deviner. Et puis je me suis dirigé vers ma Jeep au pas de charge. Je n’avais qu’une envie : me barrer. Rouler, loin, loin, toujours plus loin. Si seulement je pouvais rouler sans jamais m’arrêter ! Je n’avais plus que sept mois à tirer jusqu’à la fin des cours. Je bossais pour décrocher mon bac et je mettais de l’argent de côté. Plus que sept mois. Et, après, malgré toute l’affection que j’avais pour GG, même si ça me faisait mal à l’idée de ne jamais revoir Georgie, j’allais quitter ce charmant petit bled avec ses charmants habitants qui fourraient leur nez partout, s’occupaient de ce qui ne les regardait pas, soupçonnaient tout le monde et n’avaient rien de mieux à foutre que de débiner le voisin.

Et j’allais tracer la route, semant mes graffs en chemin. Je ne savais pas trop de quoi j’allais vivre, mais j’allais m’en sortir. Et je serais libre. Libre comme l’air.

Cette fois encore, Georgie m’a suivi. Une manie.

— T’as peint mon grand-père sur le mur de l’écurie. Et ça fait douze ans qu’il est mort.

J’avais cinq ans. T’as peint la foudre qu’est tombée sur l’écurie de Charlotte Butters. Son mari a été tué dans l’incendie. T’as peint un certain Ray sur le tableau de Mlle Murray et j’ai découvert

que le fiancé de Mlle Murray s’appelait Ray et qu’il était mort dans de drôles de circonstances

quinze jours avant leur mariage. T'as peint les murs de l'usine désaffectée. Je les ai vus. J'ai pas reconnu les visages, mais ils sont tous morts aussi, hein ?

Impossible de lui répondre sans tout lui déballer. J'aurais bien voulu, mais j'avais déjà donné. Alors j'ai continué à marcher.

— Moïse ! Attends ! S'te plaît, s'te plaît, s'te plaît, arrête de m'fuir tout l'temps comme ça !

m'a-t-elle crié à bout de nerfs et si près des larmes que je les entendais dans sa voix.

Mon cœur s'est serré et j'ai craqué. J'ai fait la seule chose qui allait lui faire oublier ses foutues questions, lui faire oublier tous ses doutes sur moi. Qui allait nous faire tout oublier.

Je l'ai laissée approcher. Et, quand elle m'a rattrapé, je me suis tourné vers elle et je l'ai

enlacée, si fort que nos deux cœurs se sont mis à battre à l'unisson, n'en faisant plus qu'un. Le

mien cognait contre ses seins et le sien lui rendait coup pour coup contre ma poitrine, le mettant au défi comme elle le faisait toujours avec moi. Je l'ai embrassée encore et encore, jusqu'à ce que la couleur de sa bouche me submerge, noyant les images dans ma tête. Jusqu'à ce

qu'il ne reste plus que Georgie, que ses baisers roses au clair de lune, que cette fièvre. J'ai touché son corps, réchauffé mes mains au contact de sa peau jusqu'à ce que ses questions s'envolent simplement dans le vent. Et la fille que j'avais bombée sur les murs de béton sous le

pont a gardé son visage levé vers le ciel et nous a foutu la paix.

GEORGIE

J'ai séché mes dernières heures de cours et j'ai emmené Margot faire un petit tour du côté

du pont pour pouvoir jeter un coup d'œil au graff de Moïse en plein jour, avant qu'on l'oblige

à repeindre par-dessus.

Il était à tomber, ce truc. La fille souriait à un invisible admirateur, lui offrant son visage

comme on s'offre au soleil, dans une auréole de cheveux blonds cascadant sur ses épaules. J'en

aurais presque été jalouse. Bon, d'accord, c'était plutôt mesquin et je n'étais pas très fière de

moi. Mais c'était comme ça que Moïse l'avait vue. Comment il avait pu la voir, déjà ? Ça, j'aurais

bien voulu le savoir, mais bon. Il était l'artiste et elle était sa muse. Et, même si ça n'avait pas duré longtemps, ça ne me plaisait pas. Je voulais être la seule, l'élue. Moi et personne d'autre.

Je voulais que ce soit mon visage qu'il ait dans la tête.

Je suis restée assise à regarder la fille souriante, ramenée à la vie sur le béton froid, sous un pont routier, grâce à quelques bombes de peinture et au génie d'un nouveau Michel-Ange. Ou d'un Van Gogh peut-être. C'était pas Van Gogh le fêlé ? La fille que Moïse avait peinte était si pleine de vie. Je n'arrivais pas à croire qu'elle puisse être morte. Rien que d'y penser, j'avais des crampes d'estomac et les jambes en coton. Pas parce qu'elle était morte – c'était horrible –, mais parce que Moïse l'affirmait. Comme s'il était bien placé pour le savoir. Personne n'aurait pu penser, en la regardant sur ce mur, que Moïse cherchait à provoquer un proche, à insulter son deuil, ni que son art était agressif ou violent. Mais c'était bizarre. Et personne ne savait comment le prendre. Moïse ne niait jamais que c'était lui. Il ne se défendait jamais non plus.

Et cette nuit… Cette nuit, j'étais flippée, stressée, énervée et paumée. Il s'était montré si distant. Inaccessible. Ça m'avait rendue dingue ! Alors, quand il s'était brusquement retourné et m'avait embrassée, me serrant si fort que, d'un coup, il avait anéanti toute distance entre nous… quelque chose en moi avait cédé. Et, lorsqu'il avait jeté son manteau par terre et qu'on s'était retrouvés enlacés dessus, mains et bouches scellées, nous débattant pour repousser et virer ces maudites fringues qui nous séparaient encore, je n'avais pas protesté et il ne s'était pas interrompu.

J'ai grandi dans une ferme avec des chevaux. J'avais donc une idée très claire et très explicite de la mécanique de la chose. Mais rien ne m'avait préparée à la puissance de telles émotions, à ce désir brûlant, à l'intensité de ces sensations, à cette force, à cette divine agonie. On occupait soudain une place si primordiale et si ancrée dans le présent que nos battements de cœur, tel un métronome assourdissant, marquaient chaque fraction de seconde dans la trame du temps, gravant à jamais ce moment.

J'étais si éblouie que je ne pouvais ni détourner les yeux ni les fermer.

— Moïse, Moïse, Moïse…

Mon cœur hurlait son nom et ma bouche s'en faisait l'écho.

Il ouvrait des yeux aussi immenses que devaient l'être les miens. Sa respiration était aussi saccadée. Et, quand ses lèvres n'étaient pas soudées aux miennes, elles restaient entrouvertes sur son souffle haletant, tandis que, mains nouées et regards aimantés, on se cramponnait l'un à l'autre, nos corps dansant en cadence sur un rythme aussi vieux que la terre sur laquelle on était couchés.

Je me connaissais trop pour ne pas savoir que, dans pas longtemps, je n'allais pas être très

fière de mon total manque de pudeur. Que je n'allais pas aimer ce truc en béton jonché d'ordures à dix pas de là, ni ces mauvaises herbes dans mon dos. Que, pendant un moment, je

n'allais plus pouvoir regarder mon père dans les yeux. Mais je savais aussi que le truc avait été

absolument inévitable. Que j'avais foncé droit dedans à la seconde même où j'avais posé les yeux sur Moïse. Mes parents étaient croyants, pieux même. Je pensais l'être aussi. J'avais grandi

avec la messe hebdomadaire obligatoire. J'étais allée au catéchisme et on m'avait dûment mise

en garde contre le péché de chair. Mais personne ne m'avait prévenue que ça ferait cet effet-là.

Personne ne m'avait dit que tenter de résister c'était comme vouloir respirer avec une paille.

Débile. Impossible. Irréaliste.

Alors j'avais jeté la paille et rempli mes poumons d'oxygène, rempli mes poumons de

Moïse, l'aspirant en moi, incapable de ralentir, de me concentrer sur quoi que ce soit d'autre

que la prochaine respiration.

OK, j'aurais peut-être pu éviter un garçon qui se trimballait une sale réputation. J'aurais

peut-être dû. Mais, cette nuit, j'en aurais été rigoureusement incapable. Et, maintenant, à la lumière du jour, assise là, par un après-midi d'octobre, avec le visage d'une autre fille qui me

regardait fixement, une fille peinte par mon amant, par le garçon auquel j'appartenais

désormais corps et âme, j'ai regretté de ne pas l'avoir fait.

8.

MOÏSE

Les flics m'ont interrogé. Ce n'était la première fois que je subissais un interrogatoire à

cause d'un de mes graffs. Je ne leur ai rien lâché. Je n'avais rien à leur dire et ils n'avaient

rien contre moi, de toute façon. Et pour cause : je ne savais rien. Mais je savais qu'elle était morte. Les vivants ne venaient pas me rendre visite au beau milieu de la nuit pour envahir mes

pensées. Je leur ai juste raconté que j'avais entendu parler de la disparition de Molly et que je

voulais faire quelque chose pour elle. C'était vrai. En un sens. La vérité n'aurait pas été du goût de tout le monde. Les gens se disaient croyants, mais ils ne voulaient pas que leur foi soit mise à

l'épreuve. La religion, avec tous ses cadres, ses règles, c'était rassurant. Ça sécurisait les gens.

Mais la foi n'avait rien de sécurisant. Ce n'était pas évident d'avoir la foi. C'était difficile, inconfortable. Ça forçait les gens à prendre des risques. C'était ce que disait GG, en tout cas. Et je croyais GG.

Ma grand-mère a déboulé au poste dans une envolée de boucles grises avec, sur le visage,

une expression qui annonçait l'orage. Rien qu'à la regarder, on savait que ça allait barder. Pas

pour moi, heureusement, mais pour le flic qui ne l'avait pas appelée alors qu'on m'interrogeait.

J'avais dix-huit ans : ils n'avaient pas à l'appeler. Mais, quand l'orage a éclaté, ils ont capitulé vite fait. Dans l'heure, j'étais relâché. Après avoir promis de repeindre le mur du tunnel. Avec

un peu de chance, Molly ne me tomberait pas dessus quand je m'y collerais.

C'est seulement quand on est arrivés à la maison que GG a vidé son sac.

— Pourquoi tu continues, Moïse ? Toutes ces peintures sur les murs et les écuries des gens,

ces dessins sur les tableaux blancs ? Tu as fait pleurer Mlle Murray. Tu t'es fait renvoyer. Et maintenant la police ? Arrête, bon sang ! Ou, pour l'amour du ciel, demande la permission avant !

— Tu sais pourquoi, GG.

C'était le vilain petit secret de la famille. Mes hallucinations. Mes visions. Et, avec les cachetons dont on m'avait bourré quasiment toute ma vie, c'était cent fois pire. Ces médocs étaient indiqués pour des pathologies totalement différentes. Quand un traitement ne marchait

pas, on m'en filait un autre. Je ne sortais de chez un toubib que pour entrer dans le cabinet d'à

côté – et à la charge de l'État (pupille de la Nation : ennemi de l'État). Rien n'y faisait. C'était seulement en allant vivre chez GG que j'avais enfin été délivré de cette véritable camisole chimique. Personne ne s'était jamais demandé si c'étaient bien des hallucinations. Personne n'avait jamais envisagé que ce puisse être réellement ce que je décrivais.

— Je ne peux pas demander la permission, GG. Parce que je serais obligé de donner des

explications. Et les gens pourraient me dire non. Et alors ? Qu'est-ce que je deviendrais, hein ?

(Assez imparable comme argument, non ?) Le pardon est souvent plus facile à obtenir que la

permission.

— Oui. Quand on a cinq ans ! Pas quand on a dix-huit ans et un casier judiciaire. Tu vas

finir en prison, Moïse !

Ma grand-mère se faisait des cheveux blancs à cause de moi et ça me tuait.

J'ai haussé les épaules. Ce genre de menace me laissait froid. Ce n'était pas la première fois que j'y avais droit, loin de là. Mais je ne pensais pas que ce serait vraiment pire que la vie que je menais déjà. Ce n'étaient pas les murs qui manquaient en prison, d'après ce qu'on m'avait dit. Sauf que GG ne serait plus là. Ni Georgie. Je ne pourrais plus jamais voir Georgie.

Elle me traitait de fêlé, de toute façon. Alors je ne voyais vraiment pas pourquoi je me prendrais

la tête pour elle.

N'empêche…

— Ce serait un tel gâchis, Moïse ! Un énorme gâchis. Tes peintures sont magnifiques.

Extraordinaires. Tu pourrais te faire une bonne vie avec ce que tu as dans les mains. Une belle

vie. Peins des tableaux, nom d'un chien ! Contente-toi de peindre tranquillement dans ton coin. Ce serait fantastique ! Pourquoi faut-il donc toujours que tu ailles t'amuser à peindre sur

des écuries, des ponts, des murs et les portes des gens ? s'est-elle exclamée en levant les bras au ciel.

Si seulement j'avais pu lui expliquer.

— Je ne peux pas. Je ne peux pas m'arrêter. C'est le seul moyen de rendre le truc

supportable.

— De rendre quel truc supportable ?

— La folie. Juste… la folie dans ma tête.

— Moïse était un prophète…

Voilà qu'elle remettait ça.

— Je ne suis pas prophète ! Et tu m'as déjà raconté cette histoire cent fois.

— Mais je crois que tu ne la comprends pas, Moïse.

Je l'ai dévisagée. Sa figure ronde. Son adorable sourire. Son regard franc. Elle était la seule

personne à ne pas m'avoir fait sentir que j'étais un fardeau. Ou un taré. Alors, si elle avait envie de me raconter l'histoire du petit Moïse encore une fois, j'allais écouter l'histoire du petit Moïse encore une fois.

— Moïse était un prophète, a-t-elle repris. Mais il ne l'a pas toujours été. Il a d'abord été

un bébé, un bébé abandonné dans un panier…

J'ai soupiré. Je n'en pouvais plus de m'entendre dire comment j'avais hérité de mon foutu

prénom. Elle était complètement mytho, cette histoire. Pas jolie, pas romantique. Mytho. Ce n'était pas celle de la Bible. Ni même celle d'Hollywood. Mais c'était GG qui la racontait. Alors

je me suis tu et je l'ai laissée faire son show.

— Les Hébreux étaient esclaves et Pharaon avait peur que leur population ne devienne

trop importante, qu'ils se révoltent et qu'ils se retournent contre lui. Il fit donc assassiner tous les nouveau-nés mâles de ce peuple. Mais la mère de Moïse ne pouvait pas laisser tuer son fils.

Pour le sauver, elle devait s'en séparer. Alors, en désespoir de cause, elle le coucha dans un panier et elle le laissa partir au fil de l'eau. Elle l'a laissé partir, a répété GG avec insistance.

J'ai attendu la suite. Ce n'était pas le passage où elle s'arrêtait d'habitude.

— Exactement comme toi, mon chéri.

— Quoi ? Tu veux dire que je suis un cas désespéré ? Mais oui, GG, j'le sais.

— Non, non. Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire ! Ta mère en était un, cas désespéré, elle, pour sûr. Elle a fichu sa vie en l'air. Elle a tellement plongé dans la drogue, elle s'est rendue si malade avec ça qu'elle n'était plus en état de s'occuper de toi. Alors, elle t'a laissé partir.

— Elle m'a abandonné dans un Lavomatic.

— Elle t'a sauvé de ta propre mère.

J'ai soupiré de plus belle. GG avait aimé ma mère : elle pouvait tout lui pardonner, lui trouver des excuses. Je n'aimais pas ma mère : je n'excusais et ne pardonnais rien.

— Ne fiche pas ta vie en l'air, Moïse. Il faut que tu trouves le moyen de t'en sortir tout seul,

maintenant. Personne ne peut le faire à ta place.

— Mais ça n'dépend pas d'moi, GG ! Tu me parles comme si ça ne dépendait que de moi.

Alors même que je disais ça, j'ai senti la chaleur me monter dans la nuque et le bout de

mes doigts geler comme si je les pressais contre un verre rempli de glaçons. Je ne connaissais

que trop cette sensation et je savais ce qui allait suivre. Que ça me plaise ou non.

— Ils ne veulent pas me laisser tranquille, GG. Et ça va me rendre dingue. Ça me *rend* dingue. Je ne sais pas comment je vais pouvoir continuer comme ça. C'est à se flinguer !

GG s'est levée pour me blottir contre elle, entourant ma tête de ses bras comme si elle pouvait s'interposer entre moi et tout ce qui était déjà en moi. Je suis resté sans bouger, le visage enfoui là, les yeux clos, essayant de penser à Georgie, à cette nuit, à son regard qui ne m'avait

pas quitté, à mon cœur qui avait failli exploser quand je l'avais sentie s'abandonner. Mais même

ça, ça ne marchait pas. Molly était de retour. Et elle avait des trucs à me montrer.

— Moïse a fendu les flots de la mer Rouge. Tu la connais, cette histoire-là aussi, n'est-ce

pas ? (GG parlait vite, d'un ton pressant, comme si elle avait compris que je luttais contre quelque chose qu'elle ne pouvait pas voir.) Tu sais comment il a ouvert la mer pour que son

peuple puisse traverser ?

Assailli de flashes, j'ai grogné un vague assentiment. Les images défilaient à toute blinde,

comme si la fille qui s'incrustait dans ma tête avait ouvert un livre d'un millier de pages et le

feuilletait en accéléré. J'ai laissé échapper une plainte et GG a resserré son étreinte.

— Moïse ! Il faut que tu refermes le passage. Exactement comme le Moïse de la Bible.

Moïse a ouvert un passage, comme tu peux le faire aussi. Tu ouvres la mer et les gens traversent.

Mais tu ne peux pas laisser tout le monde traverser tout le temps. Il faut que tu refermes le passage. Tu peux faire retomber les murs d'eau pour que les flots emportent toutes ces images

au large !

— Comment ? ai-je gémi, déjà vaincu d'avance.

— De quelle couleur est la mer ? m'a-t-elle demandé avec cette même exhortation dans la

voix.

Elle refusait de baisser les bras.

J'ai essayé d'imaginer à quoi pouvaient bien ressembler deux gigantesques murs d'eau

retenus par une main invisible. Aussitôt, l'infernal défilé d'images que Molly me fourrait dans

le crâne a ralenti.

— Blanche, ai-je répondu les dents serrées. La mer est blanche quand elle est déchaînée.

J’étais soudain si en colère que le sang me battait les tempes. Mes mains tremblaient. J’en avais tellement marre de ne jamais pouvoir avoir la paix, même pas cinq minutes !

— Et puis ? La mer n’est pas toujours déchaînée, a insisté GG. Quelle couleur ?

— La mer est blanche quand elle est déchaînée. Elle est rouge au coucher du soleil. Elle est bleue quand elle est calme. Elle est noire quand il fait nuit, et transparente quand la vague retombe.

Je déblatérais. Mais ça faisait du bien. Je me défendais et mes idées s’éclaircissaient. Exactement comme l’eau quand la vague retombait.

— Alors laisse-la retomber. Laisse-la déferler. Laisse-la te lessiver la tête, couler de tes yeux. L’eau est claire quand elle emporte la douleur, quand elle purifie. L’eau n’a pas de couleur. Laisse-la emporter les couleurs au loin.

Je pouvais presque le sentir, les murs d’eau qui se fracassaient et moi, pris dans la spirale, emporté par les rouleaux comme ça m’était arrivé quand j’étais allé à la mer, gamin. J’avais douze ans et je m’étais fait prendre par les déferlantes. Mais il n’y avait pas d’images dans les vagues. Pas de gens. Il n’y avait que l’eau, le manque d’air et la force pure de la nature. J’avais kiffé.

— Quel bruit ça fait, Moïse, quand la mer se referme ?

Les chutes du Niagara. Ça faisait un bruit de chutes. J’avais entendu le bruit de l’eau, à Hawaï, quand elle cascadait autour de Mlle Murray et de l’homme qu’elle aimait : Ray. Ray m’avait montré l’intérieur des chutes. Ça faisait un tel boucan qu’on n’entendait plus que l’eau qui tombait. Elle avait grondé dans ma tête à ce moment-là. Et elle grondait maintenant.

— On dirait un lion qui rugit. Une tempête.

— Alors laisse ce bruit se refermer sur toi.

GG me parlait à l’oreille. Pourtant, je l’entendais à peine, comme si on se trouvait, nous aussi, sous des chutes. Comme si l’eau se précipitait avec un tel fracas qu’il engloutissait tout le reste.

Je me suis laissé envelopper par ce fracas pour mieux m’y perdre. M’y perdre dans le bon

sens. Pour me libérer de moi-même, de ma tête. Pour me libérer de ces maudites images.

J'ai vu ces gigantesques murailles de flotte retenues par la main d'un dieu omnipotent, un

dieu qui avait accédé à la demande d'un Moïse bien longtemps avant que je ne vienne au

monde. Alors j'ai prié pour qu'il recommence. J'ai prié pour qu'il referme le passage. Et Molly

a disparu.

GEORGIE

Après avoir été embarqué par les flics en plein cours à cause des « graffitis » qu'il avait

« tagués » sous l'autopont, Moïse a complètement laissé tomber le lycée. Je suis restée sans le

voir pendant près de quatre semaines. Oui, oui, pratiquement un mois entier. J'ai gardé mes distances. Et il n'est jamais venu me chercher. Je me demande encore comment j'ai pu croire

qu'il viendrait. Mais il y avait des règles pour ça aussi, non ? Quand on avait fait l'amour ensemble, on ne restait pas sans s'appeler, sans se voir. On ne prenait pas la virginité de quelqu'un de la manière la plus hallucinante, la plus bouleversante qui soit, pour ensuite continuer sa petite vie tranquille comme si de rien n'était. Apparemment, lui si.

Je savais pourtant qu'il avait ressenti la même chose que moi, cette nuit-là. Je le savais. Je

n'avais pas pu être la seule. Et ces émotions me minaient. Ce désir, ce besoin viscéral de recommencer, de le laisser m'envelopper et me faire faire toutes ces choses que je m'étais bien

promis de ne jamais refaire me taraudaient. Je n'en pouvais plus. C'était un vrai calvaire, et le

mercredi juste avant Thanksgiving, j'ai craqué. J'ai roulé jusqu'à l'usine désaffectée. Sa Jeep était garée près de l'ancienne issue de secours. Il devait avoir fini les travaux de démolition pour lesquels on l'avait embauché. Il était là pourtant. J'ai griffonné un petit mot au dos d'un

bon de contrôle technique que j'ai trouvé dans la boîte à gants de Margot :

Moïse,

Retrouve-moi dans l'écurie quand tu auras fini.

Georgie.

Je n'avais pas envie de signer, mais je n'étais même pas sûre qu'il saurait que c'était moi si

je ne mettais pas mon nom dessus. J'ai ensuite glissé le message sous ses essuie-glaces, le côté écrit collé au pare-brise pour qu'il ne puisse pas le rater. Même s'il ne le voyait pas en sortant, il pourrait quasiment le lire à travers la vitre, une fois calé derrière le volant.

Et puis je suis rentrée. J'ai fait ce qu'il fallait pour sentir la rose, avoir l'haleine fraîche, des sous-vêtements propres et je me suis efforcée de ne pas me dire à quel point j'étais pathétique,

combien je me décevais en me voyant mettre un peu de mascara, les yeux braqués sur mon reflet, en faisant tout pour ne pas me regarder.

J'ai attendu une heure dans l'écurie. À un moment, mon père est passé et j'ai failli me trahir en me tournant vers lui avec un immense sourire. Avant de me rendre compte que ce n'était pas Moïse. J'ai été immédiatement saisie d'horreur à l'idée que mon père s'aperçoive de

quelque chose et crucifiée de déception en constatant que Moïse n'était toujours pas venu.

L'orage menaçait et, comme depuis quelques jours le temps s'était refroidi, on rentrait souvent

les chevaux pour la nuit. Lucky et Sackett, avec Dolly, Reba et Merle – les chevaux dont mes parents se servaient exclusivement pour leurs séances d'équithérapie – étaient tous bien au chaud, chacun dans son box, dûment brossés et mieux pansés qu'ils ne l'avaient jamais été. Ils

m'ont servi de couverture et mon père y a cru. Et moi, je me suis dégoûtée, traînée que j'étais,

en le voyant retourner à la maison, sans l'ombre d'un soupçon dans sa tête grisonnante, en pensant que son garçon manqué de fille était bien à l'abri du petit délinquant d'à côté. Le pire,

c'était que je l'étais sans doute. Mais lui ne l'était pas de moi. Et pourtant, je n'avais pas encore assez honte pour renoncer.

Il n'est pas venu. J'ai attendu jusqu'à minuit. Puis j'ai fini par m'envelopper dans une des

couvertures que j'avais étalées sur la paille, imaginant qu'on allait s'asseoir dessus pendant qu'on discuterait. Et je me suis endormie, seule, dans l'écurie.

Je me suis réveillée avec le crépitement de la pluie sur la tôle ondulée du toit, rassurée par

la présence des chevaux et l'odeur réconfortante de la paille fraîche sous ma couverture. Il ne

faisait pas franchement froid. L'écurie était un de ces vieux bâtiments solides et bien isolés. En

plus, j'avais allumé le petit chauffage juste avant de sombrer dans le sommeil. La lampe, au-dessus de la porte, se limitait à une ampoule nue qui projetait un faible rai de lumière dorée

sur le sol. J'ai eu du mal à ouvrir les yeux. J'avais les paupières carrément lourdes. Je me suis

alors demandé si j'allais me traîner jusqu'à la maison pour m'écrouler sur mon lit ou rester bien

tranquille ici. J'avais déjà dormi dans l'écurie. Plein de fois. Mais, ces fois-là, j'avais apporté un oreiller et je ne portais pas un soutien-gorge en dentelle qui me sciait les côtes, ni

un jean un peu trop serré en guise de pantalon de pyjama.

C'est seulement quand je me suis redressée, en secouant la tête pour enlever les brins de

paille emprisonnés dans mes cheveux, que je l'ai vu. Moïse était assis dans un coin, sur le petit

tabouret dont se servait mon père pour ferrer les chevaux, aussi loin que possible des animaux.

Heureusement, aucun d'eux ne semblait particulièrement alarmé par sa présence. Moi je l'ai

été, sur le coup, par contre, et j'ai laissé échapper un petit cri étranglé.

Il ne s'est pas excusé. Il n'a pas ri. Il n'a même pas essayé d'entamer la conversation. Il s'est

contenté de m'observer d'un œil méfiant. Comme si je ne l'avais fait venir ici que pour me regarder dormir.

— Quelle heure il est ? ai-je murmuré d'une voix éraillée, le cœur lourd.

Je me trouvais carrément lourde à cause de lui.

— Deux heures.

— Tu viens seulement d'rentrer ?

— Non. Je suis rentré. J'ai pris une douche. Je me suis couché.

— T'es somnambule alors ? lui ai-je lancé d'un ton léger, pour compenser.

— Qu'est-ce que tu veux, Georgie ? Je croyais à moitié que tu m'avais jeté.

Ah ! voilà. Un petit éclair de colère. Bref, vif, à peine perceptible. Mais bel et bien là. Et

c'était jouissif. Ma mère disait que l'attention négative vaut toujours mieux que pas d'attention

du tout. Elle parlait surtout des enfants placés qui faisaient des conneries pour se faire

remarquer. Apparemment, ça marchait aussi pour les filles de dix-sept ans amoureuses de garçons qui ne les aimaient pas. Rien que d'y penser, ça m'a énervée.

— Est-ce que tu m'aimes, Moïse ?

— Non.

Sa réponse a claqué. Immédiate. Comme un défi. Il ne s'en est pas moins levé pour

s'avancer vers moi. Je l'ai regardé approcher en le dévorant des yeux, le cœur comme un énorme vide plein de manque à l'intérieur.

Je n'ai pas cherché à discuter. Je savais que c'était ce qu'il allait dire. Et j'avais déjà décidé

que je ne le croirais pas.

Il s'est accroupi à côté des bottes de foin que j'avais arrangées pour nous construire un nid

d'amour. Mais, comme il disait qu'il ne m'aimait pas, peut-être que mon lit improvisé devait porter un autre nom… Prise de frissons, épuisée tout à coup, je me suis rallongée en serrant la

couverture autour de mes épaules. Mais il m'a imitée, prenant appui sur les bras pour se tenir

au-dessus de moi, une main de chaque côté de ma tête, et m'a regardée le regarder. Ensuite il a

supprimé la distance qui nous séparait encore pour m'embrasser. Un baiser. Chaste. Sur la bouche. Deux. Et puis encore un autre. Moins chaste, plus pressant, plus exigeant.

J'ai pris une profonde inspiration et j'ai refermé mes mains sur sa nuque pour l'attirer à

moi. Je me suis imprégnée de son odeur, mélange de peinture, de savon et de ces petits bonbons à rayures rouges parfumés à la menthe que sa grand-mère mettait dans une coupe sur

la table de la cuisine. Et puis un autre truc aussi. Quelque chose pour lequel je n'avais pas de

nom. C'était cette part inconnue de lui que je désirais plus que tout. Je l'ai embrassé jusqu'à ce

que je puisse en avoir le goût dans la bouche. Et, quand ça ne m'a plus suffi, je l'ai cherché avec la paume de mes mains et la caresse de ma peau sur la sienne, tandis qu'il faisait glisser ses lèvres dans mon cou et chuchotait à mon oreille :

— Je ne sais pas ce que tu attends de moi, Georgie. Mais, si c'est ça, je suis partant.

GEORGIE

Quand le soleil a commencé à pointer le bout de son nez à la petite fenêtre de l'écurie,

Moïse a roulé sur le côté pour commencer à se rhabiller, les yeux rivés à la vitre que l'aube rosissait. On était en novembre et le soleil flemmardait. Il devait être plus de six heures. Il était temps de partir. Mes parents seraient bientôt debout. Ma mère s'activait sans doute déjà. Mine

de rien, c'était du boulot, Thanksgiving, et le repas n'allait pas se faire tout seul. On n'avait pas

beaucoup parlé, avec Moïse, durant ces quelques heures qu'on avait passées ensemble. Ça m'avait d'ailleurs étonnée qu'il reste aussi longtemps. Il était même allé jusqu'à dormir avec moi et m'avait réveillée avec des baisers et la chaude caresse de ses mains, achevant de me convaincre : après ça, je ne voyais pas comment je pourrais vivre sans lui. Pendant tout ce temps,

il n'avait pas ouvert la bouche. Mais son silence, là, je n'en pouvais plus. Je me demandais comment il faisait pour repousser les mots, pour les étouffer, pour ne pas les sentir cogner dans

sa tête et dans son cœur, suppliant qu'on les laisse sortir. Je me suis dit que j'étais bien capable d'en faire autant. Que je pouvais jouer les muettes, moi aussi. Jusqu'à ce qu'il quitte l'écurie, au moins. Mais, comme il atteignait la porte, les mots se sont échappés.

— Je crois que tu m'aimes, Moïse. Que tu m'aimes vraiment. Et je t'aime aussi, même s'il

vaudrait mieux pas, ai-je débité d'une traite.

— Et pourquoi il ne vaudrait mieux pas ? a-t-il aussitôt répliqué à voix basse, comme s'il ne

m'avait pas dit sans hésiter, quelques heures plus tôt, qu'il ne m'aimait pas.

Il avait le droit de me dire qu'il ne m'aimait pas, mais il n'appréciait pas vraiment de s'entendre dire qu'il n'était pas « aimable ».

— Parce que tu crois que tu n'm'aimes pas, voilà pourquoi.

— C'est une de mes lois, Georgie : « Tu n'aimeras point. »

— Cette loi n'existe pas en Géorgie.

Il a soupiré.

— Tu ne vas pas remettre ça.

— Qu'est-ce qu'il faut que je fasse pour que tu m'aimes, Moïse ? Qu'est-ce qui te ferait venir en Géorgie, hum ? (J'ai frétillé des sourcils comme si tout ça n'était qu'une vaste rigolade.) Je t'ai dit que je me teindrais en rousse. Je t'ai dit que je te donnais ma tête. Et je t'ai donné tout le reste.

J'ai soudain senti une boule dans ma gorge et les larmes me monter aux yeux comme si, à

ces mots, un barrage venait de céder. Je me suis précipitamment retournée pour me mettre à

plier la couverture – qui avait son odeur, maintenant. J'ai empilé, rangé, et puis j'ai enfilé mes

bottes, pendant que Moïse demeurait figé, à six pas de là. Il n'était pas parti, c'était déjà ça.

Quoique, au fond, j'aurais presque préféré.

— Ça ne va pas.

— Non. Ça n'va pas vraiment, j'crois.

— C'est bien pour ça que j'ai cette loi, a-t-il murmuré, presque gentiment. Quand on

n'aime pas, personne ne souffre. C'est plus facile de partir. Plus facile de perdre. Plus facile de se détacher.

— T'aurais peut-être dû avoir quelques lois d'plus, Moïse. (Je me suis tournée vers lui, tout

sourire, quoique pas très sûre de réussir à jouer le jeu. J'avais le nez qui me piquait et je devais avoir les yeux beaucoup trop brillants. Mais j'ai continué sur ma lancée avec un enthousiasme

forcé.) « Tu n'embrasseras point. » « Tu ne toucheras point. » « Tu ne baiseras point. »

Bon, je n'ai pas dit « baiser ». Mais j'ai appelé les choses par leur nom, même si ça m'écorchait la langue. Ce n'était pas ça pour moi. C'était de l'amour, pas du sexe. Ou peut-être

les deux. Mais il y avait les deux en tout cas.

— C'est toi qui es venue me chercher, Georgie. C'est toi qui m'as couru après. Tu m'as voulu, tu m'as eu. Et pas le contraire. (Il n'avait pas élevé la voix. Il ne semblait même pas énervé.) Je n'ai enfreint aucune de mes lois, Georgie. Tu as enfreint les tiennes. Et c'est pour ça que tu m'en veux.

Il avait raison. Il avait cent pour cent raison. Et j'avais tout faux.

— On s'voit tout à l'heure, OK ? lui ai-je lancé, sans oser le regarder. Vous venez pour le

repas de Thanksgiving, avec Kathleen, non ? On mange tôt pour n'faire que ça toute la journée.

J'étais fière de moi, de mon sang-froid. Et je me méprisais de ne pas l'envoyer balader.

— Ouais. À onze heures, c'est ça ?

Jamais banalités n'avaient mieux mérité leur nom. Pitoyable. J'ai hoché la tête. Mais il est

resté à me regarder. Il a commencé à murmurer mon prénom, puis il a soupiré. Il s'est retourné

et, sans ajouter un mot, il a quitté l'écurie.

— Le soleil qui se lève ; l'odeur de la paille ; Thanksgiving ; une douche bien chaude ; une

nouvelle journée qui commence.

J'ai chuchoté ma liste de tops en tâchant de retenir mes larmes, de ne pas penser à la suite,

de ne pas me demander comment j'allais bien pouvoir tenir le coup jusqu'à onze heures.

9.

MOÏSE

amie !

— M Elle n’a pas réagi.

— GG !

Je l’ai secouée. Doucement. Je lui ai donné des petites claques sur la joue. Sa tête a juste

roulé un peu sur le côté, mais ses yeux sont restés fermés. Elle s’était écroulée en vrac sur le carrelage de la cuisine, enveloppée dans sa robe de chambre matelassée. Il y avait un verre brisé

près d’elle. Trois gros éclats comme des récifs acérés dans une flaque d’eau rougie. Elle s’était

cogné la tête en tombant. Il n’y avait pas beaucoup de sang, pourtant. Comme si elle était morte

avant d’avoir heurté le sol. Pas assez, presque. Mourir, ça devrait se faire dans une mare de sang.

En rentrant, hier soir, j’étais allé droit à la salle de bains, avant d’aller me coucher direct.

Je m’étais allongé sur mon lit, bien décidé à ne rien lâcher. Georgie s’était fait oublier pendant

tout un mois, et maintenant elle voulait que je rapplique au premier coup de sifflet ? Elle pouvait toujours s’accrocher ! J’avais envie de la voir, pourtant. J’en crevais d’envie. J’ai fini par craquer. J’ai enfilé un jean, un tee-shirt et je suis sorti en douce de la maison. Je ne voulais pas réveiller GG.

Et si elle était restée comme ça toute la nuit ?

J’ai plaqué l’oreille contre sa poitrine et j’ai attendu, suppliant mentalement son cœur de

se remettre à battre. Mais il ne m’a pas écouté. Elle était si froide. Sans m’en rendre vraiment

compte, j’ai couru prendre une couverture pour l’emmitoufler, tournant autour de son corps

pour la border bien serré.

— GG !

J’ai fermé les yeux. Il fallait qu’elle me dise quoi faire. Je pouvais voir les morts. J’en voyais

tout le temps. Il fallait que je voie GG. Il fallait qu’elle me dise ce qui s’était passé. Il fallait qu’elle m’emmène avec elle.

J’ai pris mes pinceaux. J’ai disposé mes tubes de peinture. Je me suis assis à côté d’elle et

j’ai attendu qu’elle revienne. Quand elle reviendrait, je tapisserais ses murs de tous ses souvenirs. Je peindrais chaque jour de sa vie jusqu’à aujourd’hui. Jusqu’à ce jour maudit. Et elle

me dirait ce que j’étais censé faire maintenant, bordel ! J’ai ouvert mon esprit en grand. Grand

comme un canyon avec des bords à pic et des falaises vertigineuses. J’ai fendu les flots et je me

suis concentré, les murs d’eau si hauts de chaque côté que je n’en voyais même pas le sommet.

Vienne qui voulait. Tout le monde. N’importe qui. Pour peu qu’ils ramènent GG avec eux.

Mais je ne sentais pas sa présence. Je ne la voyais pas. J’ai bien vu ma mère. J’ai vu le grand-

père de Georgie. J’ai vu cette fille qui s’appelait Molly et ce type qui s’appelait Mel Butters, celui qui était mort dans son écurie. Il était avec ses chevaux et il était heureux. Mais son bonheur me narguait, maintenant, et, quand il m’a fait défiler ses clips de longues chevauchées

et ses couchers de soleil pourris, je l’ai jarté. Il s’est barré vite fait. J’ai bien senti la présence de Ray, le fiancé de Mlle Murray. Il se faisait du souci pour elle et son angoisse se propageait autour de lui en ondes grises. Il faut dire qu’elle n’allait pas très bien. Le tableau qu’on lui avait fait tous les deux ne lui avait pas franchement remonté le moral.

Je sentais toutes ces vies autour de moi, tous ces souvenirs. Mais je les ai tous repoussés. Je

devais trouver GG. Et il y en avait d’autres encore. Des gens que j’avais déjà vus, des images d’un passé qui n’était pas le mien. Des apparitions que j’avais eues au fil des ans. Il y en avait de tous les âges et de toutes les couleurs : ce garçon polynésien, Téo, et Kalia, sa sœur, membres d’un

gang, morts dans une lutte de territoire contre un gang rival avec lequel j’avais traîné pendant

près d’un an, avant qu’ils ne m’envoient chez GG. Ça m’avait terriblement manqué, les liens du clan, ce sentiment d’appartenance… Même si c’était du vent. Je leur en avais terriblement

voulu. Comme chaque fois qu’ils me déracinaient pour me replanter ailleurs. Téo et Kalia ont

tenté de me ralentir, de partager avec moi leurs images d’un petit frère qu’ils avaient laissé derrière eux. Mais j’ai continué à courir et à chercher GG.

Il y avait aussi les rôdeurs, cette traînée noire que j’apercevais du coin de l’œil chaque fois

que je me laissais emporter trop loin. Je ne m’en approchais jamais et je n’avais jamais cherché

à regarder ce qu’ils auraient pu avoir à me montrer. Ils se tenaient toujours à bonne distance de

cette sorte d’aura translucide dont étaient nimbés tous ceux qui partageaient avec moi leur passé. Je ne savais pas trop, mais je pensais que c’étaient peut-être les morts qui s’accrochaient, ceux qui ne croyaient pas à une vie après la mort et qui refusaient de voir celle qui les entourait.

Elle brillait pourtant tel un océan de bougies avec leurs petites flammes vacillantes comme autant d'aimables invitations. Ils ne pouvaient peut-être pas la voir.

En revanche, l'odeur de violence, de débauche, d'extrémisme désespéré que se

trimballaient les ados des gangs les attirait comme des mouches. Ils grouillaient autour d'eux

comme une nuée d'insectes autour d'un cloaque. Et plus je m'incrustais dans ma bande, mieux

je les voyais. Depuis mon arrivée à Levan, ils avaient gardé leurs distances.

Après j'ai commencé à voir des gens que je ne connaissais pas, des gens dont je n'avais jamais perçu la présence et qui ne m'avaient jamais touché. Des générations entières, alignées,

dos à dos, en une guirlande interminable. Ils me souriaient comme si j'étais arrivé à destination.

Mais je ne pouvais toujours pas trouver GG. Et GG était arrivée à destination.

J'ai hurlé :

— GG !

J'avais la bouche si sèche et tellement mal à la gorge à force de crier que j'ai dû m'arrêter.

J'ai cessé de courir dans un monde qu'apparemment personne ne pouvait voir. Le tourbillon

dans ma tête a disparu. Mais j'étais couvert de peinture. Pendant tout ce temps où je cherchais

ma grand-mère, j'avais peint. Les murs de la maison étaient couverts de scènes qui se fondaient

les unes aux autres sans rime ni raison. J'avais peint cet homme, dont j'étais à présent certain

qu'il était mon arrière-grand-père, le mari de GG que je n'avais jamais connu, et qui m'était récemment apparu. Je l'avais vu juste derrière l'épaule droite de GG, fantôme scintillant qui se

tenait là comme s'il attendait quelque chose. Qu'elle le rejoigne peut-être. Son portrait figurait

maintenant parmi les autres.

Et ils étaient si nombreux. J'avais même peint des rôdeurs envahissant les quatre coins de

la pièce, avec leurs orbites creuses et leur mine funèbre. Et, entre les visages que je reconnaissais et les têtes inconnues, s'immisçaient des mains crochues, se dressaient des écuries en feu, s'écrasaient des déferlantes et zigzaguaient des éclairs. Ma mère était là, elle aussi, tenant à son bras un panier. Comme si elle avait besoin de ça pour que je la reconnaisse ! Je l'avais déjà vue

des milliers de fois dans ma tête. Il y avait aussi des tags sur les murs, de ces mystérieux signes de reconnaissance que Téo et Kalia semblaient m'adresser pour me mettre en garde. Dans un incessant

tourbillon, le rouge se fondait dans le noir, le noir devenait gris, le gris devenait blanc jusqu'à ce que les images s'arrêtent là où je me tenais, toujours le pinceau à la main.

— Moïse ! Moïse, t'es où ?

Georgie. Georgie était dans la maison. Georgie était dans la cuisine. J'ai entendu ce torrent

de mots qu'elle déversait, haletante, m'appelant d'abord, puis bredouillant au téléphone, disant à qui se trouvait à l'autre bout de la ligne que Kathleen Wright était « couchée sur le carrelage de la cuisine ».

— J'crois qu'elle est morte, poursuivait-elle en larmes. J'crois qu'elle est morte depuis un

bon moment. J'sais pas c'qui lui est arrivé, mais elle est toute froide.

Mais non ! c'était impossible : je venais juste de l'emmitoufler dans une couverture. J'avais

envie de rejoindre Georgie. Elle avait peur. Elle n'avait jamais vu la mort en face, elle. Mais je

me sentais étrangement engourdi, la tête prise dans une tornade vertigineuse, quelque part entre le sol sur lequel je me tenais et la mer Rouge ouverte dans ma tête.

C'est elle qui est venue vers moi, comme d'hab'. C'est elle qui m'a trouvé. Elle m'a enlacé

et elle s'est mise à pleurer, le visage enfoui dans mon tee-shirt, ignorant les taches de peinture

rouge, mauve, noire sur le tissu et s'en collant plein les joues.

— Oh, Moïse ! Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qui s'est passé ici ?

Mais je ne pouvais pas partager son chagrin. Je ne pouvais pas bouger. Il fallait que je referme le passage. GG n'allait pas revenir avec moi. Je n'avais pas réussi à la trouver et je ne

pouvais pas rester plus longtemps, pas là-bas, sur l'autre rive où il n'y avait plus que des couleurs et des questions.

Georgie s'est écartée. Sur son visage maculé de peinture se lisait la plus grande confusion.

— Qu'est-ce qui t'prend, Moïse ? Tu peins ! Pourquoi ? Pourquoi tu fais ça, Moïse ? Et t'es

gelé. Comment tu peux être aussi froid ?

Elle claquait des dents comme si elle était vraiment frigorifiée rien que de m'avoir touché.

Froid ? Je me suis marré, c'était plus fort que moi. Je n'avais pas froid. Je cramais. Je me

suis soudain demandé si elle n'avait pas juste senti mes mains glacées. Parce que c'était la seule

partie de moi qui était froide. J'étais brûlant. Je brûlais. J'avais le cou et les oreilles en feu et, dans ma tête, l'incendie faisait rage : les flammes de l'enfer. Alors je me suis concentré sur les

murs d'eau, les gigantesques parois du passage ouvert dans ma tête. Le passage que je devais refermer. Je n'ai pas répondu. Je ne pouvais pas lui répondre. Je me suis écarté à mon tour et je

l'ai mentalement repoussée, comme je cherchais à repousser tous les autres.

— La mer est blanche quand elle est déchaînée. Bleue quand elle est calme. Rouge au

coucher du soleil. Noire à minuit. Et claire quand la vague se referme. Claire quand elle me

déferle dans la tête et ressort par mes doigts. L'eau est claire et elle emporte toutes les couleurs, elle emporte toutes les images avec elle…

C'est seulement quand Georgie m'a secoué que je m'en suis rendu compte : je délirais tout

haut. Je l'ai repoussée. Physiquement cette fois. J'avais besoin de me concentrer. J'étais en train de refermer le passage. Les murs commençaient à tomber. J'avais juste besoin d'un tout petit peu plus de concentration. Puis j'ai senti le froid de mes mains glacées remonter le long de mes

bras, gagner mon cou, mon dos. Ma respiration se calmait. J'étais tellement soulagé que j'en tremblais. C'est seulement à ce moment-là que j'ai tendu la main vers Georgie. Je pouvais la toucher maintenant. Je n'avais plus qu'une envie : me cramponner à elle. Mais, comme les images dans ma tête, Georgie était partie.

GEORGIE

Quand j'ai déboulé dans la cuisine, faisant violemment claquer la porte derrière moi, ma

mère s'est retournée d'un bloc, prête à me passer un savon. Mais, en voyant ma tête, elle a précipitamment posé le saladier sur la table.

Et quand j'ai titubé vers elle, elle a appelé mon père.

— Martin !

Elle s'était efforcée de tout garder au chaud sur le fourneau. Mais, à onze heures, Moïse et

Kathleen n'étaient toujours pas arrivés. Ça nous avait un peu surpris. Kathleen Wright n'était

pas du genre à être en retard. Du tout. Au bout d'un quart d'heure, ma mère avait appelé chez

elle. Le téléphone avait sonné, sonné et maman avait commencé à s'inquiéter pour la dinde et

la purée. « Si ça continue, on va manger froid. » Je lui avais alors proposé de faire un saut chez Mme Wright pour voir si elle avait besoin d'un petit coup de main – en dépit des protestations de ma mère, Kathleen avait tenu à apporter le dessert – et les faire accélérer un peu, elle et Moïse. Ça ne m'enchantait pas d'y aller. J'étais fatiguée, j'avais les nerfs à vif et je me serais bien passée de voir Moïse avant que les circonstances m'y obligent. Je me demandais déjà comment on allait bien pouvoir rester assis, l'un en face de l'autre, sans que mon crime vienne s'écrire en lettres de feu sur mon front. Oh ! Moïse allait très bien s'en tirer. Il lui suffirait de ne pas ouvrir la bouche, comme d'habitude. Alors que moi, j'allais transpirer et ne plus savoir où me mettre, incapable de goûter la moindre bouchée que j'allais bien être obligée d'avaler. Ce qui m'a mise en rogne. Du coup, ça m'a donné le courage de passer la porte et de courir chez Kathleen en faisant craquer sous mes bottes la fine couche de neige tombée dans la nuit. Mon Wrangler était frais lavé ; mon plus joli chemisier, bien repassé et mes cheveux, parfaitement coiffés et joliment ondulés. Je m'étais même maquillée. Bref, toute bien préparée pour Thanksgiving. Et personne pour me voir. Ce n'était pas poli d'arriver en retard au repas de Thanksgiving. J'ai encore accéléré le pas en atteignant la petite maison de brique grise et j'ai gravi les marches du perron au pas de charge.

J'ai frappé. Plusieurs fois. Puis j'ai fini par entrer en braillant :

— Madame Wright ? C'est Georgie.

La première chose que j'ai remarquée, c'est l'odeur. Ça sentait l'essence de térébenthine. La peinture. Oui, ça sentait la peinture. Pas du tout la pâtisserie. Il aurait dû y avoir une odeur de gâteaux plutôt.

Je me suis figée. La porte s'ouvrait sur une petite entrée, juste assez grande pour contenir un portemanteau, un petit banc et une volée de marches. À gauche, un minuscule salon ; à droite, la salle à manger qui donnait sur la cuisine. À l'arrière de la maison, sur toute la longueur, se trouvait une grande salle de séjour que le mari de Kathleen avait ajoutée quarante ans plus tôt. On y accédait soit par la cuisine, soit par le petit salon. Les pièces du rez-de-chaussée décrivaient un vague cercle irrégulier autour de la minuscule entrée avec son escalier qui menait directement à la salle de bains et aux trois chambres du premier. J'ai levé les yeux

vers le haut des marches, en me demandant si j'oserais monter. La maison était si silencieuse.

C'est alors que j'ai entendu un léger frottement répété. *Ssshhh, ssshhh, ssshhh*. Puis un bruit de pas. Un autre. J'ai tout de suite revu la scène. J'avais écouté ces bruits-là les yeux fermés, plusieurs nuits de suite, quand Moïse avait peint ma chambre.

— Moïse ?

Je suis entrée dans la salle à manger. Je n'ai pas fait trois pas que je l'ai vue. Kathleen Wright gisait sur le carrelage de la cuisine. Elle était recouverte d'un truc épais en macramé qui

semblait avoir été tiré de son lit.

— Kathleen ?

Ma voix a déraillé sur la fin. J'aurais sans doute dû me précipiter à son chevet. Mais c'était

tellement bizarre. Je ne savais pas très bien ce que je voyais au juste, j'imagine ; je me suis donc approchée sur la pointe des pieds, comme si elle dormait vraiment et que je risquais de la réveiller. Drôle d'endroit pour une sieste, quand même, non ?

Je me suis agenouillée à côté d'elle et j'ai soulevé le couvre-lit. Un tout petit peu. Ses boucles grises dépassaient, mais je ne pouvais pas voir son visage.

— Madame Wright ?

Puis j'ai compris. Elle ne dormait pas. Et cette scène n'était pas réelle. C'était moi qui devais dormir. Et faire un horrible cauchemar.

— Kathleeeeen ?

J'ai crié, si terrifiée que j'ai basculé en arrière. Je me suis rattrapée instinctivement. Mais

j'ai ressenti une vive douleur et j'ai aussitôt retiré ma main, en reculant précipitamment et en

hurlant comme si la mort mordait et qu'elle allait m'emmener. J'avais les fesses mouillées. Je m'étais assise dans l'eau et il y avait du verre par terre. Ce n'était donc que ça : un éclat de verre. Pas la mort incarnée. Mais Kathleen Wright était bel et bien morte et on l'avait couverte

parce qu'on recouvre un cadavre.

En attrapant un torchon sur le plan de travail, je me suis rendu compte qu'il protégeait les

gâteaux : quatre beaux gâteaux bien alignés. La tourte aux pommes était entamée. J'ai regardé

fixement ce triangle manquant pendant une seconde en me demandant si Kathleen avait goûté

à sa pâtisserie avant de mourir. Ça rendait soudain l'instant plus réel et d'autant plus tragique.

Je me suis détournée en enveloppant ma main blessée dans le torchon pour me ruer sur le vieux téléphone fixé au mur. J'ai été obligée d'enjamber le corps. C'est là que j'ai commencé à

trembler.

J'ai composé le 911, comme on nous dit toujours de le faire en cas d'urgence. Quelques

sonneries ont suffi pour qu'une opératrice décroche. Elle m'a alors posé tout un tas de questions d'un ton calme et déterminé. J'ai débité mes réponses tout en me projetant déjà vers

l'horreur que je n'avais pas encore affrontée. Où était Moïse ? Je percevais bien une odeur de

peinture. Ça sentait la peinture et j'avais entendu quelqu'un. Qui disait peinture disait Moïse.

J'ai reposé le combiné, tandis que l'opératrice continuait à parler, répétant une question à laquelle j'avais déjà répondu. Puis j'ai franchi la porte qui donnait dans la salle de séjour sur

des jambes raides comme des piquets, les fesses mouillées, la main en sang et le cœur sur

« pause ».

Il était couvert de peinture : sa tête, ses bras, ses fringues… tout balafrés de bleu et de jaune, dégoulinant de rouge et d'orange, éclaboussés de mauve et de noir. Il portait toujours ce

qu'il avait sur le dos quand il était venu me voir cette nuit. Pourtant, plus rien n'était pareil.

L'arrière de son tee-shirt dépassait de son pantalon : seul désordre au tableau, bizarrement.

Mais il y avait bien plus bizarre encore. Les murs étaient couverts de peinture, eux aussi. Et il ne s'agissait pas d'éclaboussures ou de barbouillages, non. Les formes et les couleurs n'avaient rien

d'aléatoire.

C'était tout à la fois complètement dément et carrément fascinant. Ça tenait du chaos

organisé et du délire minutieux. Moïse avait même peint par-dessus les tableaux et les fenêtres.

Les rideaux étaient couverts de peinture, incorporés dans le décor comme s'il n'avait pas pu s'interrompre pour les tirer. Vu la surface qu'il avait couverte, il y était depuis des heures. Il y avait des graffitis, des chevaux et des gens que je n'avais jamais vus. Il y avait des couloirs, des allées, des porches et des ponts, comme s'il avait couru d'un endroit à un autre, tout en peignant tout ce qu'il voyait au passage. Il y avait une femme penchée sur un panier à linge. Ses

longs cheveux blonds ruisselaient de part et d'autre de son visage. Le panier était rempli de bébés. C'était d'une beauté étrange, fantasmagorique, chaque image se fondant dans la suivante

sans aucune logique apparente. Et là, immobile, planté devant la seule section de mur encore

blanc, les bras ballants, se tenait Moïse.

C'est alors qu'il m'a regardée. Il avait les yeux creux et des cernes si sombres que sa peau

paraissait claire à côté. Les traces de peinture sur sa figure lui donnaient une allure de guerrier.

Un guerrier fatigué ne revenant du combat que pour trouver la désolation à sa porte.

Je me suis précipitée vers lui.

J'ai repensé tant de fois à ce moment depuis. Je l'ai rejoué en boucle à l'infini. Comment

j'ai couru vers lui. Comment je l'ai enlacé, le cœur gonflé de compassion, sans une once d'appréhension. Je me suis agrippée à lui tandis qu'il restait là, tout tremblant, à marmonner

dans son coin. Il me semble lui avoir demandé ce qui s'était passé. Je ne m'en souviens plus trop. Je me rappelle juste qu'il était gelé, un vrai bloc de glace sous mes doigts, et je lui ai demandé s'il avait froid. Il avait alors laissé échapper un petit rire sec, incrédule. Ensuite il m'avait repoussée. Si fort que j'étais retombée, ma main ensanglantée laissant une traînée rouge

sur le tapis. De toute façon, il y avait des taches de peinture partout : mon empreinte sanglante

ne se remarquerait pas. Absolument pas.

Moïse avait levé les bras devant ses yeux comme pour se protéger de la lumière et avait déblatéré un truc sur la mer, le même truc lancinant encore et encore. Ses lèvres étaient les seuls éléments que je pouvais voir bouger dans son visage et je les avais regardées s'arrondir autour des mots : « La mer est blanche quand elle est déchaînée. Bleue quand elle est calme.

Rouge au coucher du soleil. Noire à minuit. Et claire quand la vague se referme. Claire quand

elle me déferle dans la tête et ressort par mes doigts. L'eau est claire et elle emporte toutes les couleurs, elle emporte toutes les images avec elle… »

Ça m'avait achevée. L'opératrice au téléphone m'avait demandé de rester, mais c'était

impossible. Je ne pouvais pas rester dans cette maison une seconde de plus.

Alors, pour la première fois depuis que je le connaissais, j'avais fui Moïse.

10.

MOÏSE

Je me suis réveillé dans une chambre capitonnée. Une chambre. Pas une cellule. Mais je n'ai

pas vraiment vu la différence. Quand je suis arrivé, ils m'ont pris mes fringues, ont fait une

liste de toutes les blessures ou marques que j'avais sur la peau, puis m'ont donné une tenue d'hôpital jaune pâle pour m'habiller et une paire de chaussettes à enfiler. Des gens sont venus

me voir. Des médecins, des thérapeutes, des psychiatres, chacun avec son petit dossier. Ils ont

tous essayé de me faire parler. Mais j'étais trop sonné. Alors ils ont tous fini par partir.

On m'a laissé seul pendant trois jours avec des crayons pour écrire et un cahier avec des

lignes. Mes repas m'étaient apportés dans ma chambre. Personne ne voulait que je peigne ici.

Ils voulaient tous que je parle. Que j'écrive dans des cahiers. Écrire, toujours écrire. Plus j'écrivais, plus ils étaient contents. Jusqu'à ce qu'ils lisent ce que j'avais écrit. Ils disaient que je ne me montrais pas très coopératif. Mais les mots, c'était difficile pour moi. S'ils me laissaient

peindre, je pourrais m'exprimer. On m'avait demandé de « tenir un journal », d'y consigner tout ce que je ressentais. On m'avait demandé d'expliquer ce qui s'était passé chez mon arrière-grand-mère le jour de Thanksgiving. Il n'y avait pas une chanson sur mamie et Thanksgiving ?

J'étais sûr que si et je l'ai écrite plusieurs fois dans le cahier qu'ils m'ont donné :

Par monts et par vaux, mamie cavalait, et un jour s'est vautrée.

Heureusement pour moi, sitôt arrivés, les flics m'ont embarqué.

Salut les tarés, fini les emmerdes, dans c'foutu bled paumé.

Pas de quoi arranger mon CV. Ils m'ont trouvé cruel. Mais de quel droit ils

m'interrogeaient sur GG ? En quoi ça les regardait ? GG, c'était mon secret. Et, si je devais jouer au con pour qu'ils lui foutent la paix, je n'allais pas me gêner.

GG était la seule à avoir toujours été sincère avec moi. La seule. Elle ne m'avait jamais laissé tomber. Jamais. De toute ma vie. Et elle n'était plus là. Et je n'arrivais pas à la trouver. Elle n'était pas avec tous ceux, de l'autre côté, qui attendaient pour que je les laisse passer. Et je ne savais quoi en penser. Pour la première fois, GG m'avait abandonné.

Les crayons avec lesquels j'étais censé écrire ne faisaient même pas trois centimètres de long. À peine si je pouvais les tenir entre le pouce et l'index. Sans doute pour ne pas que je sois tenté de m'en servir pour me blesser ou blesser les autres. Et ils étaient mal taillés. Après avoir tenté de les choquer avec ma prose – « d'une légèreté déplacée » –, je n'ai plus rien écrit. Mais,

le troisième jour, j'ai fini par dessiner sur les murs. Quand je suis venu à bout de tous mes crayons et que je me suis retrouvé sans munitions, je me suis calé dans le coin de mon lit et j'ai

attendu.

L'heure du dîner est arrivée et l'aide-soignant habituel a débarqué avec son plateau : Chaz,

un grand Black avec une pointe d'accent jamaïcain. Ils me l'avaient assigné parce qu'il était plus grand et plus noir que moi, j'imagine. C'était plus sûr. D'assigner un Black à un Black.

Typique. La mentalité des Blancs dans toute sa splendeur. Surtout dans l'Utah où les Noirs

étaient carrément en infériorité. Genre à mille contre un ou un truc comme ça. Je n'avais strictement aucune idée du nombre de Noirs qui vivaient dans l'Utah, en fait. Je savais juste qu'il n'y en avait pas des tonnes.

Chaz s'est arrêté net, scié. Et mon dîner s'est retrouvé par terre.

GEORGIE

Ils l'ont enfermé. Dans un hôpital. Loin. Il faut compter deux heures de route de Levan à

Salt Lake City. Ils l'ont emmené dans la même ambulance que son arrière-grand-mère.

L'horreur. Ça m'a fait mal pour lui. Et puis j'ai réalisé qu'il n'était pas en état de s'en rendre

compte. Ils ont dit qu'il s'était débattu. Ils ont dit qu'ils s'y étaient mis à trois pour le plaquer au sol. Et le piquer. Ils l'ont shooté avec un tranquillisant.

J'avais entendu prononcer les mots « fou », « psychopathe », « assassin ». Oui, celui-là aussi.

Puis ils l'avaient embarqué.

Tout le monde racontait que Moïse avait tué son aïeule, avant de manger une part de

tourte aux pommes et de repeindre la maison à sa façon. Même si je flippais, même si je ne comprenais pas, même si ce que j'avais vu m'avait fait complètement paniquer, je n'en croyais

pas un mot.

Ils ont mené une enquête approfondie sur la mort de Mme Wright. Mais personne ne m'a

rien dit.

Moïse n'a pas pu assister aux obsèques de son arrière-grand-mère. Toute la famille y était

pourtant, jusqu'aux parents les plus éloignés. Et ils ont pleuré comme si c'étaient eux qui l'avaient

tuée. Ils étaient tous là, alignés sur les bancs de la chapelle de Levan. Mais il n'y a pas eu de vraie cérémonie, pas de célébration d'une vie bien vécue. Kathleen Wright l'aurait bien

mérité, pourtant. Elle avait enterré beaucoup de ses amis, même s'il en subsistait. Tout Levan y

était, quoique j'en aie soupçonné plus d'un de vouloir être aux premières loges à la

représentation du drame ambulant qu'était Moïse Wright. Telle mère, tel fils. Moïse aurait adoré la comparaison.

Josie Jensen a joué un solo de piano. C'est la seule chose dont je me souviens vraiment. *Ave*

Maria. Une des dernières volontés de Kathleen. Josie était un peu une célébrité locale à cause de ses dons de musicienne. Elle n'avait que trois ans de plus que moi et je l'admirais. Elle était

tout ce que je n'étais pas : calme, douce, gentille. Distinguée. Féminine. Douée pour la musique. On avait pourtant un point commun maintenant, elle et moi. On avait toutes les deux

aimé et connu la douleur de la séparation. Quoique personne ne le sache, sauf moi. On nous

avait vus tous les deux, Moïse et moi, mais tout le monde ignorait mes sentiments pour lui.

Les gens parlaient encore du drame de Josie aussi. Mais ils le faisaient en secouant la tête

et avec de la tristesse dans les yeux. Un an et demi plus tôt, Josie Jensen avait perdu son fiancé

dans un accident de voiture. Un peu comme Mlle Murray. Sauf que Josie était fiancée à un gars

du coin et qu'elle n'avait que dix-huit ans, à l'époque. Après ça, tout le bled avait été en effervescence pendant un bon moment. Il y en avait qui disaient que Josie était même devenue

folle. Mais la folie, c'est relatif. On peut être fou de chagrin sans être fou du tout.

Ma mère m'avait inscrite à des leçons de piano avec Josie quand j'avais treize ans. J'avais

vraiment essayé, mais j'en étais vite arrivée à la conclusion qu'on ne naissait pas tous avec les mêmes talents. Le piano n'allait jamais faire partie des miens, manifestement. Je me demandais

si Moïse avait peint le portrait du fiancé de Josie quelque part dans les environs. Rien que d'y

penser, ça me rendait malade.

Une semaine après les funérailles, le shérif Dawson est venu à la maison pour m'annoncer

officiellement qu'ils ignoraient totalement qui m'avait ligotée le soir de la journée de clôture

du festival. Aucun de nous n'a été surpris. On était juste étonnés qu'il se soit déplacé pour nous

le dire. L'affaire remontait à plusieurs mois déjà et ils n'avaient jamais eu de piste. À part Terrence Anderson, qui avait été mis hors de cause. Sans compter que, bien qu'il ne puisse rien

prouver, ni dans un sens, ni dans l'autre, le shérif Dawson semblait convaincu que c'était une

plaisanterie qui avait mal tourné.

Qu'il ait raison ou tort, ça me passait carrément au-dessus. Je n'avais plus assez d'énergie

pour m'en préoccuper. J'étais en train de vivre une véritable tragédie. Cette soirée au festival

me paraissait bien insignifiante à côté de la vision d'un Moïse shooté aux tranquillisants et embarqué comme un vulgaire paquet, ou de Kathleen Wright étendue morte sur le carrelage

de sa cuisine, sous un linceul de macramé, les gâteaux qu'elle avait confectionnés pour Thanksgiving bien gentiment alignés sur son plan de travail. C'était si ridicule, comparé à l'abîme de détresse au fond duquel je me retrouvais à présent.

C'est à ce moment-là, alors que le shérif Dawson était assis dans la cuisine, comme il l'avait

été le soir du rodéo, que j'ai découvert que l'arrière-grand-mère de Moïse avait été victime d'une attaque. Pas d'un meurtre. D'une attaque. Mes parents se sont laissés aller sur le dossier

de leurs chaises avec un soupir de soulagement. Sans même m'accorder un regard. Sans se douter une seule seconde de ce que ces mots-là signifiaient pour moi. Cause du décès : mort

naturelle. Moïse ne l'avait pas touchée. Il l'avait juste trouvée étendue là, comme moi. Et il avait géré la situation à sa façon, comme il le faisait toujours avec la mort : il l'avait peinte.

— Ils vont le laisser partir alors ?

Mes parents et le shérif se sont brusquement tournés vers moi, l'air surpris. À croire qu'ils

avaient complètement oublié ma présence.

Le shérif n'a pas voulu se mouiller.

— Je n'sais pas.

— Moïse est mon ami. J'suis peut-être sa seule amie au monde. Il a pas tué Kathleen. Alors

pourquoi il ne peut pas rentrer chez lui ?

Mon émotion s'entendait. Elle dégoulinait de chacun de mes mots. Mais mes parents l'ont

mise sur le compte du stress post-traumatique. Après tout, j'avais vu la mort de près.

— Il n'a pas vraiment d'chez-lui. Quoique j'aie entendu dire que Kathleen lui avait laissé

sa maison avec tout c'qu'elle contient. Pour c'que j'en sais, il a déjà dix-huit ans : il peut vivre tout seul.

— Mais il n'est plus à l'hôpital, là, puisqu'il n'a pas été blessé, lui ai-je fait remarquer.

Alors, où il est ?

— Je n'sais pas exactem…

— Mais si, vous l'savez, shérif. Allez, dites-moi. Où il est ?

— Georgie !

Maman m'a donné une petite tape sur le bras pour m'inciter à baisser d'un ton.

Le shérif a enfoncé son chapeau sur son crâne, puis l'a retiré. Il semblait mal à l'aise, comme s'il n'avait pas envie de répondre à ma question.

Je n'ai pas désarmé pour autant.

— Il est en prison ?

— Nan, nan, pas en prison, nan. Il a été transféré dans un autre hôpital de Salt Lake City.

Il est dans l'service psy.

Je l'ai dévisagé. Je n'étais pas tout à fait sûre d'avoir bien compris.

— C'est un hôpital psychiatrique, Georgie, m'a annoncé ma mère d'une voix douce.

Mes parents ont soutenu sans broncher mon regard effaré. Le shérif s'est brusquement levé

comme si cette affaire prenait soudain une tournure qui outrepassait largement ses

prérogatives. Je me suis retrouvée debout aussi, sans trop savoir comment, les jambes

tremblantes, l'estomac retourné. J'ai réussi à me diriger vers les toilettes sans courir et même à

fermer le verrou avant de gerber la part de gâteau que ma mère m'avait donnée d'autorité quand elle avait servi le shérif. La tourte aux pommes me faisait penser à Kathleen Wright et

aux tranquillisants.

MOÏSE

— Peux-tu me dire ce que signifient ces dessins ?

J’ai soupiré. La psy en blazer m’a considéré de ses yeux bridés par-dessus la monture de ses lunettes hyper stylées, dont elle n’avait probablement aucun besoin. Stylo en l’air, elle s’apprêtait déjà à prendre des notes sur la détérioration de mon état mental.

— Tu dois me parler, Moïse. Ce serait tellement plus facile. Pour toi comme pour moi.

— Vous vouliez que je vous raconte ce qui s’était passé chez ma grand-mère. Eh bien voilà.

J’ai désigné le mur de la main.

— Est-elle morte ? a demandé la psy, en examinant la scène dans la cuisine.

— Oui.

— De quoi est-elle morte ?

— Je ne sais pas. Elle gisait sur le carrelage quand je suis rentré ce matin-là.

J’aurais dû me douter qu’elle allait mourir. J’avais vu les signes. Les nuits précédentes, je l’avais vu rôder autour d’elle. Lui : l’homme qui ressemblait au marié de la photo de GG. Mon arrière-grand-père. Je l’avais vu deux fois, debout, juste derrière son épaule droite, alors qu’elle dormait dans son fauteuil. Et je l’avais revu, juste derrière elle, tandis qu’elle déroulait sa pâte à tarte, mercredi après-midi, au moment où je partais finir les travaux de démolition à l’ancienne usine. Il l’attendait.

Mais je n’ai pas raconté tout ça à la psy. J’aurais peut-être dû. J’aurais pu lui dire que quelqu’un se tenait juste derrière son épaule, attendant sa mort. Peut-être que, si je lui fichais la trouille de sa vie, elle me laisserait tranquille. Mais il n’y avait personne derrière son épaule.

Alors je l’ai laissée poireauter.

Elle a écrit sur son bloc-notes pendant une minute.

— Qu’as-tu ressenti ?

J’en aurais presque ri. Non mais, elle était sérieuse, là ? Ce que j’avais ressenti ?

— Ça m’a rendu triste, lui ai-je répondu, en lui jetant un regard incrédule tant je n’en revenais pas qu’elle pose des questions aussi nulles, aussi surfaites.

— Triste, a-t-elle répété d’un ton monocorde.

— Très triste, ai-je renchéri sur le même ton.

— Quelles pensées t'ont traversé l'esprit quand tu l'as vue ?

J'ai quitté ma chaise pour aller m'adosser au mur et m'interposer entre mon GG et ce regard clinique et froid. J'ai fermé les yeux une seconde, m'ouvrant juste un peu, écartant à peine les flots. Je me suis alors focalisé sur la femme aux cheveux noirs bien lisses et bien brillants retenus en une parfaite queue-de-cheval bien sage.

Elle m'a posé d'autres questions, mais j'étais trop concentré sur les murs d'eau qui se dressaient pour lui répondre. Je voulais trouver de quoi la faire partir en hurlant. Et pas une

invention. Du vécu.

— Vous avez eu une sœur jumelle ? lui ai-je alors lancé, tandis qu'une vision de deux petites Asiatiques avec une queue-de-cheval et des robes assorties m'apparaissait soudain.

— Pa… pardon ?

— Ou une cousine du même âge peut-être ? Non. Non, c'est bien votre sœur. Elle est

morte, c'est ça ?

J'ai croisé les bras et j'ai attendu que les images se précisent.

La psy a ôté ses lunettes pour me dévisager en fronçant les sourcils. Ah ! il fallait bien le

reconnaître, elle ne se laissait pas facilement impressionner.

Elle a paré le coup en tentant de faire diversion :

— Tu as eu de la visite aujourd'hui. Une certaine Georgie Shepherd. Elle ne figure pas sur

ta liste. Veux-tu que nous parlions de Georgie plutôt ?

À la seule mention de ce nom, mon cœur a bondi dans ma poitrine. Mais j'ai repoussé Georgie et j'ai contre-attaqué, en soutenant le regard de la psy braqué sur moi :

— Quel effet ça vous a fait de perdre votre sœur comme ça ? lui ai-je balancé. Elle était folle comme moi, non ? C'est pour cette raison que vous avez voulu travailler avec les fous ?

Je lui ai adressé un sourire à la Jack Nicholson : bien déjanté. Elle s'est levée d'un bond et

a pris congé.

C'était la première fois que je faisais une chose pareille. C'était bizarre et extraordinaire

dans le bon sens du terme. J'avais cessé de me préoccuper de l'avis des autres : qu'ils me croient

ou pas. Si je ne devais plus jamais sortir de cet hôpital psychiatrique, ça ne me posait aucun problème. J'étais en sécurité au moins, ici. GG n'était plus là. Georgie non plus. J'avais fait ce qu'il fallait pour. C'était la seule chose que je pouvais faire pour Georgie, maintenant. Elle les avait vus m'embarquer dans l'ambulance alors que je me débattais comme un enragé. Mais, tandis que ma vue se brouillait et que le monde se mettait à tourner, j'avais vu l'horreur sur son visage balafré de peinture. Elle pleurait. C'était la dernière chose que je devais voir avant que le monde ne bascule et que ce ne soit le noir complet.

Et maintenant j'étais là. Et je m'en foutais. Ça se débinait par toutes mes fêlures, comme disait Georgie. Georgie me vannait souvent avec mes fêlures, sans lesquelles mon « génie » ne pourrait pas sortir, prétendait-elle. Oh ! il sortait. Il déferlait même, vif et brutal.

Ça a continué comme ça pendant plusieurs semaines. Le plus dur, c'était quand le thérapeute ou le médecin n'avaient perdu personne. Il y avait des gens comme ça et je n'avais aucun macchabée de l'autre côté pour m'aider à les contrer. Dire que j'avais mis tout l'étage sens dessus dessous aurait été un doux euphémisme. Ils essayaient bien de soigner mes fêlures à coups de médocs, comme ils l'avaient fait toute ma vie. Mais les cachetons ne faisaient qu'élargir les fêlures et, à moins de m'assommer, rien de ce qu'ils tentaient ne m'empêchait de voir les choses que je voyais. Et je me suis mis à leur décrire très exactement tout ce que je voyais.

Oh ! je ne faisais pas ça par amour ou par compassion, non. Je faisais ça parce que je n'en avais plus rien à cirer. Et je ne prenais pas de gants, c'est le moins qu'on puisse dire. Je leur assénais

ça cash, à la Georgie. Ils se prenaient le truc en pleine face, brut de décoffrage. Et vlan, dans les dents ! Mange-toi ça.

GEORGIE

Vu son boulot, ma mère était toujours en contact avec les services sociaux : elle avait des relations. C'est elle qui avait localisé Moïse pour moi. Elle n'avait pas vraiment envie de le retrouver, à mon avis. Mais, va savoir pourquoi, déformation professionnelle, compassion pour

les gamins perturbés ou respect pour Kathleen Wright, elle avait réussi à remonter la filière. Il fallait « être sur la liste » pour le voir. La fameuse liste comprenait des toubibs, la famille proche et les personnes que Moïse avait eu le droit d'ajouter.

La première fois, ma mère était venue avec moi. On nous avait fait attendre à l'entrée de l'accueil, pendant que nos noms étaient transmis à un autre accueil à un autre étage. C'était un bâtiment à plusieurs niveaux, avec des codes d'accès et des claviers pour les composer un peu partout. On n'a jamais dépassé la réception. On n'était pas de la famille et Moïse n'avait ajouté aucun nom sur sa liste. Je me demandais s'il avait déjà eu la moindre visite. J'en doutais. Ma mère m'avait tapoté la main. Elle m'avait dit que « c'était probablement mieux comme ça ». J'avais hoché la tête en me demandant « mieux pour qui ? ». Pas pour Moïse en tout cas. J'avais bien l'intention de retenter ma chance sans elle.

J'avais séché les cours et emmené Margot à Salt Lake pour ma deuxième tentative d'entrée en force. Ou de sortie en force. Parce que je l'aurais sorti de là, moi, Moïse, s'il m'avait laissée faire. J'avais mis trois heures pour arriver là-bas avec ce foutu tas de ferraille. Obligée de rouler sur la file de droite, pied au plancher, pendant tout le trajet. Margot tremblait encore plus que moi. Je m'étais efforcée de nous rassurer toutes les deux, tapotant son tableau de bord en lui jurant qu'il n'y avait aucune raison d'avoir peur. On y allait mollo. Camions et voitures nous dépassaient en trombe dans un concert de klaxons en nous adressant un large éventail de gestes plus ou moins déplacés. Mais j'y étais arrivée. Et j'y étais retournée la semaine d'après, et la suivante… Toutes les semaines pendant encore un mois. Margot n'avait jamais réussi à surmonter son stress et Moïse ne m'avait jamais laissée entrer.

Au bout de sept essais d'affilée, une dame a fini par se présenter à la réception pour m'emmener dans un « salon de convivialité ». J'avais déjà remarqué qu'on conduisait souvent les familles dans ces petites salles. Mon pouls s'est accéléré et j'ai commencé à avoir les mains moites. Enfin, j'allais le voir ! Je l'espérais, du moins. J'avais tant besoin de le voir. Il fallait absolument que je lui parle.

— Georgie ?

La dame a consulté son bloc-notes et m'a souri. Elle n'avait pourtant qu'une envie : en finir

au plus vite. Si elle était thérapeute ou psy, elle avait drôlement intérêt à s'entraîner parce que, pour cacher ce qu'elle ressentait, c'était raté. Elle était manifestement pressée et la petite ride qui se creusait entre ses sourcils trahissait son impatience. Peut-être que c'était ma tenue jean-santiags qui lui déplaisait ou ma longue tresse qui se balançait. Je devais avoir l'air d'une fille dont il serait facile de se débarrasser. Il suffirait de m'envoyer promener, de me montrer la porte et le tour serait joué.

— Oui ?

— Tu n'es pas sur la liste de Moïse.

— Non, m'dame. C'est c'qu'on m'a dit.

— Alors pourquoi continues-tu à venir ?

Nouveau sourire, mais coup d'œil à sa montre.

— Parce que Moïse est mon ami.

— Il ne semble pas voir les choses de cette manière.

Le mal qui me rongeait, ce fidèle compagnon, cette plaie ouverte dans ma poitrine s'est encore élargie.

Je l'ai reluquée en silence. Si raide, si coincée dans sa jolie petite blouse blanche. Je parie

qu'elle aimait la porter, cette blouse. Que ça lui donnait de l'importance. Je me suis demandé

si elle cherchait vraiment à me blesser ou si elle était juste de ces toubibs qui distribuent les mauvaises nouvelles sans sourciller.

— Georgie ?

Elle voulait sans doute que je réagisse à la baffe qu'elle venait de me balancer. J'ai résisté à

l'envie de me frotter les mains sur mon jean – un tic nerveux. Le contact du denim me calmait.

— Ce serait nouveau. Il m'a toujours jetée. Mais il n'a plus qu'moi.

Ma voix n'était pas très assurée. Ça a paru lui plaire.

— Il nous a, nous. Nous prenons grand soin de lui. Il fait de remarquables progrès.

Bien, bien. C'était bon signe, les « remarquables progrès ». La douleur dans ma poitrine

s'est un peu atténuée.

— Bon, d'accord, et maintenant ? Après ça, il va où ?

— C’est à Moïse d’en décider.

Plus vague, tu meurs.

— J’peux lui écrire ? Vous pourriez lui donner une lettre pour moi ? C’est autorisé ?

— Non, Georgie. Nous lui avons donné le droit de téléphoner. Il aurait pu t’appeler. Il ne

t’a pas contactée, n’est-ce pas ?

J’ai secoué la tête. Non. Il ne m’avait pas contactée.

— Il est catégorique. Il ne veut pas te voir et refuse toute forme de communication avec toi.

Nous respectons ses choix. Il en a si peu. Mais c’est sa volonté.

Non, je ne pleurerais pas devant cette femme. Certainement pas. J’ai sorti de mon sac la

lettre que j’avais écrite à Moïse. Je l’ai plaquée sur la table devant la psy et je me suis levée. Elle pouvait la donner à Moïse, la jeter, ou la lire à ses sales mioches pour les aider à s’endormir. Ils pouvaient tous bien rigoler à mes dépens si ça les amusait. Y compris Moïse. Qu’elle en fasse ce

qu’elle voulait. Désormais, c’était à elle de décider. Moi, j’avais fait tout ce que je pouvais. Je me suis dirigée vers la porte.

— Georgie ?

J’ai ralenti, mais je ne me suis pas retournée.

— Il sait où te trouver, n’est-ce pas ?

J’ai ouvert la porte.

— Peut-être qu’il viendra. Quand il sortira, peut-être qu’il viendra te voir.

Mais il n’est pas venu. Ni à ce moment-là. Ni pendant très très très longtemps.

11.

MOÏSE

I ls m’ont changé de chambre. Une chambre non capitonnée, cette fois. Trop sympa. Comme

ça, je n’étais plus obligé de dessiner sur le haut du mur, au-dessus du rembourrage. Ils m’ont

dit de ne plus dessiner. Mais, à moins de m’attacher les mains derrière le dos – ce qui n’était

apparemment pas bien vu, puisque je n’étais pas « violent » –, je ne voyais pas comment ils

comptaient m'en empêcher. Ils ont alors commencé à m'apporter de grandes feuilles. Du

papier blanc sans lignes pour que je puisse dessiner au lieu d'écrire. Tant que j'acceptais de leur parler de ce que j'avais dessiné, et tant que je laissais les murs tranquilles, j'avais le droit. Je n'aimais pas interpréter mes dessins. Mais c'était déjà mieux que de devoir raconter des trucs

cent fois plus faciles à expliquer avec des images qu'avec des mots.

Un jour, ils m'ont laissé participer à un « groupe de parole ». J'en étais à ma deuxième ou

troisième séance quand Molly a décidé de se repointer. Tout à coup, elle était là, batifolant à la

limite de mon champ de vision. Moi qui la croyais partie pour de bon ! Et elle ne m'avait vraiment pas manqué. Elle me rappelait Georgie. Ça m'a tapé sur les nerfs, encore plus que d'habitude. J'ai tout de suite cherché le moyen de me faire renvoyer dans ma chambre.

Un groupe de parole, c'est plein de gens vulnérables : des proies faciles pour moi. Des adultes de tous âges bourrés de problèmes avec toutes sortes de troubles. Leur souffrance et leur

détresse étaient comme une grosse boule palpitante d'un noir d'encre dans ma tête, sans la moindre couleur ni la moindre lumière pour projeter de l'espoir, ouvrir une porte de sortie.

J'avais dix-huit ans et, parmi ceux de mon âge, certains étaient encore traités comme des mineurs, apparemment. Ça dépendait des médecins. Moi, quand ils m'avaient interné, j'avais

été placé d'office chez les adultes. Les ados se trouvaient un étage plus bas, d'après ce que j'avais cru comprendre. Encore une chance qu'on ne m'ait pas mis avec eux. Pas évident d'être

cruel avec des mômes.

Ce groupe de parole était animé par le docteur Noah Andelin, un psychiatre avec une

belle barbe bien taillée qu'il s'était sans doute laissé pousser pour paraître plus vieux. Il se la caressait quand il réfléchissait, ce qui lui donnait en permanence un air mélancolique. Il était

beaucoup trop jeune pour être docteur et beaucoup beaucoup trop jeune pour être aussi

sérieux. Et triste. Il avait le regard le plus triste que j'aie jamais vu. Il me mettait mal à l'aise. Et il ne me rendait pas les choses faciles. Comment se montrer cruel envers un type pareil ? Or il fallait que je sois cruel. Pour qu'on me fiche la paix, il fallait que je sois une vraie ordure.

D'habitude, je m'en prenais aux thérapeutes et aux aides-soignants. Et, quand je ne pouvais pas,

je m'en prenais aux patients qui s'en prenaient à tout le monde. C'étaient souvent ceux qui avaient perdu le plus de gens, malheureusement. Du coup, je finissais par chasser leurs morts et

par garder leurs terribles histoires pour moi. Je jouais peut-être au con mais je n'étais pas un

sadique.

J’étais donc assis là, toutes barrières levées, aux aguets, en quête de munitions, lorsque Molly a cessé de batifoler pour venir danser juste sous mon nez, avec ses longs cheveux blonds,

et me montrer les mêmes éternelles scènes que je connaissais par cœur. J’ai failli grogner tout

haut. Ce n’était pas du tout ce que je voulais, moi ! Puis elle a commencé à faire le tour du cercle pour venir se placer entre deux types assis en face de moi. Elle a alors levé vers moi un

regard plein d’espoir.

— Qui connaît une certaine Molly ? ai-je brusquement lâché sans réfléchir.

Le docteur Andelin s’est interrompu au beau milieu d’une phrase.

— Tu voulais nous faire partager quelque chose, Moïse ?

Sa voix était douce. Comme toujours. Il était si doux, si gentil. Ça me donnait envie de le

choper par le colback et de le fracasser contre le mur. J’avais pourtant l’impression que, sous ses dehors paisibles, il cachait quelque chose. Il essayait de jouer les professeurs de collège des années quarante avec ses ridicules vestes en tweed et ses ronds de cuir aux coudes. Il ne lui manquait plus que la pipe. Mais il n’était pas aussi inoffensif qu’il voulait bien le faire croire. Je l’avais cerné. C’était devenu un réflexe chez moi. Qui pouvait faire mal ? Qui représentait un

danger ? Et Noah Andelin, avec ses yeux tristes et sa petite barbe bien taillée, cumulait les deux, j’en étais persuadé.

Je n’avais pas ouvert la bouche que je le regrettais déjà. Quel abruti ! Molly n’avait aucune

attache ici. Elle était là parce que j’étais là. Je me demandais bien pourquoi, d’ailleurs…

— T’as dit quoi, là ?

Cette question venait du type qui se trouvait à la gauche de Molly. Un mec qui devait avoir

à peu près mon âge : limite pour être à l’étage des adultes. Il la jouait décontracté, les mains

croisées sur les genoux. Mais son regard vert était vif, acéré. À en croire la longue cicatrice irrégulière qui lui courait du poignet au milieu du bras, il ne devait pas beaucoup tenir à la vie.

— Molly. Tu ne connaîtrais pas une certaine Molly ? Une fille morte récemment qui

s’appelait Molly ?

J’aurais dû imiter le docteur Andelin : y aller mollo, en douceur. Mais non. J’ai juste posé

la question. Franco.

Le mec a bondi de sa chaise pour se jeter sur moi. J'ai tellement été pris au dépourvu que

je n'ai pas vu le coup venir. Déjà, il m'empoignait par mon tee-shirt pour me soulever de ma

chaise. Je me suis retrouvé nez à nez avec un monstre aux yeux verts crachant le feu.

— 'spèce de salaud ! T'as intérêt à m'dire comment tu peux savoir c'qu'est arrivé à ma sœur !

Sa sœur ? Molly était sa sœur ? J'avais la tête qui tournait quand il m'a projeté sur ma chaise. Cette fois, ce n'étaient plus des réponses qu'il voulait. Il voulait juste me massacrer. J'ai basculé en arrière, renversant ma chaise et entraînant mon agresseur dans l'élan. J'avais déjà tout oublié de Molly, jouissant du moment présent, trop content que j'étais de pouvoir enfin me

lâcher. On s'est retrouvés tous les deux par terre. Les coups de poing pleuvaient et les gens criaient autour de nous.

J'en aurais presque éclaté de rire quand je l'ai frappé à l'estomac. Il m'a immédiatement

balancé une droite pour effacer le sourire qui se dessinait déjà sur mes lèvres, ne laissant qu'une giclée de sang dans son sillage. J'avais oublié à quel point j'aimais me battre.

Apparemment, je n'étais pas le seul parce qu'il a fallu que Chaz et trois autres types interviennent pour nous séparer. Je n'ai pas manqué de remarquer que Noah Andelin n'avait

pas hésité à se jeter dans la mêlée et que c'était lui qui était assis sur mon dos et m'écrasait la tronche par terre pour m'empêcher de bouger. Dans la salle, c'était la panique générale. Mais,

entre les chaises renversées et les jambes des membres du personnel qui couraient dans tous les

sens pour faire évacuer les lieux, je pouvais voir le frère de Molly dans la même position que

moi. Il avait le visage tourné dans ma direction, la joue aplatie sur le lino.

— Comment t'as pu savoir ? m'a-t-il demandé, en plongeant son regard vert dans le mien,

quand le boucan autour de nous a baissé d'un cran. Comment t'as pu savoir pour ma sœur ?

— Tag, ça suffit ! a alors aboyé le docteur Andelin, toute gentillesse et toute douceur envolées.

Tag ? C'était un prénom, ça ?

— Ça fait plus d'un an qu'ma sœur a disparu. Ce fils de pute a l'air d'en savoir quelque

chose et vous croyez qu'je vais la fermer ? Vous pouvez toujours vous accrocher, doc ! a rugi Tag.

On nous a tous les deux relevés sans ménagement et le docteur Andelin a ordonné à Chaz

et à un autre aide-soignant que je ne connaissais pas de rester, avant de mettre tout le monde

dehors. Une thérapeute prénommée Shelly – une brune plutôt enrobée – est restée aussi, s'asseyant en retrait comme pour prendre des notes pendant que le docteur Andelin redressait

trois chaises pour les placer au centre de la pièce et nous ordonnait de nous asseoir. Chaz se

tenait derrière Tag et l'autre aide-soignant derrière moi. Les manches retroussées et la lèvre légèrement tachée de sang, Noah Andelin a pris place à mi-distance entre nous deux. J'avais dû

lui couper la lèvre dans le feu de l'action. Chaz lui a tendu un mouchoir en papier et le docteur Andelin s'est tamponné la bouche, avant de nous jeter un coup d'œil circonspect et de

se redresser sur sa chaise.

— Moïse, tu veux bien expliquer à Tag ce que tu voulais dire quand tu lui as demandé s'il

connaissait une certaine Molly ?

— Une « fille morte récemment » qui s'appelait Molly ! a sifflé Tag entre ses dents.

Chaz lui a tapoté l'épaule pour lui rappeler qu'il était censé se calmer. Tag a lâché une

bordée de jurons.

— Je n'sais pas si c'est sa sœur. J'le connais pas. Mais ça fait quasi cinq mois que je vois plus

ou moins régulièrement une certaine Molly.

Ils m'ont tous dévisagé en silence.

— Que tu la *vois* ? a fini par s'étonner le docteur Andelin. Tu veux dire que tu fréquentes

cette jeune fille ?

— Je veux dire qu'elle est morte. Et je sais qu'elle est morte parce que ça fait cinq mois que

je la vois, ai-je patiemment répété.

La tête de Tag ! Il bouillait tellement de rage qu'il en devenait presque comique.

— Que tu la vois comment ? m'a encore demandé le docteur Andelin.

Il avait adopté une voix monocorde, un regard froid.

J'ai imité son ton détaché et je l'ai maté d'un air impassible.

— Comme je vois votre femme, docteur. Elle n'arrête pas de me montrer un pare-soleil, de

la neige et des cailloux au fond d'une rivière. Je n'sais pas pourquoi. Mais vous pouvez sans doute me l'dire.

La mâchoire inférieure du docteur Andelin s'est décrochée et son teint a viré au gris sale.

— Qu'est-ce que tu racontes ? a-t-il soufflé.

Ça faisait un moment que je la lui réservais, celle-là. Et, comme il m'avait tendu la perche,

pourquoi pas maintenant ? Peut-être que sa femme me ficherait la paix et que je pourrais m'occuper sérieusement de Molly et du moyen de m'en débarrasser une bonne fois pour toutes.

— Elle ne vous lâche pas d'une semelle. Elle vous manque trop. Et elle se fait du souci pour vous. Elle va bien. Mais pas vous. Je sais que c'est votre femme parce qu'elle vous montre

en train de l'attendre devant l'autel. Votre mariage. Les manches de votre veste de smoking sont

un peu trop courtes.

J'essayais de la jouer désinvolte, de le forcer à sortir de son rôle de psy. Je fouillais dans sa

vie pour l'empêcher de fouiller dans ma tête. Mais la violence du choc s'est peinte sur son visage. Il était défiguré de chagrin. Ça m'a refroidi aussi sec. J'ai baissé d'un ton. Comment continuer à l'agresser en le voyant morfler comme jamais ? Sur le coup, j'ai eu honte et je me

suis mis à regarder fixement mes mains. Pendant un moment, la pièce a été plongée dans un

silence de mort. Et pour cause. Les morts étaient partout.

Enfin le docteur Andelin a repris la parole :

— Ma femme, Cora, rentrait du travail. Ils pensent qu'elle a été aveuglée par la

réverbération du soleil sur la neige. Cela arrive parfois, là-haut, sur le plateau, vous savez. Elle a dévié de sa trajectoire. La voiture a défoncé le rail de sécurité et s'est retrouvée sur le toit au fond de la rivière. Cora… Cora s'est noyée.

Il a annoncé ça comme s'il nous présentait la météo. Mais ses mains tremblaient quand il

s'est caressé la barbe.

À un moment, au cours de ce récit tragique, la fureur de Tag était retombée. Il nous observait, le docteur et moi. Ses yeux passaient de l'un à l'autre avec un mélange de confusion

et de compassion dans les prunelles. Mais Cora Andelin n'en avait pas fini. Comme si elle savait

que j'avais réussi à capter l'attention de son mari et que, pour elle, chaque seconde comptait.

— Beurre de cacahuète ; assouplissant Downey ; Harry Connick Jr. ; parapluies… (Je me

suis brusquement interrompu. L'image suivante était si intime. Finalement, je l'ai dit quand même.) Votre barbe. Elle aimait sa caresse quand vous…

Cette fois, je me suis tu. Ils faisaient l'amour et je ne voulais pas voir la femme de cet homme nue. Et encore moins le voir, lui, à poil. Or je le voyais à travers ses yeux à elle. Je me

suis levé d'un bond. Il fallait absolument que je bouge. Beaucoup trop de détails, Cora Andelin.

Beaucoup beaucoup trop.

Pris de panique, l'aide-soignant qui me gardait a immédiatement appuyé sur mes épaules

pour me rasseoir. J'ai bien pensé à m'en prendre à lui, puis j'ai soupiré. Le cœur n'y était plus.

Personne n'avait plus envie de se tabasser. Pas même Tag. Il fixait sur moi des yeux vides, l'air

complètement hébété, comme si on lui avait retourné le cerveau.

Mais celui du docteur Andelin était bien branché, lui. Immergé dans ses propres souvenirs,

il avait un regard d'un bleu insensé, brûlant d'une incroyable intensité. Et d'un autre truc aussi.

De la gratitude. Oui, ses yeux débordaient de gratitude.

— Cela faisait partie des choses qu'elle préférait. Le jour de notre mariage, elle a marché

vers l'autel sur une chanson de Harry Connick. Et, oui, mon smoking était un tantinet trop court. « C'est tout toi, ça », disait-elle toujours en riant. Et sa collection de parapluies commençait à prendre des proportions assez délirantes.

Sa voix s'est brisée. Il s'est subitement plongé dans la contemplation de ses mains.

Il y avait tant de compassion dans cette pièce, une telle émotion aussi que, si les cinq personnes présentes avaient pu voir ce que je voyais, elles auraient toutes détourné les yeux pour laisser aux deux amants un peu d'intimité. Mais j'ai été le seul à voir Cora Andelin caresser la tête baissée de son mari, avant que les fragiles contours de sa silhouette désincarnée

ne se fondent dans la lumière déclinante. Les fenêtres de la salle étaient orientées à l'ouest et,

quelles que soient les critiques que j'aie pu faire sur l'Utah, les couchers de soleil ne figuraient assurément pas sur la liste. Cora Andelin s'est perdue dans le couchant. C'était sans doute la

dernière fois que je la voyais. Et je n'avais même pas eu besoin de la dessiner.

— Si tu sais tout ça, tout c'que tu dis sur la femme du docteur…, a murmuré Tag, en se

calant contre le dossier de sa chaise. (Il s'est tourné vers moi.) Alors, je veux qu'tu m'parles de Molly.

Noah Andelin s'est levé. Je n'ai pas osé le regarder. Je ne voulais pas voir si je l'avais détruit. Je me décevais un peu. Où était donc passé le salaud que j'avais décidé de devenir ?

— Tag, je te promets que nous reviendrons sur cette séance. Mais pas maintenant. Pas

maintenant.

Il a adressé un signe de tête aux aides-soignants, qui semblaient aussi secoués que lui, et,

sans un mot de plus, ils nous ont tous fait sortir de la salle.

GEORGIE

C'était bizarre, tous ces trucs qui me manquaient. Sa bouche me manquait. Ses yeux de panthère me manquaient. Et cette manière qu'il avait de se montrer trop adorable sans même

s'en rendre compte. Son long cou si doux. Ce petit creux où mon nez allait se nicher quand on

était tout près. La façon qu'il avait de faire tourner son pinceau entre ses doigts. Comment sa

bouche s'incurvait un peu plus haut d'un côté quand il souriait. La blancheur éclatante de ses

dents, à ce moment-là, et « le diable au fond de ses yeux », comme disait sa grand-mère. Et elle

ne se trompait pas. C'est vrai qu'il avait cette petite étincelle espiègle dans les prunelles quand il était détendu, quand il riait ou quand il me charriait. Tous ça me manquait horriblement.

Le pire, c'était que je ne pouvais rien montrer. Je devais cacher tout ce que je ressentais. Je

n'ai jamais été très douée pour ça. On avait un dicton dans la famille : « Quand Georgie ne va

pas, rien ne va. » Et je n'allais pas bien. J'étais ravagée de chagrin. Tout le village était encore sous le choc de la mort de Kathleen et, bien que Moïse ne l'ait pas étranglée ni égorgée dans

son sommeil, les gens faisaient toujours comme si c'était lui. Mes parents ne valaient pas beaucoup mieux. Moïse s'était comporté bizarrement. Et qui dit « bizarre » veut souvent dire

« suspect ». « Bizarre » ça faisait peur et ça ne pardonnait pas. Pourtant, ça aussi, ça me manquait. Il était bizarre, et génial, et radicalement différent de toutes les personnes que j'avais connues. De toutes les personnes que je connaîtrais jamais. Et il n'était plus là.

J’ai été invitée au bal des terminales. Il avait toujours lieu le dernier samedi de janvier.

Terrence Anderson m’a demandé d’être sa cavalière. Terrence Anderson : il ne manquait plus

que ça ! Il avait dû décider qu’il aimait les grandes bringues, en fin de compte. Ou peut-être

qu’il voulait rendre Haylee jalouse, vu qu’ils avaient cassé juste après la rentrée. J’ai bien pensé à lui dire non. Ce n’étaient pas les excuses qui me manquaient. Mais maman m’a dit que ça ne

se faisait pas et que je devrais m’estimer heureuse, après tout ce qui s’était passé, que certains

veuillent bien tourner la page. J’avais été prise d’un fou rire irrépressible quand elle m’avait sorti ça. Alors, elle m’avait envoyée dans ma chambre. Elle était persuadée que j’étais malade.

J’avais tellement pleuré que j’avais fini par m’endormir. Je m’étais réveillée dans le même état.

J’ai accepté l’invitation de Terrence. Mais j’ai mis une robe noire. J’étais en deuil, non ? Et

j’ai chaussé les plus hauts talons que j’aie pu trouver. Il allait avoir l’air malin, tiens, le nain. Il voulait se servir de moi ? OK. Mais il n’était pas au bout de ses peines. Et, assise sur les gradins du gymnase du lycée, à regarder les couples danser, à côté d’un Terrence vert de rage, je me

suis sentie encore plus abandonnée. Moïse ne m’avait jamais autant manqué. Je n’avais aucun

mal à l’imaginer en smoking ou avec un beau costume. J’aurais pu me percher sur des talons de

douze centimètres qu’il aurait toujours été plus grand que moi. Et j’avais comme l’impression

qu’il aurait aimé ma robe noire et la façon dont mon corps changeait.

Terrence matait justement ma poitrine un peu plus ronde avec un rictus niais. C’est là que

je m’en suis rendu compte. Mon plan s’était retourné contre moi, en fait. Mes talons lui collaient mes nichons pratiquement sous le nez. Je me suis donc résignée à les enlever et à danser pieds nus en faisant comme si Terrence Anderson était Kenny Chesney. Kenny n’était peut-être pas très grand, mais c’était un sacré chanteur de country et il était à tomber.

Malheureusement pour moi, j’ai bien dû constater que mes goûts avaient radicalement changé

et que les cow-boys et les chanteurs de country, tout à tomber qu’ils étaient, n’arrivaient pas à la cheville des artistes marginaux bouclés en HP.

12.

MOÏSE

On n’est pas revenus dessus aussitôt. Pas avec le docteur Andelin, en tout cas. Tag et moi,

on a été mis à l'isolement pour trois jours à cause de notre petite démo d'arts martiaux.

Interdiction de quitter nos chambres. J'ai donc été prié de reprendre mon « journal » pour

« m'exprimer et partager mon ressenti ». Le docteur Andelin m'a apporté des carnets de croquis. Une pile. De la belle came, en plus. Pas du papier d'impression. Et il m'a fourni des

crayons gras aussi. Il n'avait pas demandé la permission, à mon avis. Je crois qu'il voulait me remercier. Je préférais largement cette « marque non verbale de son appréciation » à tout ce

qu'il aurait pu me dire. Surtout qu'à l'origine je n'avais pas vraiment fait ça pour lui faire plaisir… En revanche, j'ai fait ce qu'il fallait pour lui montrer ma gratitude, moi aussi. À ma façon.

J'ai dessiné, dessiné, dessiné jusqu'à en avoir des crampes, à ne plus avoir les yeux en face

des trous. Au final, je me suis retrouvé avec des pages et des pages de natures mortes et de portraits. Des parapluies, des galets au fond d'une rivière et Noah Andelin avec sa petite barbe

bien taillée qui riait, les yeux levés vers une femme, morte sans doute, mais pas oubliée. Quand

je les ai montrés au docteur, à la visite suivante, il les a pris avec révérence et a passé toute la séance à les examiner sans dire un mot. C'était la meilleure séance que j'aie eue depuis le début.

Le troisième jour de ma mise à l'isolement, Tag a déboulé dans ma chambre, refermant

précipitamment la porte derrière lui.

Je lui ai balancé un regard mauvais. Moi qui avais toujours cru être enfermé. Je n'avais même pas vérifié. J'étais donc resté assis dans une chambre pendant trois jours derrière une porte qu'il suffisait de pousser !

— Ils patrouillent dans l'couloir toutes les cinq minutes. Mais, à part ça, c'est tout. Trop

facile. J'aurais dû venir avant, m'a-t-il lancé, en s'asseyant sur mon lit d'autorité. Mon nom, c'est David Taggert, au fait. Mais tu peux m'appeler Tag.

Il n'avait pas l'air de vouloir chercher la baston. Dommage.

Bon, s'il n'était pas là pour se bastonner, il n'avait qu'à se casser. J'ai repris mon dessin.

Mais je sentais la présence de Molly, là, juste derrière le mur d'eau. Je voyais son image vaciller à travers le rideau liquide. J'ai poussé un méga soupir. J'en avais marre de Molly. Et j'en avais

encore plus marre de son frère. Ce qu'ils pouvaient être collants et soûlants, tous les deux !

— T'es cinglé. T'es un fils de pute et un cinglé, a déclaré Tag sans préambule.

Je n’ai même pas levé le nez de mon dessin. Je m’échinais à le terminer avec un moignon

de crayon. J’essayais d’économiser mes réserves de matériel. Je les avais déjà pratiquement épuisées.

— C’est c’que les gens disent, non ? Que t’es cinglé. Mais j’y crois pas, moi. Plus maintenant. T’es pas cinglé. T’as un don. Un don de malade.

J’ai vaguement marmonné :

— Cinglé, malade… ça revient au même, non ?

La folie et le génie étaient étroitement liés. Je me demandais de quel don il voulait parler.

Il ne m’avait jamais vu peindre.

— Nan, mec. C’est pas pareil. Les cinglés, ils sont bons à enfermer. Comme ici. Mais toi,

t’as rien à foutre ici.

— Je crois que si.

Il s’est marré.

— Tu crois qu’t’es cinglé ?

— Je crois que je suis fêlé.

C’était ce que Georgie disait. Mais ça n’avait pas semblé la déranger. Jusqu’à ce que les fêlures deviennent des gouffres et qu’elle tombe dedans.

Tag me regardait d’un air interrogateur. Mais, comme je me taisais, il s’est contenté de hocher la tête.

— OK. Peut-être qu’on est tous fêlés. Ou tordus. Je l’suis moi, en tout cas.

— Comment ça ?

Molly recommençait à me tourner autour et mon crayon courait sur la page pour faire son

portrait.

— Ma sœur est morte. Et c’est ma faute. Tant que j’saurai pas c’qui lui est arrivé, j’pourrai

jamais m’redresser. J’serai tordu à vie.

Sa voix était si basse sur la fin que je ne savais plus trop s’il me parlait vraiment.

— C’est elle, ta sœur ? lui ai-je demandé à contrecœur en lui montrant mon carnet de croquis.

Tag a écarquillé les yeux. Il s'est levé, rassis. Et il a fini par hocher la tête.

— Ouais, s'est-il étranglé. C'est ma sœur.

Et, là, il m'a tout déballé.

Il se trouvait que le père de David Taggert était producteur de pétrole au Texas et qu'il avait toujours rêvé d'avoir un ranch. Quand Tag avait commencé à faire des conneries et à rentrer bourré tous les week-ends, son père s'était retiré des affaires, avait vendu une partie de

ses actions à prix d'or, acheté – entre autres – un ranch de vingt hectares dans le comté de Sanpete, Utah – dont la mère de Tag était originaire – et y avait fait emménager toute sa petite

famille. Il était persuadé que, s'il parvenait à faire sortir Tag et sa sœur aînée, Molly, de leur

cadre habituel, il réussirait à les faire rentrer dans le droit chemin. Les grands espaces, du travail à revendre pour les tenir occupés et de braves gens sains de corps et d'esprit pour les entourer. Plus tout l'argent qu'il fallait pour faire tourner la mécanique. C'était la combinaison

gagnante et toute la famille ne pourrait qu'en bénéficier, il en était persuadé.

Sauf que la transplantation n'avait pas pris. Les jeunes pousses ne s'étaient pas épanouies.

Elles s'étaient rebellées. Molly avait fugué et n'avait plus donné signe de vie. Les plus jeunes sœurs de Tag, les jumelles, avaient fini par suivre leur mère à Dallas où elle était retournée dès

le divorce prononcé. Il se trouvait qu'elle préférait le Texas et accusait son mari d'être responsable de la disparition de sa fille aînée. Il n'était donc plus resté que Tag et son vieux père. Et un paquet de fric. Et de l'espace et du bétail à revendre. Tag avait lutté contre ses vieux démons. Mais, quand il ne buvait pas, il se noyait dans la culpabilité et il avait fini par tenter de se suicider. Plusieurs fois. Ce qui l'avait conduit dans un hôpital psychiatrique, comme moi.

— Elle s'est barrée. On sait pas vraiment pourquoi. De nous tous, c'était elle qui s'en tirait

l'mieux. Je crois qu'elle a pris une de mes saloperies. Parce que j'faisais pas que picoler, tu sais.

J'avais des cachetons planqués dans tous les coins. Je sais pas pourquoi elle en a pris. P't-être

que son problème était plus grave que je l'croyais. P't-être qu'elle a juste voulu s'tirer avec pour que j'puisse plus y toucher.

Je l'ai laissé parler. Je ne savais pas plus que lui comment elle était morte. Ce n'était pas ce

que les morts voulaient partager avec moi. Ils voulaient me montrer leur vie, pas leur mort.

Jamais leur mort.

— Elle est morte, hein ? Si tu peux la voir, c'est qu'elle est morte.

J'ai hoché la tête.

— Il faut qu'tu m'dises où elle est, Moïse. Il faut qu'tu t'débrouilles pour la trouver.

— Ça ne marche pas comme ça. Je ne vois pas tout. Que des petits bouts. Je ne sais même

pas toujours à qui la personne est liée. Si je suis dans un groupe, ça peut être n'importe qui. Ils ne parlent pas. Pas du tout. Et, s'ils parlent, je ne les entends pas. Ils me montrent des trucs. Et je ne comprends pas toujours pourquoi. Je ne sais jamais pourquoi, en fait. Je peins, c'est tout.

— T'as bien su pour Andelin !

— Sa femme le suivait partout pendant la séance ! Et, dans la scène qu'elle m'a montrée,

ils faisaient l'amour, OK ? Alors je n'ai pas eu trop de mal à deviner.

Il commençait à me chauffer et semblait à deux doigts de me foncer dedans, de son côté.

— Ils me montrent des images. Des souvenirs. Et je ne les décrypte pas toujours bien. Je ne

les décrypte même pas du tout. Je ne suis pas Sherlock Holmes, moi !

— Alors c'que tu m'dis, là, c'est que t'as vu ma sœur avant et que tu savais pas du tout qu'c'était ma sœur ? a-t-il insisté, en me bousculant.

Il me cherchait, là. J'ai pourtant résisté à l'envie de lui rentrer dedans.

— J'ai vu Molly bien avant de te rencontrer !

Et, brusquement, ça a fait tilt.

J'avais vu Molly bien avant de connaître David Taggert.

Et c'était complètement illogique. Ça ne se passait jamais comme ça. Les morts qui

m'apparaissaient ne se manifestaient que parce que j'étais en contact avec un de leurs proches.

— Elle était partie. J'avais graffé son portrait sur un pont et elle était partie.

Bon, d'accord, je l'avais vue la nuit où GG était morte. Mais ça ne comptait pas. Cette nuit-

là, j'avais vu défiler tous les morts qui m'avaient hanté depuis le début. Sauf GG.

— Et elle s'est repointée ?

— Oui. Mais je crois que c'est à cause de toi.

— Et qu'est-ce qu'elle fait ?

Tag hurlait à présent. S'empoignant les cheveux, des éclairs dans ses yeux verts, il tentait

d'exprimer toute sa frustration. Je savais qu'il crevait d'envie de m'en coller une. Pas parce qu'il était en colère contre moi. Juste parce qu'il ne parvenait pas à gérer cette violence qui le submergeait. Je savais ce que c'était.

— Elle me montre des trucs. Comme tous les autres.

J'avais baissé la voix et je ne le quittais pas des yeux. Ça me faisait bizarre d'essayer de calmer quelqu'un. D'habitude, c'était le contraire.

— S'te plaît, Moïse ? S'te plaît.

Voilà que Tag battait des paupières, refoulant ses larmes. Je l'aurais bien jeté à terre. Ça

me démangeait de le dérouiller. Rien que pour le faire réagir, pour faire revenir le Tag qui voulait me démolir et me traitait de fils de pute. Et de cinglé. J'ai résisté.

Je lui ai tourné le dos et je me suis accroupi, prenant appui des deux bras contre le mur.

Mais mes yeux sont tombés sur le portrait de Molly qui me regardait sur mon carnet de croquis

que j'avais envoyé valdinguer. Elle me souriait, promesse illusoire d'un avenir radieux : « Elle

vécut longtemps et eut beaucoup d'enfants. » Ha, ha ! J'ai fermé les yeux, me suis pris la tête

entre les mains pour évacuer Tag et le visage souriant de sa sœur morte. Et j'ai fendu les flots.

Je me concentrais sur Molly Taggert, la jolie blonde aux longs cheveux ruisselants, comme

Georgie. Et merde ! ça m'a tout de suite déconcentré. Toujours ce même coup de poignard dans le ventre, chaque fois que je me laissais envahir par son souvenir. Mais, comme je repensais

à Georgie, l'image du tunnel que j'avais peint sous l'autopont m'est revenue en mémoire, l'endroit où j'avais pris la virginité de Georgie et perdu à jamais une part de moi-même.

J'ai immédiatement été saisi d'un impérieux besoin de peindre. Bordel ! J'ai poussé une

bordée de jurons et crié à Tag de me balancer mon carnet de croquis et un crayon. Ce n'était

pas pareil, mais c'était mieux que rien. Les mains glacées, le cou brûlant, j'ai vu le terrain vague de l'autopont pâlir, s'aplanir tandis qu'à mes pieds la mer s'ouvrait et que les murs d'eau se dressaient, libérant un passage aussi sec qu'un désert.

Ils m'avaient forcé à peindre par-dessus le graff que j'avais fait de Molly dans le tunnel. Le

bureau du shérif m'avait fourni un gros pot de peinture gris mat pour cacher cette vérité qui dérangeait : parfois, les enfants disparaissaient et la vie n'était pas un conte de fées. Mais j'ai soudain vu la peinture grise commencer à peler, comme retirée par des mains invisibles, pour révéler une Molly à l'œil pétillant affichant un sourire qui, je m'en rendais compte à présent, était la copie conforme de celui de son frère. On ne voyait ce qui nous crevait les yeux que quand on nous mettait le nez dedans.

Et, tout à coup, les images ont commencé à défiler dans ma tête, les mêmes que Molly me resservait à chaque fois.

— Faut toujours qu'elle me montre ce putain de devoir de maths !

Déjà, mes mains s'agitaient sur le papier pour dessiner la copie de Molly avec son nom en lettres rondes en haut à gauche.

La copie de maths s'est subitement volatilisée comme si Molly me l'avait arrachée des mains. Je n'avais pas dû assez m'extasier sur le grand A cerclé de rouge en haut à droite. Tag n'était pas le seul à être chatouilleux dans la famille, apparemment. Le A dans le cercle rouge s'est changé en étoile, une petite étoile dorée toute simple qui s'est bientôt fondue dans tout un immense firmament piqueté d'étoiles filantes et de supernovas dans tous les sens. À croire que Molly voulait me montrer un son et lumière ! Un truc si féerique, si coloré que j'ai maudit le malheureux crayon que j'avais dans la main et supplié Tag de me trouver autre chose.

Mais déjà Molly passait à la suite. Des champs. Des champs qui ressemblaient à ceux autour de l'autopont. Encore ! J'ai retenu un juron pour dessiner les longs épis de blé et les mêler aux cheveux de Molly qui courait toujours dans ma tête. Jusqu'à ce que le blé se change en mauvaises herbes. Celles qui poussaient au pied des piles de l'autopont. Merde !

— Arrête ! Arrête, Moïse ! (Tag me secouait par les épaules et me giflait à la volée.) Putain, mec ! Tu dessines sur les murs ! (Il a baissé d'un ton.) En même temps, j'm'en tape, moi, qu'tu bousilles les murs.

Mais la connexion était rompue. J'étais complètement sonné. Et en rogne. Je me suis écarté

du ciel étoilé version destroy qui s'étalait devant moi et s'arrêtait net, inachevé. Si seulement j'avais eu de la peinture !

Je soufflais comme un bœuf. Tag haletait aussi, comme s'il était passé de l'autre côté avec

moi et avait poursuivi sa sœur à travers champs dans cette course folle qui ne menait nulle part

et n'avait strictement aucun sens.

Tag a regardé les dessins que j'avais balancés à travers toute la pièce et a commencé à les

ramasser un à un.

— Un devoir de maths ? Avec un A en haut d'la copie ?

— En rouge. Le A est rouge, lui ai-je précisé, rageant une fois de plus d'être condamné au

noir et blanc.

— Et cet autopont ? C'est pas celui d'Nephi ?

J'ai hoché la tête.

— Nephi est à moins d'une heure de Sanpete. Tu savais ça, non ?

J'ai encore acquiescé. Et à un quart d'heure de Levan, vers le nord. Tous les gosses de Levan prenaient le bus scolaire pour aller à l'école à Nephi. C'était pratiquement le même bled. Et je n'allais certainement pas chercher de ce côté-là. Tag pourrait toujours pleurer, me

supplier, ses yeux verts pourraient toujours lancer des éclairs, je n'y retournerais pas.

— Et ces champs-là, c'est quoi ?

— Les champs autour de l'autopont. Il y a bien un routier, une ou deux stations-service, un

motel miteux et un fast-food un peu plus loin, au pied de la bretelle de sortie, mais c'est tout.

Des champs et la route.

— Et ça ?

Tag pointait du doigt la partie du mur où mon crayon avait vite montré ses limites pour

représenter une explosion de couleurs et de lumières.

J'ai haussé les épaules.

— Des feux d'artifice ?

— C’était l’week-end de la Fête nationale, a chuchoté Tag.

— J’en sais rien, Tag. Je n’ai vu que ce qu’elle voulait bien me montrer.

— Mais pourquoi elle te dit pas carrément où elle est ?

— Parce que ça ne marche pas comme ça.

— Mais pourquoi ?

Tag recommençait à s’énerver.

— C’est comme me demander pourquoi je ne peux pas vivre dans la mer. Ou pourquoi je

ne peux pas soulever cent kilos de fonte ou… pourquoi je ne vole pas, bordel ! Je ne peux pas,

point barre. Et j’aurai beau me concentrer, examiner le truc dans tous les sens, scruter le moindre détail, ça n’y changera rien. C’est comme ça, c’est comme ça !

J’ai récupéré mon carnet de croquis. C’est là que je m’en suis rendu compte : j’avais arraché toutes les pages, même celles qui n’avaient aucun rapport avec Molly Taggert. Et elles

étaient éparpillées à travers toute la pièce. Et il ne restait aucune page blanche. J’ai commencé

à les rassembler, dégoûté à l’idée de la corvée de peinture qui m’attendait. Tag me suivait, toujours accroché aux pages qu’il avait ramassées.

— Elle doit être là-bas, a-t-il murmuré.

Je me suis arrêté pour me retourner vers lui. Il avait les yeux brillants et il s’était redressé,

droit comme un I.

— Elle y est peut-être, lui ai-je lancé avec un haussement d’épaules fataliste. (Je ne voulais

vraiment rien avoir à faire avec toute cette histoire.) Mais tu imagines, s’ils la trouvent ? Surtout si c’est moi qui leur indique l’endroit. Ils vont me foutre en taule. Tu comprends ça ? Ils vont

croire que c’est moi.

Je n’ai pas dit « qui l’ai tuée ». Je n’allais quand même pas lui balancer ça froidement en

pleine face. Même si on savait pertinemment tous les deux de quoi on parlait.

Tout à coup, la porte de ma chambre s’est ouverte à la volée et Chaz a déboulé. Lui qui

avait une si bonne tête avec son éternel sourire éclatant, il était défiguré par la panique. Qui a

rapidement laissé place au soulagement quand il a constaté qu'aucun de nous n'agonisait dans une mare de sang.

— Monsieur Taggert, vous n'avez rien à faire ici ! a-t-il haleté. (Puis il a vu mes dessins sur le mur et il a juré.) Oh non ! pas encore, *man* ! Tous ces progrès pour rien.

J'ai haussé les épaules.

— J'étais à court de papier.

Chaz a entraîné Tag vers la porte. Tag s'est laissé faire sans protester. Pourtant, au moment de franchir le seuil, il s'est arrêté.

— Merci, Moïse.

Chaz a eu l'air surpris. Il n'en a pas moins poussé Tag vers la sortie.

— Pour les dessins sur le mur, t'inquiète, m'a lancé Tag, en me faisant un clin d'œil. Je dirai qu'c'est moi. Je suis sûr que tout l'monde le gobera.

On s'est regardés, Chaz et moi. Et on a éclaté de rire.

13.

MOÏSE

T ag n'était pas le seul à avoir pris l'habitude de se faufiler dans ma chambre pour des séances privées. Le bruit avait commencé à circuler sur ce que je pouvais faire. Ce que je pouvais voir. Ce que je pouvais peindre.

Carol, une psychiatre d'une cinquantaine d'années mariée à son job et que rien ne semblait jamais devoir déstabiliser, avait perdu un frère lorsqu'elle avait douze ans. Suicide.

C'était ce qui l'avait amenée à travailler avec les malades mentaux. Ce même frère avait commencé à me montrer des planches de skate et un vieux lapin en peluche avec une oreille en moins. J'avais donc raconté à Carol ce que je voyais. Au début, elle ne m'avait pas cru. Je lui avais alors dit que son frère aimait la salade de pommes de terre, le violet, Johnny Carson, qu'il ne pouvait jouer qu'un seul air au ukulélé et qu'il le lui chantait tous les soirs avant qu'elle ne s'endorme. *Over the Rainbow*, c'était le titre de la chanson. Le lendemain, Carol me supprimait tous

mes neuroleptiques.

Buffie Lucas était infirmière psychiatrique, le genre qui n'était pas là pour rigoler. Elle aurait dû être à Broadway. Elle chantait en travaillant et pouvait te faire Aretha Franklin mieux

qu'Aretha Franklin. Elle avait perdu ses parents à trois mois d'intervalle. Quand je lui avais demandé si sa mère lui avait offert une couverture faite avec tous ses tee-shirts de concert avant

de mourir, elle s'était arrêtée au beau milieu de sa chanson. Et puis elle m'avait claqué la bise

et m'avait fait promettre de ne plus rien lui cacher.

Les gens ne venaient jamais me voir les mains vides. Ils m'apportaient des cadeaux. Du papier et des crayons gras, des couleurs pour l'aquarelle, des pastels, des sanguines et, environ

deux mois après mon arrivée, le docteur June m'a apporté une lettre de Georgie. J'avais fait un

truc qui lui avait plu et je suppose que c'était sa façon de me récompenser. Je ne l'avais pas fait exprès. Je n'aimais pas particulièrement le docteur June. Mais elle avait vu un portrait que j'avais fait de GG. J'avais prévu de le cacher, mais je n'avais pas réussi à m'en décoller. C'était une sanguine. Belle et toute simple, comme GG l'avait toujours été. Elle était représentée avec

un bébé dans les bras. J'avais réussi à me persuader que ce bébé n'était pas moi. June l'a longtemps regardée et puis elle a levé les yeux vers moi.

— C'est beau. Émouvant. Parle-moi de ce portrait.

J'ai secoué la tête.

— Non.

— D'accord. Alors, je vais te dire ce que je vois.

J'ai haussé les épaules.

— Je vois un enfant et une femme qui s'aiment très fort.

J'ai recommencé à hausser les épaules.

— C'est toi ?

— Ça me ressemble ?

Elle a examiné le dessin, puis relevé les yeux pour me regarder.

— Cela ressemble à un enfant. Tu as été un enfant.

Comme je ne répondais pas, elle a enchaîné :

— Est-ce ton arrière-grand-mère ?

— C’est pas impossible.

— Tu l’aimais ?

— Je n’aime personne.

— Elle te manque ?

J’ai soupiré et j’ai décidé d’inverser les rôles.

— Et votre sœur, elle vous manque ?

— Oui, beaucoup, a-t-elle répondu en hochant la tête. Et je pense que ton arrière-grand-mère te manque aussi.

— OK. Elle me manque.

— C’est bien, Moïse. C’est sain.

— OK.

Génial. J’étais guéri. Alléluia !

— Est-ce la seule personne qui te manque ?

J’ai gardé le silence, méfiant. Où voulait-elle en venir ?

— Elle continue à venir, tu sais.

J’ai attendu la suite.

— Georgie. Elle vient toutes les semaines. Et tu ne veux pas la voir ?

— Non.

J’ai été pris de vertiges.

— Peux-tu me dire pourquoi ?

— Georgie s’imagine qu’elle est amoureuse de moi.

J’ai fait la grimace. Le docteur June a légèrement écarquillé les yeux. Je venais de lui filer un os à ronger et elle salivait.

— Et toi, tu n’es pas amoureux d’elle ?

Elle s’efforçait de ne pas trop baver.

— Je n’aime personne.

Je ne me répétais pas trop, là ? J’ai respiré un bon coup pour me calmer. J’étais tout à la fois content et emmerdé que Georgie fasse preuve d’une telle persévérance. Et ça m’emmerdait que ça me fasse plaisir. Ça m’emmerdait que mon pouls ait brusquement accéléré et que j’aie les mains moites. Ça m’emmerdait qu’il m’ait suffi d’entendre son nom pour sentir aussitôt cet afflux de couleurs dans ma tête, réminiscence du kaléidoscope que les baisers de Georgie avaient toujours créé dans mon esprit.

— Je vois. Pourquoi ? a demandé le docteur June.

— Parce que c’est comme ça. Je suis détraqué, j’imagine. Fêlé.

Elle a hoché la tête, comme si elle approuvait.

— Crois-tu que tu pourrais aimer quelqu’un un jour ?

— C’est pas prévu au programme.

Elle a de nouveau hoché la tête, s‘est attardée encore un peu, puis la fin de séance est arrivée. Elle n’avait vraiment rien eu à se mettre sous la dent, qu’un malheureux petit os, et je jubilais.

— C’est assez pour aujourd’hui, a-t-elle conclu en se levant brusquement, mon dossier à la main.

Elle en a sorti une enveloppe qu’elle a posée sur la table devant moi.

— Elle voulait que je te donne ceci. Georgie, j’entends. J’ai refusé. Je lui ai dit que si tu avais voulu entrer en contact avec elle, tu l’aurais fait. Je crois qu’elle en a été blessée. C’est la vérité, pourtant, n’est-ce pas ?

La garce ! Ça m’a chauffé que June ait rembarré Georgie. Et, une fois de plus, je m’en suis

voulu de réagir comme ça. Qu'est-ce que j'en avais à foutre ?

— Mais j'ai décidé de te la donner et de te laisser choisir si tu voulais la lire ou pas. (Elle a

haussé les épaules.) À toi de décider.

J'ai longtemps reluqué la lettre après le départ du docteur June. Et j'étais sûr que c'était ce

qu'elle attendait. Elle s'était dit que je craquerais et que je la lirais. Ça aussi, j'en étais sûr. Mais elle ne connaissait pas mes lois.

J'ai jeté la lettre à la poubelle et rassemblé les dessins sur lesquels le docteur June avait jeté

un coup d'œil. Celui de ma grand-mère était sur le dessus et l'image des deux personnages enlacés m'a interpellé. J'ai récupéré la lettre de Georgie. Je l'ai délicatement ouverte. J'ai sorti la feuille qui se trouvait à l'intérieur sans me laisser le temps de m'attarder sur les lettres rondes et le G qui plongeait au début de la signature. Ensuite j'ai soigneusement plié le portrait de ma

grand-mère comme ma grand-mère repliait elle-même ses bras sur l'enfant du dessin. Ce n'était

pas moi. Plus moi, du moins. Cet enfant pouvait être Georgie maintenant et GG pourrait veiller

sur elle. J'ai glissé le dessin dans l'enveloppe. J'ai écrit l'adresse de Georgie dessus et, quand Chaz m'a apporté mon dîner, je lui ai demandé de faire en sorte qu'elle parvienne à

destination.

Puis j'ai glissé la lettre de Georgie sous mon matelas, là où je ne serais plus obligé de la

voir, de la toucher, là où je pourrais faire comme si elle n'existait pas.

GEORGIE

Il n'y avait pas le nom de l'expéditeur, mais le tampon de la poste indiquait Montlake. Et

c'était son écriture qui balafrait l'enveloppe. « Georgie Shepherd, PO Box 5, Levan UTAH, 84639 ». On avait eu une conversation sur Levan et ses boîtes postales. Apparemment, Moïse n'avait pas oublié. Les seules boîtes aux lettres que les gens avaient à Levan étaient réservées au *Daily Herald*, un quotidien auquel quasiment tout Levan était abonné, ne serait-ce que pour la bande dessinée du dimanche et les bons de réduction. Le *Daily Herald* était distribué en porte à porte par le livreur de journaux ou glissé en passant par un membre de la famille. Mais le vrai

courrier était distribué à la petite poste en brique de la grand-rue dans des boîtes ouvragées fermant à clé. La nôtre portait un des premiers numéros parce qu'on en avait hérité. Chez les

Shepherd, on se transmettait la boîte postale familiale de génération en génération.

— Ta famille fait partie de l'aristocratie locale, alors ? avait raillé Moïse.

— Oui. Les Shepherd font la pluie et le beau temps à Levan, lui avais-je répondu d'un ton très aristocratique.

— Et qui a la boîte postale numéro 1 ? m'avait-il aussitôt demandé.

Je lui avais répondu du tac au tac :

— Dieu.

— Et la numéro 2 ?

Il avait déjà du mal à retenir un fou rire.

— Pam Jackman.

— La Pam Jackman du bas de la rue ?

— Oui. C'est quasiment une Kennedy ici.

— Elle conduit bien le bus, non ?

— Oui. Chauffeur de bus est une position de prestige au sein de notre communauté.

Je n'avais même pas esquissé un sourire.

— Et donc 3 et 4 ?

— Elles sont vides actuellement. Il faut attendre que les héritiers désignés aient atteint l'âge de la majorité pour qu'ils puissent hériter de leurs boîtes postales. Mon fils héritera un jour de la boîte postale numéro 5. Ce sera un grand jour pour les Shepherd.

— Ton fils ? Et si tu as une fille ?

Il avait cette petite étincelle dans les yeux qui me filait des papillons dans le ventre. Parler d'avoir des enfants, ça donnait des idées… L'idée de faire des bébés, par exemple. Avec Moïse.

— Ce sera la première fille à décrocher le titre de championne de rodéo. De rodéo à dos de taureau ! La plus grande partie de l'année, elle ne vivra pas à Levan. Ce sera à ses frères de défendre notre nom et de veiller sur la lignée des Shepherd… et sur notre boîte postale, lui avais-je affirmé, en m'efforçant de ne pas penser à tous ces petits champions de rodéo que j'aurais adoré faire avec lui.

Quand maman m'a donné ma lettre, elle avait le visage fermé. Je voyais bien qu'elle aurait

préféré la mettre à la poubelle et qu'on n'entende plus jamais parler de Moïse Wright. Mais non. Elle est venue me l'apporter dans ma chambre et l'a posée doucement sur ma commode

avant de sortir sans un mot. Le meilleur moment, quand on reçoit une lettre ou un colis qui s'est fait vraiment attendre, c'est avant. Avant de savoir ce qu'il y a dedans. Et ça faisait des mois que j'attendais, que je priais pour recevoir un signe de Moïse. Je savais qu'en l'ouvrant j'allais

être soit remplie d'espoir soit brisée à jamais. Et je n'étais déjà plus en état de supporter ni l'un ni l'autre.

J'ai fini par partir faire une grande balade à cheval en emportant la lettre, glissée bien à

plat dans la poche de mon manteau pour ne pas la froisser. On était en février et on avait fini

par avoir une tempête de neige après deux mois de froid intense mais sec. Le bruit courait qu'on avait découvert le corps de Molly Taggert près de l'autopont, là où Moïse avait tagué son

portrait. Les gens recommençaient à jaser. Et les gens me regardaient. Tout en faisant ceux qui

ne me regardaient pas. Le manque de neige avait permis aux chiens de flairer sa piste et de la

retrouver. Mais j'étais bien contente que cette longue période de sécheresse soit enfin terminée.

Cette grande solitude blanche me convenait. Quand on a été loin de tout et de tout le monde, avec Sackett, j'ai sorti l'enveloppe et je l'ai ouverte avec précaution, comme si j'aurais

pu, par inadvertance, déchirer quelque chose d'important. Peut-être que ma propre saison sèche était terminée, elle aussi. Après avoir remis l'enveloppe dans ma poche de manteau, j'ai

soigneusement déplié l'épaisse feuille de papier. Je l'ai tenue dans mes mains tremblantes pour

l'examiner. Je ne savais pas quoi en penser.

C'était un beau dessin, mais plus abstrait que je ne l'aurais souhaité. Je voulais du concret,

moi. Je voulais des mots. Je voulais qu'il me dise qu'il reviendrait. Qu'il ne supportait pas d'être loin de moi. Or, pour toute réponse, j'avais un dessin. C'était bien de lui, ça tiens !

Il représentait un portrait de femme, mais ç'aurait pu être n'importe quelle femme. Avec

un enfant, qui aurait presque pu être n'importe quel enfant. La femme était seulement

suggérée avec des courbes évocatrices, les seins, les hanches, assise en tailleur, enlaçant un petit enfant avec une virgule noire en guise de cheveux. Je l'ai regardé un long moment en me demandant ce que ça voulait dire.

Avait-il une valeur symbolique ? Avait-il un sens précis ? Moïse voulait-il faire passer un message sur la mort de sa grand-mère ? Essayait-il de me dire qu'il comprenait ce que je traversais ? Je ne voyais pas comment il aurait pu. Alors je suis restée là, à regarder cet étrange et très joli mystère envoyé par le garçon qui n'avait cessé d'être une énigme pour moi depuis le

début. Au bout d'un moment, j'ai commencé à avoir froid aux mains et Sackett a commencé à

s'agiter. Je suis donc rentrée.

J'ai encadré le portrait et je l'ai accroché au mur de ma chambre, bien décidée à trouver

un peu de paix dans sa simple présence, dans cette preuve tangible que Moïse avait au moins

eu une pensée pour moi. Mais c'était surtout de la peur que j'éprouvais. Je ne me sentais pas du

tout prête à affronter les jours à venir, toujours incapable que j'étais de renoncer définitivement à Moïse Wright. Ma mère y avait jeté un seul coup d'œil et s'était détournée. Mon père avait juste secoué la tête en soupirant. Quant à moi, je me suis résignée à une longue attente.

MOÏSE

C'est dans un trou peu profond, sous un amoncellement de cailloux et de gravats, à

cinquante mètres de l'endroit où j'avais bombé son visage souriant, que le corps de Molly Taggert a été retrouvé. Tag m'avait dit que le routier d'à côté s'appelait *Circle A*. L'enseigne lumineuse du resto représentait un grand A dans un cercle rouge. Exactement comme la note

en haut du devoir de maths de Molly. Je ne l'avais jamais remarqué en faisant les trajets Nephi-

Levan. J'étais passé cent fois devant et je n'avais jamais fait le rapprochement. Trop absorbé dans mes pensées, sans doute. Ce qui prouvait bien que je n'avais vraiment rien d'un Sherlock

Holmes. L'arrière du routier donnait sur une prairie au pied de petites collines, contreforts de

la chaîne de montagnes qui s'étirait à l'est du village et s'enfonçait vers le sud sur des centaines de kilomètres. Un terrain de golf avait été aménagé entre ces collines et, tous les ans, vers le 4 juillet, un feu d'artifice était tiré. Le A rouge et le feu d'artifice se voyaient très bien du pont sous lequel j'avais peint le portrait de Molly, indiquant l'emplacement de sa tombe sans même

le savoir.

Tag avait beaucoup pleuré en me déballant tout ça. Avec de gros sanglots déchirants qui

lui secouaient les épaules et me nouaient le ventre, comme la nuit où Georgie m'avait avoué qu'elle

m'aimait. « Je crois que tu m'aimes, Moïse, m'avait-elle dit, des larmes dans la voix. Et je t'aime aussi. » Les larmes, je ne gérais pas très bien. Je ne pleurais jamais, alors je ne savais pas pourquoi les autres pleuraient. Tag pleurait sa sœur. Tout comme j'aurais dû pleurer GG, j'imagine. Mais je ne pleurais jamais, alors, j'ai juste laissé passer l'orage. Tag avait fini par s'essuyer les joues pour me raconter le reste.

Il avait parlé de moi à son père. Et, allez savoir pourquoi – par désespoir, par lassitude, ou

peut-être juste pour tranquilliser un fils suicidaire têtu comme une mule –, David Taggert Senior avait engagé un chasseur et ses chiens pour explorer la zone que Tag lui avait décrite.

Les chiens n'avaient pas tardé à retrouver la piste de Molly, puis son cadavre. Et voilà. Pas plus

compliqué que ça. Ils avaient appelé les flics, lesquels n'avaient pas mis longtemps à débarquer

chez les dingues pour me voir. J'avais déjà été interrogé sur la disparition de Molly Taggert avant. Mais, maintenant, ils avaient un cadavre. Un cadavre qu'on avait trouvé étonnamment près de mes « graffitis ». Curieux, non ?

Le shérif Dawson a débarqué avec son adjoint, un type au visage rond, au teint blafard et

aux cheveux roux qui ne devait pas être beaucoup plus vieux que moi. En me voyant, le gars a

fait une moue méprisante, s'arrogeant manifestement le rôle du méchant dans sa série policière

préférée. Avec son teint crayeux et sa tignasse incendiaire, il me faisait penser à un beignet fourré à la confiture. Un beignet hargneux.

Le shérif Dawson m'a resservi la même série de questions, pimentée de quelques nouvelles.

Il savait que David Taggert était un patient dans la même institution que moi. Il savait également ce que Tag avait dit à son père et ce que son père avait ensuite relayé à l'équipe chargée des recherches. Et il savait que, si on remontait la filière, l'origine du truc, c'était moi.

Mais, une fois tout ça bien posé et enregistré, la disparition de Molly Taggert n'en remontait pas

moins à juillet 2005. Or, en juillet 2005, je vivais en Californie, chez mon oncle et sa malheureuse femme et leurs mômes pourris gâtés. En 2005, j'avais passé tout le mois de juillet

en centre de détention pour mineurs pour infractions en bande organisée. C'était un fait indéniable. Dans le genre alibi, le mien était en béton armé. Le shérif savait déjà tout ça depuis

notre petite conversation du mois d'octobre, quand j'avais bombé le portrait de Molly sous l'autopont et qu'on m'avait embarqué pour m'interroger. Mais je m'étais douté que ça ne l'empêcherait pas, ni lui ni n'importe quel flic, de penser que j'étais coupable de quelque chose. Je l'avais dit à Tag dès le départ.

— T’as été en contact, depuis, avec Georgie Shepherd ? m’a demandé le shérif, en refermant son dossier pour s’en aller.

Après tout un interrogatoire sur Molly Taggert, la question tombait comme un cheveu sur la soupe.

— Non.

Le shérif s’est remis à feuilleter les documents dans son dossier. Tel qu’il était là, la tête inclinée, sans son chapeau, j’apercevais son crâne rose à travers ses fins cheveux blonds.

— Z’étiez plutôt copains, si je m’en souviens bien.

Il a continué à feuilleter son dossier, toujours sans me regarder.

— Pas vraiment.

Il a relevé la tête.

— Ah non ?

— Non.

Il a jeté un coup d’œil à son voisin. Le shérif adjoint a ricané. Ça m’a chauffé direct. J’ai eu une furieuse envie de transformer sa face de beignet en *donut*. Je n’avais pas compris ce que voulait dire cette œillade, mais ça cachait quelque chose.

— Mmm. Mais t’étais là, la nuit où on l’a agressée au festival, non ? Tu l’as même raccompagnée chez elle pour t’assurer qu’elle allait bien.

J’ai attendu la suite. La chaleur qui m’avait embrasé la poitrine me montait à présent aux oreilles. Il savait déjà tout ça.

— On n’a jamais vraiment éclairci cette affaire.

Il a marqué un second temps d’arrêt, avant de fermer son dossier d’un claquement sec.

— Tu n’aurais pas eu des visions sur c’qui s’est passé cette nuit-là, par hasard ? T’aurais pas peint une photo d’identité ou une empreinte digitale sur le mur d’une écurie, des fois ? Quelque chose qui pourrait nous servir à traquer c’salaud, tu vois ? On n’aime pas beaucoup qu’on touche à nos filles. Alors, ce s’rait bien qu’on fasse payer celui qu’a fait du mal à Georgie.

Je n'ai rien dit. J'avais fait du mal à Georgie. Et j'étais sûr que c'était là qu'il voulait en venir. Après tout, c'était elle qui avait appelé les flics à la mort de GG. C'était elle qui était restée dehors à attendre l'ambulance. C'était elle qui avait cherché où j'avais été interné et qui

avait fait tous ces vains efforts pour me voir. Mais, à mon avis, ce n'était pas à ça que le shérif faisait allusion. Il croyait que je l'avais ligotée aussi, taré que j'étais.

Mais je ne l'avais pas ligotée. Et je n'avais pas eu de « visions » de celui qui l'avait fait.

Alors, j'ai gardé le silence et je suis resté immobile sur ma chaise, pendant qu'il se levait avec

son adjoint et se dirigeait vers la porte.

— Moïse ?

Beignet Hargneux était déjà sorti, mais le shérif Dawson s'est arrêté, la main sur la poignée,

tout en remettant son chapeau de cow-boy sur sa tonsure clairsemée.

— Paraît que tu seras relâché dans quelques jours.

J'ai hoché la tête. Il en a fait autant, tout en me reluquant avec une moue dubitative.

— Eh bien, tant mieux. Tant mieux. Tout l'monde a droit à un nouveau départ. Mais je

n'crois pas que tu devrais revenir à Levan, Moïse, a-t-il ajouté en sortant dans le couloir. Les nouveaux départs et les secondes chances, on a déjà donné.

Il a laissé la porte claquer derrière lui et il est parti.

14.

MOÏSE

I ls ont levé la sanction d'isolement pour nous deux en même temps et, bizarrement, on est

devenus plus ou moins potes, Tag et moi. J'en ai été le premier surpris. C'était peut-être parce qu'on avait le même âge. Ou à cause de Molly. Ou peut-être parce qu'on était tous les deux en HP et qu'on n'avait ni l'un ni l'autre spécialement envie d'en sortir – ou, comme dirait

Tag « au fond du trou et contents de l'être, merci » – ou peut-être parce que Tag me rappelait

un peu Georgie avec son accent texan, son humour et son côté cow-boy. On n'avait vraiment rien en commun, lui et moi, et j'étais sûr qu'ils se seraient entendus comme larrons en foire tous les deux. Rien que d'y penser, ça me rendait jaloux. Je n'en revenais toujours pas qu'elle

ait pu vouloir d'un mec comme moi.

Tag pardonnait aussi facilement qu'il s'emportait. Il avait le sourire et la gâchette faciles. Il ne faisait jamais rien à moitié et je me demandais parfois si ce n'était pas à l'HP qu'il serait le mieux, juste pour rester cadré. Mais il avait aussi un côté geignard. Et, une nuit, après l'extinction des feux, se faufilant discrètement dans le couloir – comme d'habitude –, il est venu me trouver. Il cherchait des réponses qu'aucun membre du personnel hospitalier ne pouvait lui donner. Et il pensait que je les avais.

Il a commencé par m'appeler « Moïse-le-bien-nommé ».

— C'était pas un prophète ou un truc comme ça, Moïse ?

J'ai juste levé les yeux au ciel. Mais bon, il ne voulait pas savoir si j'avais été trouvé dans un panier. Ç'aurait pu être pire.

— MO-Ï-SE ! a-t-il déclamé d'une profonde voix de basse, sans doute censée imiter Dieu dans *Les Dix Commandements,* le vieux film avec Charlton Heston.

GG adorait Charlton Heston. L'année de mes douze ans, j'avais passé les vacances de Pâques avec elle et on s'était fait une soirée DVD spéciale Charlton Heston qui m'avait donné envie de peinturlurer toutes les portes en rouge et de brûler tous les buissons de Levan. Maintenant que j'y pense, j'avais réellement peinturluré tout Levan. Et plusieurs fois. Dire que tout ça, c'était la faute de Charlton Heston !

Tag s'est bien marré quand je lui ai sorti ça. Mais il s'est vite calmé pour se laisser tomber sur mon lit et se mettre à contempler le plafond. Il a fini par tourner les yeux vers moi et m'a regardé d'un air absorbé, comme s'il me jaugeait.

— Si j'meurs, qu'est-ce qui va m'arriver ?

— Pourquoi penses-tu que tu vas mourir ?

On aurait dit le docteur Andelin.

— Si j'suis là, c'est parce que j'ai essayé de m'suicider plusieurs fois, Moïse.

— Ouais, je sais. (Je lui ai désigné la longue estafilade sur son bras.) Et, si je suis là, c'est parce que je peins les morts et que je fais flipper tous ceux que je rencontre.

Il a souri d'un air goguenard.

— Ouais, je sais. (Son sourire s'est aussitôt évanoui.) Quand j'bois pas, la vie me bouffe tellement que j'perds la boule. J'étais pas comme ça avant. Mais maintenant, c'est tout l'temps.

La vie, c'est quand même grave pourri, Moïse.

J'ai hoché la tête. Mais je me suis pris à sourire en revoyant Georgie me faire la leçon chaque fois que je disais ce genre de truc.

— Le rire de Georgie ; les cheveux de Georgie ; les baisers de Georgie ; l'humour de Georgie ; les longues longues jambes de Georgie.

C'était juste un murmure. Pourtant, j'étais si à l'aise avec Tag que, quand il me l'a demandé, j'ai répété ma liste à haute voix.

— Hein ?

Même si je me sentais bête, je lui ai expliqué :

— Cinq tops. Je faisais juste la liste de cinq trucs positifs. Une manie de quelqu'un qui faisait toujours ça quand je me plaignais de tout en général et de la vie en particulier.

— Georgie ?

— Ouais.

— C'est ta nana ?

— Elle aurait bien voulu.

— Pas toi ? Même avec ses cheveux, ses baisers et ses longues longues jambes ?

Il se marrait. Je l'aimais bien, ce mec, malgré tout. Mais j'ai préféré changer de sujet.

— Tu veux toujours te tuer ?

— Ça dépend. Y a quoi après ?

— Autre chose. Y a autre chose, c'est tout ce que je peux te dire. C'est pas la fin.

— Et tu peux voir c'qu'y a après, toi ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Je ne pouvais pas voir l'avenir, si c'était ce qu'il voulait savoir.

— Est-ce que tu peux voir l'autre côté ?

— Non. Je vois seulement ce qu'ils veulent bien me montrer.

— Qui ça, *ils* ?

— Tous ceux qui traversent.

J'ai haussé les épaules.

— Ils te murmurent des trucs à l'oreille ? Ils peuvent parler ?

Tag s'était mis à murmurer, comme si le sujet avait quelque chose de sacré.

— Non. Ils ne disent jamais rien. Ils me montrent des trucs.

Tag a frissonné et s'est passé la main dans la nuque, comme s'il essayait de chasser la chair de poule qui remontait le long de son dos.

— Alors, comment tu peux savoir c'qu'ils veulent ?

— Ils veulent tous la même chose.

Aussi bizarre que ça puisse paraître, c'était vrai.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'ils veulent ?

— Ils veulent parler. Ils veulent se faire entendre.

Je n'avais jamais essayé de mettre des mots sur le phénomène, mais ça me paraissait correct comme réponse.

— Donc, ils veulent parler, mais ils parlent pas ?

J'ai acquiescé en silence.

— Et pourquoi ils veulent parler, d'après toi ?

— Parce que c'était ce qu'ils faisaient quand…

— Parce que c'était c'qu'ils faisaient quand ils étaient encore vivants ? a suggéré Tag en me voyant hésiter.

— Ouais.

— Mais, du coup, comment ils font pour communiquer ?

— Les pensées n’ont pas besoin de chair et de sang.

— T’entends leurs pensées ?

Il avait l’air d’avoir du mal à me croire.

— Non. Je vois leurs souvenirs dans ma tête.

C’était encore plus bizarre, j’imagine, mais c’était la réalité.

— Tu vois leurs souvenirs ? Lesquels ? Tous ? Tu vois défiler leur vie ?

— Par moments, j’en ai bien l’impression, oui. Parfois, c’est un véritable torrent de

couleurs et de pensées, et je ne peux choper que quelques trucs au hasard tellement ça va vite.

Et encore, seulement ce que je réussis à comprendre. Je suis sûr qu’ils voudraient m’en montrer

beaucoup plus, mais ce n’est pas si facile que ça. C’est subjectif, déjà. Je ne vois que des fragments, des bribes. Jamais tout le tableau. Mais j’ai appris à filtrer et je commence à devenir

bon à ce p’tit jeu-là. Et plus je deviens bon, plus ça ressemble à des souvenirs, et moins j’ai l’impression d’être possédé.

Tag avait l’air impressionné. Je n’ai pas pu m’empêcher de sourire en le voyant secouer la

tête.

— Et y en a, là, maintenant ? Des morts, j’veux dire.

Tag tournait vivement la tête, de droite et de gauche, comme s’il espérait prendre un fantôme de vitesse, en flagrant délit d’apparition post mortem.

— Forcément.

Il n’y avait personne dans les parages. Rien pour gâcher ce moment de tranquillité

silencieuse, hormis la branche qui tapait contre ma fenêtre et crissait sur la vitre, et un couinement de semelles en caoutchouc sur le lino comme quelqu’un passait devant ma porte.

Tag a écarquillé les yeux en me dévisageant impatiemment. Il attendait que je lui en dise

plus.

— Marilyn Monroe te trouve canon. Elle est en train de te souffler dans l’oreille.

Tag a immédiatement plongé son petit doigt dans son oreille comme si une bestiole venait

de s'y loger et bourdonnait désespérément en tentant d'en ressortir.

J'ai éclaté de rire. Je ne sais pas qui était le plus étonné des deux. D'habitude, c'était lui qui me charriait et non l'inverse.

— Tu t'fous d'ma gueule, là, hein ? s'est esclaffé Tag à son tour. Putain ! j'aimerais bien, moi, que Marilyn ait envie d'rappliquer dans l'coin.

— Ben voyons. Mais ça ne marche pas vraiment comme ça. Je ne vois que des gens qui ont un lien avec quelqu'un avec qui je suis en contact d'une façon ou d'une autre, ou avec qui j'ai été en contact. Y a pas de hasard.

— Alors, quand t'as dit à Chaz que son grand-père lui avait laissé quelque chose, son grand-père t'avait montré son testament ?

— Il m'a montré un reflet de lui dans la vitrine d'une banque, exactement comme il s'était vu lui-même avant d'entrer à l'intérieur. Et, après, il m'a montré le coffre qu'il avait dans la banque.

Chaz était cool. Il était toujours de bonne humeur, toujours en train de chanter. On pouvait lui faire une confiance absolue. Il jouait les gros bras dans le service et se trouvait constamment confronté à des gens violents dans le cadre de son travail. Pourtant, jamais il ne perdait son sang-froid. Jamais il ne se laissait décourager.

Lorsque son grand-père avait commencé à se manifester, j'avais fait de la résistance.

J'aimais bien Chaz et je n'avais pas besoin de munitions contre lui. Je n'avais aucune envie de le faire morfler. Depuis que j'étais interné, j'avais appris à me protéger. Je n'avais rien d'autre à faire que de m'entraîner et d'assister à d'interminables séances psy sans aucun rapport avec mon « problème » – quoique, curieusement, ça ne m'ait pas coûté tant que ça d'y aller.

Cependant, mon contact permanent avec Chaz semblait renforcer la connexion que son grand-père avait avec moi et je percevais de mieux en mieux sa présence, là, de l'autre côté. Il n'attendait qu'une chose : traverser. Alors, j'avais fini par le laisser faire. J'avais entrouvert le passage pour lui. Juste pour lui.

Le grand-père de Chaz avait adoré son petit-fils. Alors j'avais dit à Chaz ce que je voyais, ce que son grand-père s'obstinait à me montrer. Et Chaz m'avait écouté en ouvrant de grands yeux.

Le lendemain, il n'était pas venu travailler. Mais, le surlendemain, il était venu me trouver pour

me remercier. Et il avait pleuré. Chaz était un grand Black baraqué, une vraie montagne de muscles. Il était encore plus grand que moi. Et il avait pleuré comme un bébé, me serrant si fort

dans ses bras que je ne pouvais plus respirer. C'est comme ça que je m'en étais rendu compte :

ce n'était pas forcément une arme. Ce que je faisais avec les morts, j'entends. Ça ne faisait pas

forcément mal aux gens.

— Moïse ?

Tag m'a tiré de mes pensées.

— Ouais ?

— L'prends pas mal mais… puisque tu sais qu'y a autre chose et qu'c'est pas flippant d'l'autre côté. Qu'c'est pas si terrible que ça. Qu'c'est pas les zombies de l'apocalypse ; le feu, le soufre et tout ça. Pourquoi tu restes ?

Il parlait si bas et avec une telle émotion dans la voix que je me demandais si je pouvais

l'aider. Prophète ou pas, je n'étais pas sûr de connaître la réponse. Il m'a fallu une bonne minute de réflexion, mais, finalement, j'ai trouvé une réponse qui me paraissait honnête.

— Parce que je serai toujours moi. Et tu seras toujours toi.

— Qu'est-ce tu veux dire ?

— On ne peut pas échapper à soi-même, Tag. Ici ou là, à l'autre bout du monde ou dans

un hôpital psychiatrique de Salt Lake City. Je suis Moïse et tu es Tag. Et ça ne changera jamais.

Alors, qu'on trouve le moyen ici ou qu'on le trouve là-bas, faudra toujours qu'on assume. Et la

mort n'y changera rien.

MOÏSE

La dépouille de Molly Taggert a été ramenée à Dallas pour les funérailles. David Taggert

Senior a décidé de mettre son ranch en vente et la date de notre sortie de l'hôpital psychiatrique de Montlake était déjà arrêtée. Il me restait un peu de fric et quelques frusques. Je n'avais eu besoin ni

de l'un ni des autres durant mon petit séjour. À la succession de GG, mes

fringues avaient été fourrées dans des cartons et envoyées à Montlake. Et ses biens avaient été

répartis entre ses enfants. Enfin, ceux qu'elle ne m'avait pas laissés, du moins.

On avait autorisé un notaire à venir me voir quinze jours après mon internement. C'est lui

qui m'avait informé au sujet de mon arrière-grand-mère. Il m'avait appris qu'elle était morte de

cause naturelle : une attaque. Puis il m'avait annoncé qu'elle m'avait laissé cinq hectares au nord de Levan, sa maison, sa voiture et tout ce qu'il y avait sur son compte – ce qui ne se montait pas à grand-chose. Je ne voulais pas de la maison de GG. Pas si elle n'était pas dedans. GG savait

que je n'y retournerais pas. Le shérif m'avait bien fait comprendre que personne ne voulait de

moi là-bas. J'avais demandé au notaire si je pouvais la vendre. Mais il pensait que personne ne

voudrait l'acheter. Pour la terre, il n'y aurait pas de problème – il avait déjà un acheteur –, mais personne ne voudrait de la maison. C'était comme ça dans les petits bleds, quand il y avait une

tragédie locale. Je lui avais demandé s'il pouvait la fermer, condamner portes et fenêtres pour

moi. Ce qu'il avait fait. Au bout du compte, une fois la maison bouclée, l'enterrement de GG

payé, mes frais médicaux – ceux qui restaient à ma charge – réglés, la terre, ma Jeep et la vieille guimbarde de GG vendues, le notaire m'avait apporté la clé de la baraque et un chèque de cinq

mille dollars. C'était plus que ce à quoi je m'attendais, plus de fric que je n'en avais jamais eu.

En même temps, je n'allais pas aller très loin avec ça.

Les parents éloignés qui me restaient ne devaient pas me porter dans leur cœur. Encore

moins qu'avant, je veux dire. Et je savais que je ne serais le bienvenu nulle part dans ma famille.

Ce qui me convenait parfaitement. Je n'avais aucune envie d'aller chez eux, de toute façon.

Mais je ne savais pas où aller non plus. Alors, quand Tag a abordé le sujet, la veille de notre sortie, je n'ai pas eu grand-chose à lui dire.

— T'iras où, une fois dehors ? m'a-t-il demandé au dîner, le nez dans son assiette et les coudes sur la table.

Il bâfrait pratiquement autant que moi et j'étais certain que le personnel des cuisines de

Montlake nous verrait partir avec soulagement.

Je n’avais aucune envie de parler de ça avec Tag. Je n’avais pas envie d’en parler, point barre. Alors j’ai braqué les yeux sur la fenêtre, à la gauche de Tag, au-dessus de son épaule, histoire de lui faire comprendre qu’en ce qui me concernait, le chapitre était clos. Mais Tag n’a

pas lâché l’affaire.

— T’as dix-huit ans maintenant. T’es officiellement sorti du système scolaire. Alors, tu vas

aller où, Mo ?

Je ne sais pas d’où il sortait qu’il pouvait m’appeler Mo. Ce n’était certainement pas moi

qui lui avais donné la permission. Mais il était comme ça, Tag. Il creusait petit à petit sa galerie dans mon terrier. Un peu comme Georgie.

Je lui ai jeté un coup d’œil et j’ai haussé les épaules comme si je m’en fichais royalement.

Ça faisait des mois que j’étais là. J’avais passé Noël ici, le Nouvel An ici et une bonne partie

de février. Trois mois en HP. Et j’aurais bien aimé y rester.

— Viens avec moi, a lâché Tag, en balançant sa serviette et en repoussant son plateau.

J’ai eu un mouvement de recul. J’hallucinais. Je me souvenais de Tag à son arrivée, de ses

cris, de ses larmes, de ses gémissements qui résonnaient dans le couloir quand on l’avait interné. Il était arrivé à peu près un mois après moi. J’étais allongé dans mon lit et j’avais entendu le personnel lutter pour le maîtriser. À l’époque, je ne savais pas que c’était lui. Je n’avais fait le rapprochement qu’après, lorsqu’il m’avait raconté ce qui l’avait conduit à Montlake. J’ai revu la scène quand, pratiquement fou de douleur, il m’avait agressé en pleine

séance avec le docteur Andelin. Comment il m’avait sauté dessus. La rage qui brûlait dans ses

yeux.

Tag a interrompu le cours de mes pensées :

— On est blindé d’thunes dans la famille. On n’a pas grand-chose d’autre, mais du fric, on

en a à la pelle. Et toi, t’as que dalle.

Je me suis raidi. C’était vrai. J’avais « que dalle ». Tag était mon ami, le seul véritable ami

que j’aie jamais eu. En dehors de Georgie. Mais je ne voulais pas de son blé. Ni de sa merde. Or,

Tag ne manquait ni de l’un ni de l’autre.

— J’ai besoin de quelqu’un pour être sûr que j’vais pas m’foutre en l’air. J’ai besoin de quelqu’un

d’assez balèze pour me retenir si j’décide de m’péter la gueule. J’vais t’engager pour

que tu m’gardes à l’œil vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Jusqu’à c’que j’trouve le moyen de

rester clean sans avoir envie de m’tailler les veines.

— Tu veux que je te retienne ? Moi ?

Tag s’est marré.

— Ouais. Balance-moi un pain en pleine tronche, flanque-moi par terre, bourre-moi

d’coups d’pied. Démerde-toi, mais fais c’qu’y faut pour que j’reste clean et vivant.

Je me suis demandé si je pourrais lui faire ça. Le cogner, le jeter à terre. Le maintenir au

sol jusqu’à ce que le manque d’alcool et l’envie de mourir lui soient passés. J’étais grand. J’étais solide. Mais Tag n’était pas précisément un petit format non plus. Bizarrement, l’idée de lui défoncer la tête ne me tentait plus tant que ça. Je ne devais pas avoir l’air très convaincu, parce qu’il est revenu à la charge.

— T’as besoin de quelqu’un qui croit en toi, Mo. Moi, j’crois en toi. Ça va bien finir par te

gaver d’voir tout l’temps les gens te traiter d’psychopathe. Je sais qu’t’en es pas un, moi. T’as besoin d’un endroit où aller et j’ai besoin d’un garde du corps : c’est pas un mauvais deal. Tu

voulais voir du pays, non ? J’ai rien d’autre à foutre. Le seul truc pour quoi j’suis bon, c’est la

baston, et j’peux m’battre n’importe où. (Il m’a souri avec un petit haussement d’épaules fataliste.) Sérieux. Je m’fais pas assez confiance pour rester tout seul, pour le moment. Et, si j’rentre à Dallas, j’vais picoler. Ou m’flinguer. J’ai besoin d’toi, Mo.

Il lâchait ça comme ça, lui. « J’ai besoin d’toi. » Je me demandais comment un mec comme

Tag, un mec qui se battait pour le fun, pouvait avouer un truc pareil à qui que ce soit. Ou seulement le penser. Je n’avais jamais eu besoin de personne. Pas vraiment. Et je n’avais jamais

dit un truc pareil. « J’ai besoin de toi », c’était comme dire « Je t’aime ». Ça me faisait flipper.

C’était comme enfreindre une de mes propres lois. Mais, là, avec la matinée qui m’arrivait dessus à vitesse grand V et la liberté à portée de la main, il fallait bien le reconnaître, j’avais probablement autant besoin de Tag qu’il avait besoin de moi.

Ah, on allait faire la paire ! Un graffeur noir et un cow-boy blanc. Ça sonnait comme le début d’une

de ces blagues où deux mecs sont sur un bateau. Tag avait raison, on était en galère, tous les deux. Paumés. On n'avait aucune attache, aucun projet. Aucune direction où aller. Je voulais juste être libre et Tag ne voulait pas être seul. J'avais besoin de son fric et il avait besoin de ma présence, même si je n'étais généralement pas de très bonne compagnie.

— On n'aura qu'à pas s'arrêter, Moïse. Comment tu disais, déjà ? Ici, là-bas, à l'autre bout

du monde ? On peut pas échapper à soi-même ? Alors autant rester ensemble, le temps qu'on

s'trouve. T'es pas d'accord ? Jusqu'à c'qu'on trouve comment assumer.

GEORGIE

Je ne savais pas comment leur annoncer la nouvelle. Et je ne savais pas comment leur avouer que j'avais tort : que je n'étais pas une adulte, et qu'ils avaient raison : que j'étais une petite fille désemparée. Un truc que je m'étais bien juré de ne jamais être. Un truc que j'avais

toujours pris de haut, moi qui avais joué les dures à cuire toute ma vie. Moi qui avais toujours

été tellement fière d'être aussi forte que les garçons. Une coriace, une vraie. Mais je n'avais pas été forte, non. J'avais été faible. Une foutue mauviette.

J'avais été faible et ma faiblesse avait engendré un enfant. Un enfant sans père. Moïse ne

m'avait peut-être pas abandonnée. Comment il aurait pu, alors qu'il n'avait jamais été avec moi ? Mais je me sentais abandonnée quand même. Abandonnée et seule. Si seule. À sa

décharge, il l'était peut-être encore plus que moi. C'était peut-être lui qu'on avait abandonné,

en fait. Mais je ne pouvais pas penser à lui. Et, quand il est devenu clair qu'il ne reviendrait pas, c'était plus facile d'être en colère.

Moïse est devenu un homme sans visage. C'était la seule façon pour moi de m'en sortir.

Effacer son visage, m'interdire de penser à lui. Malheureusement, on avait fait un enfant ensemble, l'homme sans visage et moi. Un enfant qui poussait, poussait dans mon ventre…

jusqu'à ce qu'il finisse par devenir impossible de le cacher plus longtemps. Alors j'ai éclaté en

sanglots – ce qui m'arrivait de plus en plus souvent, ces derniers temps – et j'ai dit à ma mère ce qui s'était passé entre Moïse et moi. Assise sur mon lit, elle m'écoutait parler, la Georgie Shepherd que j'avais toujours été – forte, déterminée, toujours sûre d'elle avec ses idées très arrêtées – se muant sous ses yeux en une fragile femme enfant tremblante et larmoyante. Quand

je me suis tue, ma mère ne m'a pas prise dans ses bras, non. Elle est restée immobile, figée.

Comme sonnée. Lorsque j'ai enfin osé lever les yeux vers elle, elle était juste assise là, à regarder le

mur droit devant elle, le mur sur lequel Moïse avait peint un homme qui se changeait en cheval blanc. Je me suis demandé si je ne venais pas de me métamorphoser sous ses yeux, moi

aussi.

Malgré son manque de réaction et la froideur avec laquelle elle avait reçu mes aveux, j'étais quand même soulagée d'avoir vidé mon sac. Après tous ces mois en tête à tête avec mon

secret – les mois les plus horribles de ma vie, des mois d'angoisse et de désespoir, à stresser pour Moïse, pour moi et, surtout, pour un enfant auquel je refusais de donner un visage –, je lui avais

tout balancé, sans me soucier, égoïste que j'étais, de chambouler sa vie aussi. Le fardeau était

juste devenu trop lourd à porter.

Quand mon père l'a appris, c'est lui qui a réussi à émouvoir ma mère. Il s'est levé, il s'est

dirigé vers moi et il m'a prise dans ses bras. Alors ma mère a fondu en larmes. C'est à ce moment-là que j'ai su que tout irait bien. Et que j'ai cessé d'attendre le retour de Moïse.

DEUXIÈME PARTIE

APRÈS

15.

GEORGIE

Sept ans plus tard…

Les gens s'étaient agglutinés devant le mur, en face des ascenseurs. Du coup, difficile de savoir qui attendait pour monter et qui assistait à la performance. Une fresque était en cours d'exécution. Je ne pouvais pas voir l'artiste qui la réalisait, mais, vu l'attroupement, ça devait valoir le déplacement. Encore aurait-il fallu que j'aie le temps ou l'envie de m'attarder dans un

hôpital pour regarder de la peinture sécher. Un petit *ding !* a signalé l'arrivée de l'ascenseur et un léger mouvement de foule a séparé les spectateurs des visiteurs. À l'ouverture des portes, j'ai

patiemment laissé l'ascenseur se vider. Je me suis faufilée à l'intérieur et j'ai pris ma place dans la cabine avec les autres pour me rendre au chevet de mon père.

On lui avait diagnostiqué un cancer la semaine précédente et ses médecins avaient pris le

taureau par les cornes. Ils lui avaient enlevé une tumeur à l'estomac la veille. Ils se montraient

toutefois optimistes : ils en avaient retiré la plus grosse partie ; le cancer ne s'était pas propagé et ils avaient déjà commencé les séances de chimio pour éliminer le reste. Il avait de grandes

chances de vaincre la maladie. Mais nous étions tous terrifiés. Surtout ma mère. Elle était si émotive que j'avais fini par passer la nuit avec eux, alors même que j'aurais dû être à la maison

pour assurer l'intendance et m'occuper des chevaux. D'autant que je ne servais pas à grand-chose à l'hôpital, c'est le moins qu'on puisse dire. Je m'étais échappée un peu plus tôt dans la

matinée pour rentrer à l'hôtel où maman et moi avions pris une chambre – dont on n'avait pas

vraiment eu besoin, vu qu'on avait passé la nuit à somnoler sur des chaises au chevet de mon

père. Mais il fallait que je prenne une douche, que je dorme et que je respire un peu. Ces trois

impératifs satisfaits, j'étais de retour, prête à remplacer ma mère. Si je parvenais à la convaincre de me passer le relais et d'aller en faire autant.

Les hôpitaux me donnaient toujours un peu la nausée. Les ascenseurs aussi. Alors je me suis trouvé une place au fond. J'ai annoncé mon étage à la fille qui s'était spontanément proposée pour appuyer sur les boutons. Et, comme mes silencieux voisins, j'ai sagement attendu

que les portes se ferment. Pour notre plus grand plaisir, on nous diffusait une version instrumentale du *Friends in Low Places* de Garth Brooks, ce qui, à une certaine période de ma vie, m'aurait fait crier au scandale et chanter les paroles à tue-tête pour prouver à qui voulait

l'entendre qu'une très grande chanson, fût-elle country, ne se laisserait pas réduire à une musique d'ascenseur. Aujourd'hui, je me contentais de soupirer en pensant : « Non mais où on

va ? »

Les portes commençaient à se refermer et mon regard à se porter sur les petites lumières

qui indiquaient les étages, quand une main s'est glissée au dernier moment entre les deux, provoquant leur réouverture immédiate. Mes bottes me grandissaient encore – même si je

n'avais pas besoin de ça, avec mon mètre quatre-vingts – et je me trouvais pile au milieu de la

cabine, le dos calé contre le miroir du fond. Les gens se sont tout de suite décalés pour faire

une place de plus. Mais rien ne me bouchait la vue ni ne cachait mon visage quand Moïse Wright est monté dans l'ascenseur. Pendant quelques secondes, peut-être plus, nous nous

sommes retrouvés face à face, à un mètre cinquante l'un de l'autre. Les portes se sont fermées

derrière lui, mais il n'a pas bougé. Il semblait sidéré, cloué sur place. Je me suis demandé si le

même choc se lisait sur ma figure. J'aurais voulu qu'il se retourne vers la porte comme le font

toujours les gens normaux. Mais Moïse Wright n'était pas « normal ». Il ne l'avait jamais été. Il

est donc resté immobile à me regarder fixement jusqu'à ce que je détourne les yeux pour les river à l'endroit où le plafond et la paroi de l'habitacle se rejoignaient, dans le coin à droite. Tout en me concentrant sur ma respiration pour ne pas me mettre à hurler.

L'ascenseur s'est arrêté avec une secousse et les portes se sont de nouveau ouvertes, provoquant un léger déplacement collectif. Je me suis rencognée sur la gauche, profitant d'une place qui venait de se libérer pour m'écarter aussi loin que possible de Moïse et même mettre un monsieur corpulent avec une casquette entre nous. Moïse s'est alors déplacé vers la droite pour rejoindre le coin opposé, en face de moi. Je me suis cependant refusé à me tourner vers lui pour voir s'il mettait autant d'obstination à m'ignorer que moi à l'éviter.

À chaque arrêt, les mêmes piétinements, les mêmes petits déplacements, les gens entrant et sortant pour que chacun trouve sa place. Pendant ce temps, je me demandais qui Moïse venait voir ici, tout en priant pour qu'on ne descende pas au même endroit. Arrivée au dernier étage, alors que Moïse n'avait toujours pas quitté son coin et qu'il ne restait plus que deux autres personnes avec nous, je suis sortie derrière elles, le dos droit et si raide que je n'étais pas sûre de pouvoir marcher, convaincue que Moïse se trouvait juste derrière moi. Mais non.

Quand les portes de l'ascenseur se sont refermées, j'ai regardé en douce par-dessus mon épaule, en me demandant comment j'avais pu ne pas le voir sortir. Mais il n'y avait plus que moi quand la flèche vers le bas s'est allumée et que l'ascenseur s'est remis en marche. Serait-il monté jusqu'au dernier étage rien que pour me narguer ?

Ça faisait presque sept ans, maintenant. Une vie. Ou deux. Ou trois. Sa vie, la mienne, la nôtre. Les trois avaient été bouleversées à jamais. Mais il n'avait pas tant changé que ça. Il était toujours fidèle à lui-même. Un peu plus grand peut-être. Plus musclé aussi, sans doute. Plus vieux, assurément. Mais vingt-cinq ans, ce n'était pas « vieux ». Il avait toujours les cheveux pratiquement rasés, une coupe bien nette à la tondeuse qui révélait la forme parfaite de sa tête.

Le reste n'avait pas beaucoup changé non plus : ses yeux, sa grande bouche, son visage anguleux, sa mâchoire carrée… tout était exactement tel que je m'en souvenais. Oui, exactement. Bien que je me sois rarement accordé le temps de m'y attarder. J'avais bien été obligée de renoncer à lui à la fin. J'avais été obligée d'en faire un homme sans visage, comme

les personnages sur ce dessin qu'il m'avait envoyé, ce portrait d'une femme avec un enfant dans

les bras qui m'était devenu si précieux et qui, pourtant, me renvoyait si cruellement la réalité en pleine face.

Il avait disparu de la circulation. Il s'était littéralement volatilisé. Ils l'avaient embarqué, ce terrible matin de Thanksgiving, et je ne l'avais plus jamais vu. Je n'avais plus jamais eu de

nouvelles, en dehors de ce dessin anonyme. Il s'était évaporé. Et, à cause de ça, à cause de tout

ce temps aussi, j'aurais probablement dû mettre une bonne minute à réagir, à le reconnaître.

Un seul coup d'œil m'avait suffi, pourtant. Mon cœur avait cogné comme un gong assourdissant

qui résonnait encore dans ma tête et dans tout mon corps à tel point que j'en tremblais de partout. J'ai cherché une chaise du regard. Mais il n'y avait rien qu'un long couloir avec une

série de portes qui se succédaient. Alors, je me suis laissée glisser le long du mur jusqu'à me retrouver assise par terre et j'ai remonté mes genoux contre ma poitrine, haletante, pour pouvoir poser ma tête. J'avais l'impression d'avoir vu un fantôme.

Et je ne croyais pas aux fantômes.

MOÏSE

Mon visiteur était pieds nus et portait un pyjama Batman. Il était tout jeune. Je n'avais pas

passé assez de temps avec des mômes pour savoir quel âge il avait exactement. Entre trois et cinq

ans ? À choisir, j'aurais plutôt penché pour le bas de la fourchette. Il avait une crinière de boucles noires. Ses yeux marron semblaient un peu trop grands pour sa petite bouille et son regard, un peu trop grave. Il restait juste planté là, au pied de mon lit. En voyant le coup d'œil

las que je lui jetais, il a penché la tête en me reluquant comme si j'étais la raison de sa présence ici. En même temps, j'étais toujours la raison de leur apparition. J'ai senti mon cou s'embraser

et mes doigts s'agiter. Un réflexe. Si seulement j'avais un crayon sous la main, un pastel, une craie, quelque chose pour qu'on en soit quittes au plus vite. Ça faisait un moment, pourtant.

J'en étais presque arrivé à croire que mes barrières étaient devenues infranchissables. Sauf quand je décidais de les lever.

Je m'étais endormi anormalement tôt, bercé par le tambourinement étouffé de la pluie sur

le toit de tôle ondulée et par le vent qui faisait légèrement vibrer les murs de l'entrepôt.

Presque deux ans que j'avais trouvé ce loft. Et je m'y sentais bien. Il était situé dans le centre de Salt Lake City, non loin de la vieille gare de chemin de fer, dans un quartier réhabilité toujours

à mi-chemin entre restauration et délabrement. Il y avait un foyer pour sans-abri au coin de la

rue, à droite, et un spa haut de gamme au coin de la rue, à gauche. À deux rues de là, vers le

nord, on tombait sur une enfilade de superbes baraques construites au début des années 1900,

et à deux rues de là, vers le sud, sur un centre commercial. Le coin n'était qu'une accumulation

de tout et n'importe quoi, un mélange indescriptible d'opposés. De quoi mettre tout le monde

immédiatement à l'aise. L'entrepôt avait été partiellement converti en immeuble de bureaux,

mais, avec la zone résidentielle qui gagnait sur l'arrière, le proprio avait pu transformer chaque

étage en un immense appartement.

J'avais pris celui du haut et tout l' *open space* qui allait avec, tapissant les murs nus et les poutres apparentes de tableaux que je savais « vendeurs », surtout quand ils étaient

personnalisés. Les gens venaient me voir des quatre coins du monde. J'entrais « en résonance

avec leurs chers disparus », je peignais « mes visions » et ils rentraient chez eux avec un Moïse

Wright original. Je me faisais un paquet de fric avec ça. Un plan mortel – sans mauvais jeu de

mots.

Je m'étais taillé une solide réputation. J'avais une liste d'attente de trois kilomètres de long. Et le secrétaire qui allait avec. Tag s'était réservé le poste, au début. Normal. Après tout, c'était son idée. On faisait l'Europe sac au dos, quand le destin avait frappé : profitant de notre sommeil, on nous avait piqué toutes nos affaires dans le train qui nous menait en Italie. À

l'arrivée à Florence, je m'étais déjà fait un millier d'euros et Tag, une jolie Italienne au portefeuille bien garni, qui avait perdu sa mère un an plus tôt. La fille parlait couramment anglais et elle m'avait littéralement couvert de billets, tandis que je débitais toute une liste de trucs dont je n'aurais absolument pas pu avoir connaissance à moins que sa propre mère ne me

les ait montrés – ce qu'elle n'avait pas manqué de faire, sous formes d'images colorées aux teintes pastel, un peu comme ces paysages qui défilaient derrière la vitre. La belle Italienne avait pleuré d'un bout à l'autre de notre « séance » et, à la fin, elle m'avait embrassé sur les deux joues. Mais, bien sûr, c'est avec Tag qu'elle avait couché. J'avais pourtant fait d'elle un très joli portrait qui la représentait dansant dans les vagues, telle que sa mère la voyait : le plus beau souvenir de sa fille

bien-aimée.

J’avais été hyper réticent au début. J’avais tellement peur d’ouvrir les vannes. D’autant plus qu’apparemment j’avais enfin réussi à plus ou moins contrôler le phénomène. Ça me faisait des vacances. C’était ce que j’avais dit à Tag, à l’époque.

— J’arrive enfin à les refouler. Pas tout le temps mais, pour la première fois de ma vie, je ne vois plus des morts partout. Je peux bloquer leurs souvenirs, leurs images, leurs émotions. Je commence à devenir bon à ce petit jeu-là. Et, pour la première fois de ma vie, j’ai l’impression d’être aux manettes.

— Mais ?

— Mais j’ai plus de mal à peindre. Quand la connexion est coupée, quand je ferme mon esprit comme ça, je ne peux pas peindre. Quand j’abaisse mes barrières, le mur d’eau qui me protège, toutes les couleurs sont emportées, tu vois ? Je les fais disparaître. Et j’ai besoin des couleurs pour peindre, moi. Je veux continuer à peindre, Tag. J’ai besoin de peindre. Du coup, je ne sais pas quoi faire. C’est une arme à double tranchant.

— Eh ben, t’as qu’à contrôler l’truc. T’en servir. Quand il fait chaud, j’mets la clim’. Et, quand il fait froid, j’l’arrête. Tu peux pas faire pareil ? Ouvrir la vanne à couleurs quand tu peins. La fermer quand tu peins pas.

Il avait haussé les épaules comme si c’était l’évidence même. Facile comme bonjour ! Ça m’avait fait marrer. Après tout, je pouvais toujours essayer.

— Bon, d’accord. Mais, si je recommence à peindre des trucs qu’il faut pas, et que je me fais arrêter pour meurtre ou vol, ou qu’un jour un type me tombe dessus parce que j’ai bombé une scène de cul avec feu sa femme et un autre mec, ce sera à toi de payer la caution pour me faire sortir de taule… ou de l’asile.

— Ben, ce serait pas la première fois, hein ? L’art et la baston : le couplé gagnant !

Tag avait éclaté de rire. Mais j’avais bien vu qu’il cogitait déjà. Un mois après, on bossait dans le monde entier.

J’ai peint une fresque à Bruxelles, la porte d’une chapelle dans un petit hameau français,

un portrait à Vienne, plusieurs natures mortes en Espagne et, en souvenir du bon vieux temps,

une écurie à Amsterdam. On ne s’est pas toujours fait que des amis. On s’est même fait jeter plusieurs fois. Mais, le plus souvent, Tag trouvait quelqu’un qui parlait anglais pour jouer les

interprètes, je peignais ce que je voyais et les gens s’extasiaient. Et, après, ils en parlaient autour d’eux…

Grâce à ma peinture, je me suis retrouvé à voyager à travers toute l’Europe. Je me faisais

payer pour reproduire des images que je voyais en m’ouvrant à quelque chose que j’avais toujours considéré comme une malédiction. Et, bien plus important pour moi, ça m’a permis

d’admirer toutes les œuvres d’art que j’avais toujours rêvé de voir. J’adorais me remplir la tête

de tableaux, ces images qui n’avaient rien à voir avec moi ni avec la mort. Jusqu’à ce que je finisse par me rendre compte un jour que la vie imite la mort, surtout en art. L’art du passé n’est rien d’autre : les artistes meurent, mais leur art reste, testament pour les vivants et les morts. Cette prise de conscience a été une révélation. Je ne me sentais plus aussi seul, ni si différent. Je me demandais même parfois, quand je tombais en arrêt devant une œuvre d’une

beauté réellement stupéfiante, si tous les artistes ne communiquaient pas avec les esprits.

On a passé quatre ans à voyager. Je partageais ce que je gagnais avec Tag. Je n’aurais rien

pu faire sans lui, de toute façon. Son charisme et son aisance en toutes circonstances inspiraient

confiance. S’il n’y avait eu que moi, avec mes tableaux dictés par les morts, nul doute que j’aurais réussi à ressusciter l’Inquisition tout seul comme un grand. Je n’aurais pas tardé à me

retrouver sur le bûcher pour sorcellerie ou dans un asile d’aliénés. Des images de Bedlam[1]

m’étaient plus d’une fois passées par la tête lors de notre séjour de trois mois en Angleterre.

Le charme de Tag attirait le chaland. Mais il avait du mal à fixer son attention très longtemps. Tout ce qui l’intéressait, c’était le prochain job, le prochain client, le prochain paquet de fric à lui soutirer. De retour aux États-Unis, on avait continué à faire exactement ce

qu’on faisait en Europe. On allait de métropole en métropole, récoltant les dollars d’un riche

mécène à un autre. Tag avait toujours été un gosse de riches. Un riche Texan, ce qui n’était quand même pas vraiment la même chose qu’un riche New-Yorkais. Il n’en demeurait pas

moins un gosse de riches, et il était à l’aise partout. Alors que moi, je n’étais à l’aise nulle part.

Mais, il fallait bien le reconnaître, il s'était toujours efforcé de me mettre aussi à l'aise que je pourrais jamais l'être et, avec son aide, j'étais devenu, moi aussi, un « gosse de riches ». On avait encore passé un an à visiter État après État, monument après monument, et à consoler être cher

endeuillé après être cher endeuillé. Jusqu'à ce qu'un jour on en vienne à décider qu'il était temps d'inverser les rôles : à nous de nous fixer et aux autres de se déplacer pour nous trouver.

Et puis Tag en avait marre de jouer les managers de Moïse Wright. Comme les gladiateurs

du jeu *Blood and Glory*, il avait ses propres rêves de sang et de gloire (au sens propre). Quant à moi, j'en avais marre d'être perpétuellement SDF. J'avais passé ma vie une valise à la main et je

me sentais prêt à tourner la page. On avait atterri à Salt Lake City : retour à la case départ. Et, allez savoir pourquoi, ça nous avait semblé une bonne idée de rester. J'étais revenu pour rendre

service à Noah Andelin. Ce brave docteur n'avait jamais cessé de nous tenir à l'œil, Tag et moi,

pendant qu'on jouait les globe-trotteurs, tout en parvenant à rester en vie et à éviter à peu près

les ennuis. J'avais donc accepté de peindre une fresque à Montlake. Quelque chose d'à la fois

optimiste et rassurant. Un truc qu'ils pourraient montrer du doigt en disant : « Vous voyez ?

C'est un bébé toxico qui l'a peint. Alors, vous aussi, vous pouvez le faire ! »

Noah Andelin était vraiment content de nous voir. La réelle satisfaction qu'il tirait de notre

succès, de notre amitié, et le souci sincère qu'il se faisait pour nous avaient fini par nous réunir autour d'un dîner et de quelques verres un peu plus tard dans la semaine. Et c'était le docteur Andelin qui nous avait indiqué les lofts de mon immeuble, en pensant que ça pourrait

peut-être nous intéresser.

Ça m'avait inquiété de voir Tag se poser. Tag avait autant besoin de bouger que moi de peindre et nos années sur les routes nous avaient permis de concilier les deux. Et de garder la

tête froide. Cependant, Tag avait loué l'étage en dessous du mien, transformant le vaste espace

non pas en atelier d'artiste, mais en salle de gym. Il s'était investi dans le milieu local des sports de combat – les arts martiaux proprement dits, mais aussi la boxe, la lutte, etc. Il les pratiquait tous. Cette activité le stabilisait et lui permettait de rester sobre. Il ne lui avait pas fallu longtemps avant de commencer à parler d'organiser des combats, de créer une ligne de

vêtements spécifique baptisée Tag Team et de trouver des sponsors pour ouvrir un nouveau local où entraîner les pratiquants du coin pour les mener aux championnats de l'UFC, la ligue

américaine de combat libre. Pendant que je peignais, il cognait. Pendant que je fendais les flots,

il pourfendait ses adversaires. Installés à nos étages respectifs, on tenait nos démons intérieurs

en respect. On n'avait encore jamais été aussi près de « se trouver » et on apprenait tous les deux à s'assumer.

Et maintenant que j'étais bien au chaud dans mon propre lit, dans mon propre atelier, avec mes propres affaires et la vie que je m'étais choisie, voilà que j'étais réveillé par Batman au beau milieu de la nuit. Un Batman immobile et têtu. J'étais très énervé contre le petit intrus. Je

me suis retourné et je me suis concentré sur ma mer intérieure, la tirant sur moi comme une

couverture pour que mon jeune visiteur s'en aille. J'avais manifestement chopé cette sangsue à

l'hôpital aujourd'hui. S'il y avait un genre de job que je n'aimais pas, c'était bien de serrer des mains, de signer des autographes et d'essayer de peindre avec une foule de spectateurs agglutinés autour de moi.

Je n'aimais pas peindre dans les hôpitaux, déjà. J'y voyais des choses que je n'avais aucune

envie de voir. Et je pouvais toujours dire quels malades n'allaient pas s'en tirer. Pas parce qu'ils avaient plus mauvaise mine que les autres. Pas parce que j'avais pu jeter un coup d'œil à leur

dossier médical ou surprendre la conversation des infirmières. C'était facile à voir parce que leurs proches rôdaient toujours autour d'eux – et je ne parle pas de leurs visiteurs vivants.

Systématiquement, les morts en sursis avaient un compagnon penché sur leur épaule.

Exactement comme GG avec mon arrière-grand-père.

J'avais peint tout un mur dans le service des enfants malades d'un hôpital français, il y a

quelques années. Une rangée de gamins alités, tous atteints du cancer, m'avaient regardé créer

pour eux une tourbillonnante parade de cirque. Tout y était, y compris les ours qui dansaient,

les clowns qui cabriolaient et les éléphants dans toute leur pompeuse majesté. Mais j'avais aussi

vu les morts postés derrière l'épaule de trois de ces gosses. Pas pour les précipiter dans les flammes de l'enfer ni rien d'aussi sinistre, non. Il n'y avait pas de quoi avoir peur. Je savais pourquoi ils étaient là. Le moment venu – et il viendrait vite –, ces enfants auraient quelqu'un

pour les accueillir et pour les guider. Quand j'étais parvenu à la fin de ma fresque, les trois mômes étaient morts. Ça ne me faisait pas peur, à proprement parler, mais je n'aimais pas ça. Et

tous les hôpitaux étaient pleins de morts et de mourants.

La peinture que j'avais faite pour le docteur Andelin et l'hôpital psychiatrique de

Montlake avait donné des idées à plusieurs autres établissements dans la vallée. Il y avait un mois de ça, le centre de lutte contre le cancer était venu frapper à ma porte. Essayant tantôt de

me forcer un peu la main, tantôt de m'apitoyer, ils avaient tenté de me convaincre de donner

de mon temps et d'exercer mes talents pour peindre encore une autre fresque pleine

d'optimisme et de joie de vivre. J'avais fini par accepter. Ça me faisait une bonne publicité. Une

publicité dont je n'avais ni envie ni besoin. En même temps, Tag cherchait des sponsors pour

son club et, quand il m'avait dit que l'un des plus importants donateurs du centre était sur sa

liste, j'avais fait savoir au mécène en question que le prix de mon travail serait une donation à

Tag Team. Mais l'exécution de cette fresque m'avait éprouvé.

J'étais crevé. C'est dingue ce que j'étais claqué. Et peut-être que ça me rendait plus vulnérable aux petits fantômes et aux souvenirs qui n'auraient jamais dû sortir de l'oubli. Ça m'avait pourri la tête de voir Georgie. Ç'avait réveillé l'ancien Moïse. Le Moïse *no future*. Le Moïse qui ne savait pas se contrôler. Le Moïse qui s'abîmait dans la peinture. Je ne voulais plus

jamais retourner à Levan, revoir Georgie, ni revenir en arrière. Je n'avais jamais voulu y retourner. Alors, au fil des ans, j'avais empilé les cailloux sur le souvenir de Georgie et je l'avais enterrée au fond de la mer. Cependant, chaque fois que je fendais les flots pour laisser passer

les morts et leurs souvenirs, les miens remontaient à la surface et, fatalement, je pensais à elle. Je me remémorais combien je l'avais désirée, et haïe. Combien j'avais souhaité qu'elle me foute la

paix, et qu'elle ne me quitte jamais. Et, chaque fois, elle me manquait.

Et, quand elle me manquait, je faisais la liste des trucs que je détestais. Cinq trucs que je

détestais. Elle avait ses cinq tops, j'avais mes cinq flops. Elle énumérait toujours cinq trucs positifs. Eh bien, moi, j'en énumérais cinq négatifs. Je détestais sa naïveté et sa vie facile. Je détestais sa façon de parler de plouc et sa façon de penser de plouc. Je détestais qu'elle croie

m'aimer. Ça, c'était le pire.

Mais il y avait aussi des trucs que je ne détestais pas. Des tas de trucs que je ne détestais pas.

Sa fougue, son côté buté, la sensation de ses jambes nouées autour de mes reins, ses yeux rivés

aux miens exigeant que je lui donne tout, alors que j'essayais de la prendre sans tomber fou amoureux d'elle. Elle avait voulu aller jusqu'au bout et elle avait tout pris. Jusqu'à la plus intime partie de moi.

Elle était toujours belle. Super belle.

J’ai pris l’oreiller calé sous ma tête pour étouffer mon grognement. Pour étouffer le

souvenir de la stupeur qui s’était lue sur son visage et de ses grands yeux chocolat rivés sur moi.

C’était une femme maintenant, avec un peu plus de courbes au niveau des hanches et des seins

et un peu moins au niveau des joues. Ça faisait ressortir ses pommettes. Comme si les rondeurs

de l’enfance avaient déserté son visage pour gagner les places qui leur étaient naturellement destinées. C’était une adulte. Elle avait le dos et le regard droits. Même quand elle m’avait vu et avait réalisé qui j’étais, elle n’avait pas reculé, elle ne s’était pas dérobée.

Mais ça l’avait secouée de me voir. Autant que moi. Je l’avais vu au léger pincement de sa

bouche, à la crispation de ses doigts. Je l’avais vu à la façon dont elle avait relevé le menton, à cet éclair dans ses yeux. Puis elle avait détourné la tête, m’ignorant royalement. Quand l’ascenseur s’était arrêté et que les portes s’étaient ouvertes, elle était sortie sans m’accorder un regard, ses longues jambes gainées de jean cisaillant l’espace d’une manière à la fois cruellement familière et complètement nouvelle. Ensuite les portes s’étaient refermées sans que

j’aie bougé. Bien qu’on soit arrivés au dernier étage. J’avais raté mon arrêt. Je n’avais pas eu envie de descendre et de m’en aller. Alors je l’avais laissée partir à ma place. J’ignorais pourquoi elle était là et ce qu’elle venait faire ici. Et elle ne m’avait pas souri, ni rapidement

embrassé comme le font de vieux amis qui se rencontrent par hasard après s’être perdus de vue

depuis longtemps.

Heureusement d’ailleurs. Sa réaction était plus révélatrice. Elle reflétait la mienne. Si elle

m’avait souri et avait bavardé brièvement avec moi, j’aurais été obligé de prendre un rendez-vous avec le docteur Andelin. Plusieurs rendez-vous. Ç’aurait pu me détruire. Georgie m’avait

hanté pendant plus de six ans et, à en croire son expression quand j’étais monté dans l’ascenseur, mon souvenir ne l’avait pas quittée non plus. C’était une consolation. Une piètre

consolation, mais une consolation quand même.

J’ai levé mon oreiller et jeté un coup d’œil sous mon bras pour voir s’il était parti. Ouf ! La

petite chauve-souris s’était envolée. J’ai donné un coup poing dans mon oreiller pour le recaler

sous mon cou et je me suis retourné.

J’ai juré en me levant d’un bond et en envoyant valdinguer l’oreiller. Il n’était pas parti. Il

avait juste changé de côté. Il s’était rapproché aussi. Il était si près que je pouvais voir combien ses

cils étaient longs, sa moue boudeuse et comment la bande Velcro qui retenait sa cape noire

rebiquait au bout.

Il m'a souri, révélant une rangée de petites dents blanches et une adorable fossette sur la

joue droite. J'ai aussitôt regretté ma bordée de jurons. Avant de jurer de plus belle, avec la même violence et la même grossièreté.

J'ai soudain senti une pensée étrangère me chatouiller les neurones, façon papillon

battant des ailes contre une vitre. J'ai levé les bras au ciel.

— OK. Montre-les-moi, tes images. Je vais en peindre quelques-unes et les coller sur mon

frigo. Je ne sais pas qui tu es, alors je ne peux pas vraiment les transmettre à leurs destinataires.

Mais vas-y, envoie. Fais-moi voir.

Le petit papillon craintif a cessé ses effleurements timides pour prendre son essor,

remplissant ma tête de visions d'un cheval blanc avec de grosses taches noires et marron sur la

croupe. Comme si un artiste avait commencé à recouvrir le blanc pour finalement se laisser distraire et laisser son boulot en plan.

Le cheval hennissait et faisait le tour d'un petit enclos circulaire au galop. Je percevais le

plaisir qu'éprouvait le gamin à le voir secouer sa crinière blanche et frapper le sol de ses sabots.

Calico. Il l'a appelé et le mot s'est enroulé autour du souvenir de la seule façon dont je pouvais le percevoir. La jument – je savais que c'était une jument, ne me demande pas comment – a trotté le long de la clôture et s'est approchée. Son long nez est devenu énorme dans mon esprit. J'ai senti son souffle contre ma paume. Je me suis alors aperçu que non seulement je pouvais entendre le petit garçon lui parler, comme il devait l'avoir fait un jour, mais je pouvais aussi sentir le mouvement de sa main quand il la caressait. C'était comme si ma

propre main descendait de la tache entre les yeux de Calico à ses naseaux qui soufflaient. Et j'ai

senti son nez qui venait cogner mon torse. Non, pas mon torse. Son torse. Le gamin me faisait si

bien partager son souvenir, avec une telle netteté, que je me trouvais assis sur la barrière avec lui et sentais et entendais tout ce qu'il avait vu.

« Le cheval le plus rapide et le plus intelligent de tout Cactus County. » Cette fois encore,

j'ai entendu sa voix dans ma tête. Là, dans la trame même du souvenir. Comme si, au lieu de

capter un simple cliché, j’avais droit à un vidéoclip. Le son était assourdi, genre film d’amateur

dont le volume est trop bas. Mais il était bel et bien là, inclus dans le souvenir. L’image *et* la petite voix qui décrivait la scène.

Puis le papillon voltigeur s’est envolé et, pendant un moment, j’ai eu l’esprit vide et gris,

tel l'écran d'une télé cassée.

Les morts me montraient parfois des trucs franchement tordus, des trucs dont on se

demandait ce qu'ils venaient faire là. Des pièces de monnaie ; des plantes ; un saladier de purée. Je comprenais rarement ce qu'ils cherchaient à exprimer. Je savais juste qu'ils voulaient

communiquer. Avec le temps, j'en étais arrivé à la conclusion que les choses banales n'avaient

rien de banal pour eux. Les objets qu'ils me montraient représentaient toujours un souvenir ou

un moment qui, d'une façon ou d'une autre, avait une signification. Laquelle ? Je ne le découvrais pas toujours. Mais j'avais bien dû constater que les choses les plus simples étaient les plus importantes et que les motivations derrière importaient peu. Les morts n'attachaient aucune importance à la propriété, à l'argent ni à l'héritage que la famille s'était transmis de génération en génération. En revanche, ils tenaient désespérément aux gens qu'ils avaient laissés derrière eux. Et c'étaient ces gens qui les faisaient revenir. Pas parce que les morts ne parvenaient pas à s'adapter. Parce que leurs proches n'y réussissaient pas. Les morts n'étaient ni

furieux de ce qui leur arrivait ni perdus. Ils savaient exactement de quoi il retournait. C'étaient les vivants qui n'en avaient pas la moindre idée. La plupart du temps, moi non plus je n'avais

pas la moindre idée de ce qui se passait. Et tenter de comprendre ce que les morts attendaient

de moi me prenait la tête, c'est peu de le dire. Et puis je n'aimais pas les gamins morts.

Le môme me regardait fixement, avec ses yeux marron foncé très expressifs et super

sérieux, comme s'il attendait quelque chose de moi.

— Non. Je ne veux rien avoir à faire dans cette histoire. Je ne veux pas de toi. Va-t'en.

J'avais parlé d'un ton ferme et catégorique. Aussitôt une autre image s'est imposée à moi :

la réaction du gosse à mon refus, manifestement. Cette fois, j'ai fermé les yeux en serrant les paupières de toutes mes forces et j'ai violemment repoussé l'intrusion, imaginant d'immenses

murs d'eau qui s'écroulaient, déferlant sur la terre desséchée : la voie qui permettait aux morts

de passer d'un côté à l'autre. Si j'avais le pouvoir d'ouvrir la mer, j'avais aussi celui de la refermer. Exactement comme GG me l'avait dit, comme le Moïse de la Bible. Quand j'ai rouvert

les yeux, le petit garçon était parti, emporté par la mer Rouge. L'amer que je ne voulais pas boire.

1. Bedlam : nom populaire donné à un hôpital pour malades mentaux fondé en 1400 à Londres. Réputé autrefois pour ses pratiques cruelles et inhumaines. (*N.d.T.*)

16.

MOÏSE

M ais, apparemment, Éli flottait. C'était son nom. Je l'ai vu écrit en lettres malhabiles entortillées sur un support plan de couleur claire : E *L* i

Éli n'a pas été englouti sous les eaux que j'avais précipitées sur lui. Il est revenu. Encore. Et encore. J'en suis même arrivé à vouloir le semer en allant faire un tour ailleurs. Comme si ça pouvait marcher ! Ici, là-bas, à l'autre bout du monde, on ne peut pas échapper à soi-même… ni aux morts. Comme me l'a aimablement rappelé Tag, en m'entendant pester contre mon harceleur pendant que je balançais mon sac sur la banquette arrière. Mon pick-up était neuf. Il avait une bonne odeur de cuir et me donnait envie de rouler, rouler, sans jamais m'arrêter. Je conduisais vitres baissées et musique à fond pour consolider mes remparts. Mais, alors que je me dirigeais vers les Salt Flats, le désert de sel à l'ouest de la vallée, Éli est apparu au beau milieu de la route, sa petite cape noire flottant au vent comme s'il se tenait vraiment là, petit garçon perdu en plein centre de la chaussée déserte. Je me suis retrouvé à faire demi-tour pour rentrer, fulminant contre cette intrusion, hors de moi, en me demandant comment il pouvait bien s'y prendre pour déceler toutes mes failles, putain !

Il m'a d'abord montré un livre à la couverture fatiguée et aux pages cornées. Une voix féminine étouffée à peine audible racontait l'histoire pendant qu'Éli tournait les pages. Il était dans ses bras, la tête contre sa poitrine, et je pouvais la sentir lovée autour de lui, comme si j'étais assis là, moi aussi, dans le petit puits qu'elle avait créé en croisant ses jambes en tailleur. Il m'a ensuite montré le cheval, Calico, et l'image de jambes gainées de jean qui marchaient devant une table comme s'il était caché dessous. Tout un tas de trucs décousus comme ça qui ne voulaient rien dire pour moi et tout dire pour lui.

Quand il m'a réveillé à trois heures du matin avec des visions romantiques de couchers de soleil et de promenades à cheval, assis devant une femme dont les cheveux lui chatouillaient les joues et s'est retourné vers moi, j'ai rejeté les couvertures et je me suis mis à peindre. J'ai travaillé frénétiquement, sans relâche, bien décidé à me débarrasser de ce foutu gamin qui ne voulait pas me lâcher. L'image que j'avais en tête était le fruit de ma propre imagination. Ce

n'était pas Éli qui l'avait placée là, mais je les imaginais parfaitement : la maman blonde avec

son ténébreux de fils, sa petite tête bien calée contre sa poitrine, assis à califourchon devant elle sur le cheval avec toutes ces taches. La jument s'éloignait vers le couchant qui embrasait les collines. Les couleurs étaient riches mais estompées, un peu comme dans un tableau de Monet.

La beauté comme vue à travers un carreau de verre dépoli : parfaitement discernable mais insaisissable. C'était ma façon de tenir les spectateurs à distance, en leur permettant d'apprécier sans interférer, d'observer sans prendre part. Ça me rappelait la façon dont j'en étais arrivé à voir les morts et les images qu'ils partageaient avec moi. C'était le seul moyen que j'avais trouvé de m'en sortir. Le seul moyen que j'avais de me préserver.

À la fin, j'ai reculé, les bras ballants. J'avais des taches de peinture partout sur mon tee-shirt

et sur mon jean, les épaules tout ankylosées et carrément mal aux doigts. Quand je me suis

retourné, Éli a examiné mon tableau, inspectant chaque coup de pinceau qui, un à un, créaient

la vie. La vie immobile et figée, mais la vie quand même. Ça devait suffire à l'apaiser. Ça avait

toujours suffi avant.

Cependant, lorsque Éli s'est retourné vers moi, il fronçait les sourcils et le trouble se lisait

sur son visage. Il a secoué la tête lentement.

Il m'a montré une lampe qui ressemblait à une santiag et la façon dont elle projetait sa lumière sur le mur. Il ne quittait pas ce mur des yeux. C'est alors que j'ai vu l'ombre d'une femme se découper dans la lumière. Elle s'est penchée pour l'embrasser.

— *Bonne nuit, Stewy Stinker ! lui a-t-elle dit, en enfouissant son nez dans le creux de son cou.*

— *Bonne nuit, Buzzard Bates ! lui a-t-il répondu, entrant dans le jeu avec enthousiasme.*

— *Bonne nuit, Skunk Skeeter ! lui a-t-elle aussitôt répliqué.*

— *Bonne nuit, Butch Bones ! a gloussé Éli.*

Je ne savais pas d'où sortaient ces surnoms, mais ils m'ont fait sourire. Ce souvenir débordait d'affection comme une gouttière trop pleine. Je ne l'en ai pas moins repoussé, claquant la porte au nez de cette scène touchante.

— Non, Éli, non. Je ne peux pas te donner ça. Je sais que ta mère te manque, mais je ne

peux pas te donner ça. Je ne peux pas lui donner ça. Mais je peux lui donner ceci. (Je désignais la toile que j'avais faite pour lui.) Je peux lui donner ton tableau. C'est toi qui m'as inspiré ça. Ça vient de toi. Je peux le lui donner. Tu peux lui donner ça.

Éli a examiné ma proposition le temps de quelques battements de cœur. Et, sans crier gare, il a disparu.

MOÏSE

— C'est beau. (Tag pointait du menton la toile sur mon chevalet.) Différent de c'que tu fais d'habitude, mais beau.

— Ouais. C'est parce que ça ne sort pas de sa tête. Ça sort de la mienne.

— Le môme, tu veux dire ?

— Ouais.

Je me suis frotté le crâne à deux mains, anxieux sans trop savoir pourquoi. Éli n'était pas revenu. Peut-être que le coup du tableau avait marché, en fin de compte.

Tag avait débarqué chez moi, sans prévenir, sans y avoir été invité, comme au début. Et, intérieurement, je le remerciais de cette intrusion. Il avait l'habitude de monter quand il avait besoin d'un *sparring-partner*, d'un truc dans mon frigo ou d'un tableau à mettre bien en évidence dans son appart' pour impressionner la quelconque nana qu'il recevait ce soir-là.

Mais il avait déjà fini son entraînement, apparemment : il avait le bout des cheveux mouillé, des mèches qui rebiquaient, d'autres collées au front, dans le cou, et son tee-shirt trempé de sueur lui moulait le torse. Il n'allait pas passer ses nerfs sur moi aujourd'hui. Tag présentait bien, au besoin, plaquant ses cheveux en arrière et enfilant un costard classe pour ses rendez-vous d'affaires. Mais il avait toujours été un peu débraillé, sans compter l'air peu engageant que lui donnaient son nez cassé – trop de fois pour être honnête – et ses cheveux toujours trop longs. Je ne savais pas comment il faisait pour supporter d'avoir tous ces cheveux sur la tête sans crever de chaud, d'ailleurs. Je n'avais jamais pu, moi. J'avais la sensation d'étouffer. Peut-être parce qu'à chaque rencontre avec les morts, j'avais le cou en feu et la tête qui tournait, et que mon corps brûlait les calories comme une vraie fournaise.

Tag a enlevé son tee-shirt pour s'essuyer la figure, tout en se servant un bol de mes céréales

et un énorme verre de mon jus d'orange. Il s'est assis à la table de ma cuisine et s'est mis à manger sans un mot, comme si on était un vieux couple. Il n'a rien dit de plus sur le tableau

que j'avais passé la moitié de la nuit à peindre.

Tag faisait un meilleur ami que moi. Je descendais rarement chez lui. Je ne vidais jamais

son frigo. Et je ne jetais jamais mes fringues trempées de sueur sur son plancher. Mais j'étais content qu'il le fasse chez moi, content qu'il vienne me chercher. Et je ne me plaignais jamais

pour la bouffe et les tableaux qui disparaissaient, ni pour l'éventuelle chaussette sale qui ne m'appartenait pas sur mon tapis. Si Tag ne s'était pas installé dans ma vie comme chez lui, on

n'aurait jamais été amis. Je n'étais juste pas doué pour ça et il semblait l'avoir compris.

J'ai fini mon propre bol de céréales et je l'ai repoussé, en reportant machinalement le regard sur le chevalet.

— Pourquoi elle est blonde ? a soudain demandé Tag.

J'ai senti mes sourcils se froncer tout seuls.

— Pourquoi pas ?

J'ai haussé les épaules.

— Ben, le gamin… il est plutôt foncé. Alors, je m'demandais juste pourquoi tu lui avais fait

les cheveux blonds, à elle, m'a répondu Tag, avant d'enfourner une autre énorme cuillerée de

céréales.

— Je suis noir… et ma mère était blonde, lui ai-je fait remarquer d'un ton dégagé.

Tag s'est figé, la cuillère en l'air. J'ai assisté à la tentative d'évasion désespérée d'un malheureux Cheerio qui a replongé dans son bol : quelques secondes de sursis de gagnées.

— Tu m'avais jamais dit.

— Ah bon ?

— Non. Je sais que ta mère t'a abandonné dans un Lavomatic. Je sais que t'as eu une vie

pourrie après. Je sais que t'es allé vivre chez ton arrière-grand-mère avant qu'elle claque. Je sais que sa mort t'a bien retourné le cerveau – et c'est là que j'entre en scène. (Il m'a fait un clin

d'œil.) Je sais que t'as toujours vu des trucs que personne pouvait voir. Et je sais que tu peins.

L’histoire de ma vie.

— Mais je savais pas que ta mère était blonde, a-t-il enchaîné. Bon, on s’en fout un peu.

Mais t’es tellement foncé que j’me disais…

— Je sais.

— Alors… c’est un tableau de toi avec ta mère ? Je croyais que c’était une bouseuse.

— Non. Enfin… si. C’était une fille de la cambrousse. Une fille de la cambrousse blanche.

(J’ai bien insisté sur le « blanche » cette fois, juste pour que les choses soient bien claires entre nous.) Mais non. Le tableau représente Éli et sa mère. Mais je crois pas que c’était ce qu’il voulait.

— Ces collines… ce coucher de soleil… Ça m’rappelle un peu Sanpete. Sanpete était

magnifique quand j’étais pas trop bourré pour le voir.

— Levan aussi.

J’ai examiné de plus près la toile : l’enfant avec sa mère sur une jument baptisée Calico ; la

femme, grande et élancée, bien droite sur sa selle ; ses cheveux blonds à peine suggérés dans le

flamboiement des roses et des rouges du couchant…

— On dirait Georgie.

La femme de mon tableau ressemblait à Georgie vue de dos. J’ai senti une violente

contraction dans la poitrine et je me suis levé pour marcher vers la toile, une toile que j’avais

peinte en désespoir de cause pour me délivrer du môme, créant un décor et des personnages

sortis de ma propre tête. Pas de celle d’Éli. Georgie n’avait rien à voir là-dedans. Mais j’avais le cœur qui cognait comme un malade et de plus en plus de mal à respirer.

— On dirait Georgie, Tag, ai-je répété plus fort.

J’ai perçu la panique dans ma voix.

— Georgie ? La fille que t’arrives pas à oublier ?

— Quoi ?

— Oh ! ça va ! a grogné Tag, en se marrant à moitié. Ça fait un sacré bail que j’te connais.

Et, pendant tout ce temps, je t'ai jamais vu regarder une gonzesse. Pas une seule. Pour un peu, je finirais par croire que t'es amoureux d'moi.

— Je l'ai vue. Je l'ai vue vendredi dernier. À l'hôpital.

Je n'ai même pas cherché à discuter avec lui. J'avais la nausée et mes mains tremblaient tellement que je les ai nouées derrière ma nuque pour cacher mon agitation.

— Et tu lui as rien dit ?

Tag paraissait aussi sonné que je l'avais été sur le coup.

— Je l'ai vue. Et elle m'a vu. Et… et, maintenant, je vois ce mioche…

J'ai piqué un sprint jusqu'à ma chambre, Tag sur les talons, la terreur courant dans mes veines comme si on venait de me faire un gros shoot avec un truc hyper toxique.

J'ai descendu en vrac mon vieux sac à dos de son étagère, dans mon placard. Et j'ai commencé à balancer tout ce que je trouvais dedans : mon passeport, un crayon gras, une cacahuète égarée, un porte-monnaie plein de pièces dans tout un tas de devises que je n'avais jamais changées…

— Elle est passée où ? Putain !

J'ouvrais toutes les poches, farfouillais dans tous les compartiments du vieux sac comme un toxico en manque cherchant sa came.

— Qu'est-ce que tu cherches ?

Tag s'était écarté pour me regarder retourner mon placard avec un mélange d'inquiétude et d'incrédulité.

— La lettre ! La lettre ! Georgie m'avait écrit une lettre quand j'étais à Montlake. Et je ne l'ai jamais ouverte. Mais je l'avais gardée ! Elle était là !

— Tu l'as mise dans un de ces tubes, tu sais, à Venise, m'a immédiatement répondu Tag en s'asseyant sur mon lit.

Il a posé les coudes sur ses genoux pour me regarder gentiment péter un câble.

— Comment tu peux savoir ça ?

— Tu traînais cette foutue enveloppe partout. T'auras de la chance si elle est pas en charpie.

Déjà, je plongeais au fond du placard pour exhumer les tubes remplis de toiles ou de posters que j'avais acquis au cours de mes voyages et que je n'avais encore jamais pris le temps

d'afficher ou de faire encadrer. On avait envoyé des trucs du monde entier au père de Tag qui

les avait stockés chez lui dans une pièce inoccupée. Quand on s'était posés, Tag et moi, il nous

les avait apportés. Quatre ans d'une improbable odyssée. Le butin remplissait la moitié de sa remorque. Pas vraiment pressés de se taper la corvée de tri, on avait fourré le tout dans un container de stockage. Cependant, avec un peu de chance, le tube dont parlait Tag se trouvait

quelque part dans mon placard. Parce que, comme il l'avait si bien dit, je ne m'étais jamais séparé de cette lettre. Je l'avais emportée partout avec moi, comme quelque précieux médaillon

qui ne s'ouvrait même plus. C'était peut-être d'ailleurs parce qu'elle n'avait jamais été ouverte

que je n'avais jamais pu me résoudre à la jeter.

— Elle était dans un petit…

— Tu l'as lue ? me suis-je écrié sans cesser de fouiller frénétiquement.

— Non. Non, je l'ai pas lue. Mais c'était pas l'envie qui m'en manquait. J'y ai même pensé

plus d'une fois.

J'ai finalement trouvé le tube. Celui dans lequel j'étais persuadé qu'elle était. J'ai arraché

le capuchon avec les dents. Je suis tombé à genoux pour faire sortir ce qu'il contenait en le secouant comme un gosse son cadeau, le soir de Noël. J'avais remis la lettre dans une enveloppe

pour la protéger avant de quitter Montlake. Le long rectangle blanc ne s'est pas beaucoup fait

prier pour atterrir sur mes genoux. Et, comme un gosse le soir de Noël, qui vient d'ouvrir un

cadeau et ne parvient pas à décider s'il l'aime ou pas, je l'ai juste regardée fixement sans bouger.

— Elle a pas changé, tu sais. Elle est toujours exactement pareille que chaque fois que t'es

resté assis comme ça, à la reluquer, a persiflé Tag avec son éternel accent texan.

J'ai hoché la tête sans mot dire.

— Tu veux que j'la lise ? m'a-t-il proposé d'un ton radouci.

— J'suis un salaud, Tag. Tu sais ça, hein ? J'ai vraiment été un salaud avec Georgie. Et je

n'ai pas beaucoup changé.

— T'as peur que j't'aime plus après l'avoir lue ?

Le sourire qu'il avait dans la voix a un peu aidé à desserrer le nœud que j'avais dans la gorge.

— D'accord. Ouais. Lis-la. En tout cas, moi, je peux pas.

Je lui ai tendu la lettre et je me suis retenu pour ne pas me boucher les oreilles.

Il a déchiré l'enveloppe, a déplié la feuille de papier et l'a regardée en silence pendant un long moment. Puis il a commencé à lire :

Cher Moïse,

Je ne sais pas quoi dire. Je ne sais pas quoi ressentir. La seule chose que je sais, c'est que tu es là-bas et moi ici et que je n'ai jamais eu aussi peur de toute ma vie. Je continue à venir te voir et à repartir sans t'avoir vu. Je me fais du souci pour toi. Je me fais du souci pour moi.

Est-ce que je te reverrai un jour ?

J'ai bien peur que la réponse soit non. Et, si c'est non, alors il faut que tu saches ce que j'éprouve. Peut-être qu'un jour tu pourras faire pareil. J'aimerais vraiment vraiment beaucoup savoir ce que tu ressens, Moïse.

Alors voilà. Je t'aime. *C'est vrai. Tu me fiches la trouille et tu me fascines et tu me donnes envie de te faire souffrir et de te guérir en même temps. C'est bizarre que je veuille te faire souffrir, non ? J'ai envie de te faire souffrir comme tu m'as fait souffrir. Pourtant, rien que de t'imaginer en train de souffrir, ça me fait mal. C'est n'importe quoi, tout ça, hein ?*

Secundo, tu me manques . *Ça me manque tellement de te voir. Je pourrais te regarder à longueur de journée. Pas seulement parce que tu es beau – et tu l'es –, pas seulement parce que tu peux créer de belles choses – et tu peux –, mais parce qu'il y a quelque chose en toi qui m'attire, qui me retourne et qui me fait dire que, si tu voulais bien m'ouvrir ton cœur, si tu voulais juste m'aimer aussi, on pourrait être heureux.* Et je voudrais vraiment que tu sois heureux, Moïse. *C'est ce que je te souhaite. Plus que tout.*

Je ne sais pas si tu vas lire cette lettre. Et, si oui, si tu vas me répondre. Mais il fallait que tu connaisses mes sentiments, même si c'est sur une lettre minable qui sent comme Margot

parce qu'elle est restée un mois dans le vide-poches.

Même si c'est juste pour m'écouter et partir après, j'espère que tu me laisseras te le dire en personne quand tu sortiras.

S'il te plaît.

Georgie

PS : Mes cinq tops n'ont pas changé. Même après tout ce qui s'est passé, je remercie toujours le ciel. Je me disais juste qu'il fallait que tu le saches.

On est restés assis sans rien dire pendant de longues secondes. J'étais incapable d'ouvrir la bouche. La lettre ne m'apprenait rien, pas vraiment. Mais, maintenant, Georgie était là, dans la pièce, avec nous. Sa présence était aussi réelle, aussi chaude que ses yeux chocolat et ses baisers rose bonbon. Ses mots me sautaient pratiquement au visage, me projetant en arrière, comme si j'avais été aspiré par un vortex et qu'elle se tenait là, devant moi, attendant ma réponse. Aussi incroyable que ça puisse paraître, après toutes ces années, je n'en avais toujours pas à lui donner.

Tag a poussé un long sifflement.

— T'es vraiment un salaud, mec.

— Je vais à Levan.

J'étais le premier surpris par la nouvelle et Tag a eu un mouvement de recul.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui s'passe ? J'ai raté un épisode ou quoi ?

— Non, c'est rien. Je veux dire, je pensais juste que peut-être… (Je me suis tu. Je ne savais pas ce que je pensais.) Laisse tomber.

J'ai haussé les épaules et pris la lettre des mains de Tag pour la plier. Et la plier. Et la plier. Jusqu'à ne plus avoir dans la main qu'un petit carré bombé. Et puis je l'ai tenu dans le creux de ma paume et j'ai refermé les doigts comme pour l'enfermer dans mon poing et la jeter au loin. Juste jeter tous ces trucs qui me prenaient la tête. Je pouvais les compter sur mes doigts, comme la mère de Georgie le faisait faire aux enfants placés qu'elle accueillait, et puis les envoyer valser,

loin, très loin.

— Je n’ai peut-être pas tout à fait les yeux en face des trous. Je n’ai pas très bien dormi ces

deux derniers jours. Et après avoir vu Georgie…

— Alors, tu vas à Levan. Et je viens avec toi.

Tag s’est levé, comme si c’était déjà une affaire entendue.

— Tag…

— Mo.

— Je ne veux pas que tu viennes.

— C’est bien le bled où t’as semé la terreur, non ?

— Je n’ai terrorisé personne.

— Quand ils parlaient de repeindre la ville, pas sûr qu’ils aient pensé à toi, Moïse.

C’était plus fort que moi, je me suis marré.

— Il faut que j’vienne avec toi pour être sûr qu’ils te chassent pas à coups de fourche.

— Et si elle ne veut pas me voir ?

— Ben, tu vas p’t-être être obligé de t’installer là-bas un moment. Pour la tanner jusqu’à ce

qu’elle change d’avis. Elle a été plutôt patiente avec toi, on dirait. Combien d’fois tu l’as envoyée balader ? Combien d’fois elle est revenue ?

— J’ai toujours la maison de ma grand-mère, là-bas. Ce n’est pas comme si je n’avais nulle

part où aller, ni aucune raison de revenir. J’ai payé la taxe d’habitation assez longtemps.

— Tu vas avoir besoin de soutien moral, Mo. J’vais aller jouer les Rocky Balboa pendant deux trois jours : m’entraîner avec des pneus de tracteur et courir après les poulets. Si Levan

ressemble à Sanpete, c’est pas ça qui doit manquer.

17.

MOÏSE

On a quitté l’autoroute juste avant Nephi pour prendre l’ancienne route qui reliait Nephi

à Levan : deux bandes de bitume vides qui s'étiraient à perte de vue avec des champs des

deux côtés. On a dépassé le *Circle A* avec sa grosse enseigne rouge en surplomb, assez haut pour qu'on la voie au-dessus de l'autopont et à un kilomètre sur la quatre-voies, annonçant aux routiers et aux conducteurs fatigués que le salut était en vue.

— Fais demi-tour, Moïse.

Je lui ai jeté un regard interrogateur.

— Je veux le voir. C'était là, hein ?

— Molly ?

— Ouais. Molly. J'veux voir le pont.

Je ne savais pas trop ce qu'il espérait, mais je n'ai pas discuté. Ma peinture avait disparu,

recouverte et oubliée depuis longtemps. Molly aussi. Disparue depuis longtemps. Recouverte et

oubliée. Mais Tag n'avait pas oublié.

J'ai fait demi-tour et trouvé le chemin de terre qui slalomait à travers champs pour passer

derrière l'autopont et continuer vers les collines. Il y avait toujours autant de bouteilles de bière cassées et d'emballages de fast-food. Un ghetto-blaster, qui était probablement là depuis un bon

moment vu la marque et le modèle, gisait couché sur le côté avec des fils qui sortaient à l'emplacement des haut-parleurs. Je ne tenais pas à avoir des tessons de bouteille dans mes pneus, alors je me suis garé un peu plus loin. Comme je l'avais fait cette nuit-là, il y avait si longtemps. C'était la même période de l'année. Tout y était. Le même genre de mois

d'octobre : trop chaud pour la saison, mais, selon toutes prévisions, très beau. Au pied des collines, les feuillages rivalisaient de couleurs flamboyantes et le ciel était si bleu que j'avais envie de tendre le bras pour y tremper mon pinceau. Mais il faisait noir, cette nuit-là. La nuit où Georgie m'avait suivi. La nuit où j'avais perdu la tête. Et beaucoup plus peut-être.

Tag s'est frayé un chemin entre les débris et a juste continué à marcher à travers champs

comme les chiens devaient l'avoir fait, quadrillant la zone, la truffe au ras du sol. Il s'est arrêté une fois, a regardé autour de lui, jetant un coup d'œil aux collines, estimant la distance jusqu'à

la route, mesurant l'intervalle entre le pont et l'arrière des commerces regroupés autour des bretelles de sortie et d'entrée, essayant de trouver un sens à ce qui n'en avait aucun.

Je l'ai abandonné à ses conjectures pour me diriger vers les murs de béton qui soutenaient

le pont : deux plans inclinés, l'un vers la droite, l'autre vers la gauche. Je me suis calé contre

celui encore exposé à la lumière du jour, j'ai fermé les yeux et j'ai laissé le soleil me réchauffer la peau.

« Attends ! S'te plaît, s'te plaît, s'te plaît, arrête de me fuir tout l'temps comme ça ! » s'est-elle écriée, à bout de nerfs. Je percevais les larmes dans sa voix. Et la peur aussi. Elle avait peur de moi et, pourtant, elle me courait toujours après. Elle me courait toujours après ! Ça m'a stoppé net et j'ai trébuché. Je me suis retourné. Je l'ai laissée me rattraper. Et je l'ai attrapée moi aussi, l'enlaçant si étroitement qu'il n'y avait plus le moindre espace entre nous . De l'espace autour de nous, de l'espace au-dessus de nous, oui, mais plus rien entre nos deux corps. Je sentais les coups de boutoir, les martèlements affolés sous la douceur de ses seins. Mon cœur s'est emballé aussi pour battre à l'unisson. J'ai forcé sa bouche sous la mienne, avide de couleurs. Je voulais les sentir me monter dans la gorge et m'embraser la tête comme une fusée éclairante. Je l'ai embrassée encore et encore, jusqu'à ce que plus aucun secret ne nous sépare. Ni les siens, ni les miens. Ni ceux de Molly. Il n'y avait plus que chaleur, lumière et couleur. Et je ne pouvais pas m'arrêter. Je ne voulais pas m'arrêter. Sa peau était comme de la soie et ses soupirs, du satin. Je ne pouvais pas détacher les yeux du plaisir qui se peignait sur son visage, me soustraire à la supplique de ses mains qui me poussaient toujours plus loin.

Les cheveux de Georgie, les lèvres de Georgie, la peau de Georgie, les yeux de Georgie, les longues longues jambes de Georgie.

L'amour de Georgie, la confiance de Georgie, la foi de Georgie, les larmes de Georgie, la longue longue attente de Georgie.

Et puis les cris de passion se sont mués en autre chose. Quelque chose qui exprimait de la détresse. Des larmes. Georgie était courbée sous ce fardeau de pleurs, pliée en deux de douleur. Et ses cheveux ruisselaient autour d'elle comme ce torrent qui coulait de ses yeux, comme cette plainte qui sortait de sa bouche. Et ses longues longues jambes n'étaient plus nouées autour de mes reins, mais repliées sous elle. Elle était à genoux, suppliant, et elle sanglotait, sanglotait, sanglotait…

Je me suis brusquement redressé et j'ai ouvert les yeux sans trop savoir si c'était ma mémoire qui me jouait des tours ou quelque chose de complètement différent. J'avais mal au

cœur. J'étais complètement désorienté, comme si je m'étais endormi au soleil et que j'avais chopé une insolation. Je me suis frotté la nuque, les mains moites. Mais je n'avais pas pu m'assoupir si longtemps que ça. Tag se baladait toujours dans les champs, en quête d'un signe

qui lui apporterait l'absolution ou d'un chemin vers les réponses qu'il cherchait. J'ai plissé les

yeux dans le soleil couchant et je me suis retourné vers le mur de béton pour lui laisser le temps

de se rendre compte que ni l'un ni l'autre n'existaient.

Éli était assis sur le mur d'en face, dans son pyjama Batman. Ses petites jambes étaient ramassées contre sa poitrine comme s'il s'était préparé, lui aussi, à une très très longue attente.

Ses boucles noires disparaissaient sous sa capuche. Les petites pointes en tissu taillées pour ressembler à des oreilles de chauve-souris lui donnaient un air de diablotin qui contrastait avec

sa bouille d'ange.

J'ai juré à haute voix, plus fort que je ne l'aurais voulu. Tag s'est retourné et a levé les bras

pour me demander ce qui se passait.

— Faut y aller, Tag. Je ne peux pas rester ici plus longtemps, lui ai-je lancé en m'éloignant

du petit garçon qui ne cessait de me bombarder d'images du même cheval blanc avec des grandes taches sur la croupe.

C'est alors qu'une grosse corde s'est élevée dans les airs, décrivant un cercle parfait avant

de retomber autour du cou du cheval et de se tendre brusquement sous la traction d'une main

invisible. Le cheval a secoué sa crinière blanche en hennissant doucement et s'est mis à trotter

tristement en rond dans ma tête. Je ne savais pas comment le libérer.

— Il me montre constamment ce cheval blanc, ai-je grommelé, en remontant dans le pick-

up avec Tag pour reprendre la route. (Je n'avais aucune envie d'être ici et je ne voyais pas comment Tag aurait pu le vouloir non plus.) Il me montre constamment ce cheval blanc avec

de grosses taches de couleur sur la croupe. Toujours le même, encore et encore. Comme celui

sur le tableau que j'ai peint.

— Le Paint.

— Quoi ?

— Ça s'appelle un Paint. Ce type de cheval. Sa robe. On appelle ça un Paint Horse.

— Un Paint ?

Je me suis soudain demandé si le cheval n'avait pas qu'une valeur symbolique. Le gosse voulait peut-être juste que je peigne. Après tout, c'était bien ce que *paint* signifiait, non ?

« Peinture ». Je n'avais peut-être rien compris, en fin de compte.

MOÏSE

J'ai franchi la porte, Tag sur les talons, pour entrer dans une maison qui n'en avait plus

que le nom. Pas de meubles, pas de vaisselle, pas de tapis par terre. Il ne subsistait rien de ma

grand-mère dans cette baraque. Elle ne lui ressemblait plus. Et elle n'avait assurément pas gardé son odeur. Elle était poussiéreuse, froide, humide et sentait le renfermé : elle avait besoin qu'on l'aère un bon coup. Ce n'était plus qu'une coquille vide. J'ai hésité sur le seuil, levant les yeux vers l'escalier, tournant la tête de droite et de gauche, tâtant le terrain, avant de finir par m'aventurer dans la salle à manger. J'ai traversé la pièce pour pénétrer dans la cuisine. Il ne

restait plus rien, que les rideaux à rayures rouges pendus à la petite fenêtre au-dessus de l'évier.

Ceux de la salle de séjour étaient encore là aussi. Personne n'en avait voulu. À mon avis, c'était

davantage la peinture qui les raidissait que leurs motifs démodés qui était en cause.

Les murs n'avaient pas été repeints.

Je me suis figé sur place et j'ai senti Tag buter dans mon dos. Je l'ai entendu retenir son

souffle, puis expirer lentement en lâchant une bordée de jurons qui m'auraient écorché la langue – c'est dire.

J'avais trouvé ma grand-mère à 6 h 45. Si je m'en souvenais, c'était seulement parce qu'elle

avait une pendule dans l'entrée avec un oiseau en bois qui lançait autant de « coucou » qu'il y

avait d'heures et chantait à la demie. Mais, pour les quarts d'heure, il se contentait de pointer le bec et pépiait gaillardement histoire de vous rappeler que le temps passait. Que l'heure approchait. Ce matin-là, je traversais l'entrée, à moitié dans le cirage, ne pensant qu'à mon lit

où j'allais pouvoir me débarrasser dans l'oubli du sommeil de tout ce sexe et cet amour qui me

collaient à la peau, quand l'oiseau m'avait crié dessus comme pour me dire : « C'est à cette heure-là qu'on rentre ? »

J'avais sursauté. Et puis je m'étais bien fichu de moi en entrant dans la salle à manger pour

appeler ma grand-mère.

— GG !

J'ai entendu ma voix résonner dans la maison vide. Je ne m'étais pas rendu compte que je

pensais tout haut. Mais déjà Tag me bousculait pour s'approcher des murs. Couverts de tourbillons multicolores, ils donnaient l'impression d'être sur un manège tournant à vive allure, sous un chapiteau de cirque uniquement peuplé de clowns. Les couleurs étaient criardes ; leur mélange, grandiose, chacune se fondant dans la suivante ; chaque visage se métamorphosant en un autre, comme la photo d'une voiture en mouvement : rien de bien défini et tout déformé par la perspective. J'avais trouvé GG à 6 h 45. Georgie m'avait trouvé à 11 h 30. J'avais donc peint pendant près de cinq heures d'affilée et couvert les murs avec tout ce qui me passait par la tête. Tout et n'importe quoi.

La pendule avait sonné, puis l'oiseau avait chanté mélodieusement tandis que j'agitais en tous sens mes bras endoloris pour terminer un visage qui n'avait rien à voir avec celui que je cherchais. Et puis Georgie était entrée. Pauvre Georgie !

— C'est Molly ! s'est étranglé Tag, en posant la main sur le portrait de sa sœur qui jetait un coup d'œil par-dessus son épaule, me faisant signe de la suivre.

Ses cheveux dorés se répandaient comme une rivière pour devenir ceux de plusieurs autres filles qui couraient à côté d'elle.

Je me suis contenté de hocher la tête. Ça se mélangeait dans ma mémoire. Je ne me rappelais pratiquement rien, aucun détail. Comme un rêve dont je n'aurais gardé que des bribes. Ou plutôt un cauchemar.

— Et le reste ? C'est qui, tous ces gens ? a chuchoté Tag, son regard passant d'un visage contrefait à l'autre.

J'ai haussé les épaules.

— J'en connais quelques-uns. Je me souviens de certains. Mais, pour la plupart, je n'en ai aucune idée.

— T'aimes les blondes, en tout cas.

— Nan… N'importe quoi !

Tag a haussé les sourcils en désignant du menton les filles qui entouraient Molly, puis, un

peu plus loin, le portrait de ma mère avec son panier rempli de bébés dans les bras.

J'ai secoué la tête. Je ne pouvais pas lui fournir d'explication. Je ne faisais que peindre ce que je voyais de l'autre côté.

— Mo ?

— Ouais ?

— C'est foutrement flippant. T'es au courant, nan ?

J'ai acquiescé.

— Je ne le savais pas. Pas vraiment. Pas sur le coup. Je ne l'ai même pas vu, en fait. J'étais dedans. Mais, ouais. C'est flippant.

On est restés encore un moment devant, jusqu'à ce que je ne puisse plus supporter ça une seconde de plus.

— Bon. Alors, qu'est-ce que tu dirais d'un canapé rouge contre le mur du fond ? lui ai-je lancé d'un ton dégagé. Parce que c'est c'que j'ai dans l'idée.

Tag a explosé de rire. Un bon gros aboiement étonné qui a déchiré les toiles d'araignée et fait voler en éclats cette chape d'horreur qui plombait toujours l'atmosphère. Puis il a secoué la tête d'un air désespéré comme si j'étais vraiment irrécupérable.

— T'es complètement malade, mec. Sérieux.

Je me suis marré aussi en lui assénant une bourrade. J'avais besoin de ce contact. Il m'a poussé à son tour et j'ai été projeté en arrière. Je me suis rattrapé à lui, l'empoignant brusquement tandis qu'il se mettait en position, près pour une petite baston en règle. On a commencé à se tourner autour, chacun cherchant la meilleure prise pour flanquer l'autre par terre. Et c'était parti. On a fini par descendre les rideaux couverts de peinture, laissant la lumière rasante de cette fin du jour pénétrer dans la pièce noyée de couleurs. Mais c'étaient les

murs qui allaient devoir disparaître. Pas seulement les rideaux. Je ne dormirais pas dans cette maison tant que les murs ne seraient pas redevenus blancs.

GEORGIE

Un rutilant pick-up noir, flambant neuf, trônait devant la vieille baraque de Kathleen

Wright. Ça faisait deux jours qu'on le voyait aller et venir. La portière avant était grande ouverte et il y avait plusieurs pots de peinture, des échelles, des bâches et tout un tas d'autres trucs sur le plateau arrière. Quand j'ai jeté un coup d'œil à l'intérieur comme la fouineuse que j'étais, j'ai

aperçu des sièges en cuir crème et un Stetson sur le tableau de bord. Vraiment pas le genre de

bagnole que Moïse conduirait. Et jamais il ne porterait un chapeau de cow-boy. Pas de danger !

Mais bon, pour autant que je le sache, il était toujours propriétaire de la maison. J'ai été

prise de crampes d'estomac – rien à voir. Il n'était probablement là que pour remettre la baraque en état. Il voulait sans doute la vendre. Tout simplement. Bientôt, il serait reparti et je pourrais recommencer à m'occuper de mes affaires. Mais mon estomac n'avait pas l'air d'y croire. Depuis quarante-huit heures, je passais mes journées dans un état d'hyperactivité fébrile,

exécutant toutes les tâches de ma liste « À faire » sans en tirer la moindre satisfaction. Mon père avait quitté l'hôpital et, en dehors d'une légère faiblesse résiduelle, il allait bien. Ma mère était aux petits soins. Ce qui énervait papa au plus haut point. Quant à moi, j'essayais de mettre les

pieds à la maison le moins possible.

Mais rester dehors, ça voulait dire jeter un coup d'œil toutes les dix minutes sur la fenêtre

de la maison d'en face. En allant ce matin faire un tour avec Lucky dans le pré de l'ouest, qui

donnait pile sur l'arrière-cour de Kathleen Wright, j'avais remarqué que les fenêtres de ce côté

n'avaient plus de rideaux. Pendant des années, ces rideaux-là avaient été tirés. Maintenant, ils

avaient disparu et la fenêtre était largement ouverte comme pour un grand nettoyage de printemps – enfin, d'automne. J'entendais de la musique et il m'a semblé apercevoir Moïse et

quelqu'un d'autre travailler à l'intérieur. J'étais agitée, distraite et les chevaux le sentaient. Ce qui n'était jamais une bonne chose, surtout quand on avait en charge un cheval baptisé Cass.

Je le débourrais pour Dale Garrett. Cass était un grand quarter horse avec un tempérament

à l'avenant. Même abrégé, son nom résumait parfaitement ce que son propriétaire pensait de

lui : un vrai casse-couilles. Dale avait appelé mon père, et papa s'était empressé de me refiler le bébé. Marrant. Les vieux du coin ne voulaient pas s'en remettre à une fille pour débourrer leurs chevaux. Ça chatouillait leur virilité – et pas dans le bon sens. Tout le monde savait pertinemment

que, quand on appelait Doc Shepherd – mon père – pour débourrer un cheval,

c'était Georgie Shepherd qui s'en chargeait. Mais ça permettait d'avaler plus facilement la pilule. Et, franchement, je m'en fichais. Ils finiraient par s'y faire. Je les aurais à l'usure. Comme ce bon vieux Cass. Je prenais toujours un plaisir tout particulier à mater les fortes têtes.

J'étais dans le manège et je faisais courir Cass. Je le travaillais à la longe. Sans licol. Juste

histoire de nous familiariser l'un à l'autre, lui et moi. Je me tenais au centre de l'enclos, une

corde à la main, et je la faisais tourner, l'utilisant comme un fouet, sans jamais le toucher, juste pour lui faire changer de direction et le garder à distance respectueuse. De temps à autre, je lui

barrais la route, l'obligeant à faire demi-tour ou à galoper s'il voulait m'échapper. Exercer la

pression. La recette de base. Rien de neuf pour lui. Je l'avais déjà fait courir comme ça plusieurs fois dans la semaine. Mais, aujourd'hui, j'étais prête à passer au stade supérieur. Cass m'a laissée venir. J'ai fait tourner ma corde en cercle tranquillement et je lui ai parlé tout bas en

m'approchant au niveau de son épaule. Jusque-là, tout allait bien.

Cass respirait fort et ne me quittait pas des yeux. Mais il ne s'est pas dérobé. J'ai posé la

corde contre son encolure, doucement, et je l'ai retirée. J'ai recommencé un peu moins doucement. Il a tressailli. J'ai fait passer la corde de l'autre côté en lui caressant le cou pour l'habituer au contact, à la sensation de la corde contre sa gorge, pour le désensibiliser. Ensuite, lentement, avec précaution, j'ai préparé une boucle que j'ai fait passer au-dessus de sa tête et

autour de son cou, la laissant bien lâche pour qu'elle pende sur ses épaules. J'ai attendu, tenant

l'autre bout de la corde à deux mains, me préparant à son refus.

— Avant longtemps, il suppliera Georgie de l'attacher, a dit une voix quelque part derrière

moi.

Cass a piétiné le sol en hennissant. Puis il a brutalement tourné la tête et il est parti au trot,

m'entraînant avec lui. La corde m'a brûlé les mains avant que j'aie le temps de la lâcher pour le

laisser s'enfuir.

— Y a des trucs qui changent jamais, ai-je soupiré, en frottant mes paumes irritées pour enlever la poussière de la corde.

Je me suis retournée. Je n'avais pas eu besoin de le voir pour savoir. C'était presque un soulagement. Au moins, ce serait fait.

Moïse se tenait à l'extérieur du manège, les mains pendant par-dessus la première planche

en haut de la clôture, le pied calé sur celle du bas. Il y avait un type à côté de lui. Un cure-dents entre les lèvres, le mec avait adopté exactement la même posture. Mais la ressemblance s'arrêtait là.

— Les bêtes ne t'aiment toujours pas beaucoup, hein ?

Mon calme m'épatait.

— Y a pas qu'les bêtes. Moïse fait l'même effet aux gens. (Le type a souri et m'a tendu la

main par-dessus la clôture.) Je suis son seul ami, en fait.

Je me suis dirigée vers lui – vers Moïse – et je lui ai serré la main.

— Salut, Georgie. Moi, c'est Tag.

On entendait ses origines texanes dans sa voix et il m'avait l'air tout à fait capable de prendre Cass en main si ça lui chantait. Il avait le profil type du brave gars de la campagne.

Avec une petite touche d'ex-taulard pour t'inciter à te tenir sur tes gardes. Il n'était pas mal, dans le genre brut de décoffrage. Même s'il aurait eu besoin d'une bonne coupe et de se faire

redresser le nez. Mais il avait un sourire éclatant et une poignée de main franche. Comment un

gars comme lui avait bien pu se retrouver avec Moïse ?

C'est alors que mon regard a croisé celui de son voisin. Ces orbes vert et or qui n'avaient

rien à faire dans ce visage noir et n'en étaient que plus fabuleux. Tout comme la semaine dernière dans l'ascenseur bondé, la terre sous mes pieds a bougé, juste assez pour que je me demande si c'était le sol qui était penché ou moi qui avais un problème d'équilibre. J'ai sans

doute dû rester scotchée trop longtemps. Mais il n'a pas détourné les yeux non plus, inclinant

légèrement la tête, comme s'il avait besoin de rajuster le tir, lui aussi.

Le type à côté de Moïse s'est raclé la gorge, puis s'est marré doucement en marmonnant un

truc que je n'ai pas compris.

— Il se passe quoi, chez Kathleen ? Tu vends la baraque ? ai-je lancé, rompant la

confrontation avec Moïse pour aller attraper une corde pendue au poteau de la barrière, à côté

de Tag.

Cass avait toujours la mienne autour du cou. Le cheval était demeuré collé contre la

clôture, au fond du manège, comme si on l'avait envoyé au coin.

— Possible. Pour le moment, on la remet juste en état, m'a répondu posément Moïse.

— Pourquoi ? lui ai-je rétorqué du tac-au-tac. Pourquoi maintenant ?

J'ai braqué les yeux sur lui sans un sourire. Je n'étais pas là pour bavarder avec une erreur.

Car voilà ce qu'il était : une erreur monumentale. Je voulais connaître la raison de sa présence

ici. Et je voulais savoir quand il comptait débarrasser le plancher. J'ai décrit un cercle pour me

diriger vers Cass, qui s'est mis à trembler et à hennir. Il voulait fuir, mais apparemment pas en

direction des inconnus à la barrière.

— Parce qu'il était temps.

Ah ! Comme si le temps avait plus d'importance pour lui que je n'en avais jamais eu.

— Ça m'intéresserait de l'acheter, si tu te décidais à vendre.

Ce serait un bon calcul. Ça faisait longtemps que j'y pensais. Mais j'aurais été obligée de

partir à la recherche de Moïse pour lui faire une offre et je n'en avais aucune envie. Cependant,

maintenant qu'il était de retour et s'il vendait, vu l'endroit où elle était placée, juste à la limite de la propriété de mes parents, comme ça, la maison serait un bon investissement pour moi.

Il n'a pas répondu et j'ai haussé les épaules genre « ça m'est complètement égal ce que tu

fous de cette vieille baraque, de toute façon ». J'ai recommencé à me diriger vers Cass, abandonnant mes deux visiteurs à leur sort.

— Georgie ?

J'ai tressailli quand je l'ai entendu prononcer mon nom. Puis Tag a poussé un juron, un

long « meeeerde » étiré qui sortait on ne sait d'où.

— Georgie, ce cheval, il est à toi ? m'a alors demandé Moïse d'un ton cassant.

— Lequel ? Cass ? Non. On me l'a juste amené pour le débourrer.

J'ai continué mon chemin sans me retourner.

— Non. Pas celui-là.

Moïse avait une drôle de voix et j'ai levé les yeux pour regarder par-delà la clôture et la petite carrière, vers le pâturage où les autres chevaux broutaient.

Ils étaient une demi-douzaine dont Sackett et Lucky qu'on n'utilisait plus que pour l'équithérapie. Lucky s'était finalement révélé le plus doux, le plus adorable des étalons du monde. Un amour. Complètement domestiqué, celui-là.

— Le Paint. Il est à toi, le Paint ? m'a demandé Tag, d'une voix tout aussi tendue que celle de Moïse.

— Calico ? Oui. Elle est de la maison.

J'ai tout de suite repéré la jolie jument avec sa crinière blanche et sa robe pie. Mon cœur s'est serré, comme chaque fois que je la voyais.

Et voilà Moïse qui partait comme une fusée, parcourant la distance entre notre propriété et l'arrière de sa maison au pas de charge, sans un regard en arrière, ni même dire au revoir.

On l'a suivi des yeux, Tag et moi. Je me suis alors tournée vers l'ami de Moïse, perplexe.

— Je t'aurais bien demandé quel est son putain de problème, mais y a bien longtemps que j'ai cessé de m'en préoccuper.

Je suis arrivée près de Cass et je lui ai passé la corde autour du cou. Un peu plus vivement que je ne l'aurais fait en d'autres circonstances. Il s'est cabré en secouant la tête, me faisant immédiatement regretter ma précipitation. J'ai réussi à libérer ma corde, non sans avoir été obligée de sauter comme un cabri pour éviter les coups de sabot et de dents.

— J'espère pour lui que c'est pas vrai, m'a répondu Tag sans se gêner.

Ce qui m'a encore plus déboussolée. Mais, déjà, il s'écartait de la barrière, prêt à suivre Moïse.

— Content d'te connaître, Georgie. Tu ressembles vraiment pas à c'que j'croyais. Et c'est tant mieux.

Je l'ai laissé partir sans savoir quoi lui répondre. Il avait déjà parcouru vingt bons mètres quand il m'a lancé par-dessus son épaule :

— Il va pas se laisser mater comme ça. Je suis pas sûr que ce brave Cass veuille qu'on l'monte.

— Ouais, ouais, ouais, c’est c’qu’ils disent tous. Jusqu’à c’que j’les monte.

Je l’ai entendu rire.

Et dire qu’il fallait que je reprenne tout depuis le début avec Cass. Merde !

18.

MOÏSE

On pourrait penser qu’à force de voir des morts je détesterais les cimetières. Eh bien non.

Je les aimais, même. C’étaient des endroits calmes. Des endroits paisibles. Et puis les morts y étaient gentiment logés, en petites rangées bien nettes, sous terre. Proprets. Bien gardés.

Enfin, les corps, du moins. Les morts ne hantaient pas les cimetières. Ce n’était pas là qu’ils retrouveraient leur vie d’avant. Mais ils étaient attirés par le chagrin, la détresse de leurs proches. Ça m’était souvent arrivé de voir des morts suivre une épouse, une fille, un fils ou un

père. Mais, aujourd’hui, dans le cimetière de Levan, il n’y avait pas de revenants.

Aujourd’hui, il n’y avait qu’une seule autre personne. Sur le coup, mon cœur a fait un bond. Les cheveux blonds, la silhouette mince accroupie devant une tombe toute proche… Et

puis je me suis rendu compte que ce n’était pas Georgie. Impossible. J’avais vu le cheval, entendu Georgie dire « Calico » et j’étais venu ici aussitôt. En plus, la femme était un peu plus

petite que Georgie, avec quelques années de plus aussi, peut-être, et elle avait les cheveux bouclés et vaguement attachés en chignon. Elle a posé un petit bouquet au pied d’une stèle avec le nom de Janelle Pruitt Jensen gravé en grosses lettres et s’est dirigée vers un grand type

qui attendait à l’extérieur. Quand elle l’a rejoint, le type s’est penché pour l’embrasser, comme

pour la consoler. J’ai détourné les yeux. Je n’avais pas eu l’intention de les mater. Mais ils formaient un couple saisissant : l’ombre et la lumière ; la douceur et la force. J’aurais pu les peindre, sans problème.

La peau du type était aussi foncée que la mienne, mais il ne m’avait pas l’air black. Indien,

peut-être ? Il était grand, élancé. À sa façon de se tenir j’aurais dit militaire. La femme était fine.

Sa jupe rose, son chemisier blanc et ses ballerines lui donnaient un côté petite fille sage. Quand

ils se sont dirigés vers la sortie, je l’ai vue de profil et je me suis aperçu que je la connaissais.

Petit, quand j’allais en vacances chez elle, GG m’obligeait à assister à la messe. Un dimanche, il y avait une fille qui jouait de l’orgue. Je devais avoir neuf ans. Elle en avait peut-

être treize ou quatorze, à l'époque, mais elle avait une façon de jouer ! C'était quelque chose.

Elle s'appelait Josie.

Son prénom m'est revenu avec la voix de ma grand-mère et ça m'a fait sourire.

La musique que Josie avait jouée, ce jour-là, était belle, émouvante. Et, surtout, elle m'avait apaisé, rassuré. GG avait tout de suite capté et on avait commencé à aller écouter Josie répéter, assis tous les deux dans le fond de l'église. Parfois, elle jouait du piano, plus souvent de l'orgue, mais, dans un cas comme dans l'autre, je me tenais tranquille. J'entendais encore GG soupirer :

« Avec sa musique, cette Josie Jensen est un vrai miracle. »

Puis GG m'avait dit que j'étais un miracle, moi aussi. Elle avait chuchoté à mon oreille, avec la musique de Josie en fond sonore, que je créais de la musique avec ma peinture, tout comme Josie faisait de la musique quand elle jouait. Dans un cas comme dans l'autre, c'était un don. Et ces dons étaient aussi exceptionnels l'un que l'autre. Et ils devraient être accueillis et préservés comme des cadeaux du ciel. J'avais tout oublié de cette histoire. Jusqu'à maintenant.

Le nom de cette jeune femme était Josie Jensen, et la tombe sur laquelle elle s'était recueillie devait être celle de sa mère.

Perdu dans le souvenir de sa musique, je regardais le couple s'éloigner, quand, au dernier moment, Josie s'est arrêtée pour se retourner. Elle a dit quelque chose au type, qui a hoché la tête.

Elle a alors rebroussé chemin, contournant les tombes pour venir me rejoindre. Elle m'a souri et j'ai serré la main qu'elle me tendait.

— C'est Moïse, non ?

— Oui. Josie Jensen, c'est bien ça ?

Son visage s'est éclairé. Elle était manifestement contente que je l'ai reconnue.

— Josie Yates, maintenant. Mon mari, Samuel, n'aime pas les cimetières. Un truc de Navajo. Il m'accompagne, mais il attend à l'écart sous les arbres.

Navajo. Je ne m'étais pas trompé.

— Je voulais juste te dire combien j'aimais ta grand-mère… ton arrière-grand-mère, en fait, non ?

J'ai acquiescé en silence et elle a poursuivi :

— Avec Kathleen, on avait toujours l'impression que tout allait s'arranger. À la mort de ma mère, quand j'étais petite, elle faisait partie de ces dames de l'église qui se sont occupées de ma famille. Elle s'est occupée de moi aussi. Elle m'a appris un tas de choses. Elle m'écoutait et me laissait traîner dans sa cuisine quand j'avais besoin de comprendre comment faire ci ou ça. Elle était fantastique.

— Elle était comme ça. Moi aussi, elle me donnait cette impression. (J'ai eu du mal à déglutir et j'ai détourné la tête en me rendant compte que j'étais en train de partager un moment d'émotion avec une inconnue.) Merci, lui ai-je finalement dit, en la regardant brièvement dans les yeux. Ça me touche beaucoup.

Elle a hoché la tête, a eu un petit sourire triste et s'est retournée pour partir.

— Moïse ?

— Oui.

— Tu connais Edgar Allan Poe ?

J'ai haussé les sourcils, surpris. Oui, je savais qui était Edgar Poe, mais c'était une drôle de question.

J'ai opiné et elle a enchaîné :

— Il a écrit un truc que je n'ai jamais oublié. Et, pourtant, j'aime lire. Tu peux demander à mon mari. Je l'ai soûlé de mots et de musique jusqu'à ce qu'il demande grâce et accepte de m'épouser. (Elle m'a fait un clin d'œil.) Edgar Allan Poe a écrit de bien belles choses – et pas mal de choses très perturbantes aussi –, mais elles vont souvent de pair, non ?

J'ai attendu la suite, en m'interrogeant sur ce qu'elle tenait tant à me faire partager.

— Poe a dit : « Il n'y a pas de beauté exquise sans une certaine étrangeté dans les proportions[1]. »

Josie a incliné la tête de côté. Elle a jeté un coup d'œil en arrière vers son mari, qui n'avait

toujours pas bougé, et elle a murmuré :

— Je trouve ton travail étrange et très beau, Moïse. Comme une mélodie discordante qui

ne révèle toute son harmonie qu'au fil de l'écoute. Je voulais juste que tu le saches.

J'étais abasourdi. Je me demandais bien où et quand elle avait pu voir mon « travail ». Je

n'en revenais pas qu'elle me connaisse, déjà, et, sachant qui j'étais, qu'elle n'ait pas peur de m'approcher. Bon, d'accord, son mari était à cinquante mètres et je doutais fort qu'on puisse

toucher à un seul cheveu de Josie Jensen quand il montait la garde. Mais quand même.

Ensuite ils sont partis et il ne restait plus personne. Que moi. Le cimetière de Levan avait

gardé le côté cimetière de pionniers bien entretenu : pas très vaste, mais de taille respectable, et s'agrandissant à mesure que la population augmentait et que le village enterrait ses morts.

Orienté à l'ouest, il était situé sur un promontoire au pied de Tuckaway Hill et dominait la vallée avec ses fermes et ses pâturages. D'où je me trouvais, j'apercevais l'ancienne route qui déroulait son long ruban d'argent au milieu des champs à perte de vue. C'était un paysage serein, paisible, et j'aimais l'idée que GG repose ici.

Je suis passé devant tout un tas de stèles alignées, devant la mère de Josie, jusqu'à tomber

sur une longue rangée de Wright. Des générations de Wright. Au moins quatre. Je me suis arrêté un moment devant la tombe de GG et j'ai posé respectueusement la main sur son nom

gravé dans la pierre. Mais je ne me suis pas attardé. Ce n'était pas pour ça que j'étais venu. J'ai continué mes recherches. Pierres neuves, vieilles pierres, pierres brillantes, pierres mates. De nombreuses tombes étaient ornées de fleurs, de couronnes et de cierges. Je me suis demandé

pourquoi les gens faisaient ça. Leurs morts n'avaient pas besoin de toutes ces conneries pour honorer leur nom. Mais, comme le reste, c'était surtout pour les vivants. Les vivants avaient besoin de se prouver et de prouver aux autres qu'ils n'avaient pas oublié. Et, dans un petit village comme celui-là, il y avait toujours un peu de compétition au cimetière. C'était une façon

de dire : « C'est moi qui aime le plus ; c'est moi qui souffre le plus ; alors, je vais bien l'étaler chaque fois que je viens pour que tout le monde le sache et me plaigne. » Plutôt cynique de ma

part, je sais. J'étais vraiment un bâtard, au propre comme au figuré. Mais ça ne me plaisait pas.

Et je ne pensais pas vraiment que ça plaise aux morts non plus.

J'ai trouvé une longue rangée de Shepherd et j'ai failli me marrer en tombant sur le nom

de l'un d'entre eux. Warlock Shepherd. « Sorcier » : tu parles d'un prénom ! On aurait peut-

être dû m'appeler Warlock Wright alors. On m'avait bien traité de sorcier avant. J'ai examiné

les stèles et je me suis rendu compte qu'il y avait cinq générations de grands-pères Shepherd enterrés là aussi, avec leurs femmes. J'ai trouvé la première Georgie Shepherd et je me suis souvenu du jour où j'avais charrié Georgie à cause de son prénom. Georgie Porgie.

Et puis, enfin, elle était là. La dernière génération. Une génération qui avait sauté la précédente. Une pierre d'environ deux pieds de haut sur deux pieds de large. Simple, bien entretenue. Tout au bout de la rangée, avec un carré de pelouse de chaque côté, comme si on

avait réservé une place pour ceux qui suivraient.

Éli Martin Shepherd

Né le 27 juillet 2007, mort le 25 octobre 2011

C'était tout.

Un cheval était gravé dans la pierre. Un cheval qui semblait avoir des taches sur la croupe.

Le Paint. Un gros bouquet de fleurs champêtres dans un vase jaune vif avait été posé au pied de

la stèle et la chanson que la femme chantait dans le souvenir d'Éli : « Tu es mon soleil… » m'est

revenue en mémoire. Je me suis pris à murmurer les paroles. Le nom de Georgie n'apparaissait

nulle part, mais je savais avec une certitude absolue qu'elle était la mère d'Éli. Ce n'était pas

possible autrement.

J'ai fait le calcul juste pour être sûr. Neuf mois avant juillet 2007, ça correspondait à octobre 2006.

Georgie était la mère d'Éli. Et j'étais son père. Ce n'était pas possible autrement.

GEORGIE

J'ai mis Éli au monde le 27 juillet 2007, un mois avant mon dix-huitième anniversaire. Tout

le monde avait ignoré ma grossesse jusqu'à ce que je sois enceinte de trois mois. J'aurais préféré

attendre plus longtemps, mais je n'arrivais plus à boutonner mes Wrangler. Mon ventre plat n'était plus assez plat ; mes hanches étroites, plus assez étroites. Un jean aussi moulant, ça ne

pardonne pas. L'horreur de ma situation n'était pas tant que j'étais enceinte, mais que Moïse

était le père. Or, le nom de Moïse était devenu tabou dans tout le village.

Mes parents m'avaient bien parlé d'adoption, mais je ne pouvais pas faire ça. Je ne pouvais pas faire ça à Moïse. Ç'aurait été considérer ce qui s'était passé entre nous comme un simple jeu sans importance. Or, pour moi, ça ne l'avait jamais été et ça ne le serait jamais. Moïse ne saurait peut-être jamais qu'il avait un enfant ; il pourrait rester éternellement seul au monde, mais son enfant ne le serait jamais. Et, même si je le haïssais parfois, même si j'avais fait de lui l'« homme sans visage », même si je ne savais pas où il était, ni ce qu'il faisait, je ne pouvais pas abandonner son enfant. Je ne pouvais pas.

Cependant, le jour où Éli est né, il n'était plus question de moi ni de Moïse. Il n'était plus question d'être forte ou d'être faible. Tout à coup, il n'était plus question que d'Éli, un petit garçon conçu dans le chaos, un petit garçon qui ressemblait tellement à son père que, à la seconde où j'ai posé les yeux sur sa petite frimousse, je l'ai aimé. Je l'ai aimé avec une telle ferveur que tout regret que j'aurais pu avoir de sa conception a été instantanément réduit en cendres : feuille de papier face à la flamme de cette dévotion qui jaillissait dans mon cœur et ciselait les traits adorés de mon fils dans la chair, chassant pour toujours l'enfant sans visage et la peur qui l'avait fait naître.

— Comment vas-tu l'appeler, Georgie ? avait murmuré maman, les joues ruisselantes de larmes en voyant sa petite fille devenir mère.

Elle avait vieilli au cours des mois qui avaient précédé cette naissance, depuis que je m'étais déchargée de mon lourd secret sur elle. Mais, avec la douceur d'une vie nouvelle qui changeait cette simple chambre d'hôpital en un lieu sacré, elle avait l'air serein. Je m'étais demandé si la même sérénité se reflétait sur mon visage. Parce qu'on allait s'en sortir, finalement. Tout allait s'arranger.

— Éli.

Ma mère avait souri en secouant la tête.

— Georgie Marie ! s'était-elle exclamée en riant. Comme Éli Jackson, le champion de rodéo ?

— Comme Éli Jackson. Je veux qu'il prenne la vie par les cornes et qu'il la chevauche jusqu'à ce

qu'elle lui ait donné tout ce qu'elle avait. Et, quand il deviendra le meilleur monteur de taureaux qui ait jamais existé, meilleur même que son homonyme, ce n'est plus Éli Jackson que tout le monde scandera dans les tribunes, mais Éli Shepherd !

J'avais préparé ma réponse et elle sonnait vachement bien. Parce que j'étais sincère. Ce n'était pourtant pas en l'honneur du champion de rodéo que j'avais appelé mon fils Éli. C'était juste une heureuse coïncidence. Je l'ai appelé Éli en l'honneur de Moïse. Personne ne voulait parler de Moïse. Personne ne voulait ne serait-ce que penser à Moïse. Pas même moi. Mais mon enfant était son enfant. Et je ne pouvais pas prétendre le contraire. Je ne pouvais pas faire une croix dessus.

J'avais longtemps et très sérieusement réfléchi au prénom que j'allais donner à mon bébé. J'avais passé une échographie à vingt et une semaines et je savais que c'était un garçon. J'avais grandi en lisant Louis L'Amour et j'étais persuadée d'être née trop tard. Si j'avais eu une fille, je l'aurais appelée Annie. Comme Annie Oakley[2]. Comme dans *Annie du Far West*. Mais c'était un garçon. Et je ne pouvais pas l'appeler Moïse.

J'avais lu la Bible en long, en large et en travers jusqu'à ce que je trouve le verset dans le livre de l'Exode où Moïse parle de ses fils et de leurs prénoms. L'aîné avait été baptisé Gershom. J'avais fait la grimace en lisant ça. C'était peut-être un prénom populaire du temps de Moïse – comme Tyler ou Ryan ou Michael, aujourd'hui –, mais je ne pouvais pas faire ça à mon bébé. Le prénom de son second fils était encore pire : Éliézer. Dans les Écritures, Moïse disait qu'il l'avait appelé Éliézer parce que « le dieu de mon père m'a secouru, et il m'a délivré de l'épée de Pharaon ».

D'après le livre des prénoms que j'avais acheté et épluché, Éliézer veut dire « Dieu du secours » ou « Dieu est mon secours ». Ça me plaisait. Moïse avait été sauvé de l'épée de Jennifer Wright, en un sens. Il avait peut-être été sauvé pour que mon fils puisse venir au monde. J'étais jeune : qu'est-ce que j'en savais ? Mais le prénom me semblait tout indiqué. Parce qu'à n'en pas douter j'allais avoir besoin de toute l'aide que je pourrais trouver, d'où qu'elle vienne – de Dieu et de la terre entière. Alors, je l'avais baptisé Éli.

Éli Martin Shepherd. Éli parce qu'il était le fils de Moïse, Martin en l'honneur de mon père et Shepherd parce qu'il était mon fils.

J'avais achevé ma terminale enceinte jusqu'aux yeux et décroché mon bac avec mes petits

camarades de promo. Je ne répondais jamais aux questions et je ne prononçais jamais le nom

de Moïse. Je laissais les curieux parler et mon majeur répondre aux plus insistants. Les gens avaient fini par se lasser. Mais tout le monde était au courant. Il suffisait de regarder Éli pour le savoir.

Éli avait les yeux marron, exactement comme moi, et ma mère disait qu'il avait mon

sourire. Mais le reste, c'était Moïse tout craché. Ses cheveux étaient une masse de boucles noires

et je me demandais si ceux de Moïse auraient ressemblé à ça, s'il ne les avait pas coupés si ras. Je me demandais ce que Moïse aurait pensé s'il avait vu Éli, s'il se serait retrouvé dans son fils. Puis je repoussais ces dangereuses pensées. Je feignais l'indifférence. J'effaçais de nouveau le visage

de Moïse de ma mémoire pour éviter ce genre de comparaison.

Mais, pour bien d'autres choses, Éli tenait de sa mère. Il débordait d'énergie et marchait à

dix mois. J'avais passé mon temps à lui courir après pendant les trois ans et demi qui avaient

suivi. Il riait et courait, ne tenait pas en place. Sauf quand il voyait un cheval. Alors là, tout à coup, il se calmait et se tenait tranquille, comme je le lui demandais. Et il restait à le regarder comme s'il n'y avait rien de plus beau au monde, comme s'il n'y avait aucun autre endroit de la

planète où il aurait préféré être. Exactement comme sa mère. En dehors de quelques dessins d'enfant et autres barbouillages alimentaires – il adorait tartiner la nourriture partout quand

on lui donnait à manger –, il n'avait jamais montré de disposition particulière pour la peinture.

Je ne pouvais pas rester à la maison pour m'en occuper. Pas tout le temps. Ma mère le gardait donc trois jours par semaine, pendant que je me tapais une heure de route pour suivre

les cours de l'Utah Valley University – ce que j'avais prévu avant même qu'Éli ne vienne bousculer mes priorités. Mes rêves de suivre le circuit des rodéos et de devenir la championne

du monde de *barrel racing* avaient déjà été mis de côté. J'avais décidé de marcher sur les traces de mes parents et de gagner ma vie avec les chevaux et l'équithérapie. C'était logique. J'avais un

bon feeling avec les animaux, les chevaux en particulier. Et j'étais plutôt douée. J'allais donc faire ce que j'aimais et peut-être qu'en prime j'apprendrais quelque chose qui m'aiderait à régler le problème de ma relation avec Moïse. Je m'étais décidée à passer ma vie à Levan sans

plus aucune intention de partir. Il n'y avait pas meilleur endroit pour élever Éli. Il serait entouré de

gens qui l'aimaient. Mes parents étaient tous les deux nés ici, de même que leurs

parents, dont une grand-mère venue de Fountain Green, de l'autre côté des collines. Au cimetière, cinq générations de grands-pères Shepherd étaient enterrés auprès de leurs femmes.

Et je ne doutais pas d'y être enterrée moi aussi un jour.

Mais Éli m'avait doublée.

1. « *There is no exquisite beauty without some strangeness in the proportion.* » traduction de Charles Baudelaire. (*N.d.T.*)

2. Tireuse d'élite qui se produisait avec Buffalo Bill. (*N.d.T.*) 19.

MOÏSE

Je n'ai pas réfléchi. Je ne suis pas retourné chez GG dire à Tag ce que j'avais découvert au

cimetière. Je bouillais de rage, une rage dévastatrice sous laquelle je tentais de masquer l'horreur glacée de la vérité. J'ai roulé tout droit chez Georgie et j'ai contourné la maison pour

me diriger directement vers les enclos et les dépendances. Elle n'était plus dans le manège. Le

cheval qu'elle avait appelé Cass était au pré. Il paissait près de la barrière. Il a dressé les oreilles à mon approche, a poussé un hennissement d'alarme et s'est cabré comme si j'étais un

prédateur. J'ai trouvé Georgie en train de remplir l'abreuvoir et, comme Cass, elle a

brusquement relevé la tête, s'est raidie et m'a regardé avancer avec une manifeste

appréhension.

— Qu'est-ce que tu veux, Moïse ?

Elle a poussé une balle de foin contre la clôture et s'est saisie d'une fourche pour le répartir entre les chevaux qui me surveillaient d'un air méfiant, refusant d'approcher même si

le dîner était servi. Elle avait parlé d'une voix forte, cassante, mais, sous les dehors bravaches, je sentais sa panique. Je lui fichais la trouille. J'étais un mec, j'étais grand et je faisais peur. Mais ce n'était pas ça. Ce n'était pas ce qu'elle craignait. Elle avait peur de moi parce qu'elle s'était convaincue qu'elle n'avait jamais su qui j'étais vraiment. J'étais l'inconnu. J'étais l'ado qui peignait les murs alors que son arrière-grand-mère gisait, morte, sur le carrelage de la cuisine.

J'étais un psychopathe, le taré du coin. Certains croyaient même que je l'avais trucidée. Certains

pensaient que j'avais tué plein de gens. Quant à Georgie, je ne savais pas trop ce qu'elle pensait.

Et là, franchement, je m’en foutais.

— Qu’est-ce que tu veux ? a-t-elle répété, comme je lui prenais la fourche des mains pour finir le boulot à sa place.

Il fallait que je m’occupe. Elle a reculé, les bras ballants, ne sachant visiblement pas trop quoi penser de la situation.

— Tu as eu un fils.

J’ai continué à fourrager la balle de foin, balançant des pelletées par-dessus la clôture à intervalles réguliers sans la regarder. Je ne regardais jamais les membres de la famille. Je parlais jusqu’à ce qu’ils m’interrompent, me crient dessus ou éclatent en sanglots et me supplient de poursuivre. D’habitude, ça suffisait. Quand j’avais transmis leur message, les morts me laissaient tranquille. J’étais enfin délivré de leur présence. Jusqu’au suivant.

— Tu as un fils et il ne cesse de me bombarder de souvenirs. Ton fils… Éli, c’est ça ? Je ne sais pas ce qu’il veut exactement, mais il ne veut pas me lâcher. Il ne veut pas me lâcher, alors me voilà… peut-être que ça lui suffira.

Elle ne m’avait pas interrompu. Elle ne m’avait pas crié dessus. Elle ne s’était pas enfuie. Elle restait juste là, les bras serrés contre sa poitrine comme un bouclier, les yeux braqués sur moi. J’ai croisé son regard avant de fixer le mien sur un point imaginaire au-dessus de sa tête. La distribution de foin était terminée. Alors j’ai pris appui sur la fourche. Et j’ai attendu.

— Mon fils est mort.

Elle avait une drôle de voix, comme si ses lèvres étaient pétrifiées et qu’elle ne parvenait plus à former les mots. J’ai baissé les yeux. Elle s’était effectivement changée en statue. Son visage était aussi figé que celui des sculptures dans mes livres. À la lumière tamisée de cette fin d’après-midi, sa peau semblait aussi pâle et lisse que du marbre. Même ses cheveux paraissaient décolorés. La longue tresse, épaisse et blanche, qui tombait sur son épaule me rappelait la grosse corde qu’Éli s’obstinait à me montrer. Une corde qui tournait dans les airs et retombait en une boucle mouvante autour de la tête du cheval. Le cheval avec les taches de couleur sur la croupe.

— Je sais.

J’avais parlé doucement, mais, dans ma tête, la pression augmentait à vitesse exponentielle.

La mer montait, cognait et mes barrières étaient près d’exploser.

— Alors comment il peut te montrer quoi que ce soit ? m’a balancé Georgie d’un ton plein

de défi.

J’ai dégluti en essayant d’endiguer la montée des eaux et j’ai soutenu son regard.

— Tu le sais bien, Georgie.

Elle a secoué vivement la tête : elle niait catégoriquement qu’elle ait pu savoir quoi que ce

soit. Puis elle a reculé d’un pas, en jetant un coup d’œil sur la gauche, comme si elle cherchait

une échappatoire.

— Il faut que tu me laisses tranquille.

J’ai réprimé un accès de colère. Je l’ai repoussé de toutes mes forces pour ne pas la repousser, elle. Ce n’était pourtant pas l’envie qui m’en manquait. L’envie d’effacer ce déni sur

sa jolie petite gueule, de lui écraser la tronche dans la poussière jusqu’à ce qu’elle bouffe de la boue. Elle pourrait me foutre dehors après ça. Je l’aurais bien mérité. J’ai pourtant fait ce qu’elle me demandait. J’ai fait demi-tour, ignorant le petit garçon qui essayait désespérément

de me rattraper, trottinant sur ses petites jambes et me mitraillant d’images de sa mère pour me

retenir.

— À quoi il ressemble ?

La détresse dans sa voix tranchait tellement avec son attitude que ça m’a cloué sur place.

— Si tu peux le voir, je veux dire. À quoi il ressemble ?

Éli a brusquement reparu devant moi, bondissant comme une sauterelle, tout sourire,

l’index pointé sur Georgie. Je me suis retourné, toujours furax, toujours remonté à bloc contre

elle, mais prêt à retenter le coup. Éli s’était replanté devant moi, à mi-chemin entre moi et l’enclos des chevaux. Je l’ai regardé, puis j’ai reporté mon attention sur Georgie.

— Il est petit. Il a des cheveux noirs bouclés. Et des yeux marron : tes yeux.

Elle a fait une grimace en portant les mains à son cœur comme pour l'empêcher de s'arrêter.

— Il a les cheveux trop longs. Ils lui tombent dans les yeux. Il aurait besoin d'une bonne coupe.

Comme s'il avait entendu ce que je disais à sa mère, le petit garçon a repoussé une boucle noire qui lui tombait dans les yeux.

— Il détestait qu'on lui coupe les cheveux, a-t-elle murmuré, avant de plisser aussitôt les lèvres comme si elle regrettait déjà d'avoir parlé.

— Il avait peur de la tondeuse, lui ai-je expliqué.

Les battements de mon cœur se sont accélérés en entendant l'effrayant vrombissement autour de mes oreilles, celui du souvenir qu'Éli me projetait. Il était terrifiant. La tondeuse était deux fois plus grosse que sa tête et ressemblait aux mâchoires d'un Tyrannosaurus Rex ouvrant sa gigantesque gueule pour le dévorer. Preuve que la mémoire n'était pas toujours fiable. Et puis il y a eu une sorte de fondu enchaîné sur une autre image. Un gâteau d'anniversaire. Un gâteau au chocolat avec un cheval en plastique qui se cabrait au milieu et quatre bougies qui scintillaient tout autour.

— Il a quatre ans.

Je pensais du moins que c'était ce qu'Éli essayait de me dire. Mais je le savais déjà. J'avais vu les dates sur sa tombe.

— Il en aurait six, maintenant.

Elle secouait la tête d'un air dégoûté comme pour me provoquer. Je me suis tu. Le gamin a levé vers moi un regard plein d'espoir, puis s'est tourné vers sa mère.

— Il a toujours quatre ans. Les gosses attendent.

Sa lèvre inférieure s'est mise à trembler et elle se l'est mordue, fort. Elle commençait à me croire. Ça, ou elle commençait à me détester. Mais peut-être qu'elle me détestait déjà.

— Ils attendent quoi ?

Elle avait parlé si bas que j'avais failli ne pas l'entendre.

— Que quelqu'un les élève.

L'expression qui s'est peinte sur son visage à ce moment-là était si douloureuse que j'ai été pris de remords. Je l'avais poussée dans ses retranchements. Je l'avais prise en traître. Elle ne s'était pas attendue à me voir. Mais moi non plus je n'étais pas prêt pour ça. On était à égalité, en ce qui me concernait. Match nul, la balle au centre.

— Il aurait pu attendre longtemps pour ce qui était de son père, m'a-t-elle rétorqué, en avançant vers moi, les poings serrés.

Toute son attitude transpirait l'agressivité. La mère éplorée avait laissé place à la femme bafouée. J'étais le mec qui l'avait foutue en cloque et qui s'était tiré.

— Ah ! c'est comme ça que tu veux la jouer ?

Ma colère était remontée d'un coup, plein pot. J'étais dans une telle rage que j'avais envie d'arracher les poteaux de la clôture et de balancer les barbelés façon lasso.

— Jouer à quoi, Moïse ? m'a-t-elle sèchement répliqué.

Je lui ai répondu sur le même ton :

— Au fait qu'on a eu un fils, toi et moi. J'avais un fils ! On a fait un môme ensemble. Et il est mort. Et je l'ai jamais connu. Je l'ai jamais connu, Georgie ! Je ne savais même pas qu'il existait, bordel ! Et tu me craches encore ces saloperies à la gueule ? Comment il est mort, Georgie ? Hein ? Comment ? Dis-moi !

Je le savais. J'étais presque sûr de le savoir. Éli ne cessait de me montrer ce foutu pick-up.

Le vieux pick-up de Georgie : Margot. Il était arrivé quelque chose à Éli dans ce tas de ferraille.

La fureur zébrait mon cerveau d'éclairs multicolores. J'ai senti la mer commencer à s'ouvrir ; les couleurs de l'autre côté, s'immiscer dans le passage. J'ai plaqué mes mains sur mes yeux. J'ai dû avoir l'air aussi cinglé que je le devenais parce que, quand j'ai baissé les mains,

Georgie avait sauté par-dessus la clôture pour se mettre à courir. Ses longues jambes avalaient la

distance à toute allure, comme si elle croyait que j'allais la tuer, elle aussi. Au lieu de me faire réfléchir, sa réaction a mis le feu aux poudres. Elle n'allait pas s'en tirer comme ça. Elle allait me répondre. Elle allait me dire ce qui s'était passé. Et elle allait me le dire maintenant. J'ai

sauté par-dessus la clôture pour me lancer à sa poursuite. Je balançais bras et jambes à fond, concentrant toute ma rage sur cette mince silhouette et sur ces pâles cheveux blonds qui s'échappaient de sa tresse dans sa course effrénée. Elle me fuyait comme si j'étais un monstre.

Quand je l'ai rattrapée, je me suis jeté sur elle, l'enveloppant tout entière pour prendre son poids sur moi et atterrir sur le dos. Le choc a été brutal. Sa tête a heurté mon épaule et je

me suis cogné l'arrière du crâne. Mais ça ne l'a pas calmée pour autant. Elle s'est débattue à

coups de pied et de griffes. Un vrai animal sauvage. J'ai roulé pour me retrouver au-dessus d'elle et la plaquer au sol, emprisonnant ses bras entre nos deux torses, lui bloquant les jambes

avec les miennes.

J'ai rugi, pressant mon front contre le sien :

— Georgie !

Je la maintenais à terre, lui interdisant tout mouvement. Je sentais sa respiration haletante.

Elle criait, luttant contre moi de toutes ses forces.

— Arrête ! Mais arrête ! Tu vas me le dire. Tu vas me le dire. Là. Maintenant. Qu'est-ce qui

lui est arrivé ?

J'ai senti mes mains se glacer, les flammes qui me léchaient la nuque et je me suis rappelé

qu'Éli était là. Je savais qu'il nous regardait, qu'il me voyait immobiliser sa mère. Et j'ai eu honte. Je ne voulais pas le voir et je ne voulais pas la lâcher. Il fallait que je sache. Je me suis décalé pour ne pas l'écraser, mais je n'ai pas levé le front pour lui bloquer la tête. « Quand un

cheval te donne sa tête, il t'appartient. » Les mots de Georgie résonnaient dans ma mémoire.

Elle ne me donnait pas sa tête. Mais je la lui prenais.

— Parle.

GEORGIE

— *Maman, j'y vais !*

J'ai traversé la cuisine, attrapant mes clés au vol sur le dessus du frigo.

— J'veux venir aussi.

Éli s'est levé d'un bond pour se ruer sur la porte, envoyant valser les pièces de son jeu de construction.

Le beau corral qu'il avait soigneusement édifié par terre s'est écroulé. Je lui avais déjà donné son bain et enfilé son pyjama Batman – son préféré. J'avais même pris le temps de lui attacher sa petite cape noire pour qu'il puisse sauver Gotham entre deux réparations de corrals. Je l'ai attrapé pour le faire virevolter. Il a noué ses petites jambes autour de ma taille et ses bras autour de mon cou.

— Non, mon chéri. Pas cette fois. Tu vas rester avec mamie et papi, d'accord ?

Son visage s'est défait et ses yeux se sont emplis de larmes – comme par hasard.

— J'veux venir ! a-t-il protesté d'une voix mouillée.

— Je sais. Mais je vais rentrer très tard. Tu vas t'ennuyer, bonhomme.

— J'vais pas m'ennuyer ! J'aime bien dormir tard !

La tenaille de ses jambes s'est refermée autour de ma taille et ses bras se sont resserrés autour de mon cou comme un étau.

— Éli, arrête. (Mais je n'ai pas pu m'empêcher de me marrer.) Papi a dit qu'il regarderait John Wayne et les cow-boys avec toi. Et je parie que mamie va faire du popcorn, en plus. C'est pas bien, ça ?

Éli a secoué obstinément la tête et j'ai compris qu'il n'allait pas coopérer. Je l'avais laissé trop souvent seul ces derniers temps.

— Maman ! Au secours !

J'ai braillé pour que ma mère puisse m'entendre jusqu'au grenier.

— Vas-y, Georgie. On s'occupe de lui.

La voix de mon père me parvenait du fond de la maison. Éli toujours sur les bras, je me suis dirigée vers la chambre de mes parents. Mon père était allongé sur le lit, la télécommande à la main, en chaussettes, son chapeau de cow-boy toujours perché sur le crâne. Il nous a accueillis avec un sourire et a tapoté la place à côté de lui.

— Allez, viens, sauvageon. Viens t'asseoir avec papi. Voyons si on peut trouver un bon western.

Éli a lâché mon cou et s'est laissé glisser à regret pour tomber comme une petite chose esseulée

sur le lit.

Il gardait la tête basse pour bien me signifier qu'il était malheureux. Mais il se montrait conciliant, c'était déjà ça. J'ai déposé un rapide baiser sur sa couronne de boucles noires et je me suis sauvée avant qu'il ne retente de se cramponner à moi. Ses petits bras pouvaient se transformer en véritables tentacules.

— On regarde un western. C'est pas pour les mamans, m'a-t-il annoncé en faisant la moue.

Il se sentait exclu et m'excluait à son tour. Puis il a croisé les bras en reniflant. J'ai lancé un coup d'œil à mon père et j'ai poussé un soupir.

— Merci, papa, ai-je discrètement murmuré.

Mon père m'a fait un clin d'œil.

— Tu l'as entendu : « C'est pas pour les mamans. » Sauve-toi, ma fille, m'a-t-il répondu avec un sourire.

En moins de deux, j'avais retraversé la maison, passé la porte de derrière, slalomé entre les poulets et les deux pintades de ma mère, Dame et Edna, pour ouvrir la portière de Margot en rejetant mes cheveux en arrière. Quand la portière a claqué, j'ai mis le contact et le vieux pick-up a rugi tandis que Gordon Lightfoot hurlait If You Could Read My Mind *dans les enceintes. J'adorais cette chanson et j'ai fait une pause pour l'écouter. Cette radio diffusait toujours de bons vieux tubes country. Je me sentais parfois vieille moi aussi. Je n'avais que vingt-deux ans, mais j'avais plutôt l'impression d'en avoir le double, ces derniers temps. J'ai posé mon front sur le volant en soupirant, me laissant submerger par la musique, juste une petite minute. Je détestais laisser Éli. C'était toujours un supplice. Mais là, j'avais besoin de souffler un peu. Juste un petit peu. Il n'y avait pas de temps morts dans ma vie. Jamais. Jamais le temps de respirer.*

Ce soir, j'avais seulement envie d'être jeune et jolie. Peut-être même de danser avec un ou deux charmants cow-boys. Faire comme si je n'avais que moi à m'occuper, comme si je cherchais un amoureux comme les autres filles. Mais non. Je n'avais qu'un seul homme dans ma vie : Éli. N'empêche, ç'aurait été sympa d'être dans les bras de quelqu'un, ce soir. Peut-être que l'orchestre jouerait même cette chanson.

J'allais la demander.

Gordon a fini de souhaiter que quelqu'un lise dans ses pensées et la chanson suivante parlait de mamans qui ne devaient pas laisser leurs bébés chéris devenir des cow-boys en grandissant. Ça m'a fait rire.

Trop tard. Mon bébé à moi était déjà un cow-boy.

J'ai soupiré de plus belle et relevé la tête. J'ai réglé le rétro, abaissé le pare-soleil et je me suis examinée dans la glace. J'ai fini par me remettre un peu de gloss. J'ai fait claquer mes lèvres, passé la marche arrière et commencé à reculer. Il était temps d'y aller. Les filles seraient déjà là-bas et j'allais arriver en retard.

Comme d'habitude.

J'ai eu l'impression de rentrer dans un trottoir. Il y a eu un bruit sourd et un cahot. Même pas une secousse. Même pas un gros cahot. Mais quelque chose. J'ai poussé un juron et jeté un coup d'œil dans le rétro en me demandant sur quoi j'avais bien pu rouler.

Je suis descendue et mon regard a tout de suite été attiré par le pneu arrière. Il y avait un truc noir enroulé autour. Un sac-poubelle ? J'étais rentrée dans la poubelle ? J'ai claqué la portière et fait un pas vers le pneu. Un seul. Et, d'un coup, j'ai su. C'était la cape d'Éli. Sa cape de Batman. Et elle était enroulée autour du pneu.

La cape d'Éli. La cape que portait Éli. Mais Éli était dans la maison. Il était avec mon père en train de regarder un western. Je suis tombée à genoux et j'ai rampé, écrasée de désespoir, bien consciente qu'il fallait que je regarde. Mais je ne pouvais pas regarder. Il fallait pourtant que je regarde…

MOÏSE

Quand elle s'est tue, j'ai roulé sur l'herbe et je me suis assis. Elle n'a pas bougé. Elle a gardé les bras croisés sur sa poitrine, là où je les avais gardés immobilisés pendant qu'elle parlait, sa voix un murmure rauque à mon oreille. Sa tresse s'était défaite et ses cheveux s'étaient répandus en désordre autour de sa tête. Elle ressemblait à ce tableau que j'aimais tant

d'Arthur Hughes : *The Lady of Shalott.* Georgie ressemblait à la Dame de Shalott, les mains croisées, les cheveux encadrant son visage, le regard vide.

Mais son regard n'était plus vide, maintenant. Elle avait les yeux fermés et les larmes coulaient sur ses tempes. Sa poitrine se soulevait comme si elle venait de courir un marathon.

J'ai posé la main sur mon propre cœur battant et je me suis détourné, incapable de me relever.

Incapable de faire quoi que ce soit, juste poser mon front sur mes genoux.

C'est alors qu'Éli m'a montré le reste.

Georgie avait la tête posée sur le volant d'un vieux pick-up et de la musique hurlait par les vitres ouvertes. J'avais un drôle d'angle de vue, comme si j'étais assis par terre derrière le vieux pare-chocs rouillé.

Les cheveux de Georgie étaient détachés et ruisselaient, lisses, brillants, comme si elle venait juste de les sécher et s'était apprêtée pour une soirée spéciale. Elle a ouvert les yeux, puis vérifié la couleur de ses lèvres dans le miroir du pare-soleil. Elle les a frottées l'une sur l'autre et a relevé le pare-soleil. Ma perspective s'est soudain modifiée comme si j'avais changé de position. Je voyais l'arrière du pick-up et je regardais l'abattant de la plateforme qui était abaissé. Qu'est-ce qu'il était haut ! L'image a bougé comme si j'essayais de sauter pour grimper à l'arrière. Le moteur a rugi et l'angle de vue s'est brusquement modifié une fois de plus. Un angle bizarre. Les roues. Le châssis.

Et, soudain, le visage de Georgie qui jette un coup d'œil sous le pick-up. Elle est défigurée par l'horreur, affreuse : bouche béante, yeux de folle… Elle a l'air monstrueux. Et elle crie : « Éli ! Éli ! Éli !... »

J'ai senti son cri résonner en moi tandis que la connexion était brusquement coupée et que, dans mon esprit, l'écran devenait noir. Mais Éli n'est pas parti. Il a juste penché la tête de côté et il a attendu. Et puis il a souri, un sourire tendre, triste, comme s'il savait que ce qu'il m'avait montré allait me faire souffrir.

Alors je me suis caché le visage dans les mains et j'ai pleuré.

GEORGIE

Je crois bien que je n'avais jamais rien entendu d'aussi terrible. Les sanglots de Moïse. Son

dos était secoué par une parodie de rire hystérique. Il se tenait la tête dans les mains comme s'il ne parvenait pas à croire ce que je venais de lui raconter. Bizarrement, quand il avait roulé sur

le côté, me laissant enfin respirer, son visage était totalement inexpressif, figé : un mur de granit. Puis il avait légèrement penché la tête. On aurait dit qu'il écoutait quelque chose. Ou

qu'il réfléchissait, peut-être ? Ensuite il avait poussé un cri. Un cri horrible, déchirant. Il s'était caché le visage dans les mains et, là, il avait carrément craqué. Je ne comprenais même pas pourquoi il pleurait. Je ne comptais pas pour lui. C'était clair, non ?

Il s'était toujours montré si distant, si indifférent. Il n'avait eu aucun mal à s'éloigner. La

séparation ne lui avait pas coûté. Rien n'aurait pu laisser deviner qu'elle le dérangeait d'une

façon ou d'une autre. Il n'avait pas connu Éli. Il ignorait jusqu'à son existence. J'avais bien essayé de lui en parler. J'étais allée dans ce foutu hôpital. J'y étais retournée, semaine après semaine. Jusqu'à ce qu'ils me fassent comprendre sans ménagement que j'étais indésirable. Je

lui avais écrit une lettre que personne ne voulait lui donner. Puis il avait disparu. Pendant presque sept ans.

Il n'avait jamais connu Éli. Il avait raison à ce niveau-là. Mais ç'aurait dû rendre la nouvelle

plus facile à avaler. Or, à le voir sangloter comme s'il avait le cœur brisé, ce n'était pas facile du tout.

Je n'osais pas le consoler. Il n'aurait pas supporté que je le touche. J'étais comme sa mère.

Je n'avais pas su m'occuper de mon fils, tout comme elle n'avait pas su prendre soin de lui. Je

me dégoûtais presque autant que je le dégoûtais. J'avais senti cette haine émaner de lui comme

une onde de choc. Mais ça ne m'a pas empêchée de partager son chagrin.

Ça m'étonnait toujours que j'aie encore des larmes à verser. Jour après jour après jour. Un

stock illimité. Ma peine était une profonde source souterraine qui n'arrêtait pas de bouillonner

et de déborder, intarissable. Alors, je pleurais avec Moïse, en regardant le ciel bleu d'octobre

au-dessus de moi. Il s'étendait à l'infini, disparaissait derrière les montagnes qui encadraient mon village comme de silencieuses sentinelles. Qui ne nous protégeaient de rien. Ces belles montagnes. Ces inutiles montagnes. Octobre avait toujours été mon mois préféré. Et puis octobre avait emporté Éli. Et je l'avais haï. Octobre m'offrait des fleurs de tournesol. Un gage de conciliation, je suppose. Je les déposais sur la tombe d'Éli et je le détestais encore plus.

Les tournesols bordaient le pré où j'étais allongée avec mon ancien amour, immobile, les

yeux rivés sur le vide bleu d'une autre journée vide. Moïse restait prostré à côté de moi à pleurer un fils qu'il n'avait pas connu. Il pleurait ouvertement, désespérément, et rien n'aurait

pu m'étonner davantage. Sa douleur coulait entre ses doigts et se répandait dans l'herbe entre

nous. Sa peine a attendri ce cœur qu'il avait endurci. Il a fini par se laisser tomber sur le dos et, même si ses lèvres tremblaient encore et s'il avait du mal à respirer, ses sanglots se sont tus et ses larmes ont cessé de couler.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici, Moïse ? ai-je alors murmuré. Pourquoi es-tu revenu ?

Il a tourné la tête vers moi pour chercher mon regard. Dans le sien, la colère avait disparu.

Le dégoût aussi, même si je n'étais pas persuadée qu'il n'ait pas été juste provisoirement emporté par les larmes. J'ai soutenu son regard et il a dû voir la même chose dans mes yeux.

Plus de colère. Du désespoir, de la résignation, du chagrin. Mais pas de colère.

— C'est lui qui m'a ramené, Georgie.

GEORGIE

J’ai passé la nuit à regarder le plafond dans mon ancienne chambre. Je me souvenais de celle où, allongé sur le dos, Moïse avait peint jusqu’à ce que je m’endorme avec des couleurs qui dansaient dans ma tête et un cheval blanc qui galopait dans mes rêves.

« Tu as peur de la vérité, Georgie. Et les gens qui ont peur de la vérité ne peuvent pas la trouver. »

C’était ce que Moïse avait dit, alors qu’il était étendu à côté de moi, les yeux rivés sur un ciel bleu qui n’était pas vraiment bleu. La couleur n’est pas réelle. J’avais un prof de sciences qui disait que la couleur est juste la façon dont nos yeux interprètent les énergies contenues dans un rayon lumineux.

Alors, est-ce que le ciel mentait en me faisant croire qu’il était bleu alors qu’il ne l’était pas ? Est-ce que Moïse me mentait quand il me disait qu’Éli l’avait ramené ? Est-ce qu’il essayait de me faire croire qu’il était ce qu’il n’était pas ? Il avait raison quand il disait que j’avais peur.

Mais je ne pensais pas avoir peur de la vérité. J’avais peur de croire à quelque chose qui me détruirait si je devais découvrir finalement que ce n’était qu’un mensonge.

Juste avant l’aube, j’avais refait le même rêve, sauf qu’au lieu d’un cheval blanc, j’avais vu le Paint d’Éli, Calico. Quand j’avais regardé dans ses yeux, j’avais vu mon fils comme si, à la façon de l’aveugle de l’histoire, il s’était changé en cheval qui galopait dans les nuages, dans un ciel bleu qui n’était pas réellement bleu, pour ne plus jamais revenir.

Ce matin, assise à la table du petit déjeuner, j’ai annoncé à mes parents que Moïse était revenu. Mon père a pâli et ma mère a réagi comme si je venais d’avouer que la réincarnation de Ted Bundy, le célèbre tueur en série, était mon nouveau petit ami. En dépit de mes protestations, elle a appelé le shérif Dawson qui lui a promis de passer à l’ancienne maison de Kathleen Wright pour rendre une petite visite à son nouveau propriétaire. Je doutais fort que le shérif voie d’un bon œil le retour de Moïse dans la commune – même s’il ne faisait que passer, ce dont j’étais persuadée.

— Oh, George ! a murmuré mon père, tandis que ma mère s’entretenait au téléphone avec

le shérif. Il va falloir que tu lui dises. Il va falloir que tu lui dises pour Éli.

J'ai senti la honte et la culpabilité me remonter dans la gorge. Je les ai ravalées en réduisant mon toast froid en morceaux assez petits pour servir de rations à toute une légion de

souris.

— Je lui ai dit. Hier. Je lui ai dit.

J'ai repensé à la houleuse confrontation en question et j'ai décidé de m'en tenir là.

Mon père m'a dévisagée, effaré. Il n'en croyait pas ses oreilles, ça se voyait. Il s'est essuyé la

bouche pendant que je réduisais en miettes un autre bout de toast et que ma mère s'inquiétait

toujours ouvertement du retour de Moïse Wright et de la tension qu'il allait provoquer dans toute la communauté.

— Et comment il l'a pris ? s'est insurgé mon père. Je croyais qu'il était parti pour de bon.

Et le voilà soudain qui réapparaît et qui rattrape le temps perdu ?

En l'entendant élever la voix, ma mère s'est brusquement retournée.

— Calme-toi, Martin, s'est-elle alarmée, en éloignant le combiné pour épargner au shérif

Dawson la scène qui se jouait en coulisse.

— Mauna. Je me suis fait enlever un petit bout de cancer. Je ne me suis pas fait couper les

couilles. Alors, arrête de me traiter comme un infirme ! lui a rétorqué mon père.

Elle a pincé les lèvres.

Il a reporté son attention sur moi.

— Je savais que ce jour-là devait arriver, je le savais, a-t-il soupiré. Je regrette juste que tu ne m'aies pas laissé venir avec toi quand tu le lui as dit. Cela n'a pas pu être une conversation facile. (Il a juré en sourdine et a eu un petit rire sec.) Tu es la fille la plus coriace que je connaisse, George. La fille la plus coriace que je connaisse. Mais cela n'a pas dû être facile.

Sa compassion m'a rendue larmoyante. J'ai repoussé mon assiette pour me lever,

provoquant l'écroulement de ma pyramide de pain grillé. Je ne voulais pas me mettre à pleurer

de si bon matin. Si j'entamais la journée comme ça, j'allais finir au tapis avant midi. Je n'avais pas le temps de m'amuser à traiter les effets secondaires d'un choc émotionnel.

— Non. Ça n'a pas été facile. Ni pour moi ni pour lui.

Mon père a arqué un sourcil et s'est calé contre le dossier de sa chaise pour me regarder dans les yeux.

— Ce n'était pas pour Moïse que je me faisais du souci. Mon seul sujet d'inquiétude, dans cette conversation, c'est toi.

J'ai hoché la tête et je suis dirigée vers la porte. Mon père avait le droit d'être en colère. On y avait tous droit dans cette histoire, j'imagine. J'ai poussé le battant et je me suis arrêtée sur le perron pour goûter l'air frais du matin. Le froid mordait un peu. Ça m'a tout de suite éclairci les idées.

— Et comment il l'a pris, George ? (Mon père m'avait suivie et se tenait dans l'encadrement de la porte.) Quand tu le lui as dit, comment il l'a pris ?

Sa colère n'était toujours pas retombée et je voyais bien qu'il cherchait à attiser la mienne.

La colère, c'est usant et, même si j'avais le droit d'être en colère, même si mon père avait le droit d'être en colère, tout à coup, je n'étais plus très sûre de savoir si c'était un droit que j'avais encore envie d'exercer.

Je me suis concentrée sur ma respiration. Une inspiration. Deux. Et encore une avant de lui répondre.

— Il a pleuré. (J'ai descendu les marches pour me diriger vers l'écurie.) Il a pleuré.

MOÏSE

— Alors tu vas juste te barrer comme ça ?

Tag avait levé les mains en l'air, exaspéré.

— La peinture est finie. La moquette arrive. J'ai même un acquéreur. Pas la peine de traîner.

J'ai chargé les pots de peinture inutilisée dans mon pick-up et je suis retourné à l'intérieur, en faisant mentalement la liste de ce qu'il me restait à faire avant de pouvoir foutre le camp de

ce bled pourri.

— T’as découvert que t’avais eu un fils. Avec une fille que tu dis n’pas aimer, mais que t’arrives pas à oublier. T’as aussi découvert que ton fils, son fils, a été tué dans un horrible accident.

J’ai ignoré Tag et plié les dernières bâches encore en rade. La moquette serait là dans une heure. Une fois qu’elle serait posée, la bonne femme que j’avais engagée pour faire le ménage pourrait s’y coller. Je devrais même la rappeler pour qu’elle commence par la cuisine et les chambres aujourd’hui, en fait. Juste histoire d’accélérer le processus.

— T’as découvert tout ça hier. Aujourd’hui, t’es passé à autre chose. Et demain, tu t’tires.

— Je partirais même aujourd’hui si je pouvais.

Je n’avais pas revu Éli depuis vingt-quatre heures. Pas depuis qu’il m’avait montré comment il était mort.

— Elle le sait, Georgie, que tu t’tires ?

— Elle m’a dit de la laisser tranquille. Elle ne me croit pas, en plus.

Ça lui a coupé le sifflet. Et son élan, par-dessus le marché. Il avait passé la nuit à essayer de me soutirer le moindre détail. Mais c’était un truc que j’avais omis de lui préciser. Je ne lui avais pas raconté ce moment qu’on avait passé allongés, côte à côte, dans l’herbe, complètement vidés, à bout de larmes et d’émotions, étendus sur le dos, à regarder le ciel, faute de pouvoir se regarder l’un l’autre. Je n’avais pas raconté à Tag ce que Georgie m’avait répondu quand je lui avais dit que c’était Éli qui m’avait fait revenir :

— La vérité, c’est la seule chose qui m’a empêchée de craquer quand Éli est mort.

J’étais demeuré silencieux, pas très sûr de comprendre où elle voulait en venir. J’attendais qu’elle m’explique.

— Les gens m’ont dit un tas de trucs du genre : « Il est mieux là où il est. Tu le reverras. Il est au paradis. » Mais ça m’a juste un peu plus enfoncée. Comme s’il était plus heureux sans moi. Et puis ça appuyait là où ça fait mal. Sur ce que j’avais toujours soupçonné : que je n’étais pas une bonne mère pour Éli. Que j’étais trop jeune, trop bête et que je ne prenais pas bien

soin de lui. La preuve. Je n'ai pas fait assez attention à lui.

Sa douleur était si palpable qu'elle infusait l'air autour d'elle. Quand j'avais voulu

respirer, elle m'avait envahi les poumons, noué la gorge et quasi étouffé. Mais Georgie ne s'était

pas arrêtée là.

— Après l'accident, la seule chose dont j'étais sûre, c'était qu'Éli était mort. Que je l'avais

tué. Et que c'était quelque chose avec laquelle j'allais devoir vivre jusqu'à la fin de mes jours. La voilà, la vérité.

Elle m'avait planté dans les yeux un regard farouche. Le feu qui l'avait habitée autrefois

faisait étinceler ses prunelles comme si elle attendait que je la contredise. Mais ça ne servait à

rien de discuter. Les gens penseront toujours ce qu'ils veulent penser, croiront ce qu'ils veulent

croire, et ce n'est pas en élevant la voix qu'on les fera changer d'avis. Ça faisait bien longtemps que je l'avais compris. Alors j'avais soutenu son regard et j'avais attendu la suite.

— Il est mort, Moïse. Elle est là, la vérité. Et je suis vivante. Ça aussi c'est vrai. Je n'ai pas eu l'intention de tuer. Encore vrai. Je donnerais ma vie pour lui, si je le pouvais. Je changerais de

place avec lui. Je ferais n'importe quoi pour qu'il revienne. Je donnerais n'importe quoi. Je sacrifierais n'importe quoi. N'importe qui. Ça aussi, c'est la vérité.

Elle s'était subitement tue pour inspirer profondément. Une longue aspiration hoquetante

et saccadée, comme si elle avait la gorge trop serrée pour réussir à tout faire passer d'un coup.

Puis elle avait détourné la tête, un peu perturbée peut-être par mon apparente acceptation muette.

— Alors, s'il te plaît, Moïse, ne me mens pas, avait-elle repris. C'est tout ce que je te demande. Ne me mens pas. Et moi non plus je ne te mentirai pas. Je te dirai tout ce que tu veux

savoir. Mais ne me mens pas.

Elle pensait que je lui mentais. Elle pensait que je lui jouais mon numéro de fêlé. Elle ne

croyait pas que je pouvais voir Éli. Elle voulait que je lui dise la vérité mais, quand tout le monde traite la vérité de mensonge, on fait quoi ?

— Tu as peur de la vérité, Georgie. Et les gens qui ont peur de la vérité ne peuvent pas la

trouver.

Voilà ce que je lui avais dit, moi. Mais elle ne m'avait pas écouté. Elle regardait

obstinément le ciel : inutile d'insister, le débat était clos. J'avais attendu quelques longues minutes. Et j'avais fini par me lever, la laissant là, elle, la Dame de Shalott, la Dame du lac, couchée sur un océan de verdure. J'avais les jambes qui tremblaient et j'étais épuisé, pompé jusqu'à la moelle.

— J'ai fait ce que j'avais à faire, ai-je affirmé à Tag.

Je n'en savais strictement rien, mais la formule me plaisait bien. Si c'était ce qu'Éli voulait

que je fasse, que je voie, eh bien c'était fait. Affaire classée. Tout ce que je savais, moi, c'était que je voulais partir. Et le plus tôt serait le mieux.

Mais Tag est revenu à la charge.

— On n'a pas fini la peinture, pourtant.

J'ai continué à ranger le matériel.

— Y a encore un graffiti en haut. Me dis pas que tu l'as oublié, celui-là ? a-t-il insisté.

— J'ai rien peint là-haut. J'étais peut-être salement déphasé. Mais je suis bien sûr que je ne

suis jamais allé là-haut.

J'avais descendu cet escalier pour sortir de la maison et aller directement dans l'écurie retrouver Georgie. Et je ne l'avais jamais remonté.

— Viens, j'vais t'montrer.

Tag a gravi les marches quatre à quatre. Je l'ai suivi avec nettement moins d'enthousiasme.

J'en avais ras le bol de voir mes œuvres. Depuis que j'avais mis le pied dans cette maison, j'avais un sac de nœuds dans le bide. Et ça ne s'était pas amélioré. Cependant, quand Tag a poussé la

porte de mon ancienne chambre pour pointer l'index sur le mur, je me suis rendu compte que

ce n'était pas un de mes portraits que j'avais oublié.

Les petits bonshommes étaient encore là.

— J'me trompe peut-être, mais je crois qu'c'est un faux. Du Moïse Wright, ça ? Même genre

de style, mais… pas encore tout à fait la manière, a commenté Tag, les yeux plissés, en se frottant le menton comme s'il examinait effectivement une œuvre d'art.

— C'est Georgie.

— Sans déc' ? a lâché Tag en feignant la surprise.

Et je me suis marré. Même si le souvenir me prenait à la gorge.

Le dernier samedi avant la rentrée, Georgie ne s'est pas pointée à la clôture avec mon déjeuner comme elle l'avait fait tous les autres jours. Quand j'ai remballé pour rentrer, j'avais déjà réussi à me persuader que c'était bien mieux comme ça. Bon débarras ! Je n'avais jamais voulu d'elle, de toute façon. J'ai monté l'escalier au pas de charge pour aller directement dans la salle de bains. J'ai pris ma douche, les dents serrées, en sentant la colère me sortir par les oreilles comme dans les BD. J'ai foncé dans ma chambre, une serviette autour des reins, et je me suis figé, scotché.

Georgie avait peint sur le mur de ma chambre.

On aurait dit une bande dessinée pour mômes de cinq ans. Tout y était : les bonshommes en bâtons et les bulles.

Un des personnages avait de long cheveux blonds et des santiags. L'autre avait des yeux vert vif, un pinceau à la main et pas de cheveux du tout. Dans la première case, ils se tenaient la main. Dans la deuxième, ils s'embrassaient. Dans la dernière, le personnage féminin – Georgie – décochait un coup de pied en pleine tête au personnage masculin – moi.

— Qu'est-ce que… ?

— Sympa, la tenue ! a commenté gaiement Georgie, d'où elle était assise : en tailleur, au beau milieu de mon lit.

J'ai secoué la tête – j'hallucinais – et je lui ai montré la porte.

— Dehors !

Elle s'est marrée.

— Je vais fermer les yeux, promis.

Je me suis dirigé vers ma commode en grommelant. J'ai attrapé d'une main une poignée de fringues à la va-vite et je suis ressorti, toujours en tapant des pieds. J'ai claqué la porte de la salle de bains comme si j'étais vraiment énervé. Je ne l'étais pas. Au contraire, j'étais trop content de la voir.

Je suis ressorti, dûment habillé, et je me suis arrêté sur le seuil, les bras croisés, pour examiner son horrible gribouillage.

— Tu m'en veux ? (Elle avait le front plissé, le regard inquiet et elle ne souriait plus du tout.) Je croyais qu'ça allait t'faire rire, a-t-elle soupiré avec haussement d'épaules dépité. J'ai dit à Kathleen que j'allais te faire la surprise. Et elle m'a dit : « Vas-y, vas-y ! » Alors, c'est c'que j'ai fait. Je m'suis servi d'ta peinture, mais j'ai tout remis à sa place.

— Pourquoi tu me files un coup de pied ?

— C'est notre histoire, m'a-t-elle répondu en articulant comme si elle parlait vraiment à un môme de cinq ans. On se rencontre. Tu me sauves. Je t'embrasse. Tu m'embrasses. Mais tu continues à faire comme si tu m'aimais pas alors que j'sais bien qu'si, a-t-elle poursuivi en reprenant son débit habituel. Alors je t'mets un peu d'plomb dans la tête à coups d'santiag. Et, ouah ! qu'est-ce que ça fait du bien !

Elle a affiché un sourire goguenard. J'ai retourné les yeux vers ses gribouillis. Pour un coup de pied, c'était un sacré coup de pied.

— C'est pourri comme dessin.

C'était pourri. Et marrant. Et très Georgie.

— Ben, on peut pas tous être Leonardo DiCaprio. T'as peint sur mes murs, j'ai peint sur le tien. Et j'te demande même pas d'me payer. Je tente juste un rapprochement via l'art, tu vois.

— Léonard de Vinci, tu veux dire ?

— Aussi, oui.

Son sourire s'est élargi. Elle s'est renversée sur mon lit en tapotant la place à côté d'elle.

— Tu aurais pu me faire des biceps, au moins. Ça me ressemble pas du tout. Et je dis quoi, là ? « Me fais pas de mal, Georgie » ?

Je me suis laissé tomber sur le lit en faisant exprès de l'écraser à moitié. Elle s'est tortillée, se débattant, haletante, pour essayer de se libérer.

— T'as raison. J'aurais p't-être dû faire sortir ces mots-là de ma bouche à moi, a-t-elle gloussé.

Mais il y avait un truc dans ses yeux chocolat qui m'a poussé à enfouir mon visage dans son cou pour ne pas penser à la déception qui l'attendait.

Elle m'a caressé la tête et j'ai soufflé sur sa peau.

— On se rapproche via l'art ? a-t-elle chuchoté à mon oreille.

— Non, on va se rapprocher avec un truc pour lequel t'es vraiment bonne, lui ai-je murmuré à mon tour.

Et j'ai senti son rire vibrer dans sa poitrine.

— Elle voulait qu'« on se rapproche via l'art ».

J'avais un petit sourire aux lèvres.

Tag a ricané et s’est dirigé vers les bonshommes sur le mur. Il a suivi du doigt le contour du cœur que Georgie avait dessiné au-dessus des personnages qui s’embrassaient.

— Elle me plaît, Mo.

— Elle a toujours su me faire rire. Et elle avait raison.

— Raison sur quoi ?

— Je faisais toujours celui qu’en avait rien à foutre, mais je l’aimais bien.

— Sans blague ? a raillé Tag.

Ses yeux ont croisé les miens quand il s’est retourné pour quitter la pièce.

— Mo ? m’a-t-il lancé en descendant l’escalier.

— Ouais ?

J’avais plus de mal à me séparer de ce dessin que je ne l’aurais cru, finalement. Alors je suis resté là, plongé dans sa contemplation, comme si je venais de découvrir un Picasso fantôme en train de peindre dans ma chambre d’ado.

— T’as de la compagnie, mec, m’a soudain averti Tag. Mais prends ton temps. C’est pas une belle blonde.

Lorsque je suis ressorti de la maison, Tag était nonchalamment appuyé contre un gros SUV blanc avec le logo « Comté de Juab Bureau du Shérif » sur la portière. Il était en grande conversation avec le shérif Dawson, style deux vieux cow-boys qui discutent le coup après une rude journée en selle. Dawson n’avait pas beaucoup changé. Quelques rides supplémentaires autour de ses yeux bleus, peut-être ? Ridés ou pas, ils étaient carrément froids quand il les a braqués sur moi, en tout cas. Il y a des choses qui ne changent pas.

— Mon père aurait pas fait affaire avec vous y a quelques années d’ça ? poursuivait Tag bien gentiment, tranquille, en faisant mine de ne pas avoir remarqué que l’ambiance s’était subitement refroidie et que le shérif ne l’écoutait plus que d’une oreille.

Dawson a jeté un vague coup d’œil à son voisin.

— Euh, ouais, a-t-il répondu distraitement. Si, si. Mais ça fait bien plus longtemps qu’ça.

J'lui ai ferré plusieurs de ses chevaux, et vendu une paire d'appaloosas qui lui plaisaient.

— C'est ça. On a même causé rodéo, tous les deux. J'faisais un peu de *steer wrestling*[1] quand j'foutais pas l'bordel en ville. Z'avez fait un peu d' *team roping* [2], nan ?

— Un peu. J'étais *heeler*[3]. Mais j'étais plus doué pour le *calf roping*[4] .

Le ton était aimable, presque léger. Mais le shérif ne se laissait pas embobiner par ce baratineur de Tag et son côté brave gars du coin. Quand je me suis avancé vers lui, il l'a même

complètement zappé.

— Tu vends, il paraît ? m'a-t-il balancé d'entrée.

Il ne m'a pas tendu la main. Je ne lui ai pas tendu la mienne.

Je me suis contenté d'un haussement d'épaules. Je ne lui devais aucune explication.

— Tag, là, me disait qu'vous avez repeint. Bien, bien. Les gens auraient pu s'faire des fausses idées en voyant c'que t'avais peinturluré à travers toute la baraque.

Tag a légèrement changé de position. J'ai vu une expression passer sur son visage que je ne

connaissais que trop.

— Qu'est-ce qui vous amène exactement, shérif ? lui ai-je demandé.

Calme, poli.

Cependant, je me posais des questions. Est-ce qu'il savait que Georgie était enceinte quand

il était venu m'interroger à Montlake au sujet de Molly Taggert ? C'était en février : la grossesse de Georgie aurait déjà dû être assez avancée pour que ça commence à se voir. Voilà qui permettait de mieux comprendre les commentaires sarcastiques et les petits sous-entendus qu'il

avait échangés avec son gros teigneux d'adjoint. Le shérif Dawson était un ami intime des Shepherd. Je ne doutais pas une seule seconde qu'il ait été au courant pour Éli. Comme tout ce

foutu bled, d'ailleurs. Je me suis soudain demandé si on avait traité mon fils avec mépris à cause

de moi, si on l'avait craint à cause de ce que j'avais fait. Je me suis demandé si Georgie en avait souffert aussi. J'en ai eu les mains glacées tout à coup. J'ai senti mon estomac se nouer.

— Je suis juste venu voir c'que tu comptais faire, m'a-t-il répondu platement.

Même crispation sur le visage de Tag.

— Ah ouais ?

J’ai enfoncé les mains dans mes poches, en m’efforçant de ne pas penser à la manière dont les gens avaient peut-être traité Georgie quand ils avaient découvert qu’elle portait un enfant de Moïse Wright dans son ventre. J’ai essayé de ne pas penser à la manière dont les gens les avaient peut-être regardés, Éli et elle, quand ils sortaient dans les rues du village. J’ai essayé de ne pas penser aux messes basses et aux regards acérés pour voir si Éli allait tourner comme son fêlé de père.

— Georgie a déjà trop souffert. Toute la famille a souffert. Z’ont pas besoin qu’tu viennes en rajouter en remuant la boue et en recommençant à faire jaser et à causer des problèmes.

Je ne pouvais pas vraiment dire le contraire. Mais ça me gonflait qu’il se pose tout à coup en défenseur de la famille.

— Drôle de jolie fille, Georgie, hein ? a soudain lâché Tag. Elle a quelqu’un ? P’tain, shérif, je vois pas d’alliance à vot’doigt. Ça vous arrive pas d’penser à lui offrir une épaule consolatrice en ces temps troublés ? Bon, vous avez vingt ans de plus qu’elle. Mais y a des filles que ça rassure, pas vrai ?

J’aimais bien Tag. Mais je n’avais jamais eu autant envie de lui foutre mon poing sur la gueule qu’en cet instant. Et on en était plus d’une fois venus aux mains au cours de nos voyages, tous les deux. J’avais envie de le gifler pour effacer ce rictus narquois sur ses lèvres. Et je n’étais pas le seul. Le shérif Dawson avait les oreilles écarlates et son masque habituel de fonctionnaire zélé au service de la communauté était tombé.

— J’trouve toujours ça un peu louche, moi, shérif. Mais j’ai vu pire. C’est les p’tits bleds, ça. Tout l’monde cousine avec tout l’monde. Tout l’monde connaît tout l’monde… Tiens, j’suis même pas d’ici et j’en connais déjà trois fois trop.

Les yeux bleus du shérif s’étaient rétrécis, braqués sur le visage de Tag. Il avait beau afficher son éternel sourire affable, il aurait largement préféré que Tag ne vienne pas mettre son grain de sel, ça se voyait. Affalé contre le SUV, totalement décontracté, Tag semblait ignorer royalement l’ennemi juré qu’il venait de se faire.

On s’est tous retournés en entendant un camion de livraison tourner l’angle de la rue, puis cahoter de nid-de-poule en nid-de-poule. La moquette arrivait. Le shérif Dawson s’est glissé dans sa

grosse bagnole de fonction et a claqué la portière, à l'instant même où le camion se garait avec une dernière secousse et un dernier hoquet.

— Si vous faisiez autant attention à ces nids-d'poule qu'à Moïse, le bled s'en porterait vachement mieux, moi j'dis, poursuivait Tag, imperturbable.

Il ne s'est écarté du SUV que lorsque le shérif a démarré pour enclencher la marche

arrière et commencer à reculer.

— Vous avez raison sur une chose, monsieur Taggert, lui a lancé le shérif Dawson par sa

vitre ouverte. Tout l'monde connaît tout l'monde. Et tout l'monde sait pour Georgie et Éli. Et

Georgie mérite sacrément mieux qu'ça.

Il a croisé mon regard à travers le pare-brise. Il secouait la tête comme s'il ne parvenait pas

à croire que j'aie eu le culot de revenir ici. Puis il est parti.

1. Discipline de rodéo. Aussi appelé « terrassement du bouvillon » au Québec. (*N.d.T.*)

2. Discipline de rodéo. Aussi appelé « prise du veau au lasso en équipe » au Québec. (*N.d.T.*)

3. Celui qui lance le second lasso pour attraper le bouvillon par les pattes arrière. (*N.d.T.*)

4. Prise du veau au lasso. (*N.d.T.*)

21.

MOÏSE

J'ai eu beau essayer de la soudoyer en lui promettant de l'augmenter, la femme de ménage –

qui s'est trouvée être une fille de ménage – ne pouvait pas venir avant le lendemain. Elle avait dix-sept ans et un petit copain qui jouait au foot. Il avait un match et elle ne voulait pas le rater. J'avais trouvé son nom sur un bout de papier que j'avais arraché du tableau d'affichage

où il était scotché, au supermarché du coin – autrement dit la station-service qui se trouvait au

carrefour principal du bled, là où l'ancienne route se divisait pour aller, d'un côté, vers le sud

et Gunnison et, de l'autre, vers l'ouest et la mine de charbon et une dizaine d'autres petits points sur la carte pour lesquels même le mot « village » aurait été un abus de langage.

On a balancé nos sacs de couchage sur la moquette neuve en prévision de notre première

nuit dans la baraque – et la dernière, si tout allait bien. On avait passé les trois précédentes à la belle

étoile et il avait fait un peu trop froid à notre goût. Tag avait proposé en rigolant d'aller dormir dans l'écurie de Georgie pour se tenir chaud, mais le regard que je lui avais balancé lui

avait cloué le bec direct. Je lui avais raconté, pour le décès de ma grand-mère. Il savait que j'avais passé la nuit avec Georgie à l'écurie. Il savait qu'en rentrant j'avais trouvé ma grand-mère morte sur le carrelage de la cuisine. La nuit dans l'écurie avait été la dernière d'Avant. Mes derniers moments avec Georgie. On ne plaisantait pas avec ça.

On venait juste de finir de dîner – une soupe en conserve chacun et près d'une livre de

pain à nous deux – quand la sonnerie de la porte a retenti à travers la maison vide, nous faisant

sursauter. Je m'attendais presque à voir le shérif Dawson dehors, avec la moitié de la population

locale armée de torches. Mais Georgie se tenait sur le seuil. La plus grande indécision se lisait

sur son visage aux traits tirés. Elle serrait un gros livre contre sa poitrine.

— Je me suis dit que… que… (Elle s'est tue. Puis elle a respiré un bon coup et elle a levé

les yeux sur moi.) J'ai des photos d'Éli. Je me suis dit que tu voudrais peut-être les voir, a-t-elle repris, débitant sa tirade d'une traite pour s'empêcher de recommencer à bafouiller.

Elle m'a tendu le gros livre. Je me suis alors aperçu que c'était un album de photos. Il faisait au moins douze centimètres d'épaisseur et il était plein à craquer, avec des photos qui

débordaient des pages et une reliure toute bombée. Je l'ai examiné fixement sans bouger. Elle a

fini par baisser les bras. Quand j'ai enfin relevé les yeux, elle avait la mâchoire crispée et le regard dur. Elle pensait que je la rejetais. Une fois de plus.

— Oui. Oui, j'aimerais les voir. Mais… tu veux bien les regarder avec moi ? lui ai-je demandé doucement. Je veux que tu me parles de lui. Je veux que tu me racontes. Je veux tous

les détails.

Elle a hoché la tête et, quand j'ai ouvert la porte en grand pour l'inviter à entrer, elle a fait

un pas hésitant à l'intérieur, embrassant du regard les murs nus, la moquette neuve. Elle s'est

visiblement détendue.

— Je voulais sa pendule.

— Quoi ?

J'étais resté scotché sur la façon dont ses longs cheveux blonds cascadaient librement de ses

épaules jusque dans son dos pour s'arrêter à quelques centimètres à peine de sa taille.

— Ce coucou qu'elle a toujours eu dans l'entrée. Je l'adorais.

— Moi aussi.

Je me suis demandé où il s'était retrouvé. J'espérais juste qu'il ne pourrissait pas au fond

d'un carton quelque part.

— Il restait des trucs dans la maison ?

J'ai secoué la tête.

— Juste ma peinture.

Les mots n'avaient pas passé mes lèvres que je les regrettais déjà. Je ne sais pas ce qu'il y

avait chez elle, mais Georgie m'avait toujours fait cet effet-là. Elle brisait mes défenses, et mes pensées se déversaient dans toute leur brutalité, leur laideur et leurs couleurs criantes de vérité.

Georgie s'est contentée de m'adresser ce même regard franc qu'elle avait toujours. Comme

si elle essayait de me percer à jour. Elle a fini par laisser tomber, avec un haussement d'épaules

fataliste.

On a traversé tranquillement la cuisine.

— Désolé. Ça manque un peu de meubles, ai-je vaguement commenté.

On s'est retrouvés assis par terre dans la salle à manger, le dos calé contre le mur, l'album

de photos sur les genoux. Tag s'activait dans la cuisine. Il a accueilli Georgie avec un sourire et une question à propos de Cass :

— Tu t'es fait jeter aujourd'hui, Georgie ?

— Nan. C'est rare quand j'me fais jeter, maintenant. J'ai appris à attendre. J'ai fait des progrès. Je les ai à l'usure.

— Il ne va pas tarder à te donner sa tête, ai-je murmuré.

Georgie s'est tournée brusquement vers moi et je me suis maudit encore une fois.

— J'aimerais bien te voir à l'œuvre un jour. On a fait le tour du monde avec Moïse, mais ça

fait trop longtemps que j'ai pas vraiment passé un moment avec des chevaux. Tu m'laisseras p't-

être monter avant qu'on parte ?

Tag lui a adressé un clin d'œil en riant, avant de prendre congé pour se diriger vers la porte. La crispation de Georgie quand il avait mentionné notre départ ne m'avait pas échappé.

— Je vais faire un tour à Nephi boire un petit digestif et peut-être m'accorder une partie

de billard, lui a-t-il lancé en prenant sciemment un ton compassé. Y a toujours ce *honky-tonk* sur la grand-rue, non ?

— Ouais. Sauf qu'on appelle pas ça un *honky-tonk*, ici, Texas. Ce serait un peu exagéré. On

appelle ça un bar. Mais tu trouveras bien une table de billard au fond et, avec un peu de chance, quelqu'un qui tiendra encore assez debout pour jouer, lui a répliqué Georgie, pince-sans-rire.

— T'as entendu, Moïse ? Elle m'a déjà donné un surnom. Tag 1, Moïse 0.

Il a rigolé tout seul et s'est dépêché de passer la porte avant que je puisse répondre.

Georgie s'est marrée. Moi, j'aurais bien voulu pouvoir le rattraper pour lui flanquer le cul

par terre. Tag ne savait pas toujours quand il fallait la fermer.

Mais à peine était-il parti que je l'aurais presque supplié de revenir. La maison était beaucoup trop silencieuse sans lui.

Et voilà qu'on se retrouvait tous les deux, Georgie et moi, dans une pièce vide avec rien – et

tout – à se dire. Bizarrement, ça semblait normal – et affreusement anormal – de me retrouver

assis près d'elle, avec nos épaules qui se touchaient et nos jambes allongées côte à côte. Georgie

a fini par prendre une profonde inspiration, puis elle a ouvert l'album d'une main tremblante

pour remplir le silence d'images.

Il y avait les photos d'une Georgie au visage défait, à la tresse emmêlée et aux yeux creux,

qui regardait l'appareil avec un sourire las, un nourrisson aux yeux noirs, à la bouille chiffonnée, avec un minuscule bonnet bleu, dans les bras. Il y avait des portraits en gros plan de

petits pieds fripés et de poings fermés miniatures, de petites fesses rebondies et d'une masse de

cheveux noirs. Le tout légendé avec une précision chirurgicale, comme si chaque infime détail

avait été dûment noté et célébré.

À mesure que les pages tournaient, le temps passait. Le nouveau-né braillard à la petite tête rabougrie

devenait un souriant bébé avec deux dents et de la bave sur le menton. De deux

dents, on passait à quatre, de quatre à six. Déjà, Éli fêtait son premier anniversaire avec un gâteau plus gros que lui. Sur le cliché suivant, il brandissait deux poignées de glaçage à pleines

mains, un nœud sur la tête. Sur le suivant, le ruban avait disparu, remplacé par des bouts de

gâteau dégoulinant de crème.

— Jamais vu un gosse manger aussi salement : un vrai petit cochon ! Je n'arrivais pas à le

garder propre. J'ai fini par capituler et le laisser s'amuser, a murmuré Georgie en regardant le

gamin souriant. C'est à cet anniversaire-là qu'on lui a donné sa première paire de bottes. Il ne

voulait plus les quitter. Il hurlait quand j'essayais de les lui enlever.

Elle a tourné la page et pointé une autre photo du doigt. Éli dormait dans son berceau, la

couche au derrière, le derrière en l'air et les mains calées sous le torse. Et il portait ses bottes.

J'ai éclaté de rire. Mais mon rire s'est brisé et j'ai brusquement détourné les yeux. J'ai senti le regard de Georgie… qui s'est empressée de passer à la page suivante.

Des Noëls, des chasses aux œufs de Pâques et des fêtes nationales… Une photo

d'Halloween – avec Éli, un sac de bonbons à la main, et, pour tout vêtement, une cape et un

caleçon – m'a fait penser à son pyjama Batman, celui qu'il portait toujours quand qu'il m'apparaissait.

— Il aimait bien Batman ?

Georgie a brusquement relevé les yeux.

— Il n'avait pas un pyjama noir avec le logo de Batman ?

— S… si.

Elle hochait la tête, livide. Elle était aussi blanche que les murs fraîchement repeints derrière nous. Mais elle a tourné la page sans rien ajouter.

Il y avait des photos de pique-niques, de défilés et les portraits où il posait avec les cheveux

bien peignés et un tee-shirt propre – ce qui était rarement le cas dans les clichés pris sur le vif. Il

était à l'aise devant l'appareil et son sourire ensoleillait toutes les pages.

— Il a l'air heureux, Georgie.

C'était plus un constat qu'une question. Mais Georgie m'a répondu en hochant la tête.

— Il avait un heureux caractère. Il débordait de malice, de rire et de plein de choses extraordinaires que je n'ai pas toujours su apprécier. Parfois, je ne voulais qu'une seule chose :

qu'il se tienne tranquille… Tu comprends ?

Sa voix s'était faite plaintive sur la fin et elle a essayé de sourire. Mais ses lèvres se sont mises à trembler et son sourire a chaviré. Elle a secoué la tête.

— Je t'ai promis de ne pas te mentir, Moïse. Et la vérité, c'est que je n'étais pas vraiment la

meilleure mère du monde. J'ai tant de fois souhaité pouvoir souffler une seconde. J'étais souvent fatiguée. J'essayais de travailler, d'aller en cours et de m'occuper d'Éli en même temps.

Et je rêvais seulement d'un peu de silence. Il m'est tant de fois arrivé de vouloir juste dormir. Je voulais avoir un peu d'espace pour moi toute seule. Tu sais ce qu'on dit : prends garde à tes

prières, elles pourraient bien être exaucées…

— Arrête, Georgie.

Je ne comprenais pas pourquoi elle insistait tellement pour que je sache la « vérité ».

C'était comme si elle ne se trouvait que des torts. Comme si elle ne se reconnaissait aucun mérite.

— J'ai l'impression que tu t'es très bien débrouillée, lui ai-je assuré tout bas.

Elle a dégluti. Puis elle a fermé l'album et l'a poussé par terre pour se lever

précipitamment.

— Georgie !

Je me suis levé à mon tour.

— Je ne peux plus, a-t-elle soufflé. Je croyais que je pourrais. Mais je ne peux plus. Tu vas

être obligé de finir tout seul.

Elle évitait mon regard et je voyais bien qu'elle avait toutes les peines de monde à ne pas

craquer. Ses lèvres gourmandes n'étaient plus qu'un trait et ses poings étaient aussi serrés que

sa mâchoire. Alors j'ai hoché la tête. Et je n'ai pas cherché à la retenir quand elle s'est enfuie en courant. Je me suis laissé glisser contre le mur pour reprendre ma place et j'ai attrapé l'album pour le plaquer contre moi, incapable de l'ouvrir. Moi non plus je ne pouvais plus regarder.

MOÏSE

Une image qui miroitait, grandissait peu à peu… Une bouche de femme qui riait, des yeux chocolat, de longs cheveux blonds voletant dans les airs… Georgie galopait sur un cheval que je ne pouvais pas voir… Non, ce n'était pas un cheval. Elle sautait sur un lit. Le dessus-de-lit était en jean imprimé avec des petits lassos et ourlé d'une corde. Je la regardais avec les yeux d'Éli. Elle a rebondi encore une fois et s'est laissée tomber sur le lit en s'enroulant autour de moi. Les éclats de rire d'Éli ont secoué ma poitrine comme si c'était moi qui riais, moi qui ne parvenais pas à reprendre mon souffle. Le sourire de Georgie descendait vers moi comme si elle s'apprêtait à me souhaiter bonne nuit et que je la regardais par en dessous, la tête contre mon oreiller que j'apercevais du coin de l'œil. Puis elle s'est penchée vers moi pour m'embrasser.

Embrasser mes joues. Les joues d'Éli.

— Bonne nuit, Stewy Stinker ! a-t-elle dit, en enfouissant son nez dans son cou pour le chatouiller.

— Bonne nuit, Buzzard Bates ! a-t-il répondu, hilare.

— Bonne nuit, Diehard Dan ! a-t-elle aussitôt répliqué.

— Bonne nuit, Butch Bones ! a rétorqué Éli en se tordant de rire.

Je me suis réveillé en frissonnant, la nuque raide et la joue mouillée, là où j'avais bavé sur l'album de photos de Georgie. Je m'étais endormi en le serrant contre moi et il s'était retrouvé par terre sous ma tête. Était-ce à cause de ma position inconfortable que je m'étais réveillé ou à cause du rêve de Georgie embrassant Éli pour lui souhaiter bonne nuit ? Je me suis redressé péniblement et j'ai commencé à me lever. Je n'avais pas mis un pied par terre que j'étais assailli de sensations par trop familières : j'allais avoir de la compagnie. Gagnés par le froid, mes doigts se crispaient tout seuls et j'ai réfréné l'irrésistible envie qui me prenait de recouvrir la surface immaculée de tous ces murs fraîchement repeints. De leur redonner vie. Ou, du moins, de les remplir avec quelque chose qui avait été en vie.

Résistant à l'appel de cette pulsion créatrice, j'ai prudemment testé mes barrières. J'ai jeté un coup d'œil à travers le rideau scintillant des chutes pour essayer d'avoir ne serait-ce qu'un petit aperçu de ce qui m'attendait de l'autre côté. J'aurais voulu revoir Éli. J'avais peur qu'il ne

revienne pas.

J'ai d'abord cru que c'était Molly. Elle avait la même chevelure blonde. Comme je laissais

le rideau s'écarter, je me suis pourtant rendu compte que ce n'était pas elle. Adossé au mur, je

l'ai regardée avancer dans le passage que je lui ouvrais, intrigué. Elle ne m'a rien montré. Pas

d'images de ses proches ni d'extraits de sa vie passée. Elle s'est juste dirigée vers le plus long des murs de la salle de séjour, celui qu'on venait de recouvrir de peinture blanche, Tag et moi. On

avait tout repeint, tout effacé. Elle a posé la main sur le mur : un geste presque pieux, comme

en commémoration de quelque chose. Ça m'a rappelé cette façon qu'avaient les gens de tracer

les noms sur le *Memorial Wall*, le mur portant les noms des soldats américains tués au Vietnam à Washington DC. Ce truc irradiait la douleur et le chagrin et il attirait les morts comme un aimant lorsque leurs proches venaient visiter le site.

La fille a recourbé les doigts contre la peinture blanche et m'a jeté un regard par-dessus

son épaule. Et elle a disparu.

La sonnerie furieuse de mon téléphone m'a tiré du sommeil et j'ai erré en titubant à travers la maison pour le trouver. J'ai regardé l'heure avant de répondre et j'ai tout suite compris que ça ne pouvait pas être de bonnes nouvelles.

— Moïse ?

Sa voix résonnait comme s'il se trouvait dans un hall désert.

— Tag. Il est trois heures du mat', là. T'es où ?

— En taule.

J'ai grogné et je me suis passé la main sur la figure.

— Oh, Tag !

Je n'aurais pas dû le laisser y aller. Mais ça faisait longtemps qu'il arrivait à se tenir et des

lustres qu'une petite bière ne l'avait pas fait dérailler.

— À Nephi. J'ai merdé, Mo. Je jouais au billard en m'descendant une bière et en causant

peinard avec les gars du coin. Elle avait raison, Georgie : ils étaient tous salement imbibés. Mais bon, c'était juste plus facile pour gagner. Tout baignait, tranquille. Et voilà que ces types s'mettent à parler des disparitions locales. Ça m'a fait dresser l'oreille et j'ai demandé au type :

« Quelles disparitions ? » Y en a un qui m'apporte une affiche collée au mur. La fille qu'a disparu, c'est une petite blonde, genre dix-sept ans. La dernière fois qu'on l'a vue, c'était à Fountain Green, juste de l'autre côté de la montagne, le soir du 4 juillet. Ça m'a fait penser à

Molly, Mo. Ils ont dit qu'à c'qu'on racontait c'était pas une sainte. Les gens disaient pareil pour Molly. Comme si c'était sa faute si elle était morte.

Tag avait élevé la voix et j'ai pu entendre le même vieux démon redresser sa sale tête.

— Et puis y a ce vieux assis au bar qui la ramène en disant que t'es revenu dans l'secteur.

Les voilà qui commencent tous à s'demander si c'est pas toi qu'as enlevé toutes ces filles pendant toutes ces années. Ils ont dit qu'y en avait eu pas mal. Ils se rappelaient tous le dessin

sous l'pont. Y en avait même un qui savait que c'était toi qu'avais dit aux flics où trouver Molly.

J'aurais dû la fermer, Mo. Mais tu m'connais.

Ouais. Je le connaissais. J'ai grogné de plus belle. J'imaginais la suite. J'avais les joues en

feu et le souffle court. Je savais bien qu'on me détestait dans le coin. Mais je n'avais jamais mesuré jusqu'où ça allait, ni vraiment pourquoi.

— Avant que j'comprenne c'qui m'arrive, voilà que je me prends une queue d'billard sur

la tête.

J'ai grogné encore plus fort. Tag ne ratait jamais une occasion de se battre. Je voyais déjà

comment tout ça avait dû se terminer.

— C'est comme ça que j'me suis retrouvé ici : dans la prison du comté. Le shérif Dawson

était trop content d'me voir. Il m'a même interrogé personnellement. En fait, j'ai passé les deux

dernières heures à expliquer où j'étais le 4 juillet, comme si j'avais quelque chose à voir avec la disparition d'ces filles. Et puis ils ont commencé à m'poser des questions sur toi. Est-ce que je

savais où t'étais le 4 juillet ? Putain ! a-t-il craché, dégoûté.

« J'avais un combat, ce soir-là, tu t'souviens ? Alors, coup d'bol, j'ai pu leur fournir un emploi du temps assez détaillé pour nous deux. Mais faut que j'paie une amende. Et je suis sûr

que le proprio du *Hunky Monkey* va vouloir que j'rembourse les dégâts. J'vais l'faire. Mais ton pick-up est toujours là-bas, garé dans la grand-rue. Alors va falloir que tu viennes me récupérer

dans la matinée.

— Le *Hunky Monkey*, t'es sûr ?

Je commençais à avoir mal à la tête.

— Ou j'sais plus comment ça s'appelle. Le *Honky Mama* p't-être ? Mais ça semble un peu insultant, « la Grosse Blanche », non ? s'est égaré Tag, avant de reprendre son récit. Tout ça, c'est bidon. Et ils vont m'laisser partir. Mais pas avant demain matin. Ils disent que j'ai trop bu et que je dois dormir en cellule de dégrisement cette nuit. Et j'ai été prié de pas quitter l'coin pendant les prochaines quarante-huit heures.

Tag n'avait même pas le commencement du début d'un semblant de cuite. Je l'avais vu bourré. Je l'avais déjà sorti d'un bar, jurant et gesticulant, avec quelques bières au compteur. Et ce n'était même pas le cas.

— Tu veux que je fasse quoi ? lui ai-je demandé. Si ma bagnole est à Nephi, comment tu veux que je vienne te chercher ?

— J'sais pas, mec. Va voir si Georgie peut pas te filer un coup d'main. J'espère qu'elle est encore là-bas, ta caisse. Le shérif Dawson a parlé de la coller en fourrière. Il a parlé d'la fouiller.

— Je l'avais même pas en juillet ! Je l'ai achetée en août, tu te rappelles pas ? Et qu'est-ce qu'ils peuvent bien espérer trouver dedans ?

— Ah ouais, c'est vrai, j'avais oublié, merde !

Tag a encore lâché quelques jurons. Puis j'ai entendu quelqu'un lui dire que son temps de parole était écoulé.

J'ai débité un chapelet de quelques mots choisis que Tag s'est empressé de répéter, et je lui ai dit que j'allais trouver une solution, que je viendrais le chercher dans la matinée.

Au matin, malheureusement, je n'étais pas plus avancé. J'aurais pu aller voir Georgie. Mais je préférais encore voler un vélo et pédaler jusqu'à la maison avec Tag sur le guidon que de demander à Georgie de m'aider à faire sortir mon ami de prison.

Quand la fille qui venait pour le ménage est arrivée dans un vieux van blanc en arborant un sourire nerveux, j'étais à bout de nerfs. Je ne savais plus quoi faire. Il m'a suffi d'un seul coup

d’œil à son tank pour lui offrir cinq cents dollars si elle me laissait le prendre pour aller à Nephi. Elle a écarquillé ses grands yeux bleus et elle s’est empressée d’accepter. Elle hochait la

tête avec un tel enthousiasme que le gros nœud rose qu’elle avait dans ses cheveux peroxydés

lui est tombé dans les yeux. Je lui ai promis d’être de retour avant qu’elle ait terminé de nettoyer la maison et j’ai filé.

22.

GEORGIE

J’ai cru voir Moïse partir dans le van blanc de Lisa Kendrick. Il est passé devant chez nous en

regardant droit devant lui, comme s’il priait pour que je ne le reconnaisse pas. Je revenais de

la poste et je descendais justement de mon petit pick-up Ford quand le van m’a dépassée en trombe. Je n’avais plus jamais conduit Margot après la mort d’Éli. Mon père l’avait vendue à un

ami de Fountain Green pour que je ne sois plus obligée de la voir. OK, c’était peut-être un peu

mélo. Mais, comme me l’avait gentiment dit mon père : « Il est des combats qu’il faut livrer pour

réussir à guérir et Margot n’en vaut pas la peine. Vends-la, George. » Alors je l’avais vendue.

J’ai regardé le van ralentir à l’angle, tourner et filer vers la grand-route. Il prenait la direction de Nephi. Bon, ça ne voulait rien dire. Mais, vu que Tag était parti là-bas, hier soir,

avec le pick-up de Moïse, j’avais dans l’idée que c’était là que Moïse allait aussi. Mais dans le

van de Lisa ?

J’ai claqué la portière et je me suis dirigée vers la maison de Moïse. Et tant pis si je passais

pour une voisine qui se mêlait de ce qui ne la regardait pas. Je voulais reprendre mon album de

photos et, comme ça, j’allais pouvoir le récupérer sans être obligée de revoir Moïse. Il m’avait

interrogée sur le pyjama d’Éli. Son pyjama Batman. Sur le coup, j’avais pensé qu’il cherchait seulement à me faire mal. Mais il ne pouvait pas savoir qu’Éli était mort dans ce pyjama.

N’empêche que ça m’avait secouée. Du coup, je ne m’étais pas attardée. Je me demandais si Moïse avait continué à tourner les pages de l’album après mon départ.

La porte d’entrée n’était pas verrouillée. Je me suis tout de suite manifestée :

— Hello ? (J’ai appelé du pied de l’escalier. Il me semblait entendre de l’eau couler.) Hello ?

L’écoulement d’eau s’est arrêté et une voix féminine m’a répondu à l’étage.

— Une p’tite minute !

— Lisa ? C’est toi ?

Une Lisa Kendrick échevelée est apparue en haut des marches. Elle s’essuyait les mains avec un torchon.

— Mince alors ! Tu m’as fichu une de ces trouilles, Georgie ! (Elle s’éventait avec le torchon.) Toute cette baraque me file les jetons, d’toute façon.

— C’est toi qui as dit à Moise qu’il pouvait prendre ton van ? lui ai-je demandé, ignorant

délibérément ses commentaires au sujet de la maison.

Mais quand ce foutu bled allait-il enfin passer à autre chose ?

— Oui, c’est moi… J’aurais pas dû ? (La voilà qui se mordillait la lèvre, à présent.) Son ami

a pris son pick-up, j’crois. Il voulait juste aller à Nephi. Et puis il m’a filé cinq cents dollars ! Ma mère va m’arracher la tête s’il arrive un truc à son van. Mais il a dit qu’il faisait l’aller-retour !

J’aurais pas dû lui dire oui. Lui aussi, il me file les jetons. Il est canon, hein ? Mais flippant.

Genre Johnny Depp dans *Pirates* un peu, non ? Trop canon. Mais carrément flippant.

J’en avais déjà marre de l’entendre déblatérer.

— Je suis sûre qu’il n’y a pas d’problème. Mais je ne veux pas te retarder. Je passais juste

récupérer un truc que j’ai laissé hier soir.

Lisa a ouvert des yeux comme des soucoupes. Elle brûlait de savoir ce que j’avais bien pu

laisser dans la baraque flippante d’un freak trop canon, ça se voyait. Mais elle s’est retenue et

s’est retournée vers la salle de bains – sans vraiment se presser cependant.

— Ça m’gêne pas qu’tu restes. J’aime pas être toute seule, a-t-elle ajouté. Ma mère m’a dit

de pas le prendre, ce job. Mais, quand je lui ai dit combien il me payait, elle a cédé. Mais je suis censée l’appeler toutes les demi-heures. Et si elle passe et que le van est pas là ? (Sa voix était montée dans les aigus.) J’vais me retrouver dans une de ces m… mouises.

— Je suis sûre que tout ira bien, l’ai-je de nouveau rassurée.

Et j’ai passé la porte de la salle à manger, la plantant là avec un signe de la main.

Je n'en revenais pas que les gens en soient toujours à parler de Moïse Wright. La mère de Lisa n'avait manifestement pas informé sa fille qu'il s'était passé quelque chose entre Moïse et moi, à une époque. J'avais eu plus que ma part de ragots à la naissance d'Éli. Les gens n'avaient pas mis longtemps à deviner qui était le père et à ébruiter leurs conclusions. Mais, peut-être parce que je ne répondais jamais, parce que je faisais profil bas et que je continuais à vivre tout bonnement ma vie, les commérages s'étaient tus et les gens avaient cessé de regarder Éli comme une bête curieuse quand on sortait. J'avais bêtement cru que je n'aurais plus jamais à prononcer le nom de Moïse. Puis Éli avait eu trois ans et était allé à la maternelle. Et, tout d'un coup, lui aussi s'était mis à se poser des questions. Et mon fils était aussi têtu que moi : il voulait des réponses.

— C'est papi, mon papa ? a demandé Éli en attrapant une cuillerée de macaronis au fromage et en essayant de la porter à sa bouche avant que les petites pâtes ne se sauvent.

Il refusait mon aide et, à la manière dont il s'y prenait, il allait mourir de faim avant longtemps.

— Non. Papi est mon papa et ton grand-père à toi.

— C'est qui mon papa, alors ?

Et voilà ! La question qui tue. Question qui ne s'était encore jamais posée jusqu'à maintenant. Pas une seule fois en trois ans. Et elle restait suspendue en l'air, attendant ma réponse. J'aurais beau garder la tête basse et tenir ma langue, cette fois, ça ne marcherait pas. Elle n'allait pas se volatiliser comme ça.

J'ai calmement refermé la porte du frigo et servi à Éli un verre de lait, histoire de gagner du temps, reculant, reculant…

— Maman ! C'est qui mon papa ?

Éli avait abandonné sa cuillère pour pelleter les pâtes à pleines mains. Elles se faufilaient entre ses petits poings serrés et aucune jusqu'alors n'avait atteint sa bouche.

— Ton papa, c'est Moïse, ai-je fini par répondre.

— MO-IZ ! s'est esclaffé Éli en détachant bien chaque syllabe. C'est rigolo comme nom. Il est où MO-IZ ?

— Je ne sais pas où il est.

Le rire d'Éli s'est arrêté net.

— Comment ça s'fait ? Il est perdu ?

— Oui. Il est perdu.

Et ça me serrait encore le cœur rien que d'y penser.

Éli s'est tu pendant quelques secondes. Il a continué à se remplir les mains de pâtes. Je me suis dit qu'il s'était peut-être déjà lassé de la discussion. Je l'ai observé pendant qu'il réussissait enfin à enfourner quelques macaronis dans sa bouche. Content de lui, il a arboré un sourire triomphant. Puis il a mâché avec un plaisir évident et dégluti bruyamment, avant de reprendre la parole.

— Peut-être que je peux le trouver. Peut-être que je peux trouver MO-IZ. À cache-cache, je trouve toujours.

« C'est lui qui m'a ramené », avait dit Moïse. Peut-être qu'Éli l'avait trouvé, finalement.

Cette idée m'a fait trébucher et j'ai chassé ce souvenir d'un haussement d'épaules en entrant

dans la cuisine. J'ai attrapé l'album de photos posé sur le plan de travail. Puis j'ai hésité. Est-ce que je devais lui laisser quelques photos ? J'avais des doubles à la maison ou des tirages assez

semblables pour que je puisse me séparer de l'un des clichés d'une même série. Mais je n'avais

pas envie de redéfaire mon album et je ne voulais pas laisser ces précieux souvenirs en pile sur

un coin de l'évier pour que Lisa tombe dessus ou que Tag les passe en revue. Je ne pouvais pas

faire ça. Alors j'ai eu une idée. Je savais ce que j'allais faire. J'allais faire un autre album pour Moïse. J'allais demander des retirages des photos que je n'avais pas en double et coller les légendes avec une courte description et les dates à côté. Comme ça il les aurait, ses détails.

Ma décision prise, j'ai serré l'album contre moi et je me suis retournée vers la porte d'entrée. C'est là que quelque chose a attiré mon regard dans la salle de séjour. Au milieu du

mur du fond, aux trois quarts de sa hauteur environ, la peinture s'écaillait. Et ce n'était pas juste une petite bulle. Ça faisait un cercle de la taille de ma paume et les bords rebiquaient, découvrant de sombres arabesques en dessous.

Je me suis approchée et j'ai levé la main pour essayer de lisser la surface en me demandant

ce qui avait bien pu se passer. Une scène m'est alors revenue en mémoire. Je devais avoir dix

ans. Ma mère avait voulu repeindre la cuisine. L'ancienne peinture datait des années soixante-

dix et maman avait essayé de passer une couche de bleu clair par-dessus. La peinture avait fait

des cloques, exactement comme ici. C'était une histoire de types de produit à base d'eau ou à

base d'huile, un truc comme ça. À cet âge-là, ça me passait complètement au-dessus de la tête.

Je m'étais juste beaucoup amusée à arracher du mur les longs rubans de peinture, pendant que ma mère se lamentait sur tout ce temps qu'elle avait perdu. Ils avaient fini par traiter les murs avec un genre de décapant. Ils les avaient même poncés pendant qu'ils y étaient.

Incapable de résister plus longtemps, j'ai tiré sur un des côtés. Un autre lambeau m'est resté dans la main.

Il y avait un visage en dessous.

En découvrant cette partie du mur, j'avais mis au jour un œil, une portion de nez et la

moitié d'un sourire. J'ai arraché un petit peu plus de peinture, découvrant un visage entier. Je me souvenais de ce portrait. Je ne l'avais vu qu'une seule fois : ce matin-là. Je n'étais jamais revenue dans la maison. Jusqu'à hier soir. Et, hier soir, le mur était parfait et la peinture, immaculée.

Ce n'était pas Molly. Je ne sais pas pourquoi, mais ça m'a soulagée.

Ça avait fait jaser. Surtout quand ils avaient découvert le corps de Molly Taggert près de l'autopont. Ils avaient dit que Moïse était forcément impliqué. Ils avaient supposé que c'était lié à des histoires de gang de rue, que Moïse avait amené ses mauvaises fréquentations avec lui.

J'avais baissé la tête. J'avais juste gardé ma langue dans ma poche. Et j'avais essayé de ne pas croire un mot de ce qu'ils disaient. J'avais essayé de me concentrer sur la vie qui bougeait en moi, sur l'avenir qui s'ouvrait devant moi. Mais, au fond de moi, je gardais la porte ouverte : j'attendais qu'il revienne.

Hier soir, le mur était impeccable. Immaculé. Mais, maintenant, il y avait un visage dans cet océan de blanc. J'ai tourné le dos au mur, récupéré mon album de photos et quitté cette maudite maison en vitesse.

MOÏSE

La petite ado qui faisait le ménage à la maison était assise sur les marches du perron quand je suis enfin rentré à Levan. Tag fermait la marche avec mon pick-up. Par chance, ils n'avaient

pas mis ma bagnole à la fourrière et Tag avait été relâché moyennant finances et une signature.

Quand je suis descendu de son van, la fille s'est levée et s'est précipitée à ma rencontre.

— Je peux y aller, maintenant, monsieur Wright ? J'ai fini.

J'ai hoché la tête et pris mon portefeuille pour en tirer sept billets de cent dollars que j'ai

posé dans sa main tremblante. Avec un petit hochement de tête, serrant fermement, d'un côté,

sa manne providentielle et, de l'autre, son seau avec ses produits d'entretien, Lisa Kendrick s'est ruée sur son van comme si elle était poursuivie par une meute de molosses enragés. Elle a sauté

sur le siège conducteur et mis le contact. On la regardait, Tag et moi, un peu étonnés par ce

départ précipité. Elle a descendu sa vitre de quelques centimètres et les mots sont sortis de sa

bouche en cascade.

— Elle s'appelle Sylvie. Sylvie Kendrick. C'est ma cousine. Elle me gardait quand j'étais petite. Elle vivait à Gunnison. Ça fait huit ans qu'elle a disparu. C'est loin et j'avais qu'neuf ans, mais je suis presque sûre que c'est elle.

Je ne comprenais rien à ce qu'elle me racontait. Quand j'ai voulu l'interroger, elle a juste

passé la marche arrière et a démarré en trombe pour remonter mon allée sur les chapeaux de

roues comme si ses nerfs avaient finalement lâché.

MOÏSE

— On va être obligés de le poncer ou un truc comme ça.

On était tous les deux plantés devant le visage qui nous regardait sur le mur. Un visage qui

n'était pas là la veille. Un visage qui, si j'en croyais ce que Lisa Kendrick avait dit avant de détaler, appartenait à Sylvie Kendrick.

— Y a vraiment un truc qui déconne dans cette baraque, Moïse.

— C'est pas la maison, Tag. C'est moi.

Il m'a jeté un coup d'œil et il a secoué la tête.

— Le problème, c'est pas que tu voies des trucs que personne peut voir sauf toi. Le problème, c'est que ça fait des secrets en moins et que ça peut être dangereux pour certains.

Je me suis approché du mur et j'ai posé ma main sur le visage, comme la fille l'avait fait

cette nuit. Elle avait touché le mur pour m'obliger à la voir.

— J'crois qu'on ferait mieux d'se tirer, Moïse. Il faut qu'on ponce ce truc, qu'on colle une

autre couche de peinture par-dessus et qu'on se casse. J'le sens mal tout ça, a insisté Tag.

J'ai secoué la tête.

— Je ne peux pas y aller maintenant, Tag. Pas encore.

Je me suis détourné du mur pour lui faire face.

— Attends. Hier, tu voulais t'barrer. T'étais déjà dans les starting blocks, prêt à partir.

— Cette fille la connaissait. Lisa : l'ado qui a fait le ménage. Elle a vu ce visage et elle l'a

reconnu. Et ça l'a fait flipper. Elle a dit que c'était sa cousine. Mais que ça fait huit ans qu'elle a disparu. Qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans, moi ? Qu'est-ce que cette histoire vient faire là ? Je suis sûr de l'avoir vue, cette nuit, à cause de son lien de parenté avec Lisa. C'est comme ça que

ça marche.

— Ouais, mais tu l'as peinte bien avant.

— Tout comme j'avais peint Molly bien avant de te rencontrer, lui ai-je fait remarquer en

me retournant vers le mur.

Tag a attendu la suite. Comme il n'y en avait pas, il a soupiré.

— Molly, et cette fille, et maintenant une autre. Trois filles mortes en dix ans, c'est pas si

extraordinaire. Même dans l'Utah. Et toi et moi, on sait que ça n'a rien à voir avec toi. T'es juste le malheureux fils de pute qui voit des morts. Mais les gens d'ici ont déjà décrété que t'avais quelque chose à voir dans l'histoire. J'ai bien entendu ces mecs, hier soir. Et j'ai vu cette fille décamper d'ici comme si t'étais Jack l'Éventreur. T'as pas besoin d'ça, Mo. Tu l'mérites pas et

t'as pas besoin d'ça.

— Mais j'ai besoin de Georgie.

Voilà. C'était dit. Je l'avais su dès qu'elle avait débarqué avec son album de photos serré

dans ses bras. Elle avait entrouvert la porte, juste assez pour faire passer un rameau d'olivier.

Tag n'aurait pas eu l'air plus ahuri si je l'avais giflé avec le rameau d'olivier en question. Et

moi aussi. J'avais l'impression de m'être pris un mur. Et je me suis aperçu que je cherchais mon

souffle.

— On dirait bien que le coup de pied en pleine tête du bonhomme, là-haut, a réussi à t'mettre un peu d'plomb dans la cervelle, tout compte fait. (Il a émis un long sifflement.) Avec

sept ans de retard.

— Je peux pas me barrer, cette fois, Tag. Il faut que j'aille jusqu'au bout. De quoi, je sais

pas. Peut-être que je vais juste finir par faire la paix avec tous ces cadavres que j'ai dans le placard. Faire la paix avec Georgie. Apprendre à connaître mon fils de la seule manière qui me

reste.

Je ne pouvais pas penser à Éli sans avoir la sensation de me prendre une douche glacée.

Mais l'eau avait toujours été ma complice et j'ai décidé qu'il était peut-être temps de laisser couler.

— J'peux pas rester, Mo. J'aimerais bien, mais j'ai comme l'impression que, si je reste trop

longtemps avec toi, j'vais finir par te causer plus d'emmerdes qu'autre chose. Y a un truc ici qui

me réussit pas.

— Je comprends. Et je ne te le demande pas. D'autant que ça risque de durer un moment.

Cette maison a besoin de plus qu'un simple coup de peinture et d'une moquette neuve. Elle est

inhabitée depuis trop longtemps. La salle de bains date de l'Antiquité. Le toit a besoin d'être

refait. La cour ressemble à un dépotoir. Alors je vais la retaper. Et, après, je vais la donner à Georgie. Les frais de maternité, quatre ans de pension alimentaire, le coût des obsèques, la douleur, la peine… la baraque n'y suffira même pas.

— Salk Lake n'est qu'à deux heures d'ici. Moins, vu ma façon de conduire. T'as qu'à

appeler si t'as besoin, OK ?

J'ai hoché la tête.

— J'te connais, Mo. T'appelleras pas.

Il s'est passé la main dans les cheveux et il a soupiré.

— J'appellerai.

Mais je savais, au fond de moi, que Tag avait probablement raison. Ce n'est pas évident de

reconnaître qu'on a besoin d'aide.

— Tu veux un conseil d'ami ? m'a-t-il demandé.

— Non.

Il a juste levé les yeux au ciel.

— Parfait. Alors voilà. Faut pas y aller mollo, Mo. Faut pas y aller tranquille. Frappe vite et fort. Les femmes comme Georgie sont habituées à tenir les rênes. Mais tu l'as matée, Mo. Et puis tu l'as plantée. T'avais tes raisons, je sais. Tu sais que j'comprends. Mais elle est retournée à l'état sauvage, Mo. Et elle va pas se laisser dompter deux fois. Alors, faut que ce soit toi qui la prennes. Attends pas qu'elle te supplie, parce que tu peux attendre longtemps.

— On ne parle pas d'un cheval, là, Tag.

— Que tu dis. C'est sa langue, Mo. Alors tu ferais mieux d'l'apprendre.

23.

MOÏSE

C e soir-là, Georgie est revenue. Elle a frappé à la porte avec une autre offrande pour moi. Sauf que, cette fois, ce n'était pas l'album de photos. J'ai essayé de ne pas avoir l'air trop déçu. Je n'avais pas eu ma dose de souvenirs. J'en voulais encore. Mais, quand j'étais rentré cet après-midi, l'album n'était plus sur le plan de travail de la cuisine. J'avais tout de suite compris. Elle m'a fourré un plat de brownies dans les bras et m'a débité en avalant ses mots :

— J'ai r'pris l'album de photos.

J'ai hoché la tête, le plat dans les mains.

— J'ai vu.

— Je voulais juste te dire : je vais t'en faire un. Des photos, j'en ai plein.

— Ça me ferait plaisir. Encore plus que des brownies maison.

Je me suis bien rendu compte que mon sourire faisait forcé. Alors je lui ai demandé de m'attendre, le temps que j'aille poser le plat dans la cuisine. Je l'ai aussitôt rejointe sur le perron, en priant pour trouver un truc à lui dire, quelque chose pour la retenir.

— C’est pas moi qui les ai faits. Les brownies, j’entends, a-t-elle repris. Je suis nulle en cuisine. La seule fois que j’ai essayé d’en faire, Éli a croqué dedans et tout de suite recraché. Et il mangeait des *insectes*. J’ai cru qu’il exagérait. Ça n’pouvait quand même pas être si terrible que ça. Jusqu’à ce que j’en prenne une bouchée. On a fini par les rebaptiser « beurkies » et on

les a donnés aux chèvres. C’est un miracle qu’Éli ait survécu !

Elle a écarquillé les yeux, pétrifiée d’horreur. J’ai eu envie de la prendre dans mes bras en

lui murmurant que ce n’était pas grave. Que tout allait bien.

Mais tout n’allait pas bien. Parce que Éli n’avait pas survécu.

Georgie a descendu les marches.

— Mais ne t’inquiète pas, m’a-t-elle assuré avec un large sourire, en tâchant de se ressaisir.

Ceux-là, je les ai achetés chez Betty Crady. Et elle fait les meilleures pâtisseries du pays.

Je ne me rappelais pas avoir jamais entendu parler d’une Betty Crady dans le coin. Avec un

nom pareil, je n’étais pas convaincu que ses brownies vaillent beaucoup mieux que les beurkies

de Georgie. Pour être honnête, j’étais même à peu près certain que ce serait Tag qui se les taperait tous.

— Il faudra retenter, un jour, lui ai-je suggéré au moment où elle se tournait pour partir.

Je parlais de ses beurkies. Enfin… oui et non. Elle l’a probablement compris parce qu’elle

s’est juste contentée d’agiter la main sans s’arrêter.

— Bonne nuit, Stewy Stinker ! lui ai-je alors lancé.

Elle s’est figée.

— Qu’est-ce que tu viens de dire ?

Le ton était cassant, mais elle ne s’était pas retournée.

— J’ai dit : « Bonne nuit, Stewy Stinker ! » Et c’est là que tu me réponds : « Bonne nuit,

Buzzard Bates. »

Je l’ai entendue retenir son souffle. Quand elle s’est finalement tournée vers moi, elle avait

porté la main à sa bouche pour cacher le tremblement de ses lèvres.

— Il me montre la scène en boucle : toi en train de le coucher. Et c'est toujours le même rituel.

Elle m'a dévisagé en silence. J'ai attendu.

— Il te… montre… ça ? a-t-elle hoqueté dans un murmure.

J'ai hoché la tête.

— Ça vient de ce livre. Un livre qu'il… qu'il aimait. Il l'adorait. J'ai bien dû lui lire cette histoire un millier de fois. C'était une de mes préférées quand j'étais petite. Ça s'appelle *Calico le cheval extraordinaire*[1].

— Et il a appelé son cheval…

— Calico, oui. Comme celui du livre.

J'ai bien cru qu'elle allait s'effondrer. Je me suis précipité pour lui prendre la main et la ramener gentiment vers l'escalier. Elle s'est laissé faire. Et elle ne s'est pas écartée quand je me suis assis à côté d'elle sur les marches du perron.

— Alors, c'est qui Stewy Stinker ? lui ai-je demandé à mi-voix.

— Stewy Stinker, Buzzard Bates, Skunk Skeeter, Butch Bones et Snakeyes Pyezon. C'étaient les Bad Men du livre d'Éli.

Georgie avait prononcé « Pyezon » avec un accent à la Popeye qui m'a fait sourire. Georgie a souri aussi. Mais le souvenir était manifestement trop douloureux et son sourire s'est retiré de son visage comme la mer sur le sable.

— Si c'était le nom des méchants de l'histoire, comment s'appelaient les gentils ? ai-je repris, tentant de la distraire une fois de plus de son chagrin.

— C'étaient pas les méchants. Les Bad Men, c'était le nom de leur bande. Stewy Stinker et les Bad Men.

— Pas de tromperie sur la marchandise, alors ?

Georgie a eu un petit rire étouffé et l'expression hallucinée qui ne l'avait pas quittée depuis que je l'avais appelée Stewy Stinker s'est un peu estompée.

— Nan. Franco d’port et d’emballage. Pas de mauvaise surprise. Tu sais exactement ce qui t’attend.

Je me suis demandé s’il y avait un sous-entendu et j’ai attendu qu’elle poursuivre pour voir si je me faisais des idées.

— Tu as changé, Moïse, a-t-elle alors murmuré.

— Toi aussi.

Sur le coup, elle s’est crispée. Puis elle a acquiescé.

— Oui. Il m’arrive parfois de regretter l’ancienne Georgie. Mais, pour la retrouver, il faudrait que j’efface Éli. Et jamais je n’échangerais Éli contre l’ancienne Georgie.

Je me suis contenté de hocher la tête, me refusant de penser à l’ancienne Georgie et à l’ancien Moïse et à notre relation explosive. Les souvenirs étaient marqués au fer rouge dans ma mémoire et mon retour à Levan les ravivait au point de me donner envie de les revivre. J’avais envie d’embrasser Georgie et de lui meurtrir les lèvres de mes baisers. Je voulais lui faire l’amour dans l’écurie et retourner nager avec elle au château d’eau. Et, surtout, je voulais assécher cette lame de chagrin qui ne cessait de la submerger.

— Georgie ?

Elle a gardé les yeux rivés au sol.

— Ouais ?

— Tu veux que je parte ? Tu m’as promis de ne pas me mentir. Tu veux que je parte ?

— Oui.

Sans hésitation.

J’ai senti le mot résonner dans ma poitrine, surpris par la douleur qu’il provoquait. Oui. Oui. Oui. Il me narguait. Il me rappelait comment je l’avais rejetée, cette nuit-là, à l’écurie. « Est-ce que tu m’aimes, Moïse ? » m’avait-elle demandé. « Non. » Je lui avais répondu non. Non. Non. Non.

— Oui. Je veux que tu partes. Et non. Je ne veux pas que tu partes, a-t-elle tempéré, dans

un soupir qui exprimait toute sa frustration et expulsait ce souffle qu'elle avait si longtemps retenu. (Elle a soudain bondi sur ses pieds, levé les mains au ciel avec exaspération, puis croisé

les bras sur sa poitrine comme un bouclier.) Puisque j'ai juré de dire la vérité, alors les deux

sont vrais.

Je me suis levé à mon tour en réfrénant cet impérieux besoin de peindre qui me tenaillait

et m'incitait à partir en courant pour retrouver mes pinceaux, comme toujours. Mais Tag avait

dit que j'allais devoir la prendre. Il m'avait dit de ne pas y aller mollo. Et j'avais bien l'intention de suivre ses conseils.

— Je ne sais pas où est la vérité, cette fois, Moïse. Je ne sais pas, a renchéri Georgie.

J'ai compris que « cette fois » je ne pouvais pas fuir. Et je ne fuirais pas.

— Tu connais la vérité, Georgie. Seulement, elle ne te plaît pas.

Je n'aurais jamais cru voir Georgie Shepherd trembler un jour. Moi aussi, j'avais peur. Mais

j'avais peur qu'elle veuille vraiment mon départ. Et je ne savais pas si je pourrais recommencer.

À m'éloigner. À me tenir sciemment à distance…

— Et toi, Moïse ? Est-ce que tu veux partir ?

Elle me renvoyait la balle. Sur le moment, je n'ai pas répondu. J'ai juste regardé ses lèvres

qui tremblaient, ses yeux pleins d'incertitude, et j'ai tendu la main vers la lourde tresse qui tombait sur son épaule droite. Elle était chaude et ferme sous ma paume et j'ai refermé les doigts comme pour me cramponner à une corde. J'étais tellement content qu'elle ne l'ait pas

coupée, cette natte. Georgie avait changé, oui. Mais elle l'avait gardée.

Ma main gauche s'est resserrée sur sa tresse tandis que ma droite se faufilait dans son dos

pour se glisser autour de sa taille et la plaquer contre moi. Et, là, je l'ai sentie. Cette électricité entre nous. Cette force qui avait toujours été là depuis le début. Ce même magnétisme qui avait

dévasté nos vies. La sienne plus encore que la mienne. Il était toujours là. Et je savais que Georgie le ressentait aussi.

Ses narines se sont dilatées. Sa respiration s'est bloquée. Je percevais la tension dans son dos. J'ai écarté les doigts pour essayer de la toucher encore plus sans bouger. Son regard était

rivé au mien, farouche et fixe. Mais elle n'a pas résisté.

Alors j'ai pris sa bouche. Avant qu'elle n'ait le temps de parler. Avant que je n'aie le temps

de réfléchir. Avant qu'elle ne puisse s'enfuir. Avant que je ne puisse voir. Je ne voulais pas voir.

Je voulais sentir. Et entendre. Et goûter. Ses lèvres m'ont empli la tête de couleur. Comme elles

l'avaient toujours fait. Rose. Son baiser était rose. Un rose poudré de soleil couchant, avec des

touches de doré. Ce voile rosé virevoltait dans ma tête et j'ai pressé mes lèvres plus fort contre

les siennes, prenant son visage à deux mains pour garder les couleurs, pour les empêcher de

m'échapper. J'ai senti ses lèvres s'ouvrir sous les miennes et le rose pastel s'est mué en torrents d'or et d'écarlate grondant sous mes paupières, comme si la douce caresse de sa langue laissait,

dans son sillage, une rivière de feu.

Brusquement, la couleur a disparu. Comme on perce un ballon. Georgie s'était soudain

arrachée à mon étreinte. Avec violence, presque. Me tournant le dos, sans un mot d'explication,

pour s'enfuir à toutes jambes, emportant les couleurs avec elle, me laissant pantelant et noyé dans le noir.

— Attention, Moïse ! ai-je monologué à haute voix. Tu vas te faire jeter.

MOÏSE

Avec un seul véhicule pour deux, j'ai été obligé de ramener Tag à Salt Lake dès le

lendemain. J'ai passé deux jours là-bas. Un, à libérer mon emploi du temps pour tout le mois.

Quant à ceux qui refusaient catégoriquement de repousser leur rendez-vous, j'ai discuté avec eux histoire de trouver un arrangement et de les recevoir à Levan – si ça ne jasait pas déjà dans

les chaumières, ça n'allait pas manquer quand je commencerais à organiser des séances dans le

salon de ma grand-mère.

Le jour suivant, je l'ai passé à dévaliser les rayons d'un magasin de biens d'équipement pour aménager la maison. Le strict nécessaire. Je n'allais pas dormir par terre et m'asseoir dos

au mur indéfiniment. J'ai donc acheté un lit, un canapé, une table et quatre chaises, une machine à

laver et un sèche-linge. Plus une commode. Bref, assez pour que le magasin en question m'offre la livraison. Même jusqu'à Levan. Je n'allais quand même pas refuser. J'ai ensuite rassemblé quelques affaires : vêtements, fournitures à dessin, peintures, toiles vierges et le tableau que j'avais peint pour Éli avant même de savoir qui il était. J'allais le donner à Georgie. Elle m'avait fait partager ses images. J'allais lui faire partager les miennes. Si elle me laissait faire.

Le petit séjour à Salt Lake s'est révélé productif à d'autres égards. Éli était revenu. Je l'avais

aperçu dans le rétro en partant de chez GG. Je m'étais immédiatement retourné, le pied sur le

frein, avant de braquer à fond pour faire demi-tour, suscitant les interrogations de Tag.

Interrogations auxquelles j'aurais été bien en peine de répondre. Mais Éli n'avait pas reparu.

J'avais fini par laisser tomber et j'avais repris la route en direction de Salt Lake, en espérant que ce n'était pas la dernière fois que je le voyais. J'avais cru l'entrevoir du coin de l'œil, le lendemain matin, et le surprendre en train de me regarder charger quelques-uns de mes

tableaux dans mon pick-up. Finalement, hier soir, il était apparu au pied de mon lit, exactement comme la première fois. À croire que mon départ de Levan avait exigé une

opération commando.

Et, exactement comme la première fois, il m'a montré Calico qui galopait dans les prés et

Georgie qui lui lisait une histoire avant de le border pour la nuit. Mais il m'a montré d'autres

choses aussi. Il m'a montré une soupe poulet-vermicelle, avec tant de vermicelle qu'il n'y avait

pratiquement pas de bouillon. Puis il m'a montré ses orteils dans la boue, comme s'il aimait la

sensation que provoquait la terre mouillée entre ses doigts de pied. Je savais que c'étaient les

siens parce qu'ils étaient tout petits comme ceux d'un enfant. En plus, pendant que je regardais, il a écrit son nom sur le sol, traçant soigneusement les lettres dans la terre humide.

Puis j'ai vu ses mains construire une tour multicolore, tandis qu'il se débattait avec ses Lego pour les emboîter les uns sur les autres.

C'était vraiment bizarre : un assemblage de bribes et d'instantanés d'une vie de môme.

Mais je les ai tous regardés avec attention, les yeux fermés. Je l'ai laissé déverser ses souvenirs dans ma tête. J'ai trié les images pour essayer de mieux le comprendre. Je n'aurais pas voulu

passer à côté de quelque chose d'important. Quoique tout m'ait semblé important. Tout me paraissait absolument vital, le moindre détail. Je me suis endormi en rêvant que je l'aidais à ériger un mur fait de millions de briques de plastique multicolores. Un mur qui l'empêcherait

de partir pour de bon, comme GG.

GEORGIE

Après la disparition d'Éli, quand je sortais pour aller voir les chevaux, chaque fois, sans exception, le cheval avec lequel je travaillais finissait par se coucher au milieu du manège. Que

ce soit Sackett, Lucky ou un autre. Peu importait. Quel qu'il soit, le cheval avec lequel je travaillais, ou avec lequel j'étais simplement en contact d'une manière ou d'une autre, se couchait comme s'il était trop fatigué et ne pouvait faire que dormir. Je savais qu'ils me renvoyaient ce que j'éprouvais. Les deux ou trois premières fois que c'était arrivé, je m'étais couchée aussi. Je ne pouvais pas changer ce que je ressentais. La prise de conscience ne suffisait

pas. Mon chagrin était trop lourd à porter. Mais, comme je me forçais à me relever, le cheval se

relevait aussi.

La première année, il y avait des jours où je n'arrivais même pas à faire réagir Calico. Elle

restait là, sans bouger, parfaitement immobile, dos au vent. Je pensais qu'elle était déprimée parce qu'Éli lui manquait. Avec le temps, je m'étais cependant aperçue qu'elle m'imitait. Je ne

restais peut-être plus couchée, mais je n'avançais pas non plus. Alors j'avais commencé à accepter un peu plus de séances, à prendre un peu mieux soin de moi, à tenter d'avancer par

étapes, un pas après l'autre, même si c'étaient de tout petits pas. Même si c'était juste pour que

Calico recommence à galoper.

Ces derniers mois, mes chevaux s'étaient mis à me coller, à me mordiller et à me pousser

en me donnant des petits coups de nez. Ils devaient sentir mon besoin de contact physique, j'imagine. N'importe quelle mère vous le dira : dès sa conception, un enfant envahit votre espace vital. Et, pendant des années, après ça, c'est même une notion qui perd toute

signification. C'était l'un des trucs qui m'avaient manqué, quand j'étais maman. D'avoir de l'air. J'asphyxiais presque. Et puis Éli avait disparu et, d'un coup, j'avais eu tout l'air que je voulais. Et pas qu'un peu. L'espace avec un grand E. Des galaxies entières. Et j'avais flotté au

milieu de cette immensité, au supplice, regrettant les jours où je ne savais même plus qu'une

telle chose existait.

Maintenant, mes chevaux me collaient aussi, envahissant mon espace, et j'accueillais de bon cœur le contact de leurs corps massifs, cette manie qu'ils avaient d'être toujours dans mes jambes et de me suivre de trop près. Cette proximité me soignait. Même si je les repoussais en les suppliant de me laisser respirer. Ils n'étaient pas dupes. Apparemment, ma bouche disait une chose, mais mon corps en disait une autre.

J'avais laissé Moïse m'embrasser. J'aurais parié que mon corps et ma bouche avaient dit la même chose à ce moment-là. Bon, d'accord, je l'avais repoussé. Mais pas tout de suite. Je l'avais laissé m'embrasser avant. Je lui avais offert ma bouche et je lui avais rendu son baiser. Et, aujourd'hui, les chevaux me collaient comme si j'étais un véritable aimant. Ils étaient agités, s'agglutinaient autour de moi en un essaim vibrionnant, imitant cette vibration que je ressentais sous ma peau, me renvoyant ma propre nervosité. Sackett évitait mon regard et gardait la tête basse comme s'il était coupable de quelque chose. C'est en l'observant que j'ai compris : j'avais honte de moi.

J'avais laissé Moïse m'embrasser. Or il n'avait aucun droit sur moi. Et encore moins celui de m'embrasser. Il m'avait demandé si je voulais qu'il parte. Je n'aurais pas dû hésiter. J'aurais même dû exiger son départ. Et voilà qu'au contraire je l'avais accueilli à bras ouverts. Et il m'avait embrassée comme si j'étais encore cette ado qui n'avait plus ni fierté ni limite dès qu'il la touchait. Et, maintenant, plus de Moïse. Disparu Moïse. Il avait laissé derrière lui une maison fermée à double tour. Deux jours qu'il s'était volatilisé. Sans un mot d'explication. Sans même un au revoir. Pour ce que j'en savais, je n'allais sans doute pas le revoir avant sept ans. Je me suis aperçue que mes lèvres tremblaient. J'avais les larmes aux yeux. Sackett a soudain posé sa tête sur mon épaule.

— Bordel, Sackett ! Bordel de merde ! Il est grand temps d'édicter de nouvelles lois en Géorgie. À partir de maintenant, aucune personne du nom de Moïse n'est autorisée à franchir les frontières. Aucune visite. Aucune incursion, même temporaire. Rien. Aucun Moïse ne peut plus entrer en Géorgie.

J'avais passé toute la nuit sur mon PC à essayer de dénicher tout ce que je pouvais sur Moïse Wright. Il n'était pas sur Facebook ni sur Twitter. En même temps, moi non plus. On avait

créé un site web et ouvert une page Facebook pour nos stages d'équithérapie et j'avais hanté les réseaux sociaux sous cette couverture. Mais, quand j'avais googlé Moïse Wright, j'avais halluciné. La BBC avait fait une émission spéciale sur lui et YouTube regorgeait de vidéos de ses séances de peinture avec ses clients. Bizarrement, la caméra était presque toujours braquée sur ses tableaux, comme si Moïse ne voulait pas qu'on le voie à l'écran. Il y avait aussi un article sur lui et sur cette faculté qu'il avait de « peindre pour les morts » dans le *Times* et le magazine *People* avait fait un petit reportage sur « le génie surnaturel de Moïse Wright ».

Je m'étais alors rendu compte qu'il s'était vraiment fait un nom et qu'il était une sorte de star – en dépit des efforts qu'il semblait faire pour rester le plus discret possible. Qu'est-ce que Tag avait dit, déjà ? En passant, il avait évoqué leurs voyages autour du monde. À en juger par la quantité d'informations provenant de tous les coins du globe, il y avait fort à parier que ce soit vrai. Il y avait aussi des photos de ses tableaux par centaines. Mais très peu du maître en personne. J'avais quand même réussi à trouver deux ou trois clichés de lui pris à l'occasion d'un gala quelconque pour un hôpital. Il se tenait entre Tag et un autre homme qui, d'après la légende, s'appelait Noah Andelin, le docteur Noah Andelin. Je m'étais une fois de plus demandé comment Moïse et Tag avaient fini ensemble. Leur relation était profonde, ça se sentait. Et puis j'ai subitement pris conscience d'autre chose : je n'avais pas seulement honte, j'étais jalouse.

— Tu parles toujours à tes chevaux.

J'ai sursauté et Sackett a fait un écart. Il n'avait manifestement pas apprécié le pic d'adrénaline qui venait de me traverser, ni que je me sois brusquement agrippée à sa crinière.

Moïse s'encadrait dans la porte de l'écurie. Il tenait à la main ce qui ressemblait à une grande toile.

Je ne m'étais pas rendu compte que je parlais à Sackett et j'ai essayé de me rappeler ce que je venais de dire. Eh bien, je venais tout simplement de pousser une gueulante contre Moïse en décrétant qu'il était banni de Géorgie. *Oh, Seigneur !* ai-je prié avec ferveur, *vous qui pouvez rendre la vue à un aveugle et l'ouïe à un sourd, ça ne devrait pas être trop difficile pour vous de faire oublier à cet homme ce qu'il vient d'entendre et de voir*.

— Et qu'est-ce que Sackett pense de ce soudain durcissement de la législation en Géorgie ?

J'ai levé les yeux au plafond.

— Hé ! merci, Seigneur, d'être venu à mon secours. Trop sympa, vraiment.

J'ai défait le nœud de la sangle pour enlever la selle que Sackett avait sur le dos et la ranger sur le porte-selle, avant de lui ôter sa couverture. Le tout sans un regard pour Moïse.

N'empêche que ça m'étonnait qu'il se souvienne du nom de mon cheval.

Moïse a fini par avancer de quelques pas dans l'écurie et j'ai pu voir le petit sourire qui dansait sur ses lèvres. J'ai donné à Sackett une bonne claque sur la croupe pour l'informer que j'en avais terminé avec lui. Il est parti au trot sans se faire prier.

— Tu es revenu.

C'est tout ce que j'ai trouvé à dire. Je ne voulais pas aggraver mon cas en me mettant en colère. Je m'étais déjà assez ridiculisée comme ça.

— J'ai ramené Tag chez lui. Il avait prévu de s'entraîner à l'ancienne pour son prochain combat, comme Rocky. Mais il a pris conscience que c'était beaucoup mieux dans les films. Je ne fais pas un très bon Apollo Creed, en plus.

— Tag est boxeur ?

— Ouais. Enfin, non. Son truc, c'est plutôt un mélange de plusieurs arts martiaux. Et il assure pas mal dans sa partie.

— Han han. (Je ne savais pas trop quoi répondre. En sport, je n'y connaissais rien.) Mais, Apollo Creed, il ne meurt pas dans un des films ?

— Si. Le Noir finit toujours par se faire trucider par l'homme blanc.

J'ai levé les yeux au ciel et il s'est marré. Ce qui m'a fait rire aussi, forcément. Avant que je ne me souvienne que j'étais censée avoir honte et être en rogne parce qu'il m'avait embrassée avant de se tirer dans prévenir. Ce qui ressemblait un peu trop à un copier-coller du passé à mon goût. J'ai senti mon visage se fermer et je me suis détournée pour secouer les tapis de selle.

— Alors, pourquoi t'es revenu ?

J'évitais toujours son regard. Il est resté un moment sans parler et je me suis mordu la lèvre,

résistant à la tentation de jouer les moulins à paroles pour combler le silence de plus en plus pesant.

— Il y a encore des travaux à faire dans la maison, a-t-il fini par répondre. Et j'envisage de changer de nom.

J'ai relevé la tête.

— Hein ?

Son sourire goguenard n'a rien fait pour m'éclairer.

— J'ai entendu dire qu'il y avait cette nouvelle loi en Géorgie. Tous les Moïse sont interdits de séjour. Je pense donc qu'un changement de nom s'impose.

Je n'ai pas pu m'empêcher de me marrer, un peu gênée, mais aussi flattée par ce qu'il sous-entendait.

— La ferme, Apollo.

— Excellent choix ! Va pour Apollo. Il n'existe pas de loi contre les mecs qui s'appellent Apollo en Géorgie, hein ?

— Non, ai-je répondu à voix basse, incapable de reprendre mon sérieux.

Ce Moïse-là me plaisait. C'était un Moïse que j'avais déjà aimé avant, le Moïse qui me faisait marcher, qui me cherchait, me vannait, m'envoyait des piques, qui me mettait à cran tout en me faisant craquer.

— Je t'ai apporté quelque chose, m'a-t-il soudain annoncé, en retournant la toile pour me la montrer.

J'en suis restée bouche bée.

— Éli m'a aidé, a-t-il ajouté à voix basse.

Même si ses mots me donnaient envie de partir en courant, je n'arrivais pas à détacher les yeux du tableau. Mais je ne voulais pas de ce Moïse-là. Je voulais le Moïse au sourire narquois qui me charriait. Je ne voulais pas du Moïse qui parlait des morts comme si c'étaient de vieilles connaissances.

— J’ai commencé à le voir après t’avoir croisée dans l’ascenseur à l’hôpital. Je ne savais pas qui il était. Je n’ai pas fait le rapprochement. Jusqu’à ce que j’examine ce tableau et que je te voie à cheval avec Éli dans les bras. Pourtant… je n’ai toujours pas compris. Je savais juste qu’il fallait que je revienne ici pour te trouver.

Il s’est tu après ça. On connaissait la suite aussi bien l’un que l’autre.

— Je veux que tu le gardes, a-t-il insisté.

Comme je ne réagissais toujours pas, il l’a posé avec précaution contre un box et m’a laissée seule avec le cadeau de mon fils.

1. *Calico the Wonder Horse, or the Saga of Stewy Stinker* de Virginia Lee Burton. (*N.d.T.*) 24.

GEORGIE

C haque jour, il y avait un nouveau tableau. J'en ai trouvé un sur le siège avant de mon pick-

up que je laissais toujours ouvert. Un autre, calé contre les étagères dans l'écurie. Et ils étaient tous d'Éli. Éli assis sur la barrière, avec une expression si sérieuse sur sa jolie frimousse que je pouvais presque me souvenir du moment précis où il m'avait regardée avec cet air-là.

Comme si Moïse avait pris une photo et l'avait changée en tableau. Mais il n'avait aucune photo

d'Éli. J'avais repris l'album. Et puis aucune photo n'aurait pu rivaliser avec ce que Moïse avait

créé : le détail dans les boucles d'Éli penché sur ce livre de contes tout usé qu'il aimait regarder avant de s'endormir ; la profondeur de son regard quand ses yeux marron se rivaient sur son

cheval ; ses petits pieds et son doigt qui écrivait son prénom dans la boue… Ces coups de pinceau, ces arabesques, ces couleurs vives n'appartenaient qu'à Moïse. C'était son style, sa signature – même la boue avait un air psyché. Je n'arrivais pourtant pas à savoir si je les aimais

ou si je les détestais.

Il y en avait aussi un de moi. Je souriais à Éli qui levait la tête vers moi et j'étais… belle.

D'une beauté méconnaissable. C'était Georgie Shepherd dans le rôle de la Pietà : la mère aimante contemplant son fils. C'était maman qui l'avait trouvé en sortant ratisser les feuilles mortes. Moïse l'avait laissé posé sur les marches du perron. Je la suivais de près, mais c'est elle qui l'a vu en premier. Elle l'a regardé pendant cinq bonnes minutes, le visage baigné de larmes,

prise entre douleur et stupeur. Quand j'ai essayé d'en discuter avec elle, elle s'est contentée de

secouer tristement la tête et elle est rentrée à la maison, incapable de parler.

Le retour de Moïse avait été une véritable épreuve pour mes parents. Et je ne savais pas quoi faire pour arranger les choses. Je ne savais même pas si je le pouvais. Ou si je le devais. Et je n'étais pas sûre que ses tableaux aident vraiment. Mais c'était ça le problème, avec la peinture

de Moïse : elle était à la fois magnifique et horrible. Magnifique parce qu'elle redonnait vie aux

souvenirs et horrible pour la même raison. Avec le temps, les souvenirs s'émoussent, la mort se

fait moins cruelle. Mais les tableaux de Moïse débordaient de vie et ravivaient notre peine.

Je me rappelais les mots de Moïse quand il m'avait parlé de sa peinture, de son angoisse. Je

comprenais maintenant. Ses tableaux m'emplissaient d'une douce agonie, une douleur si vive,

si rouge qu'elle menaçait de s'envenimer dès que j'aurais le dos tourné. Je me suis donc retrouvée à regarder ses tableaux constamment.

En dehors des tableaux, qu'il laissait là où je ne risquais pas de les rater, Moïse restait dans son coin, se contentant de me regarder de loin. Je l'apercevais régulièrement de l'autre côté du pré. Il se tenait debout à la barrière qui séparait l'arrière-cour de Kathleen de notre propriété. Il ne manquait alors jamais de me faire un signe de la main. Je ne répondais pas. Ce n'était pas comme si on entretenait des relations de bon voisinage. Mais j'appréciais le geste quand même.

Je ne m'étais toujours pas remise de ce baiser volé avec sa main qui retenait ma tresse et de cette espèce de drague à laquelle j'avais eu droit dans l'écurie, et je m'étais bien promis d'éviter tout contact à l'avenir. Même s'il s'arrangeait pour que je le voie tous les jours.

Quand je dirigeais des séances d'équithérapie, mes parents participaient de loin, en général. En tant que regard extérieur le plus souvent. Ils se contentaient d'observer les chevaux pendant que je me concentrais sur les patients ou inversement. Mais mon père avait une nouvelle chimio de prévue et ma mère devait l'accompagner. Ils séjourneraient quelques jours à Salt Lake chez ma sœur aînée pour voir leurs petits-enfants avant de rentrer. Mais, avec Moïse revenu dans le voisinage, maman n'était pas tranquille : elle ne voulait plus partir. Et je ne pouvais rien dire. Comme on fait son lit on se couche. Et, dans mon cas, le dicton était à prendre au premier degré. Ça faisait trop longtemps que je vivais chez mes parents. Je m'étais reposée sur eux avec Éli, pendant toute sa vie et plus encore à sa mort. Du coup, maintenant, alors que j'avais vingt-quatre ans, il ne fallait pas s'étonner s'ils me traitaient toujours comme si j'en avais dix-sept. Je ne pouvais m'en prendre qu'à moi.

Aussi surprenant que ça puisse paraître, c'est mon père qui a réussi à la faire changer d'avis. Il lui a assuré que, si j'étais parvenue à « survivre à Moïse » une fois, j'y arriverais bien deux. Je n'ai pas franchement apprécié son choix de vocabulaire, mais j'ai gardé mes réflexions pour moi. Papa s'était montré d'un terrible mutisme depuis notre conversation matinale, le lendemain de ma toute première engueulade avec Moïse.

Sa date anniversaire approchant, la mort d'Éli planait de nouveau au-dessus de nous et on était tous là à faire le dos rond, à retenir notre souffle, priant pour qu'elle nous oublie. Le retour de Moïse justement ce mois-ci ressemblait à un signe du destin. Et pas vraiment un bon.

Maman était sur les nerfs, papa semblait toujours dans ses pensées et moi… Moi, j'étais à ramasser à la petite cuillère, si j'étais honnête avec moi-même.

Ce n’était sans doute pas plus mal que j’aie quelques jours pour moi et que je sois toute

seule dans la carrière. Les chevaux étaient en prise directe avec ce que je ressentais et ils n’aimaient pas du tout mon humeur du moment. Il m’a fallu une bonne heure à les brosser, à

nettoyer leurs sabots, à mettre un peu d’ordre dans mes idées et à maîtriser mon propre stress

avant que je ne sois en état de diriger ma séance avec un petit groupe que je voyais toutes les

semaines.

Mais mon stress est remonté en flèche quand j’ai vu Moïse se pointer à la fin de la séance.

Je n’ai pas voulu attirer l’attention, ni sur lui ni sur moi, et je n’ai pas réagi. Surtout quand j’ai vu qu’il ne venait pas me parler et n’allait pas m’interrompre. J’ai terminé la séance et raccompagné mon groupe pour leur dire au revoir pendant qu’ils remontaient dans le van du

centre de désintox. Je les ai regardés s’en aller. Je suis alors retournée à la carrière en espérant que Moïse serait parti. Mais il était resté et paraissait m’attendre. Lorsqu’il m’a vue revenir, il a sauté de la barrière où il s’était assis et s’est dirigé vers moi. Il fronçait les sourcils. J’ai essayé de ne pas remarquer que j’avais du mal à respirer et que mes mains tremblaient en le voyant approcher. Il m’attirait toujours à un niveau très… primaire. Et je ne voulais pas de ça. Ça me

faisait peur. Je me méprisais de ressentir un truc aussi bestial.

— Il continue à me montrer des trucs bizarres, a-t-il déclaré d’entrée en secouant la tête.

Pas même un bonjour ou un minimum de civilités. L’ancien Moïse était de retour et je n’avais aucune envie de le revoir. Je n’allais pas lui faire le plaisir de le questionner. Je ne voulais même pas savoir de quoi il parlait.

— Éli. Il continue à montrer des trucs bizarres, a-t-il répété.

Et j’ai senti que je fondais, alors même que mon cœur cognait comme un malade.

Comment résister à Éli, à l’envie d’entendre parler de lui ? Même si tout ça n’était qu’un conte

à dormir debout raconté par un homme que j’aurais vraiment, mais alors vraiment voulu

détester.

— Quoi par exemple ? ai-je murmuré.

C’était plus fort que moi.

— Ses orteils dans la boue, de la soupe poulet-vermicelle, des Lego, des pommes de pin et

Calico. Toujours et encore Calico. (Il a haussé les épaules et fourré les mains dans ses poches.)

Qu'est-ce qu'il cherche à me dire, à ton avis ?

Je me suis prise à sourire. C'était dingue. Dingue et merveilleux et horrible en même temps. Je souriais à travers mes larmes. Je me suis détournée. J'avais besoin d'un moment pour

me décider. Est-ce que j'étais prête à accepter une nouvelle version de la vérité ?

— Georgie ?

Moïse m'a laissée respirer pour me ressaisir, le temps de recouvrer la parole.

— C'est tout ce qu'il préfère. Il te fait la liste de ses cinq tops.

Ma voix s'est brisée et j'ai cherché son regard.

Son visage est devenu complètement inexpressif. Puis sa mâchoire inférieure est descendue

d'un coup, comme si un gong venait de résonner dans sa tête. Il avait l'air scié. Sidéré même.

— Ses trucs préférés. Il me fait la liste de ses cinq tops, a-t-il répété mécaniquement comme

s'il monologuait. Et moi qui croyais qu'il essayait de me faire passer un message ! Peut-être même de m'apprendre quelque chose !

Il s'est alors mis à rire.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

Difficile de résister à son air halluciné. Et puis son fou rire était contagieux. Je me suis prise à sourire, alors même que je séchais mes larmes.

— C'est c'qu'ils essaient tous de m'dire ! J'avais rien capté ! Tous ces objets… hétéroclites.

Ces trucs… banals. Ça m'rendait dingue.

Il mangeait la moitié des mots tellement il se marrait. Il n'y avait pourtant pas vraiment de

quoi rire. Il n'y avait peut-être même pas de quoi rire du tout.

J'ai secoué la tête sans pouvoir m'empêcher de sourire en le voyant plié.

— Je ne te suis pas, là.

— Tu ne peux pas savoir le nombre de fois où j'ai été obligé de peindre les trucs les plus

débiles qu'on puisse imaginer. Des trucs tellement banals que ça n'avait aucun sens. Mais les

morts semblaient y tenir. Des boutons et des cerises, des roses rouges et des draps de coton étendus. Un jour, j'ai même peint une vieille chaussure de running.

Il s'est frappé le front du plat de la main. Son fou rire se calmait à mesure qu'il semblait

réaliser.

— Et moi qui ai toujours cru qu'il y avait un sens profond à tout ça, une explication qui

m'échappait ! Les familles adorent ces machins-là. Les parents viennent me voir. Je peins ce que

leurs proches me montrent. Ils repartent contents et moi je gagne ma vie avec ça. Mais je n'ai

jamais compris. J'ai toujours eu l'impression que je passais à côté de quelque chose d'essentiel.

Je ne souriais plus. J'avais une douleur dans la poitrine et je n'arrivais pas à savoir si c'était

la joie ou la peine qui la provoquait.

— Et, pour passer à côté, je passais carrément à côté, hein ? (Moïse secouait la tête. Il a tourné sur lui-même comme s'il ne parvenait pas à croire qu'il venait de résoudre une énigme

qui n'en avait jamais été vraiment une.) Ils me disent juste ce qui leur manque. Ils me disent

leurs tops, exactement comme Éli… pas vrai, Georgie ?

MOÏSE

La douleur faisait comme une grosse vague dévorante à l'intérieur. Ç'avait commencé piano. Un banal mal de dos. Les guiboles qui flageolent. Rien de bien flippant, quoi. J'avais pas fait gaffe, comme si j'avais encore le temps. C'était trop tôt. Mais, avec les heures et le soir, la chaleur de la rue s'était fourrée dans mon ventre. J'en avais déchiré mes sapes pour échapper au feu qui me bouffait les tripes. J'étais en train de brûler vive. J'essayais bien de lui échapper quand elle s'arrêtait pour reprendre son souffle et elle se calmait comme si elle avait perdu ma trace pendant deux trois minutes. Mais elle me retrouvait toujours et la vague me submergeait et je replongeais.

Mais, pire encore que la douleur, y avait cette trouille au fin fond de mon cerveau embrumé, une trouille qui me lâchait pas. J'avais vachement prié pourtant, tout comme on m'avait appris. Je priais pour le pardon, la rédemption, pour qu'on me donne la force, une deuxième chance. Et surtout je priais pour qu'on m'oublie, tu vois. Mais j'avais comme l'impression que mes prières montaient pas beaucoup plus haut que l'air brûlant au-dessus de ma tête.

Ça faisait mal. Ça faisait super mal. Fallait juste que ça s'arrête.

Alors j'ai demandé un sursis. Juste un truc qui m'emporte, rien qu'une minute, un truc qui m'aide à me planquer. Rien qu'une toute petite minute. Juste un truc qui me laisserait un dernier moment tranquille, un truc pour m'aider à supporter ce qui m'attendait.

Mais j'ai eu droit à rien, pas de planque, pas d'oubli. Et quand le brouillard s'est levé et que la fièvre est tombée, j'ai regardé sa tête et j'ai su que mes péchés, noirs comme ma faute, seraient jamais blancs comme neige.

Je me suis réveillé en sursaut, le souffle court, l'estomac noué, bras et jambes ramenés contre ma poitrine, recroquevillé par la souffrance de mon rêve.

— Putain, c'était quoi ça ?

J'ai grogné en m'asseyant dans mon lit pour essuyer mon front trempé de sueur.

Ça me faisait le même effet que le rêve que j'avais eu sur Éli et Stewy Stinker, ce rêve qui

n'en était pas vraiment un. Et, juste après, je m'étais réveillé et j'avais vu cette fille, la fille que Lisa Kendrick avait appelée sa cousine. Elle avait traversé la maison et touché le mur. Et j'avais

fait le lien.

Mais je ne voyais pas le lien, là. Pas encore. Pas cette fois. Je me suis levé pour aller en titubant dans la salle de bains me passer de l'eau froide sur le visage et le cou. J'étais toujours brûlant dans ces cas-là.

Ce n'était pourtant pas ma douleur. Dans le rêve, ce n'était pas moi qui souffrais. C'était

une femme. Une fille plutôt. Une fille qui… était en train d'accoucher. Ce qu'elle pensait, son

calvaire et, ensuite, le petit braillard dans ses bras quand elle avait baissé les yeux sur son visage hurlant : tout indiquait un accouchement. Le « petit braillard » ? Oui, c'était bien ça. Elle avait pensé à un garçon.

C'était peut-être Éli qui me montrait sa naissance, tout comme il m'avait montré son rituel

du coucher ? Non. Non, ça ne pouvait pas être ça non plus. Ce n'était pas à travers les yeux d'Éli

que j'avais vu la scène. Et ce n'étaient pas les pensées d'Éli dans ma tête. Et puis, avec Éli, tout avait été si différent des autres expériences que j'avais eues avant. La connexion avait été différente. Plus intense, plus précise. Plus tout. Alors, c'était peut-être possible, en fin de compte.

Mais ça me semblait bizarre. Éli me montrait des images et des points de vue en accord avec son niveau de compréhension. En tant que nourrisson venant au monde, il n'aurait pas pu

avoir cette perspective. C'était celle de Georgie. C'était comme si j'avais vu à travers ses yeux, ressenti ses émotions, sa douleur. Sa détresse aussi. Elle crevait de peur et de désespoir. Je détestais

ça. Je détestais qu'elle ait ressenti une telle solitude. La naissance d'Éli aurait dû être une fête. Mais, dans mon rêve, il n'y avait ni joie ni célébration. Juste de la peur. Juste de la douleur.

Et puis peut-être que ce n'était que ça, après tout : un rêve.

Ce n'était pas impossible. J'avais peut-être tant voulu réécrire l'histoire que mon subconscient avait recréé cette scène. Nourri par ma culpabilité et mes remords, il m'avait placé là, dans la chambre avec Georgie, au moment où Éli était venu au monde. Je me suis essuyé le cou et je suis descendu. J'avais besoin d'un verre d'eau. Ou de quelque chose de plus fort, peut-être.

J'avais laissé la lampe allumée dans la salle de séjour. J'avais entièrement poncé le mur que la fille avait décapé pour faire apparaître son visage. Et, hier soir, je l'avais repeint. J'avais recouvert Molly, Sylvie et toutes les autres filles anonymes sous une épaisse couche de jaune. Je voulais du jaune. Fini le blanc uni. Marre du blanc. J'ai pris une bière dans le frigo et j'ai appuyé la canette froide contre mon front, tout en contemplant mon joli mur, avec sa belle peinture jaune d'or si gaie, et, heureusement, sans le moindre visage de disparue. Pour le moment. Je comptais repeindre les autres dès le lever du jour.

Comme je pensais au prochain mur à peindre, j'ai machinalement tourné les yeux dans cette direction.

— Oh merde !

La peinture faisait des cloques. C'était bien ce que je craignais : j'allais être obligé de poncer toute la pièce. Mais ça faisait plus d'une semaine que la peinture du mur du fond avait commencé à s'écailler. Les autres murs n'avaient jamais montré le moindre signe de boursouflure ni de fissure, même superficielle. Je me suis dirigé vers le mur pour passer la main sur les cloques. Et voilà que la peinture partait toute seule comme du papier de soie.

Le visage de ma mère me regardait avec ses grands yeux tristes et un petit sourire mélancolique. J'ai soudain compris qui m'avait envoyé ce rêve. Ce n'était pas le point de vue de Georgie. Ce n'étaient pas les souvenirs de Georgie. C'étaient ceux de ma mère.

MOÏSE

C'était bizarre. Depuis mon retour à Levan, j'avais peint frénétiquement. Bon, j'avais quand même réussi à me contrôler pour résister à la tentation des bâtiments abandonnés, des écuries et des parois en béton. Je m'étais limité aux toiles. Mais, il ne se passait pas un jour sans que je peigne un tableau d'Éli. J'étais incapable de m'arrêter. J'en laissais certains à Georgie. J'avais envie de les partager avec elle comme elle avait partagé ses photos avec moi. J'appréhendais presque qu'elle déboule chez moi, frémissante d'indignation, et qu'elle me les balance à la figure en m'accusant de lui renvoyer son deuil à la face comme un affront. Mais elle ne l'avait jamais fait. J'aurais presque préféré. J'aurais eu une excuse pour me disputer avec elle. Un prétexte pour la voir.

Je l'avais embrassée – pour me demander pendant des jours entiers, après, si je n'avais pas fait une connerie. Dans mon esprit, ce baiser était comme une chose vivante, vibrante, un cœur rose fuchsia. C'était peut-être ça qui me poussait à peindre. Éli continuait à aller et venir, à me montrer les mêmes images fugaces et des bribes de sa vie avec Georgie. Mais, pour la première fois, je ne peignais pas pour les morts. Je ne peignais même pas pour Éli. Je peignais pour moi. En un sens, je voulais l'immortaliser. Et je voulais le rendre immortel pour Georgie.

Mais le rêve de ma mère m'avait secoué. Tout comme ces murs qui rejetaient obstinément leur peinture. Pendant plusieurs jours, je ne me suis plus occupé que de la maison et j'ai laissé les tableaux de côté. Je n'avais aucune envie d'entrer en contact avec ma mère à travers ma peinture. J'ai fini par reponcer toute la salle de séjour et j'ai réenduit les murs avec tout ce que le magasin de bricolage de Nephi avait en stock comme traitements spéciaux vieux murs. Les nouvelles couches de jaune semblaient tenir et j'ai pu passer à autre chose. J'essayais de me tenir constamment occupé. Avec un travail physique, de préférence. Je faisais ce que je pouvais faire tout seul et j'engageais des ouvriers qualifiés pour le reste, tout en regardant Georgie de loin et en me demandant comment j'allais bien pouvoir combler le fossé qui nous séparait.

Si j'avais temporairement cessé de peindre, ça n'avait pas empêché Éli de continuer à

partager ses images avec moi. Mais il avait commencé à me montrer de nouvelles choses. Des fleurs. Des nuages. Des cupcakes. Des cœurs. Des dessins affichés sur la porte d'un frigo avec de grosses lettres aimantées. C'étaient toujours des trucs qu'il aimait, pour autant que je puisse le deviner. Les visions étaient fugaces, mais précises. De gros cœurs rouges, des cupcakes avec un tourbillon de glaçage blanc aérien et des fleurs qui ne devaient exister que dans l'imagination d'un petit garçon. Exubérantes, chatoyantes, dignes du jardin d'un docteur Seuss dans *Le Lorax*.

Je ne pensais pas qu'il m'énumérait ses trucs préférés. Cette fois, j'étais quasiment sûr qu'il essayait de me dire quelque chose. Je me suis pris à lui parler. Oui, je me suis pris à parler au petit garçon qui apparaissait et disparaissait selon son humeur, sautant de-ci de-là, ne s'attardant jamais longtemps, restant la plupart du temps totalement incohérent. Mais je lui parlais quand même, en espérant que c'était juste moi qui ne comprenais pas.

Un samedi, j'ai passé la journée à démonter la baignoire, les toilettes et le lavabo dans l'ancienne salle de bains de GG tout en racontant à Éli la première fois que j'avais vu Georgie.

J'étais encore jeune. Pas aussi petit que lui, mais très jeune. J'avais neuf ou dix ans peut-être la première fois. Enfin, c'était mon premier vrai souvenir d'elle, en tout cas. Elle m'avait dévisagé, comme tous les autres gosses du catéchisme. Mais son regard à elle était différent. Elle m'avait regardé comme si elle mourait d'envie de me parler. Comme si elle avait envie de me faire parler. Et elle m'avait souri. Je ne lui avais pas rendu son sourire, mais j'en avais gardé le souvenir.

Éli m'a répondu avec une image de Georgie rayonnante. Elle le tenait dans ses bras et le faisait tourner, tourner, tourner jusqu'à ce qu'ils finissent par tomber tous les deux dans l'herbe avec le ciel qui tourbillonnait au-dessus de leurs têtes. C'était sans doute sa façon de me dire que lui non plus n'avait pas oublié son sourire.

Alors j'ai raconté à Éli la première fois où Georgie m'avait vraiment adressé la parole. Comment Sackett s'était cabré dans l'écurie et l'avait mise K-O d'un coup de sabot. C'était ma faute. J'avais compris, à ce moment-là, que sa mère n'était pas en sécurité avec moi.

Sa réponse m'a complètement dérouté. Il m'a montré une Georgie défigurée en train de hurler son nom, alors qu'elle regardait sous son pick-up, le jour de sa mort. C'était le tout dernier souvenir qu'il gardait de sa mère avant qu'il ne quitte le monde des vivants.

— Éli ! Ne fais pas ça ! ai-je hurlé, en me cachant les yeux dans les poings.

Je me suis tapé la tête contre le nouveau lavabo que je venais de poser. Je l'ai physiquement

et mentalement repoussé, incapable de comprendre comment il pouvait avoir envie de

remontrer ça.

Il a tout de suite cessé. Mais j'étais sous le choc. J'ai juré et j'ai fait les cent pas en me frottant la tête pour tenter d'apaiser les élancements et d'effacer cette vision d'horreur. Et puis mes propres mots me sont revenus à l'esprit.

J'avais dit à Georgie qu'elle n'était pas en sécurité avec moi.

Et Éli n'avait pas été en sécurité. Même avec la personne qui n'aurait pas hésité à donner

sa vie pour lui. Et elle l'aurait fait. Sans hésiter. Je le savais. Et je pense qu'Éli le savait aussi. Je me suis frotté la nuque en regardant le petit garçon en pyjama noir qui se tenait si près que j'aurais dû pouvoir le toucher. Sauf que c'était impossible. Et il a soutenu mon regard, gardant

ses images pour lui, pendant que je m'interrogeais sur cette notion de sécurité. Peut-être que

personne ne l'était. En sécurité, je veux dire. Aucun d'entre nous. Pas vraiment. Pas même avec

ceux qu'on aime. Pas même avec ceux qui nous aiment.

— OK. Donc des cupcakes… des cœurs… des fleurs… C'est quoi, le plan, Éli ?

J'ai vu Éli serrer dans ses mains toutes sales d'immondes pissenlits à moitié fanés pour les tendre à sa mère. Et j'ai vu Georgie s'extasier comme s'il lui offrait une brassée de roses. Et puis, j'ai vu un petit moule à gâteau argenté rempli de boue, offert avec un gloussement ravi. J'ai alors vu Georgie pousser des Oooh ! et des Ouaaaah ! devant un tel présent, allant même jusqu'à faire mine de prendre une énorme bouchée.

Le moule à tarte a disparu en fondu enchaîné pour laisser place à un Éli qui dessinait des cœurs. Des petits trucs bancals et informes qui ressemblaient plutôt à des triangles à l'envers avec une paire de seins. Il en dessinait un de chaque couleur sur une feuille blanche, signant son œuvre avec des lettres toutes biscornues pour la donner à Georgie : une vraie déclaration d'amour.

Le flux des images s'est arrêté net et je me suis retrouvé, la clé à molette à la main, me frottant la nuque de l'autre – une énorme bosse se formait –, face à mon fils.

— Ah ! je vois. (J'ai fait la grimace en riant.) Des fleurs, des gâteaux, des cœurs. Tu es en

train de me donner des conseils. C'est trop gentil. (Je me marrais.) Je lui ai donné des tableaux.

Mais, si je comprends bien, tu penses que je n'en fais pas assez.

Je me suis soudain vu enlaçant Georgie pour l'embrasser. J'en ai eu le souffle coupé. Je nous

voyais comme si quelqu'un nous avait filmés. Au moment où je m'emparais de ses lèvres, ses mains m'agrippaient les bras. J'ai vu mes propres mains remonter dans son dos pour lui prendre le visage. Elle n'a pas essayé de reculer et, pendant de longues secondes, elle ne m'a pas lâché. Elle m'a même rendu mon baiser, les yeux clos, la tête renversée.

— Éli…, ai-je soupiré, en me demandant comment j'allais bien pouvoir embrasser de

nouveau Georgie en sachant qu'il n'en ratait pas une miette, notant le moindre détail, sans même que je m'en rende compte.

Quand j'avais embrassé Georgie, j'avais eu peur qu'Éli ne revienne jamais. Mais il n'était

pas parti. Et il m'avait manifestement vu embrasser sa mère.

Et il avait vu sa mère se sauver après ce baiser, alors que je restais planté là à la regarder

s'éloigner, sonné.

— Bon, OK, fiston. Ça suffit.

N'ayant pas vraiment envie de le voir s'occuper de ma vie sentimentale, j'ai refermé les eaux, abaissant mes barrières mentales sur la petite démonstration d'Éli. La connexion a été coupée et je l'ai perdu, me retrouvant seul dans la vieille baraque, en train de monologuer, pendant que je réfléchissais à la façon de mettre en pratique les idées de mon fils… sans qu'il

soit aux premières loges.

25.

MOÏSE

I l n'y avait pas des masses de trucs à faire à Levan. À moins de se promener à cheval. Ou en

4 × 4. Ou de crapahuter dans les grands espaces. Ou d'avoir des potes. Comme j'avais tout

faux sur les quatre tableaux, je passais plus de temps à observer Georgie qu'à autre chose.

Parfois, je la regardais d'une des fenêtres du premier en espérant qu'elle ne pouvait pas me voir. Parfois, je la regardais de la vieille véranda en bois que j'avais décidé de poncer, ce qui me donnait une excellente excuse pour suivre ses séances à distance. Je la regardais en douce travailler avec les chevaux et les gens, jour après jour. Apparemment, elle avait pris la suite de

ses parents. Non seulement elle s'occupait des chevaux, mais elle faisait manifestement le même

boulot. Et ça lui allait bien.

Elle était toute bronzée et ses cheveux avaient encore blondi avec le soleil. Elle avait un corps

élancé, longiligne, des bras et des jambes fuselés mais musclés et des mains aux doigts fins

mais fermes sur les rênes. Tout était long chez elle : ses cheveux, ses jambes… sa patience, même. Elle ne semblait jamais perdre son sang-froid avec les chevaux. Ni son objectif. Elle les

poussait, les pressait, les amadouait et finissait par les avoir à l'usure. Moi aussi elle était en train de m'avoir à l'usure. Une fois de plus. Je n'arrivais plus à détacher les yeux de sa longue

silhouette blonde. Je n'aurais même pas dû la calculer, pourtant. Elle n'était vraiment pas mon

genre. C'était l'argument que je m'étais répété en boucle quand j'étais arrivé à Levan, il y avait

presque sept ans, et que je l'avais revue. Elle avait bien grandi, la petite fille du catéchisme !

C'était presque une femme déjà, une presque femme qui riait, chevauchait et me narguait jusqu'à ce que je ne puisse plus résister à l'envie de l'approcher. Elle avait jeté son dévolu sur

moi, cet été-là, comme si je représentais tout ce qu'elle avait toujours voulu. Et c'était cette détermination forcenée qui m'avait conduit à ma perte.

Notre fils possédait cette même détermination tranquille. Il s'asseyait fréquemment près

d'elle, juché sur la barrière, comme si son esprit se souvenait de cette posture, bien que, n'ayant plus de corps, il n'ait plus aucun besoin de l'adopter. Il regardait sa mère et le cheval qu'elle

dressait. Je me suis demandé si Éli était déjà venu souvent rendre visite à Georgie de cette façon.

Je me suis demandé si la relation entre la femme et l'animal et la relation entre la femme et

l'enfant se combinaient dans le manège silencieux pour créer une oasis de paix et de sérénité

qui contaminait tous ceux qui y entraient.

Ça faisait un drôle d'effet de les voir réunis comme ça, de voir Éli observer sa mère, veillant

sur elle comme une sorte de petit ange gardien, alors même que Georgie était complètement

inconsciente de sa présence à ses côtés. J'ai posé mes outils et je me suis dirigé à pas lents vers le manège. J'avais trop envie d'être près d'elle, près d'eux – même si elle aurait largement préféré

que je la laisse tranquille, je le savais.

Lorsque je me suis assis sur la barrière à côté d'Éli, il n'a pas semblé se rendre compte de

ma présence, comme s'il n'était pas vraiment là : ni dans son monde, ni dans le nôtre. Georgie

en était parfaitement consciente, elle, en revanche, et elle s'est immédiatement raidie, comme

un animal prêt à prendre la fuite devant un prédateur. Puis elle s'est redressée et je l'ai presque entendue se dire qu'« elle était chez elle, bordel, et que Moïse pouvait aller se faire foutre ». Je le voyais à cette façon qu'elle avait de relever le menton et à cette brusque tension de la corde

dans ses mains. Ça m'a fait sourire. Heureusement, elle ne m'a pas dit d'aller me faire foutre.

Elle ne m'a même rien dit du tout.

Alors je suis resté assis là, les yeux rivés sur la femme qui domptait les chevaux et sur l'animal qu'elle amadouait. Mais bientôt les souvenirs d'Éli sont devenus si forts que j'ai été submergé.

— Comment ils parlent, les chevaux, maman ?

— Les chevaux ne parlent pas, mon chéri.

— Comment tu sais ce qu'il veut, alors ?

— Il veut la même chose que toi. Il veut jouer. Il veut qu'on l'aime. Il veut manger, dormir et galoper.

— Et il ne veut pas faire ses devoirs.

— Non, il ne veut pas faire ses devoirs.

Je la voyais comme si j'étais assis sur le dos du cheval. Elle levait son visage souriant vers moi, un fou rire dans la voix, la main sur ma jambe.

Non, pas ma jambe : la jambe d'Éli. Éli me faisait partager son souvenir. Il devait monter à cheval et Georgie, le faire tourner dans le manège en menant sa monture par la bride. L'éclairage était le même : les collines occidentales embrasées par le rougeoiement du couchant, le manège baignant dans une douce lumière dorée, le sol tacheté d'ombre et de soleil. Je me suis secoué pour tenter de séparer la scène dans ma tête de celle qui se jouait devant moi. Mais Éli n'en avait pas fini.

— Est-ce qu'elle m'aime, Calico ?

— Bien sûr !

Georgie riait. Mais Éli était très sérieux.

— Moi aussi, je l'aime. Mais comment je fais pour lui dire, si elle ne parle pas ?

— Tu lui montres.

— Comment je lui montre ? Je fais un gros cœur avec mes bras comme ça ?

Éli courbait ses petits bras en l'air pour former ce qui ressemblait plutôt à un cœur écrasé. Il a un peu chancelé sur sa selle et Georgie l'a gentiment réprimandé :

— Tiens-toi, Éli. Et non, je ne crois pas que Calico comprendrait si tu lui faisais un cœur. C'est par ta façon de te comporter avec elle que tu lui montres que tu l'aimes. En prenant soin d'elle. En passant du temps avec elle.

— Et des caresses ? Il faut que je lui fasse beaucoup de caresses aussi ?

— Oui, ce serait une bonne idée.

— Et si je lui apporte des pommes à manger ? Et des carottes ? Elle aime bien les carottes.

— Pas trop alors. Tu ne voudrais pas l'étouffer d'amour.

— Moïse !

Georgie se tenait devant moi et m'agrippait les jambes. Je me suis senti chanceler comme

Éli sur Calico quand il avait levé les bras pour faire un cœur. Me retenant d'une main au premier poteau que j'aie trouvé, je me suis laissé glisser à l'intérieur du manège. Georgie était si près que nos corps se sont frôlés. On a tous les deux eu un même sursaut. Mais aucun n'a voulu

reculer. Le cheval avec lequel elle travaillait, Cass, s'était éloigné vers le fond du manège et on était seuls. Seuls avec le soleil couchant, les chevaux et les souvenirs d'Éli.

— La vache ! Me refais pas un coup pareil ! J'ai cru que tu allais tomber !

Son visage était si proche que je pouvais voir les minuscules pépites d'or dans ses yeux et ce

petit pli entre ses sourcils qui trahissait son inquiétude. Mais je l'avais déjà regardée trop longtemps et elle fronçait carrément les sourcils à présent.

— Moïse ?

Il y avait de l'incertitude dans sa voix.

En levant les yeux, j'ai vu Éli, toujours assis sur la barrière, ses boucles soulevées par la brise. Comme si le vent savait qu'il était là et lui souhaitait la bienvenue à sa manière.

— Il est là, Georgie. Et, quand il est tout près comme ça, j'ai tendance à me perdre dans ses

souvenirs.

Georgie a reculé d'un bond. À croire que je venais de lui montrer un serpent. Mais je l'ai

vue jeter un regard circulaire malgré elle.

— Merci de m'avoir retenu, ai-je ajouté tout bas.

J'étais encore un peu déboussolé. Pas étonnant quand on a l'impression d'être dans deux

personnes en même temps. Les souvenirs d'Éli me transportaient complètement et le retour au

présent était toujours assez éprouvant. Je n'avais jamais rien vécu de pareil. Ces petites plongées dans sa vie étaient une expérience à la fois si intense et si frustrante que j'aurais voulu rester

dans sa tête à longueur de journée. Je me suis subitement demandé si les filles et les chevaux

parlaient le même langage amoureux et j'ai soudain compris ce qu'Éli essayait de faire : il essayait de m'aider à amadouer sa mère.

— Il est toujours là ? a chuchoté Georgie.

Je savais de qui elle voulait parler, bien sûr. Sa question ne m'en a pas moins pris au dépourvu. Depuis quand avait-elle décidé de me croire ? Mais ce n'était certainement pas moi

qui allais me plaindre. J'ai tourné la tête vers l'endroit où Éli était assis. Il avait disparu. Il ne devait sans doute pas pouvoir se concentrer très longtemps. Après tout, il n'avait que la capacité

d'attention d'un enfant de quatre ans.

— Non.

Georgie a presque eu l'air déçu. Elle a laissé son regard se perdre derrière moi, au-delà du

manège, vers les collines à l'ouest de Levan. C'est à ce moment-là qu'elle m'a sorti un truc qui

m'a carrément sidéré :

— J'aimerais tellement avoir ton don. Ne serait-ce qu'un jour, a-t-elle murmuré. Tu peux le

voir, toi. Alors que, moi, je ne le reverrai…

— Un don ? (Je m'en étranglais.) Je n'ai jamais pris ça pour un don. Jamais. De toute ma

vie. Pas une fois.

Georgie a hoché la tête, et j'ai compris qu'elle non plus elle ne l'avait jamais considéré comme un don. Jusqu'à maintenant. Elle n'avait jamais vraiment su à quoi s'en tenir, en fait.

J'avais toujours gardé le secret et je l'avais laissée me prendre pour un « fêlé ». Pour un psychopathe, même. Alors, qu'elle me croie, à présent, ne serait-ce que partiellement… Ça me

donnait le vertige. Mais ses mots me filaient un peu la nausée aussi. Et je lui devais autant d'honnêteté que je pouvais lui en donner.

— Pour la première fois de ma vie, je rends grâce au ciel de pouvoir fendre les flots. C'était

GG qui appelait ça comme ça : elle disait que je pouvais ouvrir la mer comme le Moïse de la

Bible. Je rends grâce au ciel parce que c'est tout ce que je vais avoir. C'est tout ce qu'on va avoir, Éli et moi. Tu as eu quatre ans, Georgie. Mais, moi, c'est tout ce que je vais avoir.

Je n'ai pas dit ça d'un ton accusateur. Je n'étais pas en colère. Mais elle n'était pas la seule

à trinquer, dans cette affaire, et, c'est peut-être triste à dire, mais on trouve parfois une sorte de consolation à savoir qu'on n'est pas le seul à souffrir.

Georgie a tressailli et s'est mordu la lèvre. C'est vrai que ce n'était pas facile à entendre.

— Tu te souviens de cette fille que j'ai peinte sous le pont ? ai-je repris, m'efforçant de la

ménager autant que possible sans pourtant renoncer à lui expliquer.

— Molly Taggert. Elle n'avait que quelques années de plus que moi. Ils l'ont trouvée, tu sais ? Pas très longtemps après ton départ. Elle a été assassinée.

— Je sais. C'était la sœur de Tag.

Elle a écarquillé les yeux et s'est brusquement raidie, comme si elle venait soudain de tilter

sur un truc. Mais je ne voulais pas parler de Molly. Pas maintenant. Et j'avais besoin de toute

son attention. Alors je lui ai pris le menton, tournant son regard vers moi pour être bien sûr qu'elle m'écoute.

— Mais tu sais quoi ? Je ne vois plus Molly, maintenant. Elle est partie comme elle est venue. C'est toujours comme ça. Personne ne reste très longtemps. Et, un jour, Éli partira aussi.

Elle a frémi comme si je l'avais giflée, retenant vaillamment les larmes qui lui montaient

aux yeux.

On se tenait là, face à face, aussi muets l'un que l'autre. Chacun tentait de maîtriser son

émotion, cette émotion qui nous avait submergés à la seconde où nos regards s'étaient croisés

dans un ascenseur bondé, près d'un mois plus tôt. Georgie a été la première à craquer. Sa voix

tremblait quand elle m'a répondu. Et elle s'est montrée aussi honnête avec moi que je l'avais

été avec elle.

— Je pleure tous les jours. Tu sais ça ? Chaque putain de jour. Moi qui ne pleurais jamais.

Maintenant, il ne se passe pas un seul jour sans que je me retrouve en larmes. Il m'arrive même

de me planquer dans le placard. Un jour, je vais me rendre compte que je ne pleure plus et, au

fond de moi, je ne peux pas m'empêcher de penser que ce sera le pire jour de ma vie. Parce que alors il aura vraiment disparu.

— Moi non plus je ne pleurais jamais.

Elle a attendu la suite en silence.

— C'était la première fois, en fait.

— La première fois ?

— L'autre jour, dans le champ. C'est la seule fois où je me souviens avoir pleuré… de toute ma vie.

J'avais refermé le passage pour que ça s'arrête. Pour cacher le visage horrifié de Georgie hurlant le nom d'Éli. Et, pour la première fois, cette eau qui d'habitude me protégeait, cette eau-là avait coulé de mes yeux.

J'ai entendu Georgie retenir son souffle et j'ai détourné la tête pour ne plus voir cet air incrédule avec lequel elle me regardait. J'ai senti la mer trembler, remuer en moi et recommencer à monter. Mais qu'est-ce qui m'arrivait ?

J'ai chuchoté :

— Tu crois que tes larmes le retiennent ?

— Mes larmes prouvent que je pense à lui.

Elle chuchotait, elle aussi. Elle était si près que je n'aurais eu qu'à me pencher pour l'embrasser.

— Mais tu ne peux pas avoir que des souvenirs tristes. Les siens ne le sont pas. Aucun. Et il ne pense qu'à toi.

— Qu'à moi ?

— Enfin, à toi et à Calico. Et à Stewy Stinker.

Elle a ri. Un bref hoquet qu'elle s'est empressée de ravaler. Puis elle s'est brusquement écartée et j'ai compris qu'elle était prête à s'en aller.

— Eh bien, tu n'as qu'à faire ce que tu faisais toujours, Georgie. Quand tu sens que tu vas pleurer, fais comme tu faisais avant.

— Quoi ?

— Donne-m'en cinq, Georgie.

Elle a grimacé.

— Putain, Moïse.

— Je ne cesse d'y penser depuis que tu m'as dit qu'Éli me montrait ses trucs préférés. Tu

serais étonnée du nombre de fois où je me suis pris à faire des petites listes de trucs positifs au cours de ces sept dernières années. Et tout ça à cause de toi.

— J'étais une sacrée emmerdeuse, hein ? (Elle a encore laissé échapper un petit rire sec et

sans joie.) Je te rendais dingue, à te tourner autour comme un moustique. Je te collais sans arrêt

comme si je savais très bien ce que je voulais. Mais je ne savais rien de rien. Et tu savais que je ne savais rien. Mais tu m'aimais bien quand même.

— Qui a dit que je t'aimais bien ?

Elle s'est marrée en sourdine. Elle se souvenait sans doute, elle aussi, de cette conversation

près de la clôture.

— Ça se voyait dans tes yeux, m'a-t-elle rétorqué sans hésiter, avec cet aplomb qu'elle avait

autrefois.

Et elle a repoussé une mèche de cheveux derrière son oreille d'un geste nerveux, comme si

elle n'arrivait pas à croire qu'elle était en train de flirter avec moi.

— Allez, Georgie. Cinq trucs positifs.

— Bon d'accord. Euh… La vache, ça fait un bail !

Elle a réfléchi une minute. Je voyais bien qu'elle se creusait vraiment la tête. Elle s'est frotté

les mains sur son jean comme pour gommer ce malaise qui se lisait sur son visage et dans toute

sa posture.

— Le savon.

— OK. (J'ai réprimé un sourire. En parlant de trucs banals…) Du savon. Quoi d'autre ?

— La Mountain Dew…

— Tu parles bien d’eau plate en bouteille, là, on est d’accord ?

— Ouais, mais… avec des glaçons et une paille.

— C’est pathétique, ai-je raillé pour essayer de lui redonner le sourire.

Et elle a souri. Un petit peu. Enfin, juste un frémissement des lèvres. Mais elle a renoncé à se frotter les mains sur son jean. C’était déjà ça.

— Les chaussettes. Des santiags sans chaussettes, ça craint, a-t-elle affirmé avec un peu plus d’assurance.

— Je suis mal placé pour en parler, mais OK. Je peux comprendre.

— Ben, ça fait cinq.

— Attends. Les glaçons et la paille, ça ne compte pas. Ils allaient avec la Mountain Dew.

Allez ! Encore deux.

Elle ne s’est pas insurgée contre la disqualification de deux de ses cinq tops. Mais elle a gardé le silence longtemps. J’ai attendu en me disant qu’elle n’avait peut-être plus envie de jouer. Puis elle a respiré un bon coup, regardé ses mains et murmuré :

— Le pardon.

Une drôle de contraction m’a brûlé la gorge. Une douleur inattendue et si familière, pourtant.

— Le tien… ou le mien ?

Il fallait que je sache. J’ai retenu mon souffle en m’efforçant de contrôler mon émotion. Je l’ai vue fourrer les mains dans ses poches. On aurait dit qu’elle rassemblait ses forces.

— Les deux. (Elle a pris une profonde inspiration et a relevé les yeux pour me regarder en face.) Tu me pardonnes, Moïse ?

Elle cherchait peut-être à se faire pardonner parce qu’elle était incapable de se pardonner

elle-même. Mais je ne lui en voulais pas pour Éli. Je l'aimais pour Éli. Et j'avais envie de lui dire qu'il y avait rien à pardonner. Mais ça n'aurait pas été vrai non plus parce que j'avais d'autres

choses à lui pardonner. Personne n'avait jamais voulu de moi. Dès le premier jour. Dès que j'étais né. Mais Georgie m'avait voulu, elle. Et, parce qu'elle me voulait alors que tout le monde

me rejetait, je m'étais tout de suite méfié. Je l'avais immédiatement soupçonnée. Et je lui en avais toujours voulu.

— Je te pardonne, Georgie. Et toi, peux-tu me pardonner ?

Je n'avais pas fini ma phrase qu'elle hochait déjà la tête.

— C'est fait depuis un moment. Même si je m'en suis pas aperçue tout de suite. Mais j'ai

eu beaucoup de temps pour réfléchir, ces deux dernières semaines. Je crois que je t'ai pardonné dès que j'ai vu Éli. À la seconde où il est né. Il était si beau : un pur chef-d'œuvre. Un petit miracle. Et c'est toi qui l'avais créé. Nous. On l'a fait tous les deux. Comment je n'aurais

pas pu t'aimer, même un tout petit peu, quand je l'ai vu ?

Je n'étais pas très sûr de réussir à parler. Alors j'ai acquiescé en silence. Elle a souri. J'étais trop ému pour lui rendre son sourire. J'avais peur, si j'avais le malheur d'entrouvrir les lèvres,

de rouvrir toutes mes vieilles fêlures. Alors je lui ai caressé la joue tout doucement en guise de

remerciement. Puis j'ai laissé retomber ma main.

— Ça fait cinq, Moïse, m'a-t-elle alors annoncé. Ton pardon. Et le mien.

MOÏSE

Je n'ai pas laissé ce pardon se perdre. J'ai acheté des fleurs, des cupcakes, et j'ai préparé à

dîner. J'ai continué à peindre. Pas des cœurs, des tableaux – je ne faisais peut-être pas dans la

subtilité, mais il ne fallait quand même pas exagérer. L'absence de ses parents facilitait les choses. Du coup, trois soirs de suite, je me suis retrouvé planté sur le pas de sa porte. Et elle ne m'a jamais jeté. Je ne suis pas resté aussi longtemps que je l'aurais voulu. Je ne l'ai pas embrassée. Mais elle m'a laissé entrer. C'était tout ce que je demandais.

Elle m'a aussi donné la permission de peindre dans le manège couvert qui avait été ajouté

à l'écurie. L'hiver, toutes les séances de thérapie et tous les cours d'équitation se tiendraient là et je voulais avoir fini avant l'arrivée du froid. La fresque ressemblerait à celle qui ornait les murs de sa chambre. Georgie disait que, dans son travail, tout était transformation, et elle trouvait que l'histoire de l'aveugle qui recouvrait sa liberté grâce au cheval rendait parfaitement compte de ce sur quoi se

basait ce qu'elle et ses parents faisaient.

Penché sur mes pots de peinture, j'étais occupé à faire mes mélanges quand Georgie s'est glissée derrière moi et m'a donné une claque sur les fesses. Si fort que j'ai sursauté et renversé de la peinture sur mes chaussures.

— Tu ne viendrais pas de me mettre la main au cul, là, par hasard ?

Je frottais le fondement de ma virilité outragée d'un air ulcéré. J'hallucinais.

— Il encombrait le passage : difficile de ne pas le regarder.

— Hein ? Pourquoi ? me suis-je écrié d'une voix de fausset qui dérayait.

Éli nous regardait. Le dos voûté, il se cachait la bouche derrière la main comme s'il pouffait. J'aurais tant voulu pouvoir entendre son rire ! J'aurais bien aimé rendre à Georgie la fessée qu'elle venait de me donner, aussi. Mais je me disais que ce spectacle risquait de ne pas être très approprié pour mon fils.

— Parce que c'est un beau cul, tiens !

Elle n'avait pas l'air particulièrement enthousiaste, pour être honnête. Mais le ton lui ressemblait. Le ton de la Georgie que je connaissais : un peu ingérable, plutôt cash et pleine de vie.

— Ah oui ?

— Oh ! ne fais pas l'innocent. Tu sais très bien que je te trouve craquant. Je n'ai jamais été capable de te résister. J'étais accro. T'étais une vraie drogue sur pattes pour moi.

— Stupéfiant et craquant, quoi. Normal pour un bébé crack, non ? ai-je raillé, avec un sourire en coin, ravi qu'elle ne puisse pas me résister.

Et plus encore qu'elle n'hésite pas à l'avouer.

J'ai soudain eu une vision de Georgie en train de chatouiller un Éli hurlant de rire qui se débattait pour lui échapper. À force de se tortiller, il a réussi à se libérer, mais il est tout de suite revenu à la charge, agitant ses petits doigts pour pincer le postérieur arrondi de sa mère qui s'enfuyait. Elle criait aussi fort que lui, en lui donnant des tapes sur les mains pour le faire lâcher.

— Arrête ! Oh la punaise ! Arrête ! Tu sais bien que je suis chatouilleuse là !

Éli lui a alors enlacé la taille pour planter ses dents dans sa fesse gauche qui se trouvait pile à sa hauteur. Georgie a poussé un hurlement, s'étranglant de rire en se jetant sur son lit. Elle s'est alors retournée pour attraper Éli sous les bras et l'emprisonner dans les siens. Les joues écarlates, ses boucles en bataille, il gloussait, pouffait, tandis qu'ils se chatouillaient en riant, chacun tentant de maîtriser l'autre.

À un moment, Georgie a bien essayé de reprendre son sérieux, lui disant d'une voix très sévère : « Tu ne peux pas me mordre les fesses, Éli. Ça ne se fait pas. » Mais ils sont aussitôt retombés sur le lit, écroulés de rire, hoquetant et pleurant irrépressiblement.

— Moïse ? Voilà que tu recommences.

Je me suis retourné vers Georgie, le sourire aux lèvres, toujours dans le souvenir qu'Éli venait de me montrer.

— Tu es reparti je sais pas où. Tu rêvasses.

— Je pensais à tes fesses.

Difficile de faire plus sincère. Et, sur ces bonnes paroles, je me suis dirigé vers elle, sans plus prêter attention à mon petit ange gardien de fils qui trottinait à côté de moi.

Elle a explosé de rire et je l'ai attrapée par la taille pour la chatouiller.

Décidément, Éli était plein de ressources.

On est tombés dans la paille tassée contre le mur qui séparait l'écurie du manège et Georgie s'est débattue en piaillant. Elle a bien essayé de me chatouiller aussi, mais je ne suis pas très chatouilleux, et il n'a pas fallu longtemps pour qu'elle m'implore, haletante, en

m'agrippant les mains.

— Moïse, arrête. Arrête ! J't'en supplie. Moïse !

Il n'y avait pas plus belle musique à mon oreille. Et ça ne me donnait pas du tout envie de

rire…

Elle avait de la paille dans les cheveux. J'étais tout aussi échevelé. Et on était tous les deux

écarlates et débraillés. Bref, on devait vraiment donner l'impression d'avoir fait tout autre chose, quand son père a débarqué.

Oh merde !

En voyant son expression, j'ai immédiatement reculé et lâché Georgie. La fureur qui

déformait ses traits ne laissait aucune ambigüité : j'étais mal barré. Même Éli a déguerpi, épouvanté. En une fraction de seconde il avait disparu, le merveilleux courant qui passait entre

nous soudain coupé net. Georgie tournait le dos à son père et, quand j'ai reculé, elle a chancelé, se cramponnant à moi pour se rattraper. Je l'ai doucement repoussée. Elle, mais pas

son père, non. Je l'ai laissé venir sans protester ni crier gare.

Je n'ai même pas levé les bras pour me protéger. J'aurais pu. J'aurais pu facilement

esquiver le coup de poing maladroit avant qu'il ne heurte ma mâchoire. Mais je l'ai pris en pleine figure. Parce que je le méritais.

— Papa ! s'est écriée Georgie en s'interposant. Papa ! Non !

Il l'a ignorée et, me fusillant du regard, sa poitrine se soulevant de rage, la bouche pincée

en un pli dur, il a pointé un index tremblant sur moi.

— Pas cette fois, Moïse. Nous t'avons accueilli et tu as tout saccagé. Pire encore, tu as fait

des victimes. Ça ne va pas recommencer.

Il s'est alors tourné vers Georgie. Sa déception, quand il l'a regardée, était encore plus terrible que sa fureur dirigée contre moi.

— Tu n'es plus une enfant, Georgie. Tu es une femme. Tu ne peux plus te conduire de

cette façon.

J'ai vu toute la joie de Georgie se dégonfler comme un ballon crevé.

— Vous pouvez me frapper autant que vous le voulez, monsieur Shepherd. Je ne l'ai pas

volé. Mais ne parlez pas comme ça à Georgie, sinon, avec tout le respect que je vous dois, je vais

vous botter le cul, moi.

— Moïse !

Les yeux de Georgie lançaient des éclairs et elle se tenait droite comme un I. Bien. Qu'elle

soit donc furax contre moi. La colère, c'était mieux que la capitulation.

— Tu crois que tu peux revenir ici, briser la vie des gens et t'en sortir sans une égratignure ? Tu crois que tu vas t'en tirer comme ça ? fulminait Martin Shepherd, hors de lui.

— Aucun de nous n'est la même personne qu'à cette époque-là, monsieur Shepherd. J'ai

été l'une de ces victimes, moi aussi. Et je n'en suis pas sorti indemne. Pas plus moi que Georgie. On a payé, nous aussi. Tout comme vous. Et on va tous continuer à payer.

Il s'est détourné, dégoûté. Mais j'ai vu ses lèvres trembler. J'avais mal pour lui. Si j'avais été à sa place, je ne me serais pas aimé non plus. En même temps, ce n'était pas plus mal que ça sorte. Il valait mieux crever l'abcès.

— Monsieur Shepherd ?

Il ne s'est pas arrêté. Je repensais à ce que Georgie m'avait donné. Je repensais à ses cinq tops. Elle m'avait appris le pardon. Et j'ai tenté d'appliquer la leçon.

— Je suis désolé, monsieur Shepherd. Vraiment. Et j'espère qu'un jour vous pourrez me pardonner.

Le père de Georgie a trébuché et s'est immobilisé. Décidément, ce simple mot détenait un bien grand pouvoir.

— J'espère que vous pourrez me pardonner, parce que c'est pour de bon. Georgie et moi. C'est pour de bon, cette fois.

26.

GEORGIE

J'ai passé l'après-midi dans le petit manège couvert à diriger une séance d'équithérapie avec un groupe de six gamins atteints de troubles du comportement qui venaient de Provo, à une heure de voiture de Levan vers le nord. C'était un plus petit effectif que d'habitude. Et je les connaissais tous pour avoir déjà travaillé avec eux avant. Quand j'ai fini, le soleil commençait à se coucher et Moïse achevait sa fresque à côté.

Après la scène épouvantable d'hier matin, j'avais quitté l'écurie avec mon père. Vu son état de santé, je voulais m'assurer qu'il allait bien. Et j'avais besoin de m'en remettre.

« C'est pour de bon. Georgie et moi. C'est pour de bon, cette fois », avait dit Moïse. Et mon

cœur avait exécuté un double salto arrière avant de retomber avec un gros *splash* sur le sac de nœuds de mon estomac. C'était pour de bon. Je le croyais moi aussi. Et j'avais pris peur, tout à

coup. Alors, j'étais partie sur les talons de mon malheureux père pour l'aider à supporter l'idée

de voir sa fille jouer aux chatouilles avec un Moïse manifestement de retour dans sa vie. Mais,

tout ça, c'était hier. Et, maintenant, on se retrouvait là, tous les deux, seuls dans le silence paisible du manège. Je venais de terminer mon cours et Moïse peignait le long mur du couloir

qui reliait le manège aux écuries. Et je ne savais pas trop quoi dire.

— Tu es douée pour ça, tu sais. J'ai un peu entendu. Franchement, c'était impressionnant,

a-t-il lancé d'un ton dégagé.

Je l'ai dévisagé. Il faisait allusion à quoi, exactement ? Je n'étais pas très sûre de bien comprendre. J'étais restée bloquée sur les chatouilles et sur la conversation avec mon père.

— La thérapie. Les gosses. Tout ça. Tu es douée, m'a-t-il expliqué en souriant.

Le compliment m'a fait plaisir et j'ai détourné la tête pour lui cacher mon émotion. Ah non ! J'étais beaucoup trop facile comme fille. Trop en manque. Et je n'aimais pas ça chez moi.

Mais Moïse continuait à parler. Il semblait réellement intéressé, me posant des questions sur ci

ou ça, jusqu'à ce que je me prenne à discuter librement avec lui de ce que je faisais, tout en enlevant les selles des chevaux pour les brosser.

— Les chevaux renvoient l'énergie des patients pendant la séance. Tu as vu comment

Joseph était déprimé ? Comme il était renfermé ? Tu as vu comment Sackett lui fourrait sa tête

dans le cou, la posant pratiquement sur son épaule ? Et tu as vu comment Lori était agressive ?

Elle a même poussé un peu Lucky et il l'a repoussée aussitôt. Pas violemment. Mais il n'a pas

cessé de la coller. Tu as vu ? C'est très subjectif, j'en ai bien conscience. Mais il faut reconnaître aussi que se retrouver face à un animal de six cents kilos, le déplacer, le guider, le monter, ce

n'est pas neutre. C'est incroyablement valorisant pour des gens qui ont abandonné toute maîtrise de leur vie au profit de la drogue, de l'alcool, du sexe, d'une maladie ou d'une dépression. Ou, dans le cas des enfants, qui s'en remettent complètement à ceux qui les dominent, à ceux qui contrôlent leur existence. Nous travaillons beaucoup avec les petits autistes. Les chevaux les « débloquent » entre guillemets. Tout ce qui est enfermé à l'intérieur

semble libéré. À lui seul le mouvement, le balancement régulier, établit une relation avec les gens à

un niveau primitif. C'est le même mouvement qu'on ressent quand on marche. C'est comme si on ne faisait plus qu'un avec quelque chose de si puissant, de si imposant que, pendant un moment, on reprend à son compte ce sentiment de supériorité.

— Je croyais que tu voulais devenir vétérinaire comme ton père. Ce n'était pas ça, l'idée ?

m'a demandé Moïse en nettoyant ses pinceaux, pendant que je finissais de panser les chevaux.

— J'ai grandi en regardant mes parents travailler avec les animaux et les gens. Et, après la

mort de Kathleen et ton départ, je n'avais plus envie de faire du rodéo. Je ne voulais même plus

faire véto. Je voulais trouver un moyen de te débloquer, comme je l'avais vu faire avec tant d'autres personnes avant.

— Me débloquer ?

Il avait l'air choqué.

— Oui.

Je l'ai regardé sans ciller, mais je n'ai pas réussi à soutenir son regard. Ce n'était pas toujours évident, la sincérité. Et c'était incroyablement intime.

— Alors c'est ce que j'ai fait. J'ai décroché un diplôme de psychologie. Et puis un master

après ça. (J'ai haussé les épaules.) Peut-être qu'un jour tu seras obligé de m'appeler docteur Georgie Shepherd. Mais, pour être honnête avec toi, ça ne m'intéresse pas de distribuer des ordonnances. Je préférerais juste dresser des chevaux et aider les gens. Sans mon travail, je ne

sais pas comment j'aurais fait pour tenir le coup ces deux dernières années.

Il est resté silencieux un long moment. Je n'osais pas le regarder.

— Les chevaux sont vraiment aussi malins que ça ? a-t-il fini par demander.

J'ai été trop contente de le laisser changer de sujet. Je n'aimais pas trop parler de moi.

— « Malins » n'est pas le mot, même s'ils sont intelligents. Ils sont surtout capables d'une

attention incroyable, d'un mimétisme saisissant. Ils sentent, ils réagissent. Et il nous suffit de les regarder pour trouver des clés à notre propre sujet. C'est pour ça que les chevaux peuvent être

des outils formidables. Un cheval va galoper sans s'arrêter sur huit cents mètres s'il a peur. Juste galoper. Ils ne réfléchissent pas quand ils galopent. Ils ne font que réagir. Les chiens, les chats, les gens… nous sommes tous des prédateurs pour eux. Les chevaux sont des proies. Pas des prédateurs. Et parce que ce sont des proies, ils sont purement instinctifs. Ils réagissent à l'émotion, à la peur. Ils

sont très sensibles aux crises émotionnelles d'où qu'elles viennent. Et ils réagissent en fonction de ce ressenti.

Moïse a hoché la tête comme s'il croyait ce que je disais.

— Viens voir.

Il s'est dirigé vers moi et les chevaux n'ont eu aucune réaction. Il était calme : ils étaient

calmes.

— Viens là, ai-je insisté en l'invitant de la main à se rapprocher.

J'avais soudain envie de lui montrer.

— Georgie. Tu sais ce qui s'est passé la dernière fois, a-t-il objecté.

Mais il n'a pas élevé la voix.

— Prends ma main.

Il a tendu la main vers moi et a glissé ses doigts entre les miens, paume contre paume. J'ai

fait un pas vers les chevaux.

— Tu as peur, Moïse ?

J'ai repensé à la première fois, quand je l'avais mis au défi de caresser Sackett. Mais je ne le

provoquais pas, là. Pas du tout. Je cherchais juste à savoir ce qu'il ressentait.

— Non. Mais je ne veux pas qu'ils s'affolent. (Il m'a regardée.) Je ne veux pas que tu aies

peur.

— Je n'ai pas peur, ai-je répondu.

Un peu trop vite. J'ai entendu Lucky hennir derrière moi et Sackett s'est ébroué comme pour exprimer ses doutes quant à l'authenticité de cette affirmation.

— Si, tu as peur, en a déduit Moïse.

— OK. J'ai peur, ai-je admis en soupirant. C'est important pour moi. Alors je suis nerveuse.

Et, dès que je l'ai avouée, ma peur s'est envolée. J'ai pris l'autre main de Moïse pour qu'on

se retrouve face à face.

— On va juste rester comme ça et tu vas me tenir les mains sans bouger.

Moïse a posé le menton sur sa poitrine et pris une profonde inspiration.

— Quoi ?

— J'ai l'impression d'être un gamin de cinq ans. Et je n'ai pas envie d'être un enfant avec

toi.

— Ce n'est pas comme ça que je te vois.

Rien n'était plus vrai. Il enfermait mes mains dans les siennes et ce contact me troublait. Sa

chaleur m'enivrait à tel point que je devais me retenir de fermer les yeux pour empêcher la pièce de tourner.

— Bon. Alors, je ne veux pas que tu me voies comme quelqu'un que tu dois réparer.

J'ai secoué la tête. Mais je sentais la vague du chagrin enfler dans ma poitrine, m'aspirer

avant de déferler. Déjà mes paupières me brûlaient. Heureusement que le centre du manège

était plongé dans l'ombre. Le soleil était pratiquement couché, maintenant, et ses derniers rayons mouchetaient le pourtour de la piste de petits carrés dorés. Mais le centre où on se tenait, Moïse et moi, était sombre. Je percevais la présence des chevaux derrière moi. Ils attendaient, patiemment, éternellement. Leurs ébrouements et leur souffle me réconfortaient.

— Je n'ai jamais voulu te réparer. Jamais. Pas dans le sens où tu l'entends, en tout cas.

— Dans quel sens alors ?

— À l'époque, je voulais juste que tu puisses m'aimer autant que je t'aimais.

— Malgré mes fêlures et tout le reste ?

— Ne dis pas ça.

Ça me faisait tellement mal quand je repensais à la façon dont sa vie avait commencé.

— Mais c'est la réalité, Georgie. C'est ce que je suis. Il faut que tu t'y fasses. Tout comme

j'ai dû m'y faire.

Il parlait si bas et si doucement que je devais lire sur ses lèvres pour être sûre de ne rien

rater de ce qu'il disait.

Je percevais toujours la présence des chevaux derrière moi. Je les ai sentis bouger et j'ai soudain reçu une petite poussée dans le dos. Et puis une autre, plus forte.

— Calico veut que tu te rapproches de moi, a soufflé Moïse.

J'ai fait un petit pas en avant. Calico m'a poussée une nouvelle fois, jusqu'à ce que mon

corps ne soit plus qu'à quelques centimètres de celui de Moïse. La jument a alors passé la tête

par-dessus mon épaule, puis a soufflé par les naseaux. Le petit courant d'air a soulevé les cheveux qui s'étaient échappés de ma tresse autour de mon visage. Moïse ouvrait des yeux comme des soucoupes. Mais il respirait calmement et aucune tension ne crispait ses doigts sur

les miens. C'est alors que Calico nous a contournés pour venir se coller tout contre Moïse, dans

son dos. Et elle est juste restée là, tête basse, yeux mi-clos, parfaitement immobile. Moïse devait la sentir, mais il ne pouvait pas la voir. C'est alors que ses mains se sont mises à trembler. Il a dégluti bruyamment en levant les yeux pour porter son regard derrière moi, là où Sackett se tenait, tout près. Et puis Sackett s'est placé dans mon dos, tout le poids de son corps pressé contre le mien, comme pour me soutenir. On aurait dit que Calico et lui s'étaient alignés à la

queue leu leu pour chasser les mouches. Sauf qu'on était au milieu, Moïse et moi, protégés par

ces deux masses impressionnantes, dans la pénombre silencieuse du soir qui tombait.

J'ai chuchoté :

— Je peux te poser une question ?

Mon cœur cognait si fort qu'il devait sentir ses vibrations dans mes mains.

— Bien sûr.

Sa voix était aussi feutrée que la mienne.

— Est-ce que tu m'as jamais aimée ?

Bon. Peut-être que ce n'était pas très fair-play de profiter qu'on soit coincés entre deux détecteurs de vérité de six cents kilos pour poser la question qui tue. Mais c'était plus fort que

moi. Ça faisait trop longtemps que je retenais ces mots-là.

— Je t'aimais, moi, Moïse. Je sais qu'au fond tu n'y crois pas. Tu ne crois pas que j'en étais

capable. Mais je t'aimais.

— Georgie…

C’était presque un grognement dans sa bouche et j’ai senti les larmes déborder pour

ruisseler sur mes joues, pressées d’échapper à la pression qui ne cessait de monter dans ma tête.

Et soudain ses bras se sont refermés sur moi, m’attirant à lui comme s’il tirait sa force du Paint

derrière lui.

— Pourquoi a-t-il fallu que tu viennes me chercher ? s’est-il étranglé. Je t’ai dit de t’en aller. Je te l’ai dit et répété. Tant de fois. Mais il n’y avait rien à faire. Tu ne voulais pas me laisser tranquille. Et je t’ai fait du mal. C’est ma faute ce qui est arrivé. Tout est de ma faute. Tu ne sais pas que j’ai perdu tous ceux que j’aimais ? L’un après l’autre. Et juste quand je commençais à reprendre espoir, à penser qu’avec toi ce serait peut-être différent, GG est morte.

Elle m’a donné raison. Alors, après ça, je n’allais pas te laisser m’approcher. Pas de danger. On

m’a envoyé en HP, Georgie ! Dans un hôpital psychiatrique ! Trois longs mois. Hors de question

que tu te retrouves mêlée à ça. Je n’essayais pas de te faire du mal. J’essayais de te préserver. Je ne suis pas revenu parce que j’essayais de te protéger… de moi ! Tu ne comprends donc pas ?

J’ai secoué farouchement la tête en enfouissant mon visage dans son tee-shirt pour y sécher

mes larmes. Je n’avais pas du tout compris ça, non. J’avais cru qu’il me rejetait, qu’il me repoussait comme il l’avait toujours fait. Et ça m’avait brisée. Non, je n’avais vraiment pas compris. Mais, maintenant, je comprenais. Il avait voulu me protéger. Me protéger ! Rien que

de le savoir, ça suffisait à recoller les morceaux. Ces mots-là étaient comme un baume pour moi

et je l’ai enlacé à mon tour, le serrant dans mes bras comme il me tenait dans les siens, abandonnant toute résistance. Son corps était comme un roc contre le mien, dur, solide, et je

me suis laissée aller contre lui comme je ne l’avais jamais fait avant, rassurée, en pleine confiance, persuadée qu’il ne me laisserait jamais tomber. Les chevaux ont immédiatement réagi. J’ai senti Sackett tressaillir comme s’il percevait mon soulagement. Calico a henni en sourdine, frottant doucement son nez contre l’épaule de Moïse, et je me suis rendu compte que

je n’étais pas la seule à trembler.

— « Tu peindras. Tu partiras et jamais en arrière ne regarderas. Tu n’aimeras point », a

murmuré Moïse dans mes cheveux. Tels étaient mes commandements. Et, dès que j’ai été libre,

dès que j’ai fini le lycée et que je suis sorti du système, je suis parti. Je ne voulais qu’une seule chose : peindre et tracer la route. Peindre et tracer. Parce que c’étaient les deux seuls trucs qui rendaient la vie supportable. Et voilà que tu débarques. Toi et GG. Et que je commence à envisager d’enfreindre une loi ou deux.

J’avais parfaitement conscience des énormes efforts qu’il devait fournir pour réussir à faire

sortir ces mots-là et mon cœur tambourinait dans ma poitrine. J’ai serré les lèvres pour empêcher le sanglot qui me montait dans la gorge de m’échapper au mauvais moment, au

risque de couvrir des paroles que je brûlais désespérément d’entendre.

— Finalement, Georgie, je n’en ai enfreint qu’une. J’ai aimé, a-t-il simplement conclu.

Clair et sans équivoque.

« J’ai aimé. »

Et, d’un coup, comme ça, Calico s’est écartée pour se diriger au pas vers la porte ouverte

au fond du manège. Sackett n’a pas tardé à la suivre, avec la même lenteur pesante, flânant, le

nez au sol pour renifler tranquillement en chemin, nous laissant seuls tous les deux enlacés, comme s’ils avaient fait ce qu’ils avaient à faire et s’en allaient, leur devoir accompli.

— Qu’est-ce qui t’est arrivé, Moïse ? Tu as changé. Jamais je n’aurais cru pouvoir encore

t’aimer. (J’avais le visage inondé de larmes, mais je n’ai pas cherché à les essuyer.) Tu étais incapable d’aimer. Je ne savais pas comment m’y prendre avec ce Moïse-là.

— J’étais tout à fait capable d’aimer. Je t’aimais, Georgie. Seulement, je ne savais pas comment te le montrer.

— Qu’est-ce qui t’est arrivé alors ?

— Éli. Éli est arrivé. C’est lui qui m’apprend à aimer.

Il n’a pas relevé la tête à ce moment-là. Et, intérieurement, je l’ai béni. J’avais besoin de

préparer ma réponse. Si jamais il lisait de la pitié, de la peur ou même de l’incrédulité dans

mes yeux, tout ce qu’on était en train de construire tous les deux s’écroulerait, je le savais. Et je savais aussi que, si je voulais l’aimer, vraiment l’aimer, pas juste le désirer ou avoir besoin de m’appuyer sur lui, j’allais devoir l’accepter tel qu’il était, accepter ce qu’il était.

Alors j’ai posé mes lèvres dans son cou et j’ai chuchoté :

— Merci, Éli.

J’ai entendu Moïse retenir son souffle et il m’a serrée encore plus fort.

— Je t’aimais, Georgie, il y a sept ans. Et je t’aime encore.

J’ai senti la vibration de ces mots dans sa gorge. Et puis sa bouche a trouvé la mienne et j’ai pu en apprécier la saveur. Je n’ai jamais rien goûté d’aussi doux. C’est alors qu’il m’a soulevée de terre et que j’ai noué mes jambes autour de ses reins et mes bras autour de son cou, comme la Georgie d’autrefois, me lovant contre lui comme la Georgie d’aujourd’hui. Et une main soutenant mes hanches, l’autre mon dos, Moïse m’a embrassée comme s’il avait devant lui l’éternité et aucun endroit au monde, ni dans tout l’univers, fût-ce au ciel ou en enfer, où il aurait voulu être plutôt qu’ici. Quand il a finalement relevé la tête et fait glisser ses lèvres dans mon cou, je l’ai entendu murmurer :

— Les yeux de Georgie, les cheveux de Georgie, les lèvres de Georgie, l’amour de Georgie et les longues longues jambes de Georgie.

27.

GEORGIE

Je dépensais mon surplus d’énergie en courant. Et, quand je courais, je ne voulais pas m’arrêter pour papoter. Je ne voulais pas non plus qu’on voie mes nichons ballotter, ni qu’on se foute de mon bronzage de bouseuse. J’avais la figure et les bras bronzés à force de travailler dehors pratiquement tous les jours. Mais je portais des Wrangler au boulot et mes jambes étaient plutôt couleur aspirine. C’était peut-être partout pareil dans les petits bleds, mais, à Levan, les gens remarquaient le moindre détail. Ça cancanait, ça commentait et ça se répandait comme une traînée de poudre. Alors je courais le soir et j’évitais le village. Quand je ne pouvais pas dormir, je courais à travers champs, je passais devant le château d’eau, je remontais jusqu’à l’ancienne usine désaffectée et je faisais demi-tour. Et, ce soir, je ne pouvais pas dormir.

Avec mes parents de retour à la maison et les bouleversements qui s’étaient produits entre Moïse et moi ces derniers jours, j’étais anxieuse et perturbée. J’avais envie d’être avec Moïse. C’était aussi simple que ça. Et j’étais sûre que c’était ce dont il avait envie aussi. Mais, tout comme ça s’était passé sept ans auparavant, on fonçait droit devant, à la vitesse de la lumière, passant du pardon à l’amour toujours, en deux jours. Et je ne pouvais pas recommencer. Mon père avait raison : j’étais une femme, maintenant, une mère – ou je l’avais été. Et je ne pouvais plus me comporter comme ça. Alors, j’avais bien gentiment dit bonsoir à Moïse et j’étais rentrée

tôt à la maison comme une bonne petite fille sage. Mais ça ne me réjouissait pas, c'est le moins qu'on puisse dire. Vivre chez mes parents, c'était bien sympa, mais il était grand temps que je déménage.

Je courais à fond et je courais vite, les mini-lampes torches que je tenais dans les mains zébrant l'obscurité en rythme avec le balancement régulier de mes bras. Mes parents n'appréciaient pas ces footings nocturnes en solo, mais j'étais trop grande pour leur demander la permission. Et puis les seuls dangers dans les prés, c'étaient les mouffettes, quelques coyotes et de très rares crotales. J'avais dû sauter par-dessus un serpent à sonnette une fois. Il était mort, mais comment j'aurais pu le savoir ? Je ne l'avais découvert que le lendemain quand je l'avais revu au même endroit. Les mouffettes n'étaient pas dangereuses et je faisais peur aux coyotes. Donc, en dehors des serpents, je n'avais pas grand-chose à craindre et j'étais plutôt zen.

C'était la pleine lune et il faisait si clair que mes mini-lampes n'étaient même pas nécessaires. Quand je suis arrivée près de l'usine désaffectée, entamant le cinquième des huit kilomètres de mon parcours, le clair de lune l'éclairait par-derrière et je l'ai regardée d'un autre œil. Le bâtiment n'avait pas changé d'un pouce, par contre. C'était à se demander pourquoi Jeremiah Anderson avait embauché Moïse pour descendre de vieilles cloisons et démolir les murs à l'intérieur, si personne n'en faisait jamais rien. Les fenêtres étaient toujours barricadées et les mauvaises herbes avaient poussé, mais pas tant que ça. L'endroit ne semblait pas avoir été laissé à l'abandon pendant sept ans, en tout cas. Quelqu'un surveillait le site.

Chaque fois que je repassais devant, je me rappelais combien j'étais désespérée cette veille de Thanksgiving : la nuit où j'avais décidé d'attendre Moïse dehors avant de me dégonfler et de me sauver en lui laissant un petit mot sur son pare-brise. Mais je n'avais jamais fait de détour pour l'éviter depuis, ignorant ce vide que je ressentais chaque fois que je passais devant, cette vieille sensation de manque. Cependant, maintenant que Moïse était revenu et que mon horizon se dégageait enfin, je me suis prise à m'arrêter pour reprendre mon souffle, au lieu de continuer mon chemin comme d'habitude. Depuis que j'avais aperçu ce visage sous la peinture, chez Kathleen, il y avait quelques semaines, je n'avais cessé de penser aux murs de l'ancienne

usine et aux peintures de Moïse à l'intérieur. Quelque chose me tracassait. J'ignorais si elles étaient encore là, lumineuses œuvres de son génie cachées dans le noir, au fin fond d'un vieux

bâtiment poussiéreux, là où personne ne pouvait les voir. Un jour, le monde voudrait les découvrir. Et, pour moi, ce jour-là c'était aujourd'hui. Je me suis frayé un chemin à travers l'ancien parking jusqu'à la sortie de secours que Moïse empruntait à l'époque, persuadée qu'elle serait barrée.

J'ai tenté de pousser le vantail mais, comme je m'y attendais, il était verrouillé. Pile comme

cette nuit-là. Mais, quand j'ai passé la main au-dessus de la porte, la clé était exactement là où

Moïse la laissait toujours avant de partir, à la fin de sa journée de travail. Je n'en revenais pas. Je l'ai attrapée à tâtons pour la glisser dans la serrure au-dessus de la poignée et je l'ai tournée

sans parvenir à croire que la porte allait vraiment s'ouvrir. Mais le battant a cédé sous ma poussée avec un crissement de gonds rouillés et, sans hésiter, je me suis faufilée à l'intérieur. Je ne savais pas vraiment pourquoi je venais ici. Pourquoi je ne pouvais pas m'empêcher d'y penser chaque fois que je passais. Mais rien à faire. Et maintenant que j'étais là avec mes lampes, il y avait un truc que je voulais voir.

L'issue de secours donnait sur un ensemble de petits bureaux, puis sur une pièce plus grande qui avait dû servir de salle de repos ou un truc dans le genre. Il faisait beaucoup plus

sombre à l'intérieur et je tenais mes torches projetées en avant comme deux sabres lasers, prête

à dézinguer tout ce qui se mettrait en travers de mon chemin. Au fur et à mesure que je m'enfonçais dans le bâtiment, la configuration changeait complètement. Dans la partie

entrepôt, Moïse avait détruit tous les postes de travail et je me suis arrêtée, balayant le vaste espace vide de mes faisceaux lumineux pour tenter de me repérer. Dans mon souvenir, les peintures de Moïse se trouvaient sur le mur du fond, dans le coin le plus éloigné de la porte

principale, comme s'il avait voulu se montrer discret.

Rien que d'y penser, je me suis marrée dans mon coin. À l'époque, Moïse avait été tout sauf

discret. Son passage à Levan, ces six mois de 2006, avait été un vrai feu d'artifice permanent :

plein de couleurs, d'explosions, sans oublier le petit incendie accidentel et beaucoup beaucoup

de fumée résiduelle.

Je décrivais de grands arcs de cercle avec mes lampes, devant, sur le côté, derrière, pour

être bien sûre de ne rien rater. Le faisceau lumineux de ma main droite a balayé un truc ramassé contre le mur du fond et j'ai sursauté, lâchant ma lampe et l'envoyant balader d'un coup de pied en me précipitant pour la récupérer. Elle a pirouetté sur le ciment, la partie la

plus lourde tournant autour de la poignée plus légère. Lorsqu'elle s'est arrêtée, elle projetait

son pinceau de lumière sur le mur vers lequel je me dirigeais, n'éclairant rien qu'un sol de béton et une paire de jambes.

J'ai poussé un hurlement strident, me cramponnant à la lampe qui me restait pour

l'orienter vers mon adversaire. La lumière a éclairé un visage et j'ai crié de plus belle, faisant

trembler ma lampe et sauter le rai de lumière qui a brièvement éclairé une tête penchée, puis

le menton d'une autre tête levée. Ma terreur s'est muée en énorme soulagement quand j'ai compris que les visages étaient immobiles et que je venais de trouver les peintures de Moïse.

Tout y était, têtes et corps entrelacés, formes dansantes s'étalant en trois par six sur toute une

partie du mur. Je me suis penchée pour ramasser ma mini-torche, contente de constater que ma

maladresse ne m'avait pas privée de cette source de lumière supplémentaire : elle marchait encore.

Elle était pleine de fantaisie, cette peinture. En tout cas, elle était beaucoup plus construite

que tous ces portraits qui se fondaient en un terrifiant tourbillon sur les murs chez Kathleen Wright. Il faut croire que la terreur était dans la main du peintre et non dans les modèles, si

tant est que ça ait un sens. Moïse était terrifié, quand il les avait exécutés, et ça se voyait dans chaque coup de pinceau. Alors que là, ça n'avait rien à voir. C'était une véritable caverne d'Ali

Baba, pleine de bizarreries et de merveilles, comme autant de pièces imbriquées d'un puzzle sans queue ni tête. Et elle était vraiment sans queue ni tête, cette peinture. Elle me faisait penser à la conversation qu'on avait eue avec Moïse sur les trucs préférés des gens et ces souvenirs de

choses anodines qu'ils chérissaient. Est-ce que c'était ce que je voyais ? Les cinq tops de cette douzaine de contributeurs représentés sur le mur ? J'ai braqué ma lampe sur chaque détail, essayant de le relier au suivant. Je me demandais si c'était juste l'obscurité et l'impossibilité d'illuminer le mur tout entier pour avoir une vue d'ensemble qui me donnaient cet effet de nouveauté. Je me souvenais seulement d'une partie de l'ouvrage. Mais Moïse avait

manifestement continué à peindre après. J'étais venue ici en octobre et il était resté jusqu'à la

fin novembre. Sa peinture avait pris de l'ampleur entretemps.

Et puis je l'ai trouvé. Ce visage qui était resté gravé dans mon esprit et m'avait hantée durant ces quinze derniers jours.

J'ai focalisé mes deux lampes juste au-dessus d'elle pour mieux la voir, la lumière lui faisant comme une auréole autour de la tête. Elle m'a adressé un regard plein de reproches. Et

je me suis sentie mal en m'apercevant que je la connaissais. Ça m'a fait un choc. C'était le même visage que sur le mur fraîchement repeint chez Kathleen Wright. Celui que j'avais vu en

venant récupérer mon album de photos. C'était peut-être la perspective ou l'expression qui étaient différentes, mais, alors que le portrait m'avait paru vaguement familier là-bas, ici, le modèle était parfaitement identifiable. Je l'avais connue. Autrefois.

Un crissement de gonds rouillés a soudain résonné à travers l'immense espace vide et,

pendant une fraction de seconde, je me suis demandé ce que c'était. Et puis je me suis souvenue que l'issue de secours, la porte par laquelle j'étais entrée à peine quelques minutes

plus tôt, était ouverte. J'avais laissé la clé dans la serrure.

MOÏSE

Construite en 1904, l'église de Levan était un vieil édifice aux murs de brique claire, avec

un fier clocher et un large portail de chêne massif. Elle avait bénéficié de quelques travaux de

rénovation depuis et je trouvais que quelques vitraux ne lui auraient pas fait de mal, mais je l'aimais bien. Elle me faisait toujours penser à ces étés passés chez GG quand j'étais môme et au

chant de l'orgue qui s'échappait par-dessus la tête des paroissiens tandis que je me précipitais

vers le portail pour rentrer, pressé de retrouver ma liberté, de courir, de bouger, et de me débarrasser de cette maudite cravate et de mes beaux souliers vernis du dimanche.

Je ne tenais pas en place. J'étais stressé, anxieux. Je n'avais pas revu Georgie depuis la veille

et, hormis un bref texto avec mes cinq tops du jour et le smiley qu'elle m'avait envoyé en réponse, on n'avait rien échangé de plus.

J'avais un client qui s'était tapé tout le trajet jusqu'à Levan pour une séance. J'avais consacré pratiquement toute la journée à peindre une femme tenant à la main une paire de lunettes de lecture, endormie sur son bureau, à côté d'une pile de livres entassés en vrac. Elle

avait la bouche légèrement entrouverte. Ses cheveux tombaient en boucles souples sur sa joue,

tandis qu'elle dormait, son joli visage reposant sur son bras étendu. L'homme qui m'avait commandé ce tableau m'avait dit qu'elle s'endormait souvent dans cette position, au milieu de

ses livres, piquant du nez sur son bureau pour s'envoler pour le pays des rêves sans jamais parvenir à rejoindre leur lit avant. Sa femme était morte subitement, le printemps précédent, et

il se retrouvait seul. Riche et esseulé. Les riches et esseulés faisaient mes meilleurs clients. Mais on avait un peu parlé et il m'avait fait de la peine. Je m'étais montré un peu moins brusque quand je lui avais décrit ce que je voyais. Pour une fois, j'avais pris des gants.

— Je n'ai pas vu les signes. Tous les signaux d'alerte étaient au rouge… mais je n'ai pas

voulu les voir, s'était-il lamenté.

Sa femme était morte d'une crise cardiaque et il était persuadé qu'il aurait pu éviter la catastrophe s'il avait réagi plus tôt.

Il était parti sans son tableau, comme le voulait notre contrat. C'était la norme, chez moi.

J'avais quelques touches finales à apporter et il fallait quelques jours pour que la toile soit parfaitement sèche et que je puisse l'expédier. Il n'en était pas moins parti satisfait. Content, même. Mais ce n'était pas mon cas. Je n'étais ni satisfait ni content. Je suis sorti marcher, contraint et forcé, dans l'espoir de me débarrasser de ce surplus d'énergie que je sentais vibrer

en moi. Et je voulais aller faire un petit repérage du côté de chez Georgie pour voir si elle était dans les parages. Je lui ai envoyé un message qui est demeuré sans réponse et je me suis donc

retrouvé à passer devant l'église, les feuilles mortes se sauvant devant mes pieds comme un bataillon de souris apeurées pour finalement traverser la rue, poussées par le vent qui les avait

rattrapées.

Mon client avait parlé d'une tempête de neige. Mais la nuit n'était pas particulièrement froide et on était seulement en octobre. En même temps, dans l'Utah, on ne savait jamais. Il faisait grand soleil un jour et neigeait le lendemain. Autour de l'église, les maisons étaient décorées pour Halloween : fantômes tourbillonnant dans le vent ; citrouilles ventrues posées sur

les perrons ; araignées et chauves-souris grimpant sur les fenêtres et se balançant dans les arbres.

Et puis le chant de l'orgue a soudain brisé le silence de la nuit. Ça collait tellement avec l'ambiance que j'ai failli sursauter, avant d'identifier ce que j'entendais.

Il y avait de la lumière dans l'église et un pick-up de couleur sombre était garé près de la

porte de la chapelle. Je me suis arrêté pour dresser l'oreille. Quelques mesures à peine et j'ai

tout de suite su qui interprétait le morceau. J'ai gravi les larges marches de pierre pour tirer sur l'un des vantaux de chêne, en espérant que le portail serait ouvert et que je pourrais me faufiler

au fond de l'église et me glisser sur un banc pour écouter Josie jouer un moment. Le portail

s'est ouvert sans un bruit sur des gonds bien huilés et je me suis immiscé dans l'entrée, le regard immédiatement attiré par la blonde assise à l'orgue et l'homme installé au dernier rang qui l'écoutait

jouer quelque chose de si beau que j'en ai eu la chair de poule et des frissons dans le

dos.

J'ai reconnu le type du cimetière, le mari de Josie, et je me suis glissé au bout du banc où il

avait pris place. Il était assis en plein milieu, les bras écartés, son pied botté posé sur son genou, ses yeux noirs rivés sur sa femme. Quand je me suis assis, il les a tournés vers moi pour m'adresser un petit hochement de tête, à peine perceptible. Décidément, il me plaisait bien, ce

mec. Moi non plus je n'avais pas envie de parler. J'étais juste là pour écouter.

La musique était si belle, si douce. J'aurais tant voulu qu'Éli soit là, juste pour pouvoir le

regarder et partager ce moment avec lui. Mais il avait gardé ses distances toute la journée et je

me rendais compte, à présent, combien il me manquait. La musique me rendait son absence encore plus pénible. Lorsque Josie a achevé son morceau, elle a levé les yeux des touches et mis

ses mains en visière en tournant la tête vers nous. Seule la tribune était éclairée, plongeant le

reste de la chapelle dans l'ombre. Elle m'a interpellé avec sa décontraction habituelle :

— Moïse ? C'est toi ? Bienvenue ! Samuel, je te présente Moïse Wright, l'artiste dont je t'ai

parlé. Moïse, je te présente mon mari, Samuel Yates. Ne t'inquiète pas, Moïse, Samuel ne mord

pas.

Samuel s'est penché vers moi pour me tendre la main et j'ai marché vers lui pour pouvoir

la lui serrer. Je me suis rassis non loin de lui et Josie s'est aussitôt remise à jouer, nous laissant nous débrouiller, Samuel et moi, avec les civilités d'usage – bien qu'on n'ait visiblement, ni l'un ni l'autre, pas vraiment envie de s'y soumettre. Cependant, il m'intriguait. Peut-être parce qu'il

semblait si sûr de lui, si bien dans sa peau, si amoureux de sa femme et si décalé par rapport à

cette petite communauté à laquelle on était tous les deux plus ou moins liés. C'est pourtant lui

qui a pris la parole en premier – ce qui m'a bien arrangé, je le reconnais.

— Tu es venu peindre ? m'a-t-il simplement demandé.

Il avait une petite note exotique dans la voix, un truc à peine perceptible. Une cadence ou

une intonation qui me donnait à penser que sa langue natale était le navajo. Josie avait bien mentionné ses origines indiennes, au cimetière, non ? À moins que ce ne soit sa présence. Ce

type dégageait quelque chose de puissant, c'était indéniable. Pour plein de gens, il devait être salement intimidant, j'imagine. Mais bon, on avait dit ça de moi aussi.

— Non. Juste écouter.

— Tant mieux. J'aime bien les murs tels qu'ils sont.

C'était clairement dit en plaisantant et j'ai souri pour lui montrer que j'appréciais son sens de l'humour.

— Elle fait ça souvent ? lui ai-je demandé en pointant l'orgue du menton.

— Non. Nous ne vivons pas ici. Mon grand-père a quitté ce monde il y a quelques semaines et nous sommes revenus pour l'enterrement et pour donner un coup de main à ma grand-mère, Nettie. Nous rentrons à San Diego demain. Josie fait ça pour moi. Je suis tombé amoureux d'elle dans cette église. À l'endroit même où je me trouve en ce moment, sur ce banc.

Ses confidences m'ont un peu étonné.

— Moi aussi je suis tombé amoureux d'elle ici, ai-je murmuré.

Il a tourné la tête vers moi, vif comme un cobra. Mais j'ai secoué la tête.

— Non, non, ne t'inquiète pas. J'avais dix ans. Sa musique rendait juste la messe un peu plus supportable. J'avais déjà une autre blonde en vue, à l'époque.

— Georgie Shepherd est une sacrée bonne cavalière, a-t-il commenté.

Donc, Josie lui avait aussi parlé de Georgie et moi.

— Oui.

— Mon grand-père était un vieux de la vieille. Le genre « chacun à sa place » : l'homme au ranch et au rodéo, la femme derrière les fourneaux. Pourtant, même lui devait bien admettre qu'elle était d'une autre trempe. Georgie monte à cheval comme ma grand-mère navajo. Sur un cheval, elle n'a peur de rien. Elle est belle, libre. Comme la musique.

Il a hoché la tête en direction de Josie et de cette merveilleuse mélodie qu'elle tirait de son instrument. On est restés assis à écouter en silence pendant de longues minutes.

— Je suis désolé pour ton petit garçon, a-t-il soudain ajouté.

Il avait dit ça à voix basse avec une telle sincérité, une telle simplicité que, si je ne m'étais

pas retenu, j'en aurais pleuré. J'ai tourné les yeux vers lui et hoché la tête.

— Merci.

Je trouvais les condoléances de Samuel aussi bouleversantes que réconfortantes. Éli était mon fils. Et je l'avais perdu. J'avais perdu mon fils. Je venais de le perdre. La blessure était à vif.

Pour moi, ça ne faisait pas deux ans qu'il était mort. Ça faisait trois semaines. Pour moi, il était mort dans le pré, derrière la maison de Georgie, quand elle m'avait raconté cette terrible journée, quand j'avais vu le drame se jouer sous mes yeux. Et, d'une certaine façon, en me présentant ses condoléances ce soir, cet homme venait de me donner la reconnaissance dont j'avais besoin sans le savoir.

— Tu es venu remettre les pendules à l'heure.

Ce n'était pas une question. Juste un constat.

— Oui.

— Tu es revenu pour réclamer ce qui t'appartient.

Cette fois encore, j'ai acquiescé à voix basse.

— J'ai été obligé de faire pareil. J'ai failli rater ma chance avec Josie. Je croyais avoir le temps. J'ai failli la perdre. Ne fais pas la même erreur, Moïse.

J'ai hoché la tête. Je ne connaissais pas leur histoire, mais j'aurais bien voulu. J'ai encore

écouté Josie jouer un moment. Puis, malgré la beauté de la musique, bien que je sois en excellente compagnie, j'ai fini par me lever, incapable de rester assis plus longtemps. J'avais trop envie de voir Georgie. J'ai de nouveau tendu la main vers Samuel. Il s'est levé et me l'a serrée avec solennité. Il était aussi grand que moi et je l'ai regardé droit dans les yeux pour lui présenter, à mon tour, mes condoléances.

— Je suis désolé pour ton grand-père. Il va te manquer. Mais il va bien. Tu sais ça, non ?

Samuel a penché la tête de côté pour me considérer avec gravité. J'aurais mieux fait de garder ces derniers commentaires pour moi. Mais je pouvais percevoir la présence de son aïeul

comme une sorte de grosse couverture chaude et je voulais remercier Samuel. Je ne savais pas

comment lui manifester ma gratitude autrement.

— Oui, je veux bien le croire. Nous sommes heureux qu'il ne souffre plus. Nous savions que ça devait arriver et nous avons pu nous y préparer.

Mon cœur s'est soudain mis à cogner dans ma poitrine. J'avais les mains moites. J'ai senti l'anxiété que j'avais éprouvée toute la journée déferler dans mes bras, mes jambes alors que les paroles de Samuel et de mon client résonnaient dans ma tête : « J'ai failli la perdre. Je croyais avoir le temps. Nous savions que ça devait arriver. Je n'ai pas vu les signes. Tous les signaux d'alerte étaient au rouge… »

Je suis sorti de l'église en courant et j'ai dévalé l'escalier en trombe. Et tant pis si Samuel et Josie Yates me prenaient pour le fou que j'étais, à en croire toutes les rumeurs qui couraient sur mon compte. J'ai traversé la pelouse en diagonale pour me ruer chez moi, en essayant de ne pas penser à ce que tous ces signes signifiaient vraiment.

J'avais toujours cru qu'Éli était là pour moi. J'avais cru qu'il venait pour me ramener vers Georgie. Mais j'étais revenu et Éli n'avait pas disparu. Il rôdait toujours dans le coin. Il tournait toujours autour de Georgie. Tout comme mon arrière-grand-père avait tourné autour de GG dans les jours qui avaient précédé sa disparition. Tout comme les morts avaient tourné autour des gamins dans le centre anticancéreux. Exactement pareil.

Et si Éli était là pour Georgie ?

Et puis il y avait cette fille. La blonde. Toutes ces filles blondes. Toutes ces blondes mortes. Georgie était blonde. Même ma mère. Ma mère avait essayé de me prévenir. Tous ces signes…

Je les avais vus. Mais je n'avais pas voulu les voir. J'aurais dû comprendre ! C'était l'histoire de ma vie. Je les avais toutes perdues. Ça c'était toujours passé comme ça depuis le début !

Je m'en voulais. Je m'en voulais tellement. Je n'ai pas cessé de m'engueuler jusqu'à ce que j'arrive chez les parents de Georgie. Je suis passé en trombe devant son pick-up. J'ai remonté l'allée et j'ai tambouriné à la porte comme le fêlé que j'étais. Personne n'est venu ouvrir. Alors, j'ai fait le tour de la baraque en courant pour aller me planter devant les deux fenêtres qui donnaient sur la chambre de Georgie. Si ça se trouve, ils avaient réaménagé l'intérieur et j'allais tomber nez à nez avec ses parents. Mais j'étais aux abois. J'ai collé mon visage contre la vitre et j'ai tapé au carreau. Pourvu que quelqu'un m'entende ! N'importe qui, mais que quelqu'un m'entende ! J'apercevais la pièce à travers les lattes des stores. La fresque que j'avais peinte, il y avait si longtemps, m'a sauté

aux yeux avec son vertigineux tourbillon de couleurs et je me suis demandé comment Georgie avait réussi à dormir dans un tel décor.

— Georgie ! ai-je braillé, en panique.

La lampe de chevet était allumée mais la chambre était vide. J'ai contourné le bâtiment en sens inverse pour retourner sur le perron, bien décidé à entrer coûte que coûte. Que la porte soit verrouillée ou non.

C'est là que je l'ai vue. Georgie remontait l'allée en titubant, en short et en sweat-shirt, une paire de chaussures de running aux pieds, ses longs cheveux vaguement ramassés en queue-de-cheval.

— Moïse ?

Le soulagement que je percevais dans sa voix n'était rien à côté du mien. En trois enjambées j'avais traversé la pelouse pour la serrer dans mes bras, enfouissant mon visage dans le désordre de ses cheveux, sans me soucier de savoir si je n'en faisais pas un peu trop quand même. Je n'avais jamais été aussi content d'avoir tort.

— J'ai eu si peur…

On avait parlé en même temps et je me suis subitement écarté pour mieux la regarder.

— J'ai eu si peur, a-t-elle répété.

J'ai repoussé les cheveux qui me cachaient son visage. Elle avait une longue tache sombre sur la joue ; elle écarquillait les yeux et elle claquait des dents. Je me suis alors rendu compte qu'elle tremblait et qu'elle se cramponnait à moi comme si elle craignait de ne pas pouvoir tenir debout toute seule.

— Georgie ?

Mauna Shepherd se tenait sur le seuil de sa maison, un rouleau à pâtisserie dans les mains.

Je me suis vaguement demandé si elle était en train de cuisiner ou si elle s'en était réellement emparée pour se défendre contre le type qui tambourinait à sa porte.

— Georgie ? Ça va ? a-t-elle demandé, son regard allant de sa fille à moi.

— Oui oui, maman, ça va. Mais je vais avec Moïse, là. Ne m'attends pas.

La voix de Georgie était ferme, mais elle tremblait toujours et j'ai de nouveau été pris de panique. Il était arrivé quelque chose. Je ne m'étais peut-être pas trompé, finalement.

Mauna Shepherd a hésité une seconde, puis elle a hoché la tête.

— D'accord. Tu sais ce que tu fais, ma fille. (Elle a tourné les yeux vers moi.) Moïse ?

— Oui, madame.

— J'ai déjà eu plus que ma part de malheur. Alors, soit tu mets du bonheur dans ma vie, soit tu déguerpis. C'est compris ?

— Compris.

— Bon. Et un peu de temps, aussi. Donne-nous un peu de temps. Surtout à Martin.

J'ai hoché la tête, mais je n'ai pas répondu. Du temps, ça non, désolé. Ce n'était pas quelque chose que je pouvais leur donner. Le temps n'avait jamais été mon allié. Et je m'en étais toujours méfié.

28.

GEORGIE

Je n'ai pas lâché Moïse, pas même pour marcher. Il ne m'a pas demandé d'explications. Il a juste gardé son bras gauche autour de mes épaules, se contentant de déposer un petit baiser dans mes cheveux à intervalles réguliers. Il s'était passé quelque chose. Et je ne parle pas seulement de moi. Pour lui aussi. Je ne parvenais pas à contrôler ces frissons qui me dégringolaient toutes les cinq secondes dans le dos. On est arrivés devant le perron et, tout à coup, je me suis sentie absolument incapable de mettre un pied dans cette maison. Je savais que Moïse avait tout repeint et j'étais certaine qu'il avait réglé le problème dans la salle de séjour. Ça faisait des semaines qu'il bossait dans cette baraque. Depuis son retour. Mais j'avais peur du visage sur le mur.

— Il fait froid, mon cœur, a-t-il murmuré, en sentant que je ralentissais.

Ses mots tendres et sa touchante attention ont bien failli avoir raison du peu de self-control

qui me restait.

— Et si on s'asseyait là deux minutes, hein ? ai-je chuchoté, en me laissant choir sur la plus haute marche.

Il ne faisait pas si froid que ça. Mais le vent se montrait capricieux, soufflant en rafales un moment, avant de décider de se reposer le suivant. Ça m'a rappelé Éli quand il était tout petit et que j'essayais de le mettre au lit. Il ne voulait jamais s'arrêter. Il luttait contre le sommeil jusqu'à tomber. Il faisait alors une courte sieste, juste assez pour réussir à se redresser, et il se remettait à jouer. Ça ferait deux ans demain et repenser à un tel souvenir aurait dû retourner le couteau dans la plaie. Mais je m'apercevais que je trouvais un certain réconfort dans la douce intimité de ces petites scènes familières, tout compte fait.

— Je n'ai pas pleuré aujourd'hui, me suis-je subitement étonnée.

Moïse n'a pas insisté et s'est assis à côté de moi. Je me suis aussitôt blottie contre ce grand corps chaud et j'ai posé la tête sur son épaule. Il m'a caressé les cheveux, puis a laissé sa large paume épouser le contour de ma joue. J'ai tourné la tête pour y déposer un baiser et je l'ai senti tressaillir. Il m'a alors enlacée pour que je puisse enfouir mon visage au creux de sa poitrine et il a posé sa tête sur mes cheveux.

— Si tu continues à être gentil comme ça, je vais battre un nouveau record et me remettre à pleurer, ai-je murmuré contre son torse.

— Si tu pleures parce qu'on est gentil avec toi, ça ne compte pas.

J'ai senti mes yeux me piquer. Et ça n'a pas raté.

— GG disait toujours que les larmes de joie arrosaient les graines de notre reconnaissance, a-t-il continué tout bas. Elle avait même un tableau au point de croix qui disait ça. Je trouvais ça débile.

J'ai entendu un sourire dans sa voix.

— Aaaah… ! Donc GG aussi croyait qu'il fallait dire merci à la vie : encore une adepte des cinq tops.

J’ai posé les lèvres sur sa gorge, m’approchant de lui aussi près que possible.

— GG croyait à tout ce qu’il y avait de bon en ce bas monde.

Il a frotté sa joue contre mes cheveux, à petits coups, comme le faisait Sackett quand il me câlinait.

— Y compris en toi.

— Même en moi, m’a-t-il répondu en me soulevant le menton de l’index. Qu’est-ce qui s’est passé, Georgie ? Pourquoi avais-tu peur ?

— Un truc idiot. Je me suis fait des frayeurs. Et j’ai couru me réfugier à la maison comme une petite fille terrifiée.

— Raconte.

— Nan. C’est rien. Mais toi aussi tu avais l’air terrifié. Pourquoi ?

Il a secoué la tête comme s’il ne savait pas trop par où commencer.

— J’ai l’impression que je passe à côté de quelque chose. Ou que je perds quelque chose. Ou c’est peut-être juste la peur de ne jamais réussir à tout avoir. J’ai perdu Éli avant même de savoir qu’il était mon fils. Et, au fond de moi, je suis persuadé que l’histoire va se répéter. Il y a des cycles, Georgie, et…

Il s’est brusquement interrompu, comme s’il ne parvenait pas à expliquer ce qu’il voulait.

Sa frustration s’entendait.

— C’est pour de bon, Moïse, ai-je chuchoté, lui rappelant ce qu’il avait dit à mon père. Toi et moi. C’est pour de bon, cette fois.

Il a esquissé un sourire et posé son front contre le mien.

— Il fait froid. Viens, on va rentrer. Reste un peu avec moi.

Il y avait quelque chose d’insistant dans le ton de sa voix qui m’a fait frissonner. Et ce n’était pas de froid.

J’en avais envie. J’en avais besoin. Mais je ne parvenais pas à m’ôter son visage de l’esprit.

— La fille…, ai-je soufflé. La fille que tu as peinte à l'intérieur. (J'ai tourné la tête en direction de la porte d'entrée, en pensant aux murs de l'autre côté.) Je l'ai reconnue.

— Molly ?

Il avait l'air surpris. Plus que surpris, perplexe.

— Non. Non pas Molly. La fille derrière Molly.

Il est demeuré silencieux une minute, puis il s'est levé, m'entraînant dans le mouvement. Il

m'a pris la main, la serrant fermement dans la sienne, et m'a guidée vers la maison. Les jambes

flageolantes et le cœur palpitant, je l'ai suivi à l'intérieur. On s'est bientôt retrouvés au centre de la salle de séjour, à regarder les murs, tous à différents stades de ponçage et de peinture. On

discernait encore son visage mais à peine. Moïse l'a examiné calmement. Puis il a incliné la tête

vers moi. Il y avait une ombre dans ses yeux verts. De l'inquiétude. Et j'ai plongé dans son regard pour échapper à celui de cette fille sur le mur qui semblait m'interpeller.

— La fille qui a fait le ménage ici, Lisa Kendrick, elle m'a dit qu'elle s'appelait Sylvie. Que

c'était sa cousine, m'a-t-il annoncé. Elle aurait disparu l'été qui a précédé mon arrivée à Levan,

quand je suis venu vivre avec GG. Elle n'était pas du coin. Lisa a dit qu'elle habitait Gunnison,

je crois.

J'ai hoché la tête, l'estomac retourné.

— Je ne connaissais pas son nom, mais… Je me souviens d'elle. Elle participait à une thérapie de groupe avec mes parents. Et puis, un jour, elle n'est plus venue. J'ai entendu mes

parents en parler, mais je n'avais pas compris qu'il lui était arrivé quelque chose. Il y a un programme de quatre-vingt-dix jours à Richfield pour les ados avec des problèmes d'addiction.

Elle en faisait partie. Je lui ai trouvé un air familier quand j'ai vu le visage sur le mur, le jour où je suis venue récupérer mon album de photos. Ça n'a pas cessé de me travailler depuis.

Moïse s'est raidi comme s'il avait senti ma tension au moment de lui révéler la suite.

— Je me souvenais aussi de tes peintures à l'ancienne usine. Je passe devant tout le temps

en faisant mon footing. Tu l'avais déjà peinte, Moïse. Et son portrait y est toujours, ai-je conclu d'une traite, en le voyant écarquiller les yeux.

Son regard s'est perdu au loin, comme s'il essayait de faire remonter des détails du fond de

sa mémoire.

— Je n'ai jamais vu le propriétaire de l'usine, a-t-il murmuré. C'est GG qui avait tout arrangé. Je me suis contenté de me présenter sur place, de faire le boulot et d'empocher ma

paie… Enfin, non. Je n'ai jamais été payé, maintenant que j'y repense. (Il a haussé les épaules.)

J'avais toujours eu l'intention de repeindre les murs pour cacher mes peintures. Mais… je me

suis fait prendre de vitesse par les événements, j'imagine. (Ça semblait le perturber et il a froncé les sourcils.) Je n'arrive pas à croire qu'elles y soient encore. Et je n'arrive pas à croire que tu sois allée là-bas, toute seule, en pleine nuit.

— Je n'ai pas réfléchi. Et puis ça commençait à me taper sur le système, tu sais. Je trouvais

que cette fille me disait quelque chose. Mais je n'arrivais pas à savoir si c'était parce que c'était une jolie blonde comme toutes les autres filles ou si c'était quelqu'un que j'avais vraiment connu.

— C'étaient toutes des blondes ?

Ça ressemblait plus à une affirmation qu'à une question, comme s'il cherchait juste une confirmation.

— De ce que j'en sais, oui.

— Combien y en a eu au total ? Je n'en ai peint que trois.

Il en avait peint beaucoup plus. Mais… les autres n'avaient pas de visage.

— Papa et maman discutaient avec le shérif Dawson en juillet dernier, quand la fille de Payson a disparu. Au total, il y en a bien eu huit ou neuf. Mais les disparitions s'étalent sur une période de dix ou douze ans. Avant, je ne sais pas. Et encore, le shérif avait l'air de penser qu'il pouvait y en avoir d'autres en dehors de l'Utah.

— Et ils pensent qu'il y a un lien entre elles ?

Moïse avait l'air résigné, comme s'il connaissait déjà ma réponse.

— Toutes blondes. Toutes à peu près du même âge. Toutes disparues dans des petits bleds

de l'Utah. Et toutes pendant la même période qui s'étale sur une quinzaine de jours en juillet.

— Tu es blonde, a-t-il dit d'une voix d'outre-tombe.

J'ai attendu la suite. Sa bouche n'était plus qu'un trait et ses yeux étaient rivés aux miens.

— Quelqu'un a essayé de t'enlever, Georgie. Cet été-là. En juillet. Quelqu'un a essayé de

t'enlever. Et ce salaud m'est passé sous le nez. Il m'est rentré dedans, Georgie. C'est grâce à ton

grand-père que je suis revenu te chercher, ce soir-là. Je l'ai vu sur le bord de la route. Il m'a montré une scène où tu tombais. Alors j'ai fait demi-tour. Et je l'ai encore revu à la foire, comme je l'avais vu dans l'écurie et dans l'angle de ta chambre pendant que je peignais.

— Il était dans ma chambre ?

J'ai failli m'étrangler.

— C'est lui qui m'a guidé. Les images sur les murs de ta chambre, c'est le récit qu'il m'a

fait de l'histoire telle qu'il la voyait. Tu ne t'es pas aperçue que l'aveugle qui se transforme en cheval ressemblait à ton grand-père ? Il s'est identifié au personnage comme on le fait souvent

avec les héros des livres qu'on aime. C'était sa façon à lui de veiller sur toi. Et comme l'idée me plaisait, j'ai peint ce qu'il me montrait. Il avait déjà veillé sur toi avant.

Je l'ai regardé, à la fois émue – bizarrement – et complètement flippée, sans trop savoir quelle émotion l'emportait. Et, soudain, j'ai repensé à ce qu'il avait dit à propos de Tag, qu'il

était le frère de Molly Taggert. C'était tellement hallucinant que je me demandais comment j'avais pu l'oublier.

— Et Molly Taggert ?

— Molly, la fille qui apparemment s'appellerait Sylvie et toi ! Tu corresponds au profil, Georgie ! (Il s'est levé d'un bond pour se mettre à arpenter la pièce.) J'ai été pris de panique,

ce soir. Tout m'est revenu. Ça fait déjà deux fois que je la vois, cette fille… Sylvie. Et elle ne veut pas me laisser recouvrir son foutu portrait ! J'ai déjà poncé et repeint ce mur trois fois. Ça tient deux ou trois jours, et la peinture recommence à s'écailler pile sur son visage, putain !

J'imagine que c'est à cause de Lisa. Mais le truc, c'est que Lisa n'habitait pas ici il y a sept ans. Je ne la connaissais pas. Je n'avais donc aucune raison de peindre Sylvie. Je n'en avais pas plus pour peindre Molly, d'ailleurs. Je n'ai rencontré Tag qu'après mon départ de Levan ! Et je ne

sais absolument pas qui est – ou qui était – cette autre fille !

Moïse délirait en marchant en rond. Il me filait le tournis.

— Et alors, tu crois que ça veut dire quoi ?

Il s'est arrêté net et s'est passé les mains sur le crâne. Ça devait l'apaiser, comme moi avec

mes jeans, j'imagine, et j'aurais bien voulu pouvoir le prendre des bras pour le calmer moi aussi. Mais il ne tenait pas en place.

— La seule conclusion logique que je peux en tirer, c'est que j'ai dû entrer en contact avec

leur meurtrier. C’est lui le lien. Pas leur famille. Les membres de la famille les font juste revenir… si on peut dire… (Il réfléchissait à haute voix. Puis il m’a jeté un regard affolé.) Et ce type en avait après toi.

— Ou peut-être…

— Non, non. C’est le seul truc qui tient la route, m’a-t-il coupée, catégorique, en secouant

la tête.

— Ou peut-être que c’était juste Terrence Anderson, ai-je insisté.

Il était temps de passer à la suite de l’histoire.

Moïse s’est figé pour me dévisager.

— J’étais dans l’ancienne usine, tout à l’heure, ai-je enchaîné. Je m’étais arrêtée dans le coin, au fond. Je regardais ce que tu avais peint sur le mur, déjà carrément flippée d’avoir reconnu cette fille, quand j’ai entendu la porte s’ouvrir. La porte par laquelle je venais d’entrer.

Je me suis accroupie, j’ai éteint mes lampes et j’ai rampé le long du mur vers la sortie en pensant que je devais pouvoir comme qui dirait « contourner le problème ».

C’est là que j’ai regardé mes mains. Elles étaient carrément noires de crasse. Et mes genoux

ne valaient pas mieux. Ils étaient dans le même état que ceux d’Éli quand je lui donnais son

bain. Tous les soirs !

— C’était qui ?

— Terrence. (J’ai tressailli.) Ça m’a fait complètement flipper jusqu’à ce que j’aie assez recouvré mon calme pour réfléchir. L’usine appartient aux Anderson. Elle appartient à la famille depuis plus d’un siècle. Le père de Terrence en a hérité à la mort de son propre père,

voilà quelques années. D’après ce que j’ai pu en voir, ils s’en servaient juste comme entrepôt.

Enfin, ils ont quand même un générateur à l’intérieur et, quand Terrence a allumé un de ces

trucs sur pied qu’on trouve sur les chantiers, je me suis retrouvée en pleine lumière. Mais il regardait ailleurs et il était occupé à empiler des trucs dans le coin opposé. J’ai profité qu’il ait le dos tourné pour raser le mur en direction de la porte. Il l’avait laissée ouverte et il avait aussi laissé le moteur de son pick-up tourner. C’est un de ces gros diesels qui ronflent comme des turbines. Un vrai coup de chance. Entre la porte entrouverte et ça, j’ai pu me faufiler dehors

sans qu’il m’entende. Sinon je me serais fait repérer. Avec ses gonds qui grincent, cette maudite

porte fait un boucan d'enfer.

Moïse a juré entre ses dents et s'est accroupi devant moi pour inspecter mes genoux

comme s'il voulait examiner d'éventuelles blessures. En même temps, c'est vrai qu'une fois à l'intérieur, en pleine lumière, je devais faire peur à voir.

— Tu crois que Terrence aurait pu t'agresser s'il t'avait vue ?

— Non, non. Je ne voulais pas qu'il me prenne en flagrant délit de violation de propriété

privée, c'est tout. Mais c'est vrai qu'il me file les jetons. Depuis toute petite.

Et voilà, tout à coup, Moïse qui me soulève de terre pour me porter dans ses bras. J'ai laissé

échappé un petit un cri de souris et je me suis cramponnée à son cou tandis qu'il traversait la

cuisine pour monter l'escalier, exactement comme John Wayne emportant Maureen O'Hara

dans *L'Homme tranquille*, mon film préféré de tous les temps. J'ai protesté aussi fort qu'elle.

— Moïse ! Mais qu'est-ce que… ?

— Je vais te faire couler un bain, m'a-t-il posément répondu, avant de me planter sur le couvercle des toilettes.

Comme si j'étais une gamine de cinq ans et non une femme de près d'un mètre quatre-

vingts et de soixante-dix kilos, et que je n'étais pas tout à fait capable de me faire couler un bain toute seule. Chez moi. Il s'est penché pour tourner le robinet de ce qui semblait être une baignoire neuve. Elle était profonde, tout en courbes avec de massifs pieds en cuivre. Toute la

salle de bains avait été refaite, d'ailleurs, et la déco était indéniablement féminine. Ça ne ressemblait absolument pas à ce que Moïse aurait choisi.

— Elle est superbe, cette baignoire, ai-je lâché, les yeux sur la vapeur d'eau qui montait et

l'épaisse mousse qui se formait sous le robinet doré à mesure que Moïse versait un truc dans l'eau.

— J'ai pensé que ça te plairait. C'est à toi, tu sais.

— Quoi ?

— La maison. Tout. Elle est à toi. Si tu la veux toujours. Sinon, je la vendrai et tu pourras

utiliser l'argent pour construire quelque chose qui te correspondra mieux.

Je l'ai dévisagé d'un air hébété. Il a soutenu mon regard sans rien dire. Puis il s'est redressé, s'est

essuyé les mains sur son jean et a commencé à dérouler l'élastique qui retenait

mes cheveux – enfin, ceux qui ne me tombaient pas déjà dans la figure. J'ai des cheveux épais et

lourds, et l'élastique était serré. Alors, quand il l'a enlevé et a passé ses doigts entre les mèches en me massant le crâne, j'ai fermé les yeux en poussant un soupir d'extase.

— Je veux prendre soin de toi, Georgie. Je ne peux plus m'occuper d'Éli. Mais je peux prendre soin de toi.

— Mais je n'ai pas besoin de ça, Moïse. Je n'ai pas besoin de quelqu'un qui me fait couler

un bain et qui me porte pour monter l'escalier – même si j'apprécie. Je ne me plains pas, loin

de là.

Et je n'avais vraiment pas à me plaindre. Ses mains dans mes cheveux et la vapeur qui nous

enveloppait me donnaient envie de l'attraper par son tee-shirt pour le plonger dans la belle baignoire neuve tout habillé – ou pas – et de m'endormir dans ses bras, bien au chaud, en sécurité, de savourer un bonheur auquel je n'avais encore jamais goûté.

— Je ne veux pas de ta maison, Moïse, ai-je soufflé.

Il a suspendu son geste.

— Mais je croyais…

J'ai secoué la tête et j'ai senti ses mains se crisper. Il est resté un long moment silencieux.

Mais il ne s'est pas écarté. Ses doigts ont recommencé à glisser dans mes cheveux pour les lisser

dans mon dos.

— Ce n'est pas la maison, le problème, Georgie, a-t-il fini par me dire. C'est ça ? Tu crois

qu'elle est hantée ? Ce ne sont pas les maisons qui sont hantées, Georgie. Ce sont les gens. C'est

moi.

Il avait parlé d'un ton résigné. Alors, je l'ai regardé sans ciller, comme on regarde la vérité

en face et qu'on l'accepte telle qu'elle est.

— Nan. C'est pas ça. C'est pas la maison que je veux, Moïse. C'est toi.

MOÏSE

Je l'ai laissée dans la salle de bains, avec la chaleur et les effluves de parfum qui filtraient sous la porte close. J'entendais les clapotis et les vaguelettes quand elle bougeait et je me suis retrouvé un pinceau à la main, à regarder le ciel noir par la fenêtre de mon ancienne chambre.

J'ai aperçu les lumières qui brillaient encore chez les parents de Georgie. J'espérais qu'ils n'angoissaient pas trop de savoir leur fille avec moi ici. C'est alors qu'un pick-up est passé au ralenti devant l'angle de la rue entre nos deux maisons. Un gros modèle diesel sombre comme celui que Georgie avait décrit en parlant de la bagnole de Terrence Anderson. Rien que d'y penser, j'en ai eu le bide en vrille : cette même trouille viscérale qui m'avait broyé l'estomac quand elle m'avait raconté sa mésaventure dans l'usine désaffectée et que je l'avais imaginée rampant sur le sol crasseux pour sortir sans qu'il la voie.

Comme je l'observais, le pick-up a accéléré pour descendre la rue et tourner au prochain croisement, hors de ma vue. Même avec cette irruption de Terrence Anderson dans mes pensées, mon esprit ne cessait de retourner avec Georgie de l'autre côté du mur. Je la voyais, les cheveux relevés, ses longues jambes dégoulinant tandis qu'elle sortait de la baignoire, les longs cils sombres sur la douce courbe de ses joues, ses lèvres gourmandes légèrement entrouvertes… J'ai résisté à l'envie de commencer à peindre tous ces petits détails que je n'avais aucun mal à me représenter. Si Vermeer réussissait à trouver de la beauté dans des fissures et de vulgaires taches, je n'osais même pas imaginer ce que j'aurais pu faire avec les pores de sa peau.

Si seulement je savais comment peindre Georgie sur la toile de ma vie, ou comment me peindre dans la sienne sans l'étouffer, peut-être que cette angoisse qui ne me quittait plus se dissiperait. Je ne prétendais pas être facile à aimer. Certaines couleurs dominaient les autres.

Certaines couleurs ne se mélangeaient pas. Mais je voulais essayer. Tellement que j'en tremblais et que mon pinceau est tombé. Je l'ai aussitôt ramassé pour aller me poster devant le chevalet installé dans l'angle, incapable de résister. Je me suis mis à mélanger un peu de ci, un peu de ça. Qu'est-ce que j'avais dit à Georgie autrefois ? Quelles couleurs j'utiliserais pour la peindre ? Pêche, or, rose, blanc… Ce n'étaient que des noms écrits sur des tubes que j'achetais en gros. Tout était tellement plus simple dans ma tête.

Un seul coup de pinceau a fait naître la ligne de son cou sur la toile. Puis la douce courbe

de l'échine délicate. Une boucle blonde sur la peau dorée. Mais je lui ai donné des couleurs,

aussi. Par petites touches. Du rose, du bleu et du corail. Comme des pétales dans ses cheveux…

Je l'ai sentie arriver dans mon dos et je me suis interrompu pour la respirer avant de tourner la tête et de la regarder. Elle avait remis son short, mais elle avait remplacé le sweat poussiéreux par un léger débardeur blanc. Elle était pieds nus.

— J'avais envie de te peindre, lui ai-je dit en guise d'explication.

— Pourquoi ?

— Parce que… parce que… (Je pataugeais. Je cherchais une raison qui ne sous-entendrait

pas le plaisir de la faire poser pour la contempler de longues heures immobile.) Éli veut que je

te peigne.

Ce n'était pas tout à fait faux.

— Ah oui ? a-t-elle demandé d'une toute petite voix en me jetant un coup d'œil par en dessous, presque timide.

Ça faisait un drôle d'effet de la voir comme ça : gênée qu'on la regarde. Ça ne lui ressemblait tellement pas.

— Dis-moi si je me trompe, mais… il me semble me souvenir que c'est toi qui voulais que je

te peigne. Avant.

— Je voulais tellement de choses, Moïse. « Avant ».

— Je sais.

Et j'étais bien décidé à les lui donner. J'étais prêt à faire n'importe quoi, tout ce que je pourrais, pour elle.

— Est-ce qu'Éli aimait peindre ?

Je ne lui avais jamais demandé s'il avait beaucoup de points communs avec moi. J'espérais

bien que non.

Elle a d'abord secoué la tête, puis s'est figée et s'est mise à rire. Et, tout d'un coup, j'ai vu le souvenir que ma question évoquait. Juste un aperçu, comme si j'avais pu m'immiscer une seconde dans sa mémoire. Mais ça ne venait pas d'elle. Éli était assis en tailleur sur le pouf, près de la

fenêtre. Il m'a souri, comme si je lui avais manqué. Comme si on lui avait manqué, sa mère et moi. Le regard de Georgie s'est fait tendre tandis qu'elle racontait la scène, sans savoir

que j'y assistais déjà mentalement en 3D.

— Il était tard. J'étais débout depuis l'aube et je n'avais pas arrêté de la journée. Éli pleurait. Mes parents étaient sortis et l'heure d'aller au lit était dépassée depuis longtemps.

Mais Éli n'avait toujours pas mangé, ni pris son bain. Et j'étais à deux doigts de pleurer avec lui.

J'ai réchauffé des spaghettis qui restaient et ouvert une boîte de pêches au sirop, tout en essayant de consoler Éli qui voulait de la soupe poulet-vermicelle au dîner.

« Il voulait de la soupe maison avec du vermicelle. Je lui ai dit qu'on n'en avait plus et que

je lui en ferais de la vraie le week-end suivant. Ou que mamie lui en ferait. La sienne était meilleure que la mienne. Bref, j'ai tout fait pour qu'il se contente de restes de spaghettis.

« Mais il n'en voulait pas et j'étais à bout de patience. Je l'ai assis à table et je lui ai préparé son plat en essayant de le persuader que c'était exactement ce qu'il lui fallait. J'ai posé un verre de lait devant lui et j'ai rempli son assiette préférée, celle à deux compartiments avec le joli tracteur au fond. J'ai mis des pâtes et de la sauce d'un côté et des tranches de pêches au sirop

de l'autre.

Elle s'est brusquement interrompue. Ses lèvres tremblaient légèrement. Mais elle n'a pas

pleuré. Et Éli a pris la suite. Il m'a montré le moment où il attrapait son assiette pour la renverser sur sa tête, sauce et pêches au sirop s'agglutinant dans ses cheveux pour ensuite couler sur ses joues et dégouliner dans son cou. Georgie l'avait juste regardé avec des yeux ronds, atterrée. Sa mine était presque comique tant elle était furax. Et puis elle s'était laissée choir sur le sol de la cuisine et s'était mise à réciter ses trucs positifs de la journée comme certains comptent jusqu'à dix pour s'empêcher d'exploser. Éli avait compris qu'il allait avoir des ennuis. Son angoisse jetait un voile sur ses images, comme si son pouls s'était accéléré, que

sa vue s'était troublée en voyant sa mère à deux doigts de péter un câble.

La perspective a brusquement changé. Il venait de descendre de sa chaise pour trottiner vers sa mère. Il s'est accroupi devant elle et, sans hésiter, il s'est mis la main dans les cheveux pour récupérer la sauce tomate et lui en a tartiné la joue, très très doucement.

Elle a eu un brusque mouvement de recul, en bredouillant des protestations ulcérées. Mais il l'a suivie pour essuyer sa main sur son autre joue.

— Bouge pas, maman, je te peins, lui a-t-il intimé. Comme mon papa.

Georgie s'est figée, tétanisée, et Éli a continué à lui recouvrir le visage et les bras avec son dîner

comme s'il savait parfaitement ce qu'il faisait. Elle le regardait sans parler, les yeux pleins de larmes qui slalomaient sur ses joues entre les grumeaux de sauce tomate et de pêche écrasée.

— Il voulait me peindre, a repris Georgie, me ramenant subitement à la réalité.

Je me suis extrait du souvenir d'Éli pour être avec elle dans le présent.

— Il voulait me peindre. Tout comme toi. Il connaissait ton nom. Il savait que tu avais peint

l'histoire sur le mur de ma chambre. Il savait que c'était toi qui avais fait le dessin que j'avais fait encadrer et que j'avais accroché dans sa chambre, celui que tu m'avais envoyé quand tu… es parti. Mais c'était la première fois qu'il faisait un truc pareil. Ou qu'il me sortait un truc pareil.

Je ne savais pas quoi dire. Je n'en revenais pas qu'elle lui ait parlé de moi, qu'elle lui ait

appris qui j'étais.

— C'était juste avant sa disparition. Un ou deux jours avant. C'est bizarre. J'avais tout oublié de cet épisode. Il n'avait jamais montré aucun goût pour la peinture. Et voilà qu'il me

sortait ça on ne sait d'où. N'empêche, je ne crois pas avoir envie que tu me peignes, Moïse, a-t-

elle soudain chuchoté, en suivant des yeux la gracieuse ligne de son dos et sa tête penchée sur

la toile.

— Ah non ?

J'ignorais si je serais capable d'honorer cette requête. Surtout quand elle était si près et que je ne désirais rien tant que dessiner les courbes de son corps et me perdre dans ses couleurs.

— Non, m'a-t-elle répondu, les yeux toujours rivés au tableau. Je ne veux pas être toute seule. Je préférerais que tu nous peignes tous les deux. Toi et moi. (Elle a levé la tête pour plonger son regard dans le mien.) Ensemble.

Alors je l'ai attirée contre moi, son dos tout contre ma poitrine pour qu'elle soit face à la

toile, et j'ai recommencé à peindre, sa tête calée au creux de mon épaule, ma joue contre sa

tempe, mon bras gauche enroulé autour de son torse, le bras droit levé prêt à exécuter la tâche

qui l'attendait. En quelques minutes, j'ai fait apparaître mon profil dans le tableau, juste mon

cou et mon visage penché sur elle. C'était rudimentaire : quelques contours et l'image d'un couple à peine esquissé. Mais c'était bien nous. Ma main s'activait maintenant à ajouter les détails qui nous identifiaient, Georgie et moi, ensemble.

J’ai complètement oublié la présence d’Éli, installé sur mon lit, le grand lit que j’avais acheté pour remplacer celui d’une personne dans lequel je dormais chaque fois que je

séjournais chez GG, m’abîmant dans la sensation de Georgie contre moi et dans l’exécution du

tableau devant moi. Et, lorsque Georgie s’est retournée dans mes bras pour lever vers moi des

yeux tout brillants, j’ai tout oublié du tableau aussi.

Je ne me rappelle pas avoir posé mon pinceau, ni si j’ai fermé ou non mes tubes de peinture. Je ne me rappelle pas exactement comment on a traversé la pièce, ni comment on est

passés du milieu de la nuit au matin. Je me rappelle juste ce que ça m’a fait de franchir la distance qui nous séparait encore et de poser ma bouche sur la sienne.

Je ne me suis pas emparé de ses lèvres dans un baiser fougueux. Il n’y a pas eu de mains

baladeuses ni d’exercice de séduction bien rodé. Mais c’était un baiser riche de promesses.

Sincère. Et je n’ai rien fait pour le pousser plus loin.

J’aurais pu.

Il miroitait entre nous, ce souvenir : ce plongeon tête baissée dans le feu de la passion.

Mais je ne voulais pas engranger de nouveaux souvenirs, moi. Je voulais un avenir. Alors j’ai laissé la promesse planer, l’espoir nous envelopper. J’ai savouré la sensation des bouches qui se

cherchaient, des lèvres qui se frôlaient, des langues qui se mêlaient, la sensation des mains de

Georgie agrippées à mon tee-shirt, la fusion de couleurs sous mes paupières tandis que le baiser

devenait plus intense, passant du lavande au mauve, du violet au bleu nuit. Et, quand il a atteint

cette profondeur, j’ai relevé la tête pour en garder encore un peu la saveur. Georgie avait toujours la tête renversée, la bouche offerte, comme si elle n’en avait pas encore fini. Ses yeux

couleur chocolat ressemblaient à des puits noirs sous ses paupières mi-closes, J’avais envie d’y

replonger et de tirer les couvertures sur nous. Mais nous n’étions pas seuls.

Quand j’ai délaissé sa bouche sucrée pour jeter un coup d’œil, par-dessus ses cheveux en

bataille, au gamin qui nous observait en silence, j’ai soupiré et je lui ai souhaité bonne nuit. Il était grand temps pour les petits garçons d’aller au lit. J’ai refermé le passage en murmurant :

— Bonne nuit, Stewy Stinker.

Georgie s’est raidie dans mes bras.

— Bonne nuit, Buzzard Bates, ai-je ajouté à voix basse.

— Bonne nuit, Diehard Dan, a ajouté Georgie dans un souffle, les lèvres tremblantes,

cramponnée à mon tee-shirt, en tentant désespérément de retenir ses larmes.

J’ai resserré mon étreinte pour lui montrer combien j’appréciais sa foi en moi et ses efforts.

— Bonne nuit, Éli, ai-je murmuré.

Et je l’ai senti s’échapper.

MOÏSE

Couché dans le noir, j’écoutais Georgie respirer. J’espérais que Mauna et Martin Shepherd

n’étaient pas eux aussi allongés dans leur lit, là en face, incapables de trouver le sommeil parce

qu’ils s’inquiétaient pour leur fille. Leur fille qui avait déjà aimé et l’avait payé cher. « Soit tu mets du bonheur dans ma vie, soit tu déguerpis », m’avait dit Mauna. Et je n’avais aucune envie

de déguerpir.

On avait parlé des heures côte à côte, en regardant, au clair de lune, les petits

bonshommes que Georgie avait dessinés sur le mur opposé. Elle semblait contente que je n’aie

pas eu le cœur de repeindre par-dessus et je lui avais promis de dessiner la suite de l’histoire au matin. Sa tête sur mon épaule, on avait passé notre première nuit ensemble depuis sept ans, à se

toucher sans se tenter, à s’embrasser sans se goûter, à se tenir sans se prendre. Une nuit d’amour extrêmement différente de la précédente. C’était peut-être parce qu’on voulait

vraiment que ça marche. Ou pour ne pas répéter les erreurs du passé. Et peut-être aussi parce

qu’on savait que, même si on ne le voyait pas, Éli n’était jamais très loin. Pour moi, en tout cas, il était toujours là. Je contenais donc mon ardeur. De toute façon, serrer Georgie dans mes bras

me suffisait. Pour l’instant.

Quand, minuit lorgnant déjà vers une heure, puis vers deux heures, j’avais proposé à

Georgie de la raccompagner, elle avait noué ses bras autour de ma taille et posé sa tête sur mon

cœur pour m'opposer un « non » provocateur. Bon, d'accord, je n'avais pas discuté très longtemps. Je lui avais caressé les cheveux et je l'avais sentie s'endormir contre moi, me laissant seul avec mes sombres pensées et mes peurs qui n'avaient fait que s'intensifier au fil des heures.

Mais ce n'était peut-être qu'un effet secondaire : maintenant que j'avais trouvé l'amour, maintenant que je m'étais avoué que j'en avais besoin, j'étais terrifié de le perdre.

À l'aube, je me suis glissé hors du lit pour sortir de la chambre, enfilant silencieusement

mes bottes et ma veste sans autre intention que d'aller sous la véranda à l'arrière de la maison.

Il fallait encore la lasurer et, si, comme annoncé, il se mettait à neiger, je voulais avoir terminé avant. Au moment de passer la porte, j'ai lancé un dernier regard au tableau que j'avais commencé cette nuit, avec Georgie vue de dos et ma tête penchée sur son épaule. J'en ferais d'autres. J'allais tapisser mes murs de tableaux d'elle. Ne serait-ce que pour me convaincre qu'elle m'appartenait autant que je lui appartenais.

Peut-être que je réussirais à me défaire de ce terrible pressentiment, comme ça.

Il faisait froid, plus froid qu'hier. J'ai même hésité à retourner chercher mes gants à l'intérieur. Mais le temps d'y penser, mes mains m'avaient devancé. Je m'étais déjà mis à l'ouvrage, travaillant vite pour me réchauffer. Des petits nuages sortaient de ma bouche tandis

que je ponçais les dernières aspérités. Curieux, l'effet thérapeutique qu'avait sur moi cette activité. Le soleil s'est levé sans apporter la moindre chaleur. Il a pointé son nez au-dessus des

collines pour se faufiler dans la vallée encore endormie, rompant ma concentration et

m'incitant à suivre des yeux sa lente progression. Un coq retardataire a poussé un cri éraillé. Je

me marrais tout seul, m'apitoyant sur ses efforts pathétiques, quand j'ai entendu un

hennissement lui répondre. J'ai tourné la tête vers le pré où Georgie faisait paître ses chevaux.

Ils étaient tous attroupés un peu en retrait. Calico s'est soudain détachée du lot et s'est mise à

hennir en agitant la tête et en étirant les jambes. On aurait dit qu'elle se savait observée. Elle a traversé le pré au galop, puis a rebroussé chemin, secouant sa crinière, levant haut les sabots,

comme pour célébrer ce nouveau jour qui se levait. Sackett l'a bientôt rejointe, lui mordillant

l'encolure, jouant à la pousser à petits coups de nez. Je me suis pris à sourire en me souvenant

d'avoir comparé Georgie au palomino à une époque. Je les regardais caracoler dans le pré, quand quelque chose a attiré mon regard. Un truc que je n'avais encore jamais remarqué. Peut-

être parce que, quand Georgie travaillait avec ses chevaux, je n'avais d'yeux que pour elle. Peut-être aussi parce que, la seule fois où j'aurais été assez près pour le voir, Calico était dans mon dos. Mais le Paint avait une marque sur la croupe, une marque différente de celle de Sackett.

J'ai abandonné mon seau de lasure et mon pinceau pour aller voir ça de plus près. Sackett et Calico m'ont regardé avancer, mais, même si Calico secouait la tête et trottait en cercle, aucun des deux ne s'est échappé. Net progrès. Quand Calico est passée devant la clôture qui nous séparait, je me suis figé. Sur la fesse gauche, elle avait un cercle avec un grand A à l'intérieur. Un A majuscule dans un cercle. Comme le A rouge sur le devoir de maths de Molly.

Comme le routier *Circle A* qui bordait le champ où on avait retrouvé la dépouille de Molly. J'ai senti une main de glace se refermer sur ma nuque et ma crampe d'estomac se resserrer. Éli ne cessait de me montrer Calico depuis le début. Et s'il fallait voir là plus que la simple affection qui le liait à son cheval ?

J'ai d'abord pensé à rentrer réveiller Georgie. Mais j'ai finalement sorti mon portable de ma poche et j'ai appelé Tag – en espérant qu'il allait entendre son téléphone à sept heures du mat' un mardi. Tag n'était pas précisément ce qu'on appelle un lève-tôt.

— Mo.

Il a répondu à la troisième sonnerie et, à son ton, il était clair qu'il était debout depuis un moment. Il avait cette excitation dans la voix qui s'entendait quand il venait de passer plusieurs heures à boxer dans sa salle de gym.

— Tag.

— OK. Maintenant qu'on a réglé le problème des présentations, qu'est-ce qui s'passe ?

— Calico. La jument d'Éli. Elle a une marque sur la croupe. Mais ce n'est pas la même que celle des autres chevaux de Georgie. T'as une idée pourquoi ?

— Ils l'ont achetée à quelqu'un qui l'avait déjà marquée avant, m'a-t-il aussitôt répondu.

Bien qu'il ne puisse pas me voir, j'ai hoché la tête.

— Calico est marquée avec un A dans un cercle, Tag. Un cercle avec un grand A majuscule

dedans.

Je n'en ai pas dit plus. Je comptais sur lui pour faire le rapprochement.

Tag est resté sans parler un bon moment. Je n'ai pas essayé de combler le silence. Je savais

que, pendant ce temps, de son côté, ça carburait.

— C'est peut-être juste une coïncidence, a-t-il fini par soupirer.

Il n'y croyait pas plus que moi. Je savais par expérience que les coïncidences n'existaient

pas. Et Tag avait passé assez de temps en ma compagnie pour le savoir aussi bien que moi.

J'ai lâché un juron – un des favoris de Tag – et, même dans cette simple exclamation, ma

peur et ma frustration s'entendaient.

— C'est quoi l'blème, mec ? m'a-t-il demandé.

— Je sais pas, Tag. Ma mère m'envoie des rêves flippants ; y a de nouvelles blondes qui sortent de leurs tombes pour apparaître sur mes murs ; j'ai un fils qui essaie de me dire un truc

que, manifestement, je ne comprends pas, et une femme dans mon lit que j'angoisse de perdre.

J'ai soudain ressenti un énorme coup de barre. Je me suis frotté la figure en regrettant de

ne pas être resté avec Georgie. Si je ne la quittais pas d'une semelle, je ne pourrais pas la perdre, si ?

— Il te montre quoi, Éli ? En dehors de son cheval.

Intérieurement, j'ai remercié Tag de ne pas faire de commentaires sur la femme dans mon

lit. Tel que je le connaissais, il en mourait d'envie. Je pouvais pratiquement entendre les coutures de son bâillon craquer sous la pression.

— Tout et n'importe quoi.

— Ouais mais, le plus souvent, qu'est-ce qu'il te montre ?

— Calico, Georgie,… ce foutu Stewy Stinker et ses Bad Men.

Tag a réagi au quart de tour.

— Des méchants ? Quels méchants ?

— Non, non. C'est un bouquin que Georgie lisait toujours à Éli avant de le coucher.

Pourtant, au moment même où je le disais, je n'en étais plus si sûr. Je marchais en parlant

pour retraverser l'arrière-cour. Georgie était apparue dans l'encadrement de la porte vitrée, une tasse de café à la main, retenant tant bien que mal la couverture dans laquelle elle s'était

enroulée. Ses cheveux cascadaient sur ses épaules et elle avait encore sur les traits l'abandon du

sommeil. Il n'en fallait pas plus pour me faire fondre et chasser tous les méchants de l'univers

de ma tête.

— Faut que j'y aille, Tag. La femme qui dormait dans mon lit s'est réveillée.

— Sacré veinard ! À plus, Mo. Et oublie pas d'lui demander où elle a eu son Paint.

30.

GEORGIE

Éli n'a jamais eu de couleur favorite. Il ne réussissait pas à se décider. Chaque jour, c'en

était une nouvelle. Orange, rouge, bleu ciel, vert tracteur. Il n'était resté fidèle au jaune pendant toute une semaine – parce que c'était la couleur du soleil – que pour mieux changer

d'avis, déclarer que le marron était le plus beau à cause de Calico. Nous avions tous les deux les

yeux marron, Éli et moi, couleur boue, et il adorait la boue. Chaque fois qu'on lui demandait sa

couleur préférée, il répondait donc un truc différent. Jusqu'à ce qu'il trouve un jour la solution : « arc-en-ciel ».

L'année dernière, pour le premier anniversaire de sa mort, j'avais acheté cinquante gros

ballons. Je les avais choisis de toutes les couleurs possibles et imaginables. J'avais loué une station de gonflage à l'hélium pour ne pas avoir à les transporter déjà gonflés et je les avais lâchés dans la carrière. C'était un peu ma petite cérémonie à moi. J'avais cru que ça me ferait

du bien. Mais, en regardant les ballons s'envoler là-haut et disparaître à l'horizon, j'avais été submergée de chagrin. Voir toutes ces fragiles petites bulles multicolores pleines de gaieté, de

légèreté s'éloigner hors d'atteinte sans espoir de retour… ça m'avait crucifiée.

Cette année, je ne savais pas ce que j'allais faire. L'idée de planter un arbre me plaisait assez, mais ce n'était pas la bonne saison. J'aimais bien l'idée de faire un don au nom d'Éli à

une bonne cause, mais mon budget était plutôt serré. Moïse avait représenté Éli dans la peinture qu'il réalisait sur le mur entre l'écurie et le manège. Tête rejetée en arrière, bras levés vers le ciel, ses

petits pieds nus serrant les flancs de la magnifique créature, Éli chevauchait le cheval blanc qui galopait dans les nuages. Moïse avait presque fini et la fresque était vraiment

grandiose. Mes parents n'avaient fait aucun commentaire. Mais j'avais surpris mon père planté

devant, le regard émerveillé et les joues ruisselantes de larmes. Papa s'en voulait encore terriblement pour la mort de son petit-fils. De la culpabilité, on en avait tous à revendre.

Cependant, à la façon qu'il avait de contempler cette fresque, en souriant à travers ses larmes, je me disais qu'il commençait à lâcher prise. Et peut-être que ça suffisait. Oui, ça suffisait peut-être qu'on soit tous prêts à aller de l'avant, que Moïse soit de retour… Peut-être qu'on n'avait pas

non plus besoin de grandes célébrations symboliques pour lui faire savoir qu'on ne l'oubliait

pas.

Quand j'étais partie de chez Moïse ce matin, après avoir dû lui répéter que j'étais tout à

fait capable de faire cinq cents mètres sans escorte, il m'avait prise dans ses bras pour m'embrasser tendrement et il m'avait dit que j'allais lui manquer. Puis il m'avait regardée partir comme si j'étais un ballon et qu'il regrettait de l'avoir lâché.

— Georgie ! m'avait-il soudain interpellée.

Je m'étais retournée en souriant.

— Oui ?

— Où tu l'as eue, Calico ?

C'était une drôle de question, et qui n'avait vraiment aucun rapport avec son regard plein

de désir. Tant et si bien que j'étais bien restée deux secondes à le regarder bêtement, complètement désorientée.

— On l'a achetée au shérif Dawson. Pourquoi ?

GEORGIE

Quand j'ai passé discrètement la porte, la maison m'a semblé étrangement calme. J'ai

remonté le couloir à pas de loup jusqu'à ma chambre pour me préparer à affronter ma journée

de boulot. La chambre de mes parents était fermée. À huit heures et demie, un mardi matin,

c’était plutôt curieux. Mais je n’allais quand même pas me plaindre. J’étais trop contente de ne pas avoir à me justifier et à expliquer pourquoi je n’étais pas rentrée de la nuit.

Je n’allais pas y couper et il y aurait des décisions à prendre. Mais pas maintenant.

J’avais une journée chargée. Je commençais par une séance de deux heures avec mes petits autistes de dix à douze. Et, après ça, je devais avoir un entretien préliminaire avec un gros bonnet de la base aérienne d’Hill Air Force Base qui s’intéressait à l’équithérapie pour les pilotes de chasse souffrant de stress post-traumatique et leurs familles. La base de l’armée de l’air se trouvait à Ogden, à deux heures et demie de route de Levan vers le nord. Et je ne voyais pas trop comment j’allais m’y prendre, s’ils voulaient que je vienne sur place plusieurs jours par semaine. En même temps, j’étais prête à étudier la proposition. Je commençais même à me dire que c’était peut-être une aubaine. Moïse avait un appart’ à Salt Lake, qui n’était qu’à une demi-heure d’Ogden, ce qui rendrait les allers-retours plusieurs fois par semaine nettement plus jouables. Sans compter que ça faciliterait drôlement la vie à Moïse, si on voulait être ensemble.

Levan était un super endroit. Mais pas pour lui. Je l’imaginais mal s’installer dans la vieille baraque de Kathleen et passer le reste de sa vie ici, à peindre et à me regarder dresser des chevaux et soigner des gens. Mais il y avait peut-être là un moyen de concilier sa vie à Salt Lake et la mienne.

À quinze heures, Dale Garrett viendrait chercher Cass. Le tempétueux quarter horse était maintenant suffisamment bien dressé pour être rendu à son propriétaire. J’étais impatiente de montrer ça à Dale. Cependant, quand, mes cours et mes rendez-vous pliés pour la journée, j’ai vu arriver trois heures, j’ai dû ronger mon frein. Dale n’était pas d’humeur à discuter de Cass. Il a effectivement débarqué dans son pick-up avec sa remorque – donc, manifestement prêt à ramener Cass chez lui. Mais il est resté à parler au téléphone dans sa bagnole pendant vingt bonnes minutes. Et, lorsque, lassée d’attendre, je me suis finalement approchée de sa portière, il a levé l’index pour me signifier de le laisser finir sa conversation en paix. J’ai donc poireauté, piquée là, les bras croisés et passablement énervée. Quand il est descendu de voiture et que je l’ai salué, avant de me retourner aussitôt pour me diriger vers l’écurie où Cass était déjà prêt à faire une petite démonstration de ses progrès, Dale n’a pas tardé à me faire savoir ce qu’il avait vraiment en tête.

— T’as entendu, pour la fille Kendrick ?

Je me suis raidie. Mais j’ai poursuivi ma route, repassant mentalement la conversation que j’avais eue avec Moïse dans la nuit. On avait bien parlé d’une Kendrick. Pourtant, je ne pensais pas que ce soit celle dont Dale voulait parler.

— Lisa ?

— Ouais. C’est ça. La petite blonde, là. Dans les dix-sept ans ?

Intérieurement, j’ai grimacé, mais je suis restée impassible.

— Ouais. Et nan, je suis pas au courant.

— On a trouvé son van, la portière ouverte, sur le bas-côté, un peu plus au nord. Elle sortait de chez son petit copain à Nephi. Elle est jamais rentrée. Les parents s’en sont rendu compte ce matin. Ils ont fini par appeler les flics. Tout Levan est sur les dents.

— Oh non !

— Ouais. Pas croyable, hein ? (Il m’a dévisagée froidement.) On recommence à jaser sur ton compte, Georgie. Et c’est sacrément dommage. Mais ton nom sera toujours associé au sien, maintenant.

J’ai haussé les sourcils.

— De quoi vous voulez parler, Dale ?

— Ils ont pas perdu d’temps c’coup-ci. On dit qu’ils ont déjà relevé les empreintes. Juste du travail de routine. Mais y a eu des fuites. Le van est couvert d’empreintes. Celles de Moïse Wright.

MOÏSE

Je me suis endormi. Comme ça. J’avais fini de poncer la véranda, mon regard revenant

constamment vers les enclos et les manèges pour apercevoir Georgie ici et là – de quoi me détendre un peu et apaiser momentanément cette torturante angoisse dont je n'arrivais pas à

me défaire. Quand mon dos a commencé à demander grâce et mes bras à ressembler à des serpillières, j'ai fait une pause. J'ai déjeuné sur le pouce et je suis allé me couler dans la baignoire que Georgie avait inaugurée hier soir. Elle ne m'en a manqué que davantage et je me

suis demandé comment j'allais bien pouvoir la faire revenir ici aussi vite que possible. Mes paupières se sont bientôt alourdies et mes pensées ont dérivé au ralenti. J'ai fini mon bain dans

un état de torpeur moite. J'ai mollement enfilé un jean et je me suis affalé sur mon lit, sur le

ventre, la tête dans l'oreiller de Georgie.

Je suis tombé comme une masse.

Je me suis réveillé avec un revolver sur la tempe.

— C'est presque trop facile. Je n'savais vraiment pas comment ça allait tourner. Je croyais

qu'j'allais être obligé d'te descendre en passant la porte.

Je me suis demandé pourquoi il ne l'avait pas déjà fait. Et puis je me suis dit que me tirer

une balle dans le dos pendant que je dormais, ce ne serait sans doute pas évident à expliquer.

Et il allait devoir fournir des explications. Je ne voyais pas comment il allait pouvoir y couper. Il était en uniforme, pantalon et chemise brun foncé bien repassés, bien nets, tout ce qu'il y avait

d'officiel. Et j'avais comme l'impression qu'officiellement, j'étais déjà mort.

— Vous êtes là pour m'arrêter ou pour me tuer, shérif ? lui ai-je demandé d'un ton

détaché, les mains en l'air, tandis qu'il me guidait vers l'escalier, son flingue dans mon dos.

Je ne savais pas où on allait, mais j'étais pieds et torse nus : pas vraiment une tenue pour

quitter la maison, ni pour jouer mon rôle dans le scénario qu'il avait peut-être déjà en tête.

On est entrés dans la cuisine.

— Arrête-toi là. Prends un d'ces couteaux. Prends toute la panoplie, tiens, m'a-t-il

ordonné, en désignant du menton le billot dans lequel étaient plantés l'assortiment de

couteaux à manche noir que je venais d'acheter pour la maison.

Je l'ai dévisagé sans bouger. S'il comptait sur moi pour lui donner une raison de me descendre, il

pouvait toujours attendre.

Il a tiré. La balle s'est logée dans le placard, juste à côté de ma tête. Son regard était impavide ; sa main, sûre.

— Prends ce couteau ! a-t-il répété en élevant la voix, le doigt sur la détente.

Je l'ai considéré un moment, le cœur battant, le pouls à cent à l'heure. L'adrénaline me donnait envie d'attraper ces foutus couteaux, pile comme il le voulait, et de les lui ficher un à un dans le bide. J'ai sorti le plus long, le plus pointu du billot et j'ai commencé à jouer avec distraitement. Le shérif n'avait manifestement pas parlé avec son neveu de mon goût prononcé pour le lancer de couteau.

— Vous voulez que je vous plante avec ça, shérif ? Ou que je vous égratigne juste assez pour vous donner un bon prétexte ? Vous étiez venu m'arrêter pour un truc – je ne vois pas trop quoi, d'ailleurs, mais bon – et je vous ai attaqué avec un couteau. Alors vous avez été obligé de tirer. C'est ça, votre plan ? Vous ne devriez pas déjà être en train d'me lire mes droits ou d'me dire pourquoi je suis en état d'arrestation, là ?

— Je suis venu t'interroger sur la disparition de Lisa Kendrick, m'a-t-il répondu, son flingue toujours braqué sur moi, les yeux sur le couteau que je tenais à la main, attendant que je passe à l'offensive pour qu'il puisse se « défendre ». Quand tu seras mort, je vais la trouver ici, ligotée quelque part, droguée. Et personne mettra ma parole en doute. Tout l'monde sera bien content d'te savoir mort. Et je serai un héros.

Je ne savais pas s'il était fou ou si j'avais encore raté un épisode.

— Sylvie Kendrick, vous voulez dire ?

— J'veux dire Lisa. Sacrée veine que j'ai eue là ! La voilà qui marche toute seule dans la rue hier soir. Et moi qui t'avais vu conduire son van pour venir chercher David Taggert. Un vrai miracle. Rien qu'pour moi !

— Vous avez tué ma mère, shérif ? C'est comme ça que tout a commencé ? lui ai-je demandé doucement, pour ne pas le brusquer, alors que je carburais à fond, tentant

d’assembler en deux secondes les pièces du puzzle.

— J’l’ai pas tuée. Je l’aimais. J’l’ai tellement aimée. Et c’était une traînée. Et tu sais c’que

c’est d’aimer une traînée ?

Il s’est marré. Mais son rire ressemblait plutôt à des sanglots et il s’est immédiatement ressaisi, serrant les dents et reprenant la pose du tireur impassible. J’avais touché un point sensible. J’avais touché *le* point sensible.

— Tu m’ressembles pas du tout. J’ai eu du mal à l’croire quand je t’ai vu. Juste une toute

petite chose branchée à tout un tas d’machines. Je m’suis dit qu’ils avaient dû faire une erreur.

Je croyais qu’t’étais d’moi, a-t-il dit en se frappant la poitrine. Je croyais que t’étais mon fils.

Mais je suis pas d’la bonne couleur, hein ?

Nouvel éclat de rire qui m’a fait grimacer, me rapprocher de la porte et serrer le couteau

dans ma main. Il a fait un brusque pas vers moi…

Mais il n’en avait pas fini.

— Ah ça ! Pour sûr que t’es pas d’moi ! J’ai tellement été bête. Quel couillon ! Jenny couchait à droite à gauche, forcément. Moi qui lui aurais donné tout c’qu’elle voulait.

J’comprenais pas. Tu comprends, toi ? (Jacob Dawson m’a jeté un coup d’œil perplexe,

s’attendant manifestement à ce que je lui dise quelque chose qu’il n’avait toujours pas réussi à

avaler au bout de vingt-cinq ans.) Elle était pourrie jusqu’à la moelle. Je croyais pouvoir la guérir, mais elle n’pouvait pas lâcher cette saloperie. Elle n’pouvait pas s’en passer. Exactement

comme Molly Taggert et Sylvie Kendrick. Elles me faisaient penser à Jenny. Des jolies filles, mais

complètement droguées. Une vraie plaie pour leur famille. J’leur ai rendu service. Elles étaient

en train d’mal tourner, aussi mal que Jenny : ça se shootait, ça fuguait… tout pour leur saloperie d’came, les garces. J’leur ai rendu un fier service, oui. J’les ai sauvées de leurs démons.

J’ai sauvé leurs familles du calvaire qui les attendait.

— Y en a eu combien d’autres ? Vous en avez sauvé combien ? lui ai-je demandé en

m’efforçant de gommer le sarcasme de ma voix. Et Georgie ? C’était vous, hein ? Au rodéo. Vous

avez essayé de l’embarquer. Elle ne correspond pas trop au profil, pourtant. Pas plus que Lisa

Kendrick.

— C'était pas après Georgie que j'en avais. Elle me tournait l'dos et je l'ai prise pour une

autre. Mais t'es arrivé et j'ai été bien obligé d'la relâcher. Tu m'as rendu service, en fait, tu sais.

Je n'aurais vraiment pas aimé faire du mal à Georgie. Et Lisa s'en remettra. Elle n'se souviendra

de rien. Je l'ai tellement shootée qu'elle aura d'la chance si elle sait encore comment elle s'appelle.

Je n'ai rien dit. Il n'était pas très grand. Sec et musclé, mais beaucoup plus petit que moi.

Je le dominais largement et je devais faire au moins trente kilos de plus que lui. Mais il avait un flingue. Et il était complètement barré.

La douleur, la culpabilité, une logique pervertie et des années de dissimulation, enfermé

avec le secret bien gardé de ses crimes, des années à cacher son vrai visage à tous ces gens qui

l'estimaient et qui lui faisaient confiance… tout ça avait peu à peu rongé ce qui lui restait d'humanité et de raison, effaçant la limite entre la lumière et les ténèbres qui l'attendaient. Et

le voilà planté dans la cuisine de ma grand-mère, à l'endroit même où elle avait quitté la vie, en

train de me montrer qui il était vraiment. Ce devait être un immense soulagement. Mais ce n'était pas l'absolution qu'il cherchait. Il ne faisait pas ça non plus pour se vanter ni pour s'expliquer, non. S'il vidait son sac, c'était parce qu'il allait me tuer, à en croire les ombres noires qui commençaient à s'amasser aux limites de mon champ de vision. Et on pouvait les croire. Les rôdeurs avaient compris ses intentions. Et ils étaient là, attendant patiemment qu'il

passe à l'action.

— J'ai toujours su que tu m'cherchais depuis l'début. T'as peint la figure de Molly Taggert

sous l'autopont et j'ai compris que, d'une façon ou d'une autre, tu savais. Tu devais m'avoir vu,

cette nuit-là, au rodéo. Mais t'as jamais rien dit. Tu faisais comme si tu savais rien.

« Et puis j'ai vu les murs, après la mort de Kathleen. (Ses yeux ont fait un rapide aller-retour vers le mur de la salle de séjour qu'on ne pouvait pas voir d'où on était.) Tous ces visages sur les murs. Les filles. Tu avais peint les filles ! Et pourtant… tu n'as jamais rien dit. Je n'comprenais pas c'que tu voulais. J'ai essayé d'arrêter. J'ai voulu faire croire que c'était toi. Et puis je l'ai vue. Le 4 juillet dernier, je l'ai vue. Le jour où Jenny a disparu. Et elle lui ressemblait tellement. Elle m'a souri. Ce même sourire que Jenny m'faisait toujours. Et elle était shootée.

Complètement défoncée. Je l'ai suivie chez elle, cette nuit-là. Et j'lui ai réglé son compte.

J’ignorais de qui il voulait parler. J’imaginais que c’était de la fille qu’on recherchait depuis juillet, la fille que Tag avait vue sur une affiche dans ce bar de Nephi.

— Et puis, cette nuit, je suis à l’ancienne usine avec mon neveu. Il débarque deux ou trois

trucs de son pick-up pendant que j’attends dans la voiture. Et qui j’aperçois ? Georgie Shepherd

qui se tire de là en douce et se met à courir comme si elle venait d’voir un truc qui lui avait fichu une trouille bleue. Je dis à Terrence de passer d’vant chez elle et je la vois qui va droit

chez toi. Et la voilà qui s’pend à ton cou. Elle est au courant ? C’est toi qui lui as dit pour moi ?

Je ne savais pas trop ce qu’il attendait comme réponse et je n’étais pas vraiment convaincu

que ça ait la moindre importance. Mais, pour les confidences sur l’oreiller, il pourrait repasser.

Je n’étais pas d’humeur.

— Mais pourquoi faut toujours que les filles craquent pour les ordures ? Jennifer était pareille. Georgie aussi. J’pige pas.

Je gardais toujours le silence. L’ironie qu’un assassin, coupable du meurtre

d’innombrables femmes, me traite d’ordure ne m’avait pas échappé.

— Je voulais voir c’que Georgie mijotait. C’que vous mijotiez, tous les deux. Alors, quand

Terrence m’a déposé chez moi, je suis retourné à l’usine. J’y étais plus entré depuis qu’ils l’avaient fermée y a trente ans. J’avais aucune raison d’y aller. T’imagines pas ma surprise quand j’ai découvert tes peintures sur le mur. Molly, Sylvie, Jenny… et d’autres encore. Un tas

d’autres. Je n’sais pas comment t’as fait pour en arriver là, ni c’que tu veux, mais t’es revenu à

Levan alors que j’t’avais dit de pas y remettre les pieds. Je t’ai laissé largement le temps d’te tirer. Et voilà qu’tu reviens ici et qu’tu recommences tes fichues peintures.

Sa voix avait déraillé sur la fin. Il croyait vraiment que j’avais joué au chat et à la souris avec lui tout ce temps ? Il pensait que j’étais revenu à Levan pour lui. C’était la goutte qui avait fait déborder le vase. Il croyait que la peinture dans l’ancienne usine était récente. Une nouvelle

tentative de le dénoncer. Et ça l’avait fait basculer.

Je ne flippais pas. C’était trop bizarre. Mon cœur cognait et j’avais du mal à respirer, mais

ce n’étaient que des réactions purement physiques. Mentalement, dans cette partie de ma tête

qui voyait des trucs que personne d’autre ne pouvait voir, j’étais zen. Ça allait. Les gens ont peur de

ce qu'ils ne connaissent pas. Mais, pour moi, ce n'était pas l'inconnu. La mort ne me faisait pas peur. En revanche, laisser Georgie à la merci de Jacob Dawson, si. Il la tuerait, s'il croyait qu'elle savait ce qu'il avait fait.

Je voulais bien mourir. À condition que Jacob Dawson meure aussi. Je ne pouvais pas le laisser vivre. Même si Éli me voyait le liquider.

Et Éli me verrait.

Il se tenait à ma gauche, juste hors de portée, même si je tendais le bras. Il était là, debout, dans son pyjama Batman, avec sa capuche et sa cape. Il me souriait. Ce même petit sourire triste qui me poussait à me demander quelle part d'enfance il lui restait. Il n'avait plus de corps, un corps qui aurait grandi, un corps qui aurait pu indiquer le passage des ans et l'expérience accumulée au fil du temps. Il n'était pourtant plus un petit garçon de quatre ans attendant qu'on lui explique ce qui se passe. Il savait. Et il avait essayé de me prévenir depuis le début.

Il était revenu me chercher.

31.

GEORGIE

On aurait pu penser que c'était un moteur qui pétaradait au loin. Un claquement étouffé : rien d'inquiétant. Pourtant, on s'est tout de suite retournés, Dale et moi, dressant l'oreille, les sourcils froncés.

— C'était un coup d'feu, s'est étonné Dale, les yeux braqués sur l'arrière-cour de Kathleen Wright, de l'autre côté du pré.

C'est là que je me suis mise à courir.

— Georgie ! Georgie, arrête ! Nom de Dieu ! Georgie !

Je ne savais pas s'il s'était lancé à ma poursuite ou s'il était déjà en train de chercher son portable. J'espérais que c'était la deuxième solution. Dale était vieux et bedonnant : je n'avais pas envie qu'il se tape une crise cardiaque en me coursant à travers champs.

Je ne sais pas combien de temps j'ai mis à contourner le manège, traverser le pré et sauter

par-dessus la clôture pour rejoindre l'arrière-cour chez Kathleen, mais ça m'a paru des années.

Des siècles. Dès que j'ai atteint la véranda, je me suis ruée sur la porte vitrée. Fermée à clé. J'ai claqué la vitre de frustration en libérant mon angoisse dans un cri. Moïse avait passé quasiment

toute la journée à bosser dans la véranda. Et il avait encore trouvé le moyen de verrouiller cette

foutue porte après ? Merde ! J'ai fait le tour de la maison en sprint, si stressée que mes pensées

fusaient dans tous les sens. Impossible de les contrôler. Un vrai feu d'artifice !

Une Chevrolet Tahoe blanche avec le logo « Comté de Juab, bureau du shérif » en lettres

dorées était garée devant la maison, à côté du pick-up noir de Moïse. Au moment où je tournais

l'angle du bâtiment et me ruais vers la porte, un Hummer noir a viré à fond dans la rue pour

venir se garer dans une gerbe de gravillons. David « Tag » Taggert en est sorti d'un bond, arme

au poing et regard assassin. J'ai failli m'écrouler de soulagement.

Mais c'était avant d'entendre le deuxième coup de feu.

— Reste là ! a rugi Tag en fonçant sur le perron.

Alors je l'ai suivi. Comment faire autrement ? Et, quand il a fait irruption dans la maison,

ce que j'ai remarqué en premier, c'était l'odeur. Ça ne sentait pas la peinture, cette fois. Ça ne

sentait pas non plus les gâteaux. Ça sentait la poudre. Et le sang. Tag a rugi de plus belle et j'ai vu son bras tressauter quand il a tiré, et tiré encore. Un autre coup de feu a éclaté et une balle a explosé la fenêtre de la salle à manger. Tag a enjambé quelque chose avant de tomber à genoux. Au début, j'ai cru qu'il était touché et j'ai tendu la main vers lui. Il me cachait le reste de la pièce. Son dos me bloquait la vue. J'ai alors découvert que c'était le shérif qu'il avait enjambé. Étendu sur le sol, Jacob Dawson contemplait le plafond. Il avait un énorme couteau

de cuisine planté dans la poitrine et une balle dans la tête.

Et puis j'ai vu Moïse.

Il était couché sur le flanc. Une mare de sang se formait autour de son corps sur le carrelage de la cuisine. Tag essayait d'arrêter l'hémorragie en maudissant Moïse, en se maudissant, en maudissant Dieu.

Et, tout comme quand GG était morte, sept ans plus tôt, quand Moïse avait été couvert de peinture et non de sang, quand la mort avait été partout sur les murs et non dans ses yeux, je me suis précipitée vers lui. Et, comme la première fois, je n'ai rien pu faire pour lui.

MOÏSE

Il faisait jour. Je me sentais en sécurité. Et je savais parfaitement qui j'étais et où j'étais. Éli se tenait à côté de moi, sa petite main dans la mienne, et, un peu plus loin, d'autres que je ne distinguais pas encore s'avançaient. Si j'avais dû tout peindre, je crois que j'aurais eu un peu de mal. Mais la peinture aurait sans doute mieux rendu compte de l'incroyable scène autour de moi que les mots. Je n'avais pourtant d'yeux que pour Éli. Il a pointé le menton vers le ciel et m'a dévisagé d'un air inquisiteur. Puis il a souri.

— Tu es mon papa.

Sa voix était claire, mélodieuse. Je l'ai immédiatement reconnue. C'était celle des souvenirs qu'il avait partagés avec moi, mais en beaucoup plus net, comme si on avait enlevé un filtre, cristalline presque.

J'ai hoché la tête en me penchant vers lui.

— Oui. Et tu es mon fils.

— Je suis Éli. Et toi, tu m'aimes comme un vrai papa.

— Oui.

— Moi aussi je t'aime. Et tu aimes ma maman.

— Oui, ai-je soufflé, en regrettant de toute mon âme que Georgie ne soit pas là pour voir ça. Mais je n'aime pas du tout qu'elle se retrouve seule maintenant.

— Elle ne sera pas seule très longtemps. Ça passe si vite, m'a répondu Éli avec une sagesse qui n'avait rien d'enfantin, d'un ton consolateur presque.

— Tu crois qu'elle sait combien je l'aime ?

— Tu lui as donné des fleurs et tu lui as dit que tu regrettais.

— Oui.

— Tu l’as embrassée.

Je n’ai pu qu’acquiescer d’un signe.

— Tu lui as fait des tableaux et tu l’as serrée dans tes bras quand elle pleurait.

— Oui.

Ce n’était qu’un murmure.

— Tu as ri avec elle, aussi.

J’ai hoché une nouvelle fois la tête.

— C’est comme ça qu’on dit « je t’aime ».

— Ah oui ?

Éli a opiné du bonnet avec solennité. Il a gardé le silence un long moment, comme s’il réfléchissait à quelque chose. Puis il a poursuivi :

— Des fois, tu peux choisir, tu sais.

— Choisir quoi ?

— Des fois, tu peux choisir. Les gens, souvent, ils préfèrent rester. C’est beau ici.

— Et toi, tu as choisi de rester ?

Il a secoué la tête.

— Des fois, tu peux choisir. Des fois, tu n’peux pas.

J’ai attendu la suite en le dévorant des yeux. Il était si net, si réel, si présent, si parfait que j’avais envie de le serrer dans mes bras pour ne plus jamais le lâcher.

— Est-ce que quelqu’un est venu te chercher quand tu es mort, Éli ?

C’était presque une supplique. J’avais besoin de croire que quelqu’un l’attendait de

l’autre côté.

— Oui. GG. Et mamie aussi.

— Mamie ?

— Ta maman, t’es bête !

Je l’ai regardé avec un sourire jusqu’aux oreilles. Il me rappelait Georgie. Mais mon

sourire s’est presque aussitôt évanoui.

— Je ne savais pas si ma maman serait là. Elle n’a pas toujours été très sage ni très gentille,

lui ai-je expliqué.

J’étais étonné de l’entendre dire « mamie » en parlant d’elle, comme si elle assumait aussi

bien ce rôle que GG.

— Y a les vrais méchants. Et puis y a des gens, ils ne font pas exprès d’être méchants.

Mamie, elle a pas fait exprès.

C’était un concept si fondamental et énoncé avec une simplicité si enfantine, une telle sagesse, si loin du cliché du bien contre le mal, que ça m’a scotché. Je n’avais qu’une réponse :

— Je peux te prendre dans mes bras ?

Il a souri et m’a sauté au cou, ses propres petits bras accrochés derrière ma nuque. J’ai enfoui mon visage dans ses boucles, la soie de ses mèches noires me chatouillant le nez. Il sentait le lait de toilette, la paille fraîche et le linge propre. J’ai cru reconnaître le parfum de Georgie aussi, juste une petite touche, comme si elle l’avait serré très fort, exactement comme

moi maintenant, juste avant qu’il ne la quitte et qu’il l’avait emmenée partout avec lui depuis. Il était tout chaud, gigotait comme une anguille, et la douceur de sa joue pressée contre la mienne m’aurait presque fait pleurer.

Quand on rêve, on ne sait pas qu’on rêve. Dans nos rêves, nos corps sont solides. On se touche, on s’embrasse, on court, on éprouve des sensations. D’une certaine façon, nos pensées

créent la réalité. C’était pareil ici. Je savais que je n’avais pas de corps et qu’Éli n’en avait pas non plus. Mais ça n’avait aucune importance. Il était solide et indemne, et je tenais mon fils dans mes bras. Je ne voulais plus le lâcher.

Éli s’est légèrement écarté et m’a considéré d’un air grave, ses yeux marron si semblables à

ceux de Georgie que j’aurais voulu m’y noyer. Il a dénoué ses bras pour prendre mon visage entre ses petites mains.

— Tu dois choisir, papa.

GEORGIE

Moïse est mort avant d'arriver à l'hôpital. C'est ce qu'ils m'ont dit après. Ils avaient refusé

qu'on l'accompagne, Tag et moi. Alors on avait sauté dans le Hummer et suivi l'ambulance, explosant tous les records de vitesse pour débouler comme des fous aux urgences de Nephi.

Puis on avait attendu, cramponnés l'un à l'autre, pendant qu'ils essayaient de le ranimer.

Tag était livide. Ses mains tremblaient. Horrifié, il m'avait fait part de ses soupçons : il pensait que Jacob Dawson était l'assassin de sa sœur et, probablement, de toutes ces autres filles.

— Moïse m'a appelé c'matin, Georgie. Il m'a demandé pour le marquage de Calico : le A

dans l'cercle. Ça m'a travaillé. J'ai fini par appeler mon père pour lui poser la question. Il m'a

dit que c'était la marque de Jacob Dawson. On lui a acheté deux chevaux, l'été où Molly a disparu. Les deux étaient marqués au fer : ce même cercle avec le A au milieu. Mon père en a

même donné un à Molly.

— Le A du ranch Anderson… (J'étais sonnée.) La mère de Jacob Dawson était une

Anderson. À la mort du grand-père, elle a hérité du ranch et son frère, de l'usine. Quand le shérif Dawson a eu vingt et un ans, elle lui a transmis le ranch et tout le bétail.

Les flics ont débarqué en force à l'hosto. Certains venaient du bureau du shérif. Les autres

appartenaient à la police municipale de Nephi. Ils ont embarqué Tag pour l'interroger. J'ai été

questionnée aussi, mais sur place – ils m'ont autorisée à rester à l'hôpital. Le shérif s'était fait descendre. Et c'était une balle de Tag qui l'avait tué. Ça, et le couteau qu'on avait retrouvé dans sa poitrine, couteau apparemment planté là par Moïse. Je tremblais pour eux. J'avais peur qu'on ne découvre jamais la vérité.

C'est alors que mes parents ont débarqué. Dans des murmures affolés, ils m'ont raconté,

incrédules, que Lisa Kendrick avait été découverte droguée et ligotée dans la voiture de Jacob

Dawson. Soudain, personne n'était plus sûr de rien. C'était le monde à l'envers. Jacob Dawson

lui-même ne m'avait-il pas dit un jour : « On n'peut jamais relâcher complètement son attention avec les bêtes. C'est toujours quand on croit pouvoir être en confiance avec elles qu'elles font l'truc auquel on s'attend l'moins » ? Je lui avais répondu que les gens étaient pareils. Et il était bien placé pour le savoir…

Quand j'ai senti que j'allais craquer, je suis allée me réfugier dans la petite chapelle de l'hôpital. Je me suis caché le visage dans les mains, ces mêmes mains couvertes du sang de Moïse, et j'ai parlé à Éli. En chuchotant d'une voix tremblante, je lui ai parlé de son père, de

notre histoire, de sa conception, de sa naissance. Je lui ai dit qu'il était ce qu'on avait fait de mieux, tous les deux. Et puis, entre deux sanglots, je l'ai supplié de me ramener Moïse une fois

de plus.

— Rends-le-moi, Éli, je t'en prie. Si tu peux faire quoi que ce soit là où tu es, rends-le-moi.

MOÏSE

Je te l'ai dit d'emblée, comme ça, brutalement, dès le début. Je t'ai dit que je l'avais perdu.

Le jour où j'ai connu Éli, il avait déjà disparu. Je savais qu'il était mort. Je le savais, mais ça faisait mal quand même. Tellement mal. Je ne l'ai pas perdu comme Georgie l'a perdu. Mais je

l'ai perdu. Je l'ai perdu avant même de le connaître. Et je ne m'y attendais pas.

Et, comme à mesure qu'il me montrait sa courte vie et son énorme amour, le mien pour lui

grandissait, ça ne s'est pas amélioré. Au contraire. Loin d'être plus facile, c'est devenu de jour

en jour plus dur. À la vérité – puisque c'est tout ce qui me reste, à mon avis –, je pourrais endurer n'importe quoi. N'importe quoi. Et avec joie. Tout. Sauf ça. Mais le voilà, le cadeau qu'on m'a fait, à moi. Et je ne m'y attendais pas.

Je ne peux pas te dire ce que ça m'a fait de le quitter. Ce que ça m'a fait de devoir choisir.

Mais, en fin de compte, Dieu merci, ce n'est pas moi qui ai choisi. Je n'ai pas eu à aller dans un

sens ou dans l'autre. Je tenais mon petit garçon dans mes bras quand j'ai entendu la voix de sa

mère s'élever au loin, très loin. Elle lui racontait notre histoire. Elle lui racontait comment il était né, comment il était mort et comment, par-delà la mort, il nous avait guéris. Et Éli écoutait avec moi.

Les premiers mots d'une histoire quelle qu'elle soit sont toujours les plus difficiles. C'est

presque comme si, en les tirant du néant, en les formulant, on s'engageait à aller jusqu'au bout.

Comme si, une fois qu'on avait commencé, on était censé terminer.

Mais on n'en avait pas fini. On n'en avait pas fini, Georgie et moi. Je le savais. Et Éli le savait aussi.

— Tu dois y aller maintenant, papa, a-t-il murmuré.

— Je sais.

Je me suis alors senti glisser, tomber presque. Un peu comme quand je fermais le passage.

— Bonne nuit, Stewy Stinker, l'ai-je entendu dire, un sourire dans la voix.

— Bonne nuit, Buzzard Bates, lui ai-je répondu, la langue soudain si pâteuse que j'avais du

mal à former les mots.

— À bientôt, papa.

— À bientôt, bonhomme, ai-je chuchoté.

Et il a disparu.

GEORGIE

Ils en avaient parlé au journal de vingt heures. C'était un super sujet, une histoire vraie, du

vécu : le nouveau-né abandonné dans le Lavomatic miteux d'un quartier pourri de West Valley

City, laissé dans un panier par une toxico, auquel on prédisait tout un tas de problèmes. Et ils

en ont encore parlé vingt-cinq ans plus tard. L'histoire de Moïse Wright, l'artiste qui communiquait avec les morts et qui avait descendu un tueur.

Tag et Moïse n'ont pas été inculpés pour la mort du shérif Dawson. Et ils ont vite été blanchis quand le corps de Sylvie Kendrick a été retrouvé sur ses terres, avec les dépouilles de

plusieurs autres filles encore non identifiées. Lisa Kendrick s'est complètement remise de sa mésaventure. Elle ne se rappelle pas avoir été enlevée par Jacob Dawson. Mais elle se revoit très

bien marchant sur le bord de la route. Et elle se souvient parfaitement d'une voiture lui faisant

des appels de phares avant de se garer derrière elle.

En vingt-cinq ans, Jacob Dawson aurait tué plus d'une douzaine de filles dans l'Utah. Il pourrait aussi être responsable de la disparition d'autres adolescentes présentant le même profil dans plusieurs États limitrophes. Vu qu'il avait hérité de quarante hectares de terres, y compris celle qui bordait le

routier et l’autopont où on avait retrouvé le corps de Molly Taggert,

il y avait encore pas mal de terrain à couvrir. Et, malheureusement, beaucoup de cadavres à découvrir.

Tout Levan suivait l’affaire, les gens scotchés aux infos, assurant qu’ils connaissaient les dessous de l’histoire, quitte à inventer ce qu’ils ignoraient rien que pour se faire mousser.

Exactement comme cette première fois, quand Levan avait fait la une des journaux. C’était une

super histoire et les gens aiment les histoires, tout comme ils aiment les bébés.

Mais, même si les gens avaient aimé l’histoire du petit Moïse qui avait grandi pour devenir

une sorte de prophète, quand les caméras de télévision étaient parties et que la vie avait repris

son cours, beaucoup avaient du mal à y croire et à l’accepter. Comme le disait Moïse, quand on

a peur de la vérité, on ne peut pas la trouver. Mais ce n’était pas grave. On n’avait pas spécialement envie qu’on nous trouve, Moïse et moi.

On a laissé les gens croire ce qu’ils voulaient et accepter ce qu’ils pouvaient. On a laissé les

couleurs passer et les détails s’effacer. Et les gens ont fini par raconter cette histoire en prétendant que ce n’était que ça : une histoire. Mais, après tout, c’était une super histoire.

Une histoire d’avant et d’après. Une histoire de nouveaux départs et d’à jamais. Une

histoire pleine de défauts et de fêlures, une histoire de malade, une histoire de fou, et, surtout, une histoire d’amour.

Notre histoire.

Épilogue

GEORGIE

e bouge pas. J’ai presque fini.

— N J’ai soupiré et reposé la tête sur mon bras. Ça tournait à l’obsession, tous ces tableaux.

Mon corps de femme enceinte n’était pourtant pas très beau. Mais Moïse n’était pas d’accord. Il

allait même jusqu’à inclure mon ventre rond au nombre de ses cinq tops, avec mes jambes, mes

yeux, mes cheveux blonds et le fait que mes seins avaient pris une bonne taille de plus.

Quel besoin d’un photographe quand ton mari est un artiste mondialement connu ?

J’espérais juste que les nus de Georgie Wright ne décoreraient pas un jour la chambre de quelque vieux monsieur fortuné ou, pire, les murs d’un musée où des milliers d’yeux

passeraient quotidiennement les cinq tops en revue.

— Moïse ?

— Oui ?

Il a levé la tête, quittant momentanément sa toile du regard.

— Il y a une nouvelle loi en Géorgie.

— Est-ce qu’elle contredit directement une des lois de Moïse ?

— Oui. Oui, absolument.

— Mmmm… Voyons voir.

Il a posé son pinceau, s’est essuyé les mains sur un chiffon et s’est approché du lit sur lequel j’avais pris la pose, enveloppée dans un drap telle une madone rubénienne – c’est Moïse

qui m’avait appris l’expression (avant lui, je ne savais même pas qui était Rubens), et il avait l’air de trouver ça bien.

— « Tu ne peindras point », lui ai-je ordonné d’un air sévère.

Il s’est penché vers moi, un genou sur le lit, un bras de chaque côté de ma tête. Je me suis

légèrement tournée pour mieux le regarder.

— Jamais ?

Il a souri et ses lèvres ont effleuré les miennes. Mais ses yeux vert et or sont restés ouverts

pendant qu’il m’embrassait. J’en ai eu des frissons jusqu’au bout des orteils. J’ai cligné des paupières. La sensation de sa bouche goûtant la mienne suffisait à me faire perdre pied.

— Non, ai-je lâché dans un soupir. Juste pas tout le temps.

— Juste quand je suis en Géorgie ? a-t-il chuchoté.

J’ai senti ses lèvres s’incurver sur les miennes.

— Oui. Et je veux que tu y sois souvent. Tout le temps. Régulièrement.

Moïse m’a embrassée longuement en caressant mon ventre rebondi. Le bébé a répondu

d’un coup de pied enthousiaste. Stupéfaits, on s’est brusquement écartés en riant.

— Y a plus beaucoup de place là-dedans, on dirait, a-t-il commenté d’un air très sérieux. Mais ses yeux pétillaient. Il était heureux et mon cœur était si débordant de bonheur que j’avais du mal à reprendre mon souffle.

— Y a plus beaucoup de place là-dedans non plus. (La main sur le cœur, j’essayais quand même de ne pas trop passer pour la femme enceinte hyperémotive. Échec lamentable.) Je t’aime, Moïse, ai-je fini par craquer, en lui prenant le visage à deux mains.

— Moi aussi, je t’aime, Georgie. Avant, après, toujours.

MOÏSE

J’essayais de ne pas attendre de miracle. La vie après la mort était une chose. La vie venant au monde en était une autre. Georgie était zen. Belle. Une vieille habituée, comme elle disait. Mais j’avais raté la première fois et je me retenais de cligner des yeux de peur de manquer un truc. Et je n’étais pas zen.

Tag non plus n’était pas zen. Il attendait dehors. Il avait beau être mon meilleur ami, il y a des choses que même les meilleurs amis ne partagent pas. En plus, je ne pensais pas que Georgie pourrait accoucher et nous empêcher, en même temps, de tomber tous les deux dans les pommes.

J’avais déjà bien du mal à tenir la main de Georgie et à rester à son chevet en demandant à Dieu, à GG, à Éli, à qui voulait m’entendre, de me donner toute la force et tout le sang-froid qu’ils pouvaient. La force d’être l’homme sur lequel Georgie pourrait compter et le sang-froid de ne pas céder à ma folle envie de couvrir les murs de cette chambre d’hôpital d’une fresque échevelée.

Quand notre fille a vu le jour, en hurlant comme si c’était celui de l’Apocalypse, je n’ai pas

pu m'empêcher de pleurer avec elle. Avec le temps, j'étais devenu un vrai chialeur. Après avoir contrôlé la montée des eaux dans ma tête pendant des années, c'étaient maintenant elles qui semblaient me contrôler. Mais comment j'aurais pu ne pas pleurer ? Elle était magnifique. Parfaite. En bonne santé. Et, quand ils l'ont posée sur la poitrine de Georgie et que Georgie m'a souri d'un air extatique comme si on venait de faire un miracle, je n'ai pu qu'acquiescer. On en avait fait deux.

— Kathleen, a-t-elle dit.

J'ai immédiatement approuvé :

— Kathleen.

— Je crois qu'elle va avoir tes yeux et ton nez, a repris Georgie, en berçant notre fille qui n'avait absolument pas mon nez.

Pas encore, du moins. Mais c'est vrai qu'elle avait mes yeux. Les yeux de ma mère, je pouvais le reconnaître, maintenant.

— Tu as les yeux de ton papa, Kathleen ? a roucoulé Georgie.

— Elle va avoir ton teint de pêche et tes cheveux, ai-je renchéri, en admirant le pâle duvet sur la tête minuscule de Kathleen et la nuance rosée de sa peau.

Je me demandais déjà quelles couleurs j'allais utiliser pour leur rendre justice.

— Elle a la bouche d'Éli, Moïse. Peut-être qu'elle aura son sourire ?

Celui de Georgie a légèrement tangué et mon cœur s'est serré. Il nous manquait. Éli nous manquait terriblement. Son absence était la seule ombre à ce tableau idyllique.

— J'espère. C'était un super sourire.

Je me suis penché pour l'embrasser sur la bouche, cette bouche qui était la copie conforme de celle d'Éli, la copie conforme de celle de Kathleen.

— Mes cheveux, tes yeux, le sourire d'Éli, le prénom de son arrière-arrière-grand-mère…

— Et le charme de Tag. Faut espérer qu'elle aura le charme de Tag.

On a éclaté de rire.

Et puis Georgie s'est mise à parler doucement à notre petite fille, en lui caressant la joue et en la berçant dans ses bras.

— Voilà cinq tops pour toi, Kathleen. Tes cinq tops pour aujourd'hui et pour toujours.

On a contemplé notre petite fille un moment en silence. Elle ne pleurait plus et semblait regarder derrière nous, les yeux écarquillés, sa petite main agrippée à mon doigt.

J'ai tourné la tête en me demandant ce qui pouvait bien attirer son attention.

Et, du coin de l'œil, je l'ai vu moi aussi. Juste un bref aperçu. Une fraction de seconde. Un éclat. L'éclat de son sourire.

Remerciements

P our chaque livre, il y a tant de gens à remercier que j'appréhende toujours d'écrire les remerciements de peur d'oublier quelqu'un.

D'abord, mes enfants. Ils récoltent certes les fruits de mon travail, mais ils doivent aussi supporter parfois une maman débordée aux yeux hagards. Je leur suis reconnaissante de leur amour, de leur humour et de leur patience même avec les yeux au ciel. Quant à mon mari, Travis, je te remercie de ton soutien enthousiaste et de ta compréhension. Nous retournerons à la salle de gym ensemble, promis.

À mes parents et beaux-parents, frères et sœurs et amis, merci de me trouver formidable ou, du moins, de me le dire. Je vous aime tous et j'apprécie tout ce que vous faites pour Travis, les enfants et moi.

À mon assistante, Tamara Debbaut, je te bénis. Sérieusement. Tu m'aides à garder la tête sur les épaules. Je ne sais pas comment j'ai fait pour avoir autant de chance, mais je remercie le ciel tous les jours de t'avoir.

À Dystel et Goderich, à toute l'équipe, merci de me soutenir et de me faire croire que je suis vraiment un écrivain.

À Mandy Lawler et Alpha Literary Services, merci de m'accorder ton amitié, Mandy, et de

tout le travail que vous avez tous fourni sur cette parution. J'ai eu de la chance de te mettre le grappin dessus avant que ta vie ne devienne très très active.

À Karey White, merci pour ton inestimable travail de correction.

Merci à Cassy Roop et Pink Ink Designs pour les travaux de mise en pages et d'être venus à mon secours en un temps record ! C'est génial de se faire de nouveaux amis. Et je remercie aussi Hang Le pour la sublime couverture de *La Loi du cœur*. Tout le monde tombe en extase devant.

À EAGALA Equine Therapy et Allison et McKenna, merci pour m'avoir permis d'assister à votre séance de thérapie et pour avoir répondu à mes innombrables questions. Cette expérience a vraiment été incroyablement enrichissante et émouvante. Si vous voulez en savoir plus sur cette approche fascinante, allez sur http://www.eagala.org/.

À mes confrères écrivains pour leurs bienveillants encouragements, aux blogueurs pour leur gentillesse et pour ce formidable enthousiasme dont ils font preuve envers mon travail, et, surtout, à tous mes lecteurs et amis, à tous ceux qui me tirent des larmes de reconnaissance chaque jour, merci du fond de mon cœur.

XOXO

Document Outline

- L’auteur
- Titre
- Copyright
- Dédicace
- Prologue
- Première partie - Avant
  - Chapitre 1.
  - Chapitre 2.
  - Chapitre 3.
  - Chapitre 4.
  - Chapitre 5.
  - Chapitre 6.
  - Chapitre 7.
  - Chapitre 8.
  - Chapitre 9.
  - Chapitre 10.
  - Chapitre 11.
  - Chapitre 12.
  - Chapitre 13.
  - Chapitre 14.
- Deuxième partie - Après
  - Chapitre 15.
  - Chapitre 16.
  - Chapitre 17.
  - Chapitre 18.
  - Chapitre 19.
  - Chapitre 20.
  - Chapitre 21.
  - Chapitre 22.
  - Chapitre 23.
  - Chapitre 24.
  - Chapitre 25.
  - Chapitre 26.
  - Chapitre 27.
  - Chapitre 28.
  - Chapitre 29.
  - Chapitre 30.
  - Chapitre 31.
- Épilogue
- Remerciements